This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

AN
(Gasbarem
Masi

LE BRIGANDAGE

DANS LES ÉTATS PONTIFICAUX

MÉMOIRES

DE

GASBARONI

LILLE, IMPRIMERIE LEFEBVRE-DUCROCQ, RUE ESQUERMOISE, 57.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

ANTOINE GASBARONI

dans sa prison au fort de Civita-Castellana

1866

LE BRIGANDAGE
DANS LES ÉTATS PONTIFICAUX

MÉMOIRES
DE
GASBARONI

célèbre chef de bande de la province de Frosinone

RÉDIGÉS PAR PIERRE MASI

son compagnon, dans la montagne et dans la prison

TRADUITS, D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL, PAR UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION D'OCCUPATION A ROME

Semperque recenti
Cæde tepebat humus.....
(VIRGILE).

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Palais-Royal, 17 et 19, Galerie d'Orléans

1867

G 12.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
678082
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
K 1914 L

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Origine et but de ces mémoires. — Leur intérêt actuel. — Circonstances dans lesquelles ils ont été composés et traduits. — Entrevue du traducteur avec Gasbaroni et Masi dans leur prison au fort de Civita-Castellana. — Considérations générales sur le brigandage dans la province de Frosinone.

Origine et but de ces mémoires

Héros populaire de tant de récits, de drames et de tableaux, le brigand des Apennins est entré depuis longtemps dans le domaine de l'imagination et des fictions romantiques. Le dépouiller aujourd'hui de son prestige emprunté; dépeindre dans leur sauvage et sinistre réalité son caractère, ses mœurs, et en même temps celles des populations qu'il exploite; révéler les sources, l'organisation, les appuis et les succès du brigandage dans l'Italie méridionale; exposer enfin dans leur variété et leur impuissance tous les efforts des gouvernements pour détruire ce fléau toujours renais-

sant; tel est le but de cette publication pleine de documents aussi nouveaux que curieux.

C'est un ancien brigand lui-même qui, du fond de sa prison perpétuelle, entreprend de nous initier aux sanglants mystères de son métier. En pareille matière on ne pouvait espérer un guide plus fidèle, un auteur plus sincère, plus véridique et plus compétent. L'actualité et l'opportunité de ces étranges Mémoires ne sauraient guère être contestées, à une époque où la transformation politique de l'Italie ajoute un nouvel intérêt à l'étude de ses conditions sociales et de ses plaies intérieures. Peut-être regrettera-t-on qu'une plume plus habile, un esprit plus ingénieux, n'aient pas donné à ces mémoires une forme plus attrayante par l'élimination de certains détails secondaires, par l'addition de quelques descriptions pittoresques, et par un travestissement poétique des scènes et des personnages. Mais c'était leur enlever ainsi ce cachet de naïveté naturelle et d'âpre originalité qui en fait le principal mérite. Cette traduction fidèle reproduira donc, sans les altérer, le plan, le texte, les pensées de l'Auteur, et, autant que possible, la couleur et la singularité de son style. Quelques détails scabreux, dont la crudité pourrait choquer le lecteur, seront seulement adoucis ou supprimés.

Le rare et intéressant manuscrit intitulé : *Histoire de Gasbaroni (Antoine), Chef de brigands très renommé dans la province de Frosinone,* a été rédigé en 1861 par Pierre Masi, son compagnon de brigandage et d'emprisonnement, et le seul de toute sa bande qui ait consacré les tristes loisirs d'une captivité de quarante ans à l'étude

et à la relation de ses souvenirs. A l'aide de quelques livres dûs à ses épargnes ou à la charité des voyageurs qui venaient le visiter avec Gasbaroni dans leur prison commune, ce brigand-philosophe a pu acquérir une instruction assez variée, et même une certaine connaissance de la langue française. Malheureusement pour lui, il ne trouvait que très peu d'amateurs disposés à lui acheter son manuscrit complet; soit à cause du prix trop élevé pour une simple fantaisie et cependant bien inférieur à l'importance du travail; soit à cause de la grossièreté peu séduisante du format; soit enfin et surtout à cause de la difficulté de lire avec suite et intérêt une histoire si longue, rédigée en mauvais français, avec des tournures et des locutions italiennes souvent inintelligibles et toujours fatigantes. Dès lors, voyant le peu de fruit qu'il retirait de cette composition, l'auteur renonça à la peine ingrate de le recopier, et ne songea plus qu'à en faire de petits résumés qu'on lui achetait plus volontiers en raison de la modicité de leur prix. Beaucoup de touristes ou d'officiers français ont effectivement emporté de ces petits résumés comme souvenir de leur visite au fort de Civita-Castellana; mais, à ma connaissance personnelle, M. de B..., officier au 4me régiment de Hussards, est le seul actuellement en possession de l'original complet de ces Mémoires, qu'il a bien voulu mettre à ma disposition pour les traduire et les sauver d'un injuste oubli. Ce qui leur donne encore un caractère plus précieux, c'est la défense depuis faite à l'auteur de les reproduire et de les vendre dorénavant, défense qui s'étend même aujourd'hui aux plus simples résumés. En lui interdisant cette publication manuscrite et par conséquent bien limitée, le gouvernement Ponti-

fical semble avoir pris ombrage des appréciations hostiles et amères dont Pierre Masi a parsemé son récit, principalement à l'occasion des moyens plus habiles que moraux qui ont amené la capitulation de Gasbaroni et de toute sa bande, en 1825. Je n'ai pas à intervenir dans cette question, et encore moins dans les récriminations soulevées par la trahison dont ces brigands prétendent avoir été victimes en cette circonstance. Mon but est d'exposer des faits, simplement et sans commentaires.

Intérêt et actualité de cette publication.

La première lecture de ces Mémoires ne m'avait d'abord inspiré, comme à bien d'autres peut-être, qu'un médiocre intérêt, tant le style était barbare, incohérent et obscur! Mais ce qui me frappa cependant, c'est l'accent de vérité et de naïveté qui y règne avec des réflexions presque toujours sensées et parfois très piquantes. De plus, en parcourant au hasard certains chapitres, je crus y découvrir quelques beaux sujets de drame, tels que l'histoire du féroce Decesaris, où se trouvent rassemblées les scènes les plus pathétiques et les plus sanglantes, et les aventures les plus incroyables, Voilà donc ma curiosité éveillée! Mais bientôt elle s'accrut par une lecture plus attentive. Sous une enveloppe grossière, et malgré bien des longueurs et des détails superflus, se révélait une histoire raisonnée et complète du brigandage moderne en Italie depuis 1799. L'origine de ce fléau, ses causes, ses progrès, ses développements extraordinaires; les mesures extrêmes et toujours inefficaces, prises pour sa destruction à différentes époques; les aventures singulières, atroces, épouvantables, auxquelles il a donné lieu; enfin les mœurs et le

caractère de ces populations primitives qui vivent presqu'indépendantes dans les Apennins; tout cela se trouvait parfaitement exposé dans le cours de cet ouvrage.

Attaché depuis 1862 à la division d'occupation française à Rome, j'avais pu trouver dans ma position militaire bien des occasions précieuses et des moyens heureux de parcourir et d'étudier ces régions sauvages et inaccessibles à la plupart des voyageurs, régions où le brigandage semble être devenu une institution vivace, honorée et impérissable! Gasbaroni en a été un des principaux héros; il en a posé les règles, et lui a donné un prestige ineffaçable dans les Etats-Pontificaux, comme Fra-Diavolo dans le royaume de Naples. L'influence de sa renommée, de ses exemples et de ses traditions, lui survivra longtemps dans sa patrie.

Une des tâches les plus pénibles et les plus ingrates de notre armée d'occupation aura été de lutter pendant quatre années contre ses successeurs. Mes relations d'amitié ou de service avec tous les officiers supérieurs détachés à tour de rôle dans la province de Frosinone, leurs rapports sur les opérations et les événements relatifs au brigandage, enfin les séances intéressantes de nos conseils de guerre appelés à juger les chefs de bande ou les simples brigands tombés entre nos mains, étaient pour moi autant de circonstances favorables pour étudier de près les caractères et les ravages d'une plaie si enracinée dans ce pays et cependant si peu connue à l'étranger. C'est à cette double connaissance des lieux et des faits, qu'il faut sans doute attribuer

l'intérêt personnel que m'inspirèrent les Mémoires de Pierre Masi.

Circonstances dans lesquelles ces mémoires ont été composés et traduits.

J'y retrouvais, en effet, quoiqu'à quarante ans d'intervalle, les mêmes types, les mêmes mœurs, les mêmes aventures qu'aujourd'hui, conséquence de l'immuabilité qui caractérise l'état social de ces contrées. Après les avoir lus, j'entrepris de les traduire moi-même fidèlement dans un style plus clair et plus correct. Cette traduction, faite à la hâte et à la veille de notre évacuation définitive, ne devait être d'abord qu'un souvenir ou un document curieux réservé à l'intimité; mais l'idée de la livrer à la publicité me fut bientôt suggérée par différents personnages qui m'en avaient demandé la communication. Ils croyaient y voir un ensemble de faits et de renseignements propre à éclairer l'opinion sur une question à l'ordre du jour, et dont on parle souvent sans avoir la moindre notion exacte de ses éléments. Pendant longtemps, le brigandage, inconnu dans son organisation, n'avait guère que le privilége d'émouvoir les imaginations. Aujourd'hui, il semble éveiller une attention et des préoccupations plus sérieuses. Devenue plus libre dans l'Italie méridionale, la presse y révèle chaque jour par quelque trait navrant la profondeur de cette plaie pour ainsi dire incurable; car elle a ses racines dans la nature du sol comme dans les traditions, les mœurs, et le sang même des habitants. Jadis, elle ne se trahissait au dehors que par les légendes plus ou moins fantastiques des voyageurs et des romanciers. Je doute même que, malgré sa gravité, elle ait jamais été l'objet d'une étude spéciale de la part des moralistes ou des publicistes de la Péninsule. Là, chacun naît et vit avec

l'image du brigand dans les yeux; et tous les Italiens paraissent accepter comme une calamité naturelle, ou comme une condition fatale de leur état social, les ravages d'un fléau dont les nations plus civilisées n'ont pas même l'idée.

En tout cas, et dût-il se trouver déjà imprimé quelque traité sérieux sur le brigandage, celui-ci n'en conserve pas moins un caractère tout particulier d'authenticité et d'originalité qui tient à la situation même de son auteur. Voilà un brigand qui va nous révéler les détails, les péripéties et les exploits de son métier! Qui pourrait mieux que lui nous en retracer un tableau fidèle et saisissant? Né dans la patrie classique du brigandage, élevé dans son atmosphère, témoin ou acteur lui-même dans ses drames les plus palpitants, renfermé ensuite dans une prison perpétuelle avec son chef et ses camarades, mort d'ailleurs aux espérances et aux intérêts d'un monde à jamais fermé pour lui, il évoque, il rassemble, il compare et transcrit pendant cette longue captivité tous ses souvenirs personnels, ceux de ses compagnons, et tous les renseignements des autres condamnés avec lesquels le hasard l'a mis en rapport. Les années et les événements se succèdent sans venir lui apporter des distractions et des préoccupations étrangères. Au fond de son cachot, sa pensée, ses conversations retombent sans cesse et forcément sur son passé, dont il fait le récit sans aucun motif possible d'altérer ou de déguiser la vérité. A quoi bon lui serviraient le mensonge et les fantaisies de l'imagination? Il n'écrit pas pour amuser ses lecteurs; le talent lui manque d'ailleurs pour cela. La honte, la crainte, l'intérêt n'ont

plus de prise sur son âme. Voué à un *Enfer terrestre*, comme il le dit lui-même, son seul but est d'inspirer quelque pitié et d'en retirer quelque adoucissement pour son malheur. Bien peu d'auteurs se sont trouvés dans des conditions aussi favorables à la bonne foi et à la véracité. Il suffit de remarquer avec quelle simplicité, avec quelle précision, il raconte les événements en citant toujours fidèlement les lieux, les noms et les dates. Parfois même, il apporte un singulier scrupule dans la discussion et l'exposé de certaines circonstances secondaires dont la parfaite exactitude a pu échapper à ses investigations ; c'est là une des meilleures preuves de sa sincérité. Très sobre de descriptions, il laisse à l'imagination du lecteur le soin de compléter ses tableaux, comme à son jugement le soin d'en tirer les conséquences. A peine lui échappe-t-il de temps en temps un soupir, une saillie vive et originale, ou une considération morale qui entrecoupe son récit sans le faire languir. Quelquefois, c'est l'explosion de ses regrets ou de son indignation ; plus souvent encore ce sont des réflexions morales ou politiques assez inattendues de la part d'un brigand. On y trouve d'ailleurs un certain ton d'honnêteté et l'accent du repentir. Quoiqu'aigrie par le malheur, son âme paraît y avoir puisé une certaine dose de philosophie. Au milieu de cette vapeur de sang qu'exhale le récit de tant de combats, de trahisons, de vengeances et d'atrocités, quelques sentiments d'humanité, quelques épisodes attendrissants forment des contrastes heureux et des diversions consolantes. A ces qualités Pierre Masi en joint une plus rare encore, celle de s'effacer modestement dans sa narration pour laisser à son héros tout son prestige, et aux faits toute leur éloquence instructive.

Entrevue du traducteur avec Gasbaroni et Masi dans leur prison au Fort de Civita-Castellana.

La lecture et la traduction de ces commentaires de Gasbaroni me faisaient naturellement désirer une entrevue personnelle avec cet étrange César du brigandage et avec son secrétaire Masi. Dans ce but, le 18 novembre 1866, je me rendis à la forteresse de Civita-Castellana où végètent encore, renfermés depuis 1825, les débris de cette bande redoutable, qui pendant dix ans désola les États-Pontificaux et Napolitains, malgré les énormes sacrifices d'hommes et d'argent consacrés à son extermination. J'avais pour compagnons dans cette visite M. P..., chef de bataillon au 59e régiment de ligne, son capitaine adjudant-major, et trois autres officiers français, alors en détachement dans cette place. A tout seigneur, tout honneur! Nous demandons d'abord à voir Gasbaroni. Au second étage et sous le comble de la forteresse, au bout d'un corridor étroit et obscur, les geôliers nous introduisent dans son compartiment spécial composé de trois petites pièces. Les deux premières sont occupées par deux brigands qui semblent remplir auprès de lui le rôle de chambellan; la troisième, tout aussi misérable, espèce de cellule en sous-pente éclairée seulement par une lucarne percée dans le toit, est le réduit actuel de l'ancien *Roi de la montagne*. Il était là, posé fièrement et debout devant son grabat, attendant notre visite, vêtu de la bure grossière du prisonnier, mais coiffé de son chapeau de brigand, le seul insigne qui lui reste de son ancienne profession! Une stature imposante, des membres vigoureux, une physionomie énergique et calme, des yeux toujours pleins de feu, une barbe blanche mais touffue, *voilà bien*, me disais-je, *le type classique et parfait d'un chef de brigands!* Mais comment cette nature indomp-

table a-t-elle pu résister si longtemps aux ravages des années, aux épreuves de fatigues et de blessures horribles, au désespoir et aux souffrances d'une détention éternelle? Ce phénomène s'explique à la fois par la force d'une constitution de fer, par la trempe d'un caractère et d'une éducation sauvages, et surtout par la quiétude inaltérable d'une âme inaccessible aux émotions et aux remords. A ce point de vue, Gasbaroni, âgé aujourd'hui de 74 ans, pourrait être l'objet d'une étude bien curieuse pour le physiologiste et le moraliste.

Son accueil fut digne et respectueux. L'apparition dans son cachot de tant d'épaulettes françaises flattait visiblement son amour-propre et provoquait sa bonne humeur. La conversation s'entame aussitôt, et il se prête avec la meilleure grâce à nos questions et à nos observations. J'avais apporté exprès ma traduction de son histoire; on lui fait la lecture de plusieurs chapitres dont il confirme l'exactitude. A son tour, il se met à raconter lui-même, et avec une mémoire surprenante, l'épisode du colonel Autrichien tombé entre ses mains en 1822. C'était bien la reproduction fidèle des détails contenus dans l'ouvrage, et je pouvais ainsi en contrôler la vérité. A voir son entrain, son feu et ses gestes, on eût dit qu'il se trouvait encore sur le théâtre même de ses exploits ! C'est qu'en effet, il n'a rien appris ni rien oublié depuis sa capitulation. Quarante ans d'un emprisonnement monotone n'ont pu modifier chez lui le caractère et les sentiments du brigand. Intelligence vive mais inculte, esprit aventureux et indépendant, cœur bronzé par les combats, les forfaits et le ressentiment, nature inflexible et rude comme les rochers

où elle se forma, Gasbaroni est resté rebelle aux délicatesses d'une civilisation qui lui répugne et dont il n'a jamais connu que les rigueurs. Sa morale est bien simple ; elle consiste à justifier les succès de la force, de la bravoure et de la vengeance personnelles ; le seul crime pour lui est celui de la trahison, sur laquelle s'accumule toute son exécration. Sa religion n'est pas plus embarrassante ; elle se réduit à une sorte de fatalisme superstitieux, où un culte bizarre pour la Madone s'associe sans scrupule aux instincts de la dépravation et de la férocité ! Dédaignant toute instruction, il n'a pas même éprouvé le besoin d'apprendre à lire et à écrire. Pour obtenir sa signature autographe, pendant que l'on prenait le croquis de sa figure, il fallut guider sa plume sur le papier. « Ah ! s'écria-t-il, jadis ma main « savait un peu mieux tenir et manier le poignard ! »

Cet orgueil et ces regrets de son ancien métier se révélaient dans toutes ses paroles. Loin de trahir le moindre remords, la moindre honte de ses exploits barbares, son âme paraissait en être fière. Rançonner, enlever ou piller à main-armée, mais à ses risques et périls, rien de plus naturel, de plus légitime, de plus glorieux ! Dans sa patrie, le brigandage était déjà en honneur avant qu'il ne l'exerçât ; c'est là une profession parfaitement admise et considérée. Lui reprocherait-on ses innombrables meurtres ? Mais sa main n'a jamais versé le sang humain par pure fantaisie ; c'était toujours par un motif de défense ou de vengeance personnelle contre des ennemis déclarés ou cachés. « Enfin, ajoutait-il froidement, tout le prétendu « mal dont on m'accuse ne saurait être mis en balance

« avec tout le bien que j'ai fait! » Il faisait ainsi allusion aux largesses dont il avait comblé ses amis et complices. Singulière compensation sans doute à ses forfaits, mais qui suffit amplement à sa conscience de brigand!!

« Mais, lui dis-je, vous devriez vous estimer heureux « d'avoir échappé, même aux dépens de votre liberté, « à la mort cruelle que beaucoup de vos compagnons ont « trouvée dans les combats et dans les supplices. — « Non certes, répondit-il en frémissant; la mort et « les tourments les plus horribles sont encore préféra- « bles à l'enfer de ma captivité sans fin! Que ne puis-je « couper en morceaux ceux qui m'y ont condamné, « après m'avoir fait tomber dans le piége d'une capitu- « lation perfide!! Aujourd'hui, malheureusement, la « vieillesse m'interdit toute vengeance comme tout « espoir de liberté! Mais si, moins près de la tombe, « je n'avais encore maintenant que cinquante ans, avec « la vigueur que je conservais à cet âge, je tenterais « coûte-que-coûte une évasion pour aller reprendre « l'escopette et le métier de ma jeunesse. — Voyez ces « montagnes, ajoutait-il, en nous montrant à l'horizon « les sommets neigeux des Apennins, j'en étais le Roi; « j'y vivais en maître, je les parcourais chaque été en « héros; et quel supplice pour moi d'en être réduit à « les contempler éternellement du haut de cette plate- « forme étroite, ma seule promenade aujourd'hui! »

Ces exclamations nous édifiaient assez sur la nature de ses sentiments. Comme diversion à ses idées sombres, je lui parlai de Sonnino, sa sauvage patrie, si

célèbre dans les annales du brigandage, et de l'excursion que j'y avais faite, bien armé et bien accompagné, en 1863. Cette dernière précaution, quoiqu'assez motivée, fit sourire Gasbaroni. « Il y a toujours des brigands « dans nos montagnes, je le sais bien, dit-il, et il y « en aura tant qu'il restera de l'eau dans les sources « et des chèvres sur les rochers. Mais, combien ils ont « dégénéré de leurs devanciers! De mon temps, le « brigandage florissait dans tout son éclat et toute sa « pureté; on l'exerçait par vocation et par amour du « métier; il ne s'y mêlait aucune considération étrangère; « on ne pouvait d'ailleurs y être admis sans les plus dures « épreuves et sans avoir renoncé à tout espoir d'en « sortir. Qu'importaient donc alors au brigand les « formes, les institutions et le gouvernement d'une « société avec laquelle il avait engagé une lutte à mort « et implacable? Aujourd'hui, on s'est trop écarté des « principes classiques. Exploité au profit d'autres causes, « détourné de son simple but, le brigandage s'est « abâtardi par l'alliage de la politique. On a voulu lui « donner un brevet, un drapeau, un prétexte honnête « et une plus large extension. Qu'en est-il résulté? « C'est qu'il se recrute trop facilement, et que ses élé- « ments nouveaux deviennent trop douteux pour être « dignes du nom de *brigand*. Les bandes d'Andreozzi « et de Fuoco, quoique plus nombreuses, égaleront- « elles jamais les exploits de celle de Gasbaroni?.... »

Telle était l'opinion du maître. En faisant ce parallèle, il semblait un vieux général en retraite préférant ses campagnes à celles de ses successeurs, *Laudator temporis acti !* Jusqu'alors assez sérieuse, la conversation

finit par prendre un ton plus gai. Le vieux bandit se dérida au souvenir et dans le récit un peu crû, un peu grivois, de ses aventures galantes, de ses ripailles homériques, et des fêtes qu'il donnait ou dont il avait été l'objet au milieu de ces populations dévouées par crainte ou intérêt. Il en parlait encore, comme il en avait joui, avec un vrai bonheur et sans le moindre scrupule. A l'entendre, des trésors incalculables avaient passé par ses mains toujours ouvertes aux largesses et aux folles prodigalités.

Quel contraste avec sa misérable existence de prisonnier! Mais il est devenu *philosophe* et ne dédaigne pas l'obole qu'on lui offre pour acheter du tabac!

Après avoir visité le vieux lion dans sa cage, il nous restait à voir les lionceaux associés à sa destinée. Pauvres lionceaux! Aujourd'hui sans griffes et sans dents, et dont le plus jeune compte plus de soixante ans!!

Ces survivants de la bande de Gasbaroni n'ont pas, comme lui, le privilége d'une cellule personnelle; cependant ils conservent avec leur chef un voisinage facile et des communications journalières. La porte de la grande salle qui les renferme tous, s'ouvre presqu'en face de la sienne et dans le même corridor. Le jour n'y pénètre que difficilement par deux fenêtres percées dans les angles d'une épaisse muraille; les lits y sont juxta-posés et la tête tournée au mur, comme dans une chambrée de caserne; le mobilier, le costume, le régime, sont ceux de la plus austère prison; je crois donc superflu d'en donner la description. A notre entrée,

la curiosité et la satisfaction parurent illuminer les tristes visages de ces prisonniers, peu gâtés maintenant par de pareilles visites. Cette distraction était beaucoup plus fréquente pour eux à l'époque de leur détention à Civita-Vecchia; tandis que la forteresse de Civita-Castellana se trouve, à leur grand regret, trop en dehors des itinéraires habituels des touristes. Ayant sous les yeux la liste nominative des quarante-neuf compagnons de Gasbaroni en 1824, je commençai par en faire l'appel à haute voix. Sept seulement répondirent à leur nom, et s'empressèrent d'approcher pour nous examiner, nous entendre et nous répondre; un seul d'entr'eux resta dans son lit, où il était cloué par des rhumatismes aigus. Ces vieux bandits semblaient autant de fantômes évoqués de l'autre monde; tant ils étaient flétris et abattus par l'âge, les maladies, les chagrins et les langueurs d'une si longue détention! Ils n'avaient pas, pour résister à de telles épreuves, cette trempe prodigieuse de leur chef, le plus ancien, mais encore le plus vert de sa bande, et destiné sans doute à descendre le dernier au tombeau.

Tout mon intérêt, toute ma curiosité se concentraient naturellement sur son secrétaire, son biographe, Pierre Masi, transformé par la prison en écrivain, en philosophe et en moraliste. Singulière métamorphose, résultat d'un travail et d'une patience opiniâtres! Il est vrai qu'avant d'y entrer, il savait déjà lire et écrire. Avec quelques sous il put d'abord se procurer de vieux livres italiens et français; c'est ainsi qu'il commença ses études; plus tard, la vente de ses écrits, les dons des visiteurs lui permirent de les continuer et d'acquérir

des connaissances variées. Aussi, quoique soumis aux mêmes conditions matérielles que ses compagnons, s'est-il élevé bien au-dessus de leur niveau moral et intellectuel. Aujourd'hui, il a dépouillé complétement le caractère du brigand ; il n'en a plus les sentiments, ni les allures, ni même l'apparence. Qu'on se figure un honnête notaire de village au visage boursoufflé, aux yeux languissants mais intelligents, à l'air triste, calme et réfléchi, aux manières et au langage graves et mesurés ; voilà sa physionomie ! Joignez à cela le privilège de porter un vêtement de drap noir et un chapeau de citadin. Tout cela suffit pour distinguer ce singulier personnage des autres prisonniers dont il est devenu l'oracle. Près de son lit est placée une petite table qui lui sert de bureau ; et au-dessus s'entasse sur une large planche un amas de livres qui forment sa bibliothèque, dont je regrette de n'avoir pas relevé le bizarre catalogue. C'est là qu'il a puisé son instruction et sa morale, mais en même temps une sensibilité plus vive et un désespoir plus amer. Comprenant bien et lisant le français, il examina et parcourut avec une grande curiosité mon manuscrit, reproduction exacte du sien mais dans un style différent. Masi paraissait très flatté de se voir ainsi traduit pour la première fois. « Il ne « tient qu'à vous, lui dis-je, d'avoir encore l'honneur « de faire passer votre nom et vos Mémoires à la « postérité, en certifiant leur authenticité et en me « permettant de les faire imprimer. » Là-dessus, il s'empressa de me délivrer dans ce but son attestation et son autorisation en bonne forme, écrites et signées de sa main à la fin de mon manuscrit. Ensuite, je l'entrepris sur les circonstances de la capitulation de

Gasbaroni, objet de tant de versions contradictoires, et je lui fis moi-même la lecture de son propre récit. Non-seulement il n'hésita pas à protester de sa parfaite fidélité, mais tous ses camarades élevèrent alors la voix pour jurer que tous ces détails, dont ils avaient été témoins, étaient conformes à la stricte vérité. A mes autres questions sur le crime qui l'avait entraîné dans le gouffre du brigandage, et sur la brièveté avec laquelle il en parle ainsi que de toutes ses aventures personnelles, Masi ne répondit guère que par des soupirs et des exclamations de désespoir. On voit bien que ces souvenirs et celui de sa patrie lui sont trop amers et pesants. « Ma malheureuse femme, veuve de moi depuis « 1824, mon fils et ma famille vivent encore à Patrica, « s'écria-t-il ; faut-il que je meure ici sans les revoir !! » Et de grosses larmes roulaient alors dans ses yeux.

Durant cette entrevue , Gasbaroni était venu nous rejoindre dans la salle de ses compagnons, afin de jouir plus longtemps de notre conversation. Je remarquai alors qu'il conservait toujours auprès d'eux son prestige et son caractère de chef, sans exclure toutefois la simplicité et la bonhomie des rapports. A notre tour, nous fûmes interrogés sur la prochaine évacuation de l'armée française, et sur les bonnes chances qu'ils pouvaient en espérer. On ne saurait imaginer, en effet, avec quelle avidité ils recueillent toutes les nouvelles politiques , avec quelle persistance ils épient l'explosion de quelque révolution qui pourrait leur ouvrir les portes de la prison ! Ainsi, pas de résignation à attendre de leur part à cette captivité qui a cependant dévoré presque toute leur existence ! Sur le bord même de la tombe,

ils croient toujours entrevoir l'aurore tardive de leur délivrance, et cette illusion chez eux ne s'évanouira qu'avec la vie. Il est certain que leur âge et leurs infirmités ne leur permettraient plus d'abuser, ni de jouir longtemps de la liberté qu'on leur rendrait aujourd'hui.

« — Nous savons que vous allez retourner bientôt en « France avec vos soldats, dit Masi ; faites-nous donc « la grâce de nous arracher à cette damnation, en nous « emmenant tous d'ici à votre suite. » Singulier cadeau sans doute pour nous à rapporter à notre patrie ! Il fallut lui expliquer tout ce qu'une pareille proposition avait d'impraticable, sinon de plaisant ou de bizarre. Alors il rejeta son espoir de délivrance sur l'envahissement probable des États-Pontificaux par les Italiens après notre départ. C'était là nous amener sur un terrain trop brûlant et trop scabreux. Nous jugeâmes donc à propos de terminer la conversation par quelques paroles d'encouragement et de consolation, accompagnées d'ailleurs d'une généreuse gratification.

Cet entretien avait duré plus de trois heures sans faire languir notre intérêt. Cette journée passée dans la société de bandits illustres comptera certainement dans les souvenirs précieux de mon long séjour en Italie. On y rencontre peu de types aussi curieux et aussi étranges. Que d'émotions, que de contrastes, que de méditations à retirer d'une pareille entrevue ! Malgré l'horreur qu'ils inspirent, les héros du crime, comme ceux de la vertu, appartiennent à l'étude de l'histoire et de l'humanité. Le lecteur me pardonnera sans doute

de l'avoir conduit et retenu si longtemps au fort de Civita-Castellana. Avant de suivre Gasbaroni et ses compagnons dans la montagne, il n'était pas inutile de connaître un peu leurs caractères pour mieux comprendre leurs aventures.

Considérations générales sur le brigandage dans la province de Frosinone.

Je crois encore à propos d'exposer ici brièvement les conditions sociales, les circonstances locales et politiques auxquelles le brigandage doit son origine et ses succès dans la province de Frosinone. La vallée du Sacco, qui traverse cette province dans toute sa longueur, a été la grande voie de toutes les invasions étrangères dans l'Italie méridionale, depuis la chute de l'Empire Romain jusqu'à la fin du siècle dernier. Elle est dominée et fermée par deux chaînes de montagnes sauvages et ardues, à l'Est, celle des Apennins, et à l'Ouest, celle des monts Lepini qui la séparent des Marais-Pontins. C'est là que, dès le commencement du moyen-âge, les descendants des Samnites, des Volsques, et des Herniques, dûrent chercher un asile et un rempart contre les violences des armées envahissantes, contre les exactions et l'oppression de différents gouvernements toujours plus habiles à exploiter les populations qu'à les protéger.

Nul refuge ne pouvait leur être plus favorable. Des rochers abruptes, des forêts séculaires, des taillis impénétrables, des ravins profonds et étranglés, des sommets ou des crêtes inaccessibles, enfin des sentiers de chèvres au lieu de routes ou de chemins praticables ! Pas de riche culture, il est vrai ; mais, en revanche, un climat sain, des sources vives et abondantes, des pâturages

toujours verts et libres, des solitudes immenses et imposantes sur les plateaux! Tels étaient, tels sont encore aujourd'hui la nature et l'aspect de ces régions sauvages. C'est grâce à ces conditions que les habitants ont pu conserver à travers les siècles la pureté de leur sang et leur caractère d'indépendance, mais en même temps leur pauvreté, leur ignorance, leurs instincts féroces et la rudesse de leurs mœurs primitives. La civilisation n'eut jamais de prise sur eux. Pâtres ou bûcherons, la plupart n'eurent d'autres abris que des cahuttes de bois ou de paille assez semblables aux gourbis arabes ; d'autres, adonnés à l'agriculture, se réunirent et se renfermèrent dans des villages retranchés sur des crêtes ou des pics isolés ; villages d'un effet très pittoresque à l'œil du paysagiste, mais dont les misérables masures intérieures ne paraissent pas faites pour des habitations humaines. Privée de bien-être, mais exempte de besoins, cette race d'hommes agrestes est demeurée rebelle à tout joug sérieux. Aussi, ne souffrent-ils guère de l'autorité que les apparences, de l'administration que les charges les plus légères, de la religion que le culte extérieur, toujours prêts qu'ils se montrent à repousser toutes les exigences qui ne s'accorderaient pas avec leurs mœurs et leurs traditions. Le magistrat, le curé, le fonctionnaire et le gendarme ne sont guère là que pour la forme. Représentants timides d'un gouvernement trop faible pour les appuyer efficacement, leur premier soin est de se prémunir contre les vengeances des habitants par des tolérances ou des concessions aux dépens des lois et souvent de la morale. Même obligation aux riches propriétaires à l'égard de leurs serviteurs dans l'exploi-

tation de leurs biens; et, enfin, impossibilité absolue de trouver jamais des témoins dans le jugement des crimes ou délits devant les tribunaux! L'action de l'autorité officielle et de la justice légale ne s'étend donc pas au-delà de l'enceinte des villes; elle devient impuissante et illusoire dans les campagnes. Là, aucune police possible, aucune sécurité garantie! Abandonnées à elles-mêmes, antipathiques à toute idée de progrès, à tout sentiment du bien public ou de l'intérêt collectif, sans commerce, sans industrie, sans relations extérieures, bornant leur patriotisme à l'amour de leur clocher ou de leur cabane, ces populations rustiques échappent à toute surveillance comme à toute répression. Un seul code pour elles, celui de la *Vendetta*; un seul mobile, celui de l'instinct personnel; un seul lien, celui de la famille; une seule raison, celle de la force brutale! Joignez à cela la vivacité que donne aux passions un climat ardent, et l'horreur de tout frein moral ou politique!

Un tel pays devait être fatalement la patrie du brigandage. Prendre un fusil, gagner la montagne et vivre de rapines, voilà une voie de salut toujours ouverte au criminel pour se soustraire à la justice. Une fois là, plus de poursuites à redouter, plus de dangers à courir, si ce n'est celui de la trahison! S'il réussit dans ce métier aventureux, il devient un *héros;* s'il vient à succomber, ce n'est plus qu'un *infortuné digne de pitié* (*Disgraziato*). Par peur ou par intérêt, ou même par un sentiment naturel de considération, le dévouement de la population lui est d'avance acquis contre l'ennemi commun, la force-armée! Les avis, les refuges, les

provisions lui sont prodigués de toute part. Il savait qu'une part du butin est toujours réservée aux amis et complices (*Manutengoli*), comme une mort cruelle aux traîtres et aux espions. Au reste, le brigand ne reste pas isolé ; il se réunit à ceux qui l'ont précédé dans la carrière. Ainsi se forment et se recrutent sans-cesse ces bandes de flibustiers en révolte ouverte contre les lois de la société, et qui déploient une énergie indomptable dans l'association du crime, le seul genre d'association qui florisse en Italie. Il suffit d'une poignée de scélérats bien armés et déterminés pour ravager toute une province, et tenir en échec toutes les forces dont peut y disposer le Gouvernement pontifical. Maîtres absolus de la montagne, leur audace va jusqu'à faire en plein jour des incursions et des enlèvements dans les châteaux et les villages. Aussi, tout propriétaire ou fermier, dont la richesse pourrait devenir leur point de mire, s'empresse-t-il de leur payer d'avance un tribut convenu, et d'assurer ainsi sa vie, ses récoltes, et ses troupeaux contre leurs entreprises violentes. Chaque bande a son chef, son organisation, ses règlements particuliers, et ses intelligences spéciales dans toutes les classes de la population; mais partout le brigandage s'exerce dans les mêmes conditions, par les mêmes procédés et sous l'influence des mêmes traditions. C'est à ce point de vue qu'il doit être considéré comme une véritable institution, aussi ancienne, aussi vivace que les mœurs dont elle est la conséquence. Déjà, à l'époque de Sixte V, il était devenu un fléau redoutable, nécessitant une répression rigoureuse. Toujours combattu, mais jamais anéanti, il trouve dans chaque crise politique un prétexte et une occasion favorables pour reprendre un

essor nouveau ; car les partis vaincus ne manquent pas de s'en faire une arme contre leurs ennemis. Le seul remède à une pareille plaie serait sans doute la transformation complète des conditions et des coutumes locales ; mais comment l'espérer dans un pays où tout semble voué à une fatale immobilité ?

Entre Rome et Naples, deux grands foyers de civilisation, pourrait-on soupçonner l'existence de régions plus sauvages, de races humaines plus sanguinaires, et d'un état social plus barbare et moins sûr que dans la Kabylie elle-même? Grâce à la vapeur, le voyageur parcourt aujourd'hui rapidement et sans danger les vallées du Sacco et du Garigliano. Mais dans ces montagnes, ces villages, ces sites pittoresques dont le panorama enchanteur se déroule à sa vue et resplendit au loin, que de forfaits mystérieux, que de scènes tragiques dont l'horreur se dérobe à sa connaissance ! ! Là, pas un hameau sans lugubres légendes ; pas un buisson ni un rocher sans traces de sang ; pas un antre ni un défilé qui n'ait servi à un guet-à-pens ; pas un écho enfin qui n'ait retenti des coups de la fusillade, des cris de mort ou de désespoir ! C'est le sinistre empire du brigandage ; et Pierre Masi, en y introduisant le lecteur, va lui révéler tous les drames inouis dont il a été, dont il est encore le théâtre !

Rome, 29 novembre 1866.

Post-scriptum. — A peine écrites, ces dernières lignes se trouvaient déjà tristement confirmées à Rome par la nouvelle toute récente de deux exploits sanglants

de la bande de Domenico-Fuoco, digne successeur de Gasbaroni. Le premier était l'égorgement d'une famille entière aux environs de Veroli ; le second était la mort de dix soldats pontificaux succombant inutilement dans une rencontre avec ces brigands sur les montagnes de San-Lorenzo, toujours dans la province de Frosinone ! *Ab uno disce omnes!*

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Motifs qui doivent mettre la sincérité et la véracité de l'auteur à l'abri de tout soupçon.
Absurdité et fausseté de certains bruits répandus sur le compte de Gasbaroni.
Réponse aux préventions défavorables dont ces mémoires pourraient être l'objet.
Plan général de l'ouvrage.

Motifs qui doivent mettre la sincérité et la véracité de l'auteur à l'abri de tout soupçon.

Ma participation directe aux crimes de brigandage sera sans doute pour certains lecteurs un motif de suspecter la fidélité du récit que je vais en faire; comme si j'avais trop à redouter le poids de la honte et du châtiment qui pourrait en retomber sur moi. A la honte je suis encore sensible, je l'avoue, mais non plus à la crainte du châtiment; attendu qu'aujourd'hui me voici déjà dans la trente-sixième année de mon emprisonnement, et que, sans un changement de gouverne-

ment, il me faut désespérer d'en voir jamais la fin. Ainsi, pour moi désormais, aucun motif possible d'altérer la vérité dans ma narration !

Si j'ai passé sous silence bien des crimes ou larcins commis au détriment de pauvres diables très peu connus, c'est uniquement à cause du médiocre intérêt qu'ils pourraient inspirer; tandis que j'ai mis le plus grand soin à rapporter fidèlement tous les forfaits dont les victimes étaient des personnages importants, forfaits dont la renommée subsiste encore maintenant. Il n'y a donc pas l'ombre d'un sentiment de honte ni de mauvaise foi dans une pareille omission.

Absurdité et fausseté de certains bruits répandus sur le compte de Gasbaroni.

Je recommanderai aussi au lecteur de se tenir en garde contre tous les bruits qu'on débite sur le compte de Gasbaroni, et dont la plupart sont purement imaginaires ou chimériques. Pour se convaincre de leur invraisemblance et de leur incohérence, il suffira souvent de les comparer entr'eux. Comme preuve de cette assertion je ne citerai ici que l'exemple suivant. D'après un bruit fort répandu, et je ne sais trop en reconnaissance de quel service, Gasbaroni passe pour avoir obtenu une pension de la reine d'Espagne Marie-Christine. Une telle faveur, si elle était réelle, serait assurément très flatteuse pour mon héros et pour moi-même. Mais son impossibilité matérielle ressort facilement du simple rapprochement de l'âge actuel de cette souveraine avec l'époque de l'emprisonnement de Gasbaroni.

On a prétendu, et on répète encore aujourd'hui, que

les brigands avaient accueilli dans leurs rangs un homme souillé du meurtre de sa propre mère, et qu'il était devenu l'ami intime de Gasbaroni. Rien de plus faux! Jamais parmi nous n'a figuré un homme coupable d'une pareille scélératesse, ainsi que le Gouvernement le sait très bien lui-même. Un misérable assez dénaturé pour tuer sa mère ne devait pas éprouver de honte et de scrupule à immoler aussi perfidement un de ses camarades. Pour cette seule raison, ni Gasbaroni, ni tout autre chef n'aurait jamais consenti à l'enrôler dans sa bande. J'aurai, il est vrai, à signaler l'aventure d'un certain Napolitain qui, après avoir massacré son père, se présenta pour être admis dans le brigandage; mais, lorsqu'il en sera question, je ferai connaître l'opinion de Gasbaroni à l'égard de ce monstre et le refus qui lui fut opposé.

Réponse aux préventions défavorables dont ces mémoires pourraient être l'objet.

Mais : « A quoi bon lire une histoire criminelle? » s'écrieront peut-être quelques lecteurs. S'il m'était possible d'avoir un entretien avec eux, je voudrais les prier de me citer une seule histoire qui soit exempte de ce caractère. Ah! mon Dieu! J'ai lu bien des histoires anciennes et modernes, de tous les empires et peuples de la terre, et dans toutes j'ai trouvé des forfaits plus horribles que ceux des brigands les plus sanguinaires; d'autant plus que leurs auteurs étaient souvent des hommes destinés à commander à leurs semblables et à leur servir de modèle. La Bible elle-même ne renferme-t-elle pas des crimes? Pourquoi donc me refuserait-on le droit, accordé à tant d'autres, de raconter des faits tragiques et criminels? Si de pareilles histoires ont été jugées propres à éclairer la postérité, la

mienne ne peut-elle pas prétendre à ce privilège ?

Lectorem delectando, pariterque monendo!

Pourtant, je le répète, mon récit ne s'écartera pas de la pure vérité; malgré ma profonde conviction, qu'en ce monde, la vérité est la chose qui blesse le plus et qu'on pardonne le moins, comme le prouvent assez les exils et proscriptions encourus par tant d'illustres écrivains, coupables seulement de lui avoir servi d'oracle.

Plan général de l'ouvrage.

Pour conclusion, je préviendrai que cette histoire sera divisée en deux parties principales. La première, composée de cinq chapitres, et remontant à l'année 1799, s'étendra au-delà de l'amnistie souveraine octroyée en 1814 par le Pape Pie VII à tous les brigands de ce temps-là. La seconde partie, comprenant dix chapitres, commencera à l'année 1820, époque où Antoine Gasbaroni reparaît de nouveau en scène dans la seconde phase de ses exploits, et elle se terminera à sa dernière capitulation en 1825. Quoique la première partie embrasse une période de 22 ans, le récit en sera cependant moins long que celui de la seconde, attendû que celle-ci comporte beaucoup plus de faits intéressants, par suite de l'extension formidable qu'avait prise alors le brigandage sous la direction de Gasbaroni.

Comme explication nécessaire à l'intelligence de ces mémoires, je les ferai précéder d'un préambule en six paragraphes, dans lequel je me propose d'initier le lecteur aux détails des mœurs et coutumes des brigands,

à leurs procédés pour la prise et le partage du butin, à leurs règlements pour la marche, les repas, l'habillement, et enfin pour le traitement des maladies et des blessures.

Dans le cours de cette histoire, j'aurai aussi l'occasion de rapporter plusieurs ordonnances officielles du Gouvernement, copiées de ma main sur des originaux imprimés et dont l'authenticité n'est pas douteuse. Ce ne sera probablement pas sans quelque plaisir qu'on lira, au huitième chapitre de la deuxième partie, le fameux édit du cardinal Pallotta relatif au brigandage.

Avant de commencer mon récit, il me reste à prier le lecteur de vouloir bien excuser les nombreuses fautes de style et d'orthographe qui peuvent avoir échappé à un malheureux prisonnier comme moi.

Qu'il vive heureux!

PIERRE MASI,

au fort de Civita-Castellana. — 1861.

PRÉLIMINAIRES

ORGANISATION DU BRIGANDAGE

---

§ I.

Noviciat du brigandage. — Conditions et épreuves nécessaires pour y être admis.

Dans les premiers temps du brigandage, et avant que le Gouvernement n'eût pris le parti de promettre grâce et liberté à tout brigand qui apporterait à Frosinone la tête sanglante d'un de ses camarades, on pouvait s'enrôler dans les bandes sans examen et conditions préalables. Mais, depuis ce fatal appel fait à la trahison, il fallut bien ouvrir les yeux pour se préserver de ses épouvantables conséquences, et soumettre dès lors à des épreuves sévères la vocation et le caractère du novice qui venait se proposer. Si la rigueur de ces mesures semblait l'irriter, il devait renoncer volontairement au métier de brigand; si, au contraire, il était capable de s'y soumettre avec énergie et persistance, on se croyait

fondé à compter sur sa fidélité jusqu'à la mort. Néanmoins, l'application de ce principe n'a pas toujours été sans cruelles déceptions; car, malgré les épreuves d'un excellent noviciat, on a vu quelquefois succomber au démon de la trahison des brigands qui comptaient déjà deux ou même trois ans de profession.

Les conditions absolument nécessaires pour l'admission dans la bande étaient les suivantes : — Age inférieur à trente ans. — Constitution robuste. — Santé parfaite. — Pas d'éducation supérieure ni trop délicate; mais, au contraire, un endurcissement habituel à toutes sortes de fatigues et de privations. En effet, l'influence d'une origine et d'une condition trop élevées pouvait faire supposer chez le novice une faiblesse naturelle qui, une fois aux prises avec les épreuves horribles du métier, l'aurait entraîné à la trahison comme unique moyen de s'y soustraire et de sauver sa vie. Voici quels étaient les principaux motifs d'exclusion : Avoir quelque parent employé dans la police. — Avoir fait le service de gendarme ou d'archer [1], avant de se jeter dans le brigandage. — Compter un espion ou un mouchard dans sa famille.

En résumé, lorsqu'un novice venait se présenter au chef de la bande, celui-ci commençait par lui faire subir un interrogatoire sur les circonstances du crime qui l'avait poussé à ce triste parti; car la première et indis-

1 Le nom d'*Archer* s'appliquait aux hommes engagés volontairement dans un corps auxiliaire de la gendarmerie, organisé par le Gouvernement pontifical pour la répression du brigandage.

pensable condition pour être enrôlé, était d'avoir trempé ses mains dans un meurtre.

Si le chef jugeait l'admission possible, il faisait, avant tout, ressortir aux yeux du nouveau venu, comme dans un miroir, toute l'horreur et la profondeur de l'abîme où il allait se jeter, ainsi que le déluge de maux qui pouvait en être la conséquence pour lui et ses parents. Dans le cas où le novice persistait dans sa détermination, le chef l'armait lui-même d'un fusil, d'un poignard et d'une cartouchière appelée *patroncina* par les brigands. Ces armes étaient d'abord fournies gratuitement; mais le prix devait en être remboursé au chef par le novice avec l'argent que lui procurerait le premier *butin* [1] auquel il prendrait part.

§ II.

Précautions et règlements observés pour les marches, les stations, les bivouacs et les repas.

Dans les marches comme dans les stations, on observait toujours une extrême prudence et un profond silence. En toute saison, la marche ne s'exécutait que pendant la nuit. Pour s'en faire une juste idée, il faut supposer les brigands cachés tout le jour au milieu d'un bois ou sur une montagne, et disposés à se transporter, dans la soirée, de cette retraite dans une autre. En pareil cas, avant le coucher du soleil, le chef allait

1 *Butin* est le terme employé par l'Auteur pour désigner le vol à main-armée.

se placer lui-même en sentinelle pour observer la route et le pays qu'il voulait parcourir. Une fois la nuit survenue, on se mettait en marche, le chef de la bande le premier en avant, et tous les brigands suivant ses traces, toujours en silence et les oreilles bien tendues. Au moindre bruit inquiétant, à la moindre apparition suspecte, le chef mettait le genou en terre, le fusil prêt et armé; toute la bande imitait aussitôt son exemple, de manière à pouvoir répondre aux attaques imprévues de la force armée. Si, durant le trajet, on rencontrait quelque maison ou hôtellerie garnie de monde, la marche se ralentissait; elle reprenait dans le même ordre, mais avec plus de rapidité, une fois le danger passé. S'agissait-il de traverser un gué ou un pont? Alors le chef, s'emparant d'un paysan, le forçait à passer le premier avec lui pour rester en observation sur la rive opposée; puis il retournait se mettre à la tête des brigands, tous bien préparés à combattre la force armée si elle se présentait. On voit ainsi qu'ils ne couraient aucun danger d'être surpris dans ces passages; car, si le paysan apercevant la force armée au-delà du pont, ne s'empressait pas d'en donner avis à la bande, il s'exposait à une mort certaine en se trouvant pris entre deux feux.

Maintenant, quelques détails sur les précautions usitées pendant le jour. La marche de nuit était réglée par le chef de façon à faire parvenir, dès l'aurore, toute sa troupe dans un lieu sûr pour passer la journée, et dans un bois qui pût la dérober jusqu'au soir à la vue des étrangers. Ordinairement, l'endroit choisi pour cette retraite était un sommet élevé et hérissé d'un

taillis épais, où chaque brigand se couchait pour se reposer des fatigues de la marche nocturne. Suivant le besoin, le chef plaçait une ou plusieurs sentinelles, en leur donnant la consigne qui se transmettait de l'une à l'autre jusqu'au soir; après quoi, il se livrait lui-même au sommeil. Le devoir de la sentinelle était d'observer tous les chemins aboutissant aux villages voisins, et, dès qu'elle y apercevait des gens armés, d'aller en prévenir le chef de la bande qui se mettait alors à surveiller leurs mouvements. De plus, la sentinelle devait être attentive à tous les bruits qui se feraient entendre aux environs; car la prudence prescrivait d'arrêter et de retenir prisonniers jusqu'au soir les paysans ou paysannes qui survenaient-là pour aller ramasser du bois. Le lecteur sera peut-être curieux de savoir ce que l'on faisait des femmes que le hasard amenait dans ces parages. Si ces femmes appartenaient à des amis ou complices des brigands, on les respectait comme de véritables sœurs; autrement, elles servaient d'amusement à toute la bande pendant la journée, puis étaient renvoyées à leurs habitations.

Vers le soir, le chef allait observer l'endroit où il voulait envoyer chercher les vivres et provisions nécessaires pour la nuit suivante. Une fois certain de l'absence de tout danger, il appelait un des plus anciens brigands, et lui disait : « Prends avec toi quatre hommes, et rends-« toi avec eux chez le berger voisin. Tu te feras donner « par lui une provision de viande que tu porteras en-« suite dans cette cabane que tu vois là-bas, et où « j'irai t'attendre. » En même temps il disait à un autre ancien : « Prends avec toi cinq hommes pour aller

« attendre en tel endroit celui qui doit chercher des « vivres, et pour l'aider à les porter dans cette même « cabane, où tu me retrouveras. »

La nuit survenue, le chef se transportait alors avec toute la bande dans la cabane désignée, faisait ramasser du bois, allumer du feu, et chercher de l'eau. Au retour des deux pourvoyeurs chargés des provisions, on procédait aussitôt à la cuisson de la viande et on soupait en commun. Mais avant le jour, toute la bande était ramenée au bois ou à la montagne qui lui servait de retraite. J'oubliais de dire, qu'en allumant du feu dans une cabane, on avait soin d'en masquer l'éclat dangereux par un manteau déployé et suspendu devant la porte.

§ III.

Procédés usités pour la prise et le partage du butin. — Règles pour les dépenses et les emplettes communes.

S'emparer par force de riches propriétaires dans leurs châteaux à la campagne, ou même dans leurs palais de ville; arrêter et enlever des voyageurs dans leurs carrosses sur la grande route, tels étaient les deux principaux procédés en usage pour se procurer de l'argent. Dans l'un comme dans l'autre cas, ces prisonniers étaient entraînés dans la montagne, où on les obligeait à écrire à leur famille pour fournir la somme exigée par le chef de la bande pour leur rançon. Au chef revenait aussi le soin de faire parvenir ces lettres à leur destination, comme celui d'assurer les expéditions d'argent contre les entreprises et les embûches de la force armée. Dans ce but, il se ménageait d'avance des

amis partout où il passait, amis dont la cupidité soutenait d'ailleurs et stimulait le dévouement. Aussi, accouraient-ils spontanément au devant des brigands pour désigner à leur chef les victimes qu'ils voulaient faire tomber entre ses mains, et les meilleurs moyens à employer pour y réussir. Si le chef se fiait à leurs avis, il tentait et exécutait le coup de main. Si, au contraire, il avait de bonnes raisons pour y soupçonner une trahison, il affectait de se montrer peu disposé à faire du butin ; mais alors, et suivant qu'il le jugeait à propos, il faisait arrêter l'auteur de la proposition perfide pour l'immoler sans pitié.

Lorsque les renseignements fournis par quelque berger avaient amené l'enlèvement d'un propriétaire, ce malheureux était transporté et séquestré dans un bois, ou sur une montagne, en compagnie de deux paysans que le chef arrêtait exprès dans la contrée. Un de ces derniers était destiné à être envoyé au domicile du prisonnier, pour y réclamer et recevoir la somme fixée pour sa rançon ; l'autre était réservé pour aller à la rencontre du premier rapportant l'argent, si toutefois ce messager ne tombait pas au pouvoir de la force armée, ainsi qu'il arrivait souvent. C'était là une circonstance que j'expliquerai avec plus de détails dans le cours de cette histoire [1].

Un voyageur venait-il à être arrêté sur la grande route? Entraîné également sur la montagne, il subissait

1 En cas de retard dans l'expédition de la rançon, et avant de massacrer le prisonnier, les brigands ont coutume de lui couper successivement les oreilles et le nez pour les envoyer à sa famille. C'est là un usage trop connu en Italie pour que l'auteur ait cru nécessaire d'en parler.

le même sort. Dans tous les cas, le berger ou le paysan qui avait contribué par ses avis au succès d'un enlèvement, avait droit à une part du butin égale à celle d'un brigand.

L'époque choisie pour ces coups de main était toujours l'été ou le printemps. Quand il lui prenait fantaisie de faire une bonne prise, le chef commençait par soumettre son dessein à tous les anciens de la bande, mais en se réservant le secret du jour et du moment de l'exécution. Il se contentait seulement d'indiquer la victime qu'il voulait enlever, le lieu et les moyens choisis dans ce but, et la retraite où elle devait être conduite et séquestrée. Après l'exposition du projet, chaque brigand était admis à manifester son opinion; et, si la majorité était d'un avis contraire, le chef abandonnait sa proposition pour en faire une autre.

Le partage du butin était toujours réglé de la manière suivante : aux novices ne revenait que juste la somme nécessaire pour rembourser au chef de la bande le prix des armes qu'ils en avaient reçues, sans un sou de plus. Ceux qui, ayant déjà participé à un premier butin, avaient pu ainsi s'acquitter de cette dette, avaient droit à une quote-part plus grande, mais inférieure toutefois à celle des anciens. Il est donc impossible de préciser les différences admises dans la répartition des prises, mais je puis affirmer qu'elles étaient considérables, comme le révélait assez le soin que les anciens mettaient à cacher leur portion. Il faut donc reconnaître que les voleurs restent toujours des voleurs, même entr'eux.

L'enlèvement des voyageurs dans leurs carrosses et leur séquestration dans la montagne, ne s'appliquaient pas, en principe, aux étrangers. C'eût été là effectivement une peine inutile, vu la difficulté d'en obtenir une rançon en raison de l'éloignement de leur domicile. L'arrestation et le pillage des voitures sur la grande route n'étaient d'ailleurs que fort rares; assuré qu'on était d'avance de n'y trouver que très peu d'argent sur la personne des voyageurs, surtout à cette époque florissante du brigandage. Il est vrai cependant qu'alors les chemins publics étaient fréquemment exploités par des malfaiteurs isolés, mais vêtus à la façon des bandits; voilà pourquoi on attribuait à ces derniers tous les vols qui s'y commettaient.

Les frais nécessaires pour l'achat des provisions communes étaient répartis par le chef entre tous ceux qui possédaient de l'argent. Les novices seuls n'y contribuaient pas. Souvent il se passait des mois entiers sans qu'aucun brigand eût à dépenser un sou de sa poche, tout se trouvant payé par la bourse du chef; mais celui-ci ne manquait pas de s'indemniser de ses avances au premier butin qu'on pouvait faire. Aussi, était-il d'usage de cacher l'argent en terre sur différents points, pour aller le retirer seulement lorsqu'il était besoin.

§ IV.

Soins et traitement appliqués aux malades et aux blessés. — Tactique employée pour les soustraire aux recherches de la force armée.

Le brigand qui tombait malade était porté dans une retraite écartée, et déposé dans une cahutte construite

exprès pour lui. Il restait là confié aux soins et à la garde de trois ou quatre compagnons, avec toutes les provisions nécessaires. Chaque semaine le chef faisait renouveler ces provisions, et souvent il venait lui-même visiter le malade. Mais, s'il était facile de pourvoir largement à sa nourriture, il s'en fallait bien qu'on pût lui procurer tous les médicaments réclamés par son état, à part les vomitifs et quelques mauvais remèdes. Aussi, sa guérison ne pouvait guère résulter que de la vigueur de sa jeunesse et de la simplicité de son régime, lequel consistait invariablement en chair de veau ou de poulet bouillie, et en quelques fruits. Du reste, les maladies étaient rares dans le brigandage ; et, malgré des fatigues et des souffrances continuelles, la fièvre n'y exerçait que peu de ravages. Les rhumes même y étaient inconnus, bien qu'on fût exposé constamment aux pluies et aux neiges. Il est certain que pendant la durée du brigandage, qui a été de vingt-cinq ans, deux individus seulement sont morts de fièvre ou de maladie, Louis d'Angelis de Fondi, et Louis Palombi de Vallecorsa. Quelquefois, le chef de la bande faisait appeler auprès du malade un médecin de la localité ; mais c'était là une mesure bien coûteuse et bien dangereuse. Cependant je puis certifier avoir vu un chirurgien venir donner ses soins dans la montagne à deux brigands atteints, l'un de la fièvre, l'autre d'un mal contagieux.

Les mêmes dispositions s'appliquaient au brigand qui avait reçu une blessure. Sa plaie était lavée avec un mélange d'huile et de vin, et recouverte ensuite de carottes pilées.

Mais, une fois abandonné à la garde de quatre ou cinq de ses camarades, il fallait songer à garantir le malade ou le blessé des entreprises de la force armée. C'est pour cela que le chef cherchait à détourner l'attention et les poursuites de l'ennemi en s'éloignant de cette retraite, et en portant sur une autre contrée le fléau de l'alarme et de la dévastation. Le cas de blessure était le plus grave; car presque jamais il n'échappait à la connaissance de l'autorité, qui prescrivait alors à ses agents de redoubler leurs efforts pour empêcher à tout prix la guérison du brigand. En pareille circonstance, Gasbaroni avait soin de partager sa bande en petites escouades réparties sur des points différents, bien loin de la retraite du blessé, et avec la mission d'opérer en sa faveur des diversions propres à en écarter la force armée.

Dans le cours de mon récit, j'aurai plusieurs fois l'occasion de citer des exemples de ce morcellement de la bande; et, alors, le lecteur pourra apprécier toute la ruse employée par Gasbaroni pour tromper les recherches de la force armée, et déjouer les projets du gouvernement. Cette tactique est due exclusivement au génie de mon héros; car, avant lui, aucun chef de brigands n'en avait eu l'idée.

§ V.

Intelligences nouées dans les différentes classes de la population. — Précautions spéciales observées dans les relations avec les *amis du premier ordre* et les fournisseurs. — Complicité de certains employés du Gouvernement.

Par cette expression d'*amis du premier ordre*, je désignerai les personnes auxquelles leur profession libre,

ou leur riche position dans la société, épargnait le besoin de fréquenter la campagne, et qui, tout en pouvant braver les menaces des brigands, avaient cependant noué des intelligences avec eux. Ces personnes étaient l'objet de prévenances amicales et distinguées de la part des brigands; mais elles s'exposaient, de la part du Gouvernement, à des rigueurs plus dures encore que les autres complices (*Manutengoli*) obligés par leur pauvre condition à travailler dans la campagne pour gagner le pain de leur famille, particulièrement les bergers. Entre ces deux catégories d'amis, Gasbaroni avait établi une différence de procédés. Tandis qu'il laissait les bergers et les paysans se faire voir à tous les membres de sa bande, il avait soin de leur dérober la vue des autres amis, tels que les armuriers, tailleurs, cordonniers, voituriers, avec lesquels il avait des relations. En sorte que, si un brigand avait besoin d'une arme, d'un habit, d'une cartouchière, ou de toute autre fourniture, Gasbaroni se chargeait lui-même de faire passer la commande par l'entremise des bergers dont il avait éprouvé depuis longtemps la fidélité. C'était lui-même aussi qui remettait l'objet au destinataire, en lui laissant ignorer les noms de l'artisan et du commissionnaire qui restaient inconnus à tout le monde, si ce n'est à quelques anciens. Le berger auquel cette mission était confiée, devait être toujours un homme lié par obligation à la famille du fabricant ou du fournisseur.

Ces précautions sauvèrent la vie à bien des complices de cette dernière catégorie. En effet, quelques traîtres parmi les brigands, s'étant présentés à Frosinone avec la tête d'un de leurs camarades, furent interrogés par

Monseigneur le délégat sur l'origine de l'arme dont ils se trouvaient porteurs. Mais ces scélérats, capables de tout meurtre et de toute trahison, ne purent faire alors d'autre réponse que celle-ci : « C'est Gasbaroni qui m'a procuré cette arme ; mais le fabricant m'en est inconnu. »

Une chose encore essentielle à savoir, c'est que, presque partout dans la province, il se trouvait des troupeaux de vaches et de brebis appartenant à certains employés de l'administration du Gouvernement. Rien n'était plus critique que la situation de ces fonctionnaires, ainsi placés entre l'accomplissement de leurs obligations officielles et la vengeance inévitable des brigands, lorsqu'ils recevaient des rapports contre ces derniers. Mais la crainte de s'exposer à la perte de leurs troupeaux et autres biens dans la campagne, était une considération qui entraînait la plupart à trahir leurs devoirs. Tantôt donc, ils supprimaient complétement ces rapports sans y donner suite ; tantôt, ils prenaient le parti de prévenir eux-mêmes les brigands du danger qui les menaçait. Comme on doit bien s'en douter, cette complicité n'était pas inspirée par un sentiment de sympathie, mais simplement par le désir de sauver leurs propriétés. Ils ne retiraient pas une seule obole des services ainsi rendus par eux au brigandage; je puis l'affirmer hautement, en déclarant mal fondés les soupçons que le Gouvernement avait conçus à ce sujet. Il en sera question au 8e chapitre de la seconde partie. Quelquefois, il est vrai, Gasbaroni fut averti par lettres anonymes des piéges secrets qui lui étaient tendus, témoin celle qu'il reçut à Monticello-di-Fondi, et dont je parlerai au 4e chapitre de la même partie. Mais tout fait supposer que

l'auteur de cette lettre devait être un de ces hommes affiliés par intérêt au brigandage, et qui, vivant de ses ravages, aurait désiré les voir s'éterniser.

§ VI.

Description du costume et de l'armement adoptés par les brigands.

Il me reste à faire la description du costume et de l'armement des brigands. En voici les principaux détails:

Ils portaient un chapeau conique et élevé, à bords étroits, et entouré de rubans à plusieurs couleurs, mais sans aucune intention d'en faire une manifestation républicaine. La veste, le gilet et le pantalon étaient en velours bleu pour toutes les saisons. Le gilet, un peu plus court que la veste, était garni de cinq rangées de boutons d'argent, celle du milieu servant de fermeture et les autres de simple ornement. Le pantalon descendait jusqu'au cou-de-pied. La veste du chef de la bande se distinguait des autres par les galons d'argent dont elle était entièrement bordée. Au lieu de souliers, on portait aux pieds des *ciocie*, espèce de chaussure semblable à celle des Espagnols et à celle que les peintres donnent toujours à l'effigie de Saint-Michel Archange. Cette chaussure était reliée à la jambe par des cordons en fil de chanvre.

Chaque brigand portait des pendants d'oreille en or, et quelques-uns des bagues aux doigts. La chevelure, aussi longue que celle des femmes, était partagée d'une oreille à l'autre par une raie passant sur le sommet de

la tête, et toute la partie postérieure ne formait qu'une seule tresse liée par des rubans; tandis que la partie antérieure était divisée elle-même en deux autres, dont chacune, passant devant l'oreille, encadrait la joue et retombait en frisant sur la poitrine. Avec ces cheveux longs et bouclés, je puis assurer que certains brigands dépourvus de barbe présentaient un visage plus charmant que celui de la plus jolie fille. Presque tous les anciens portaient dans la poche du gilet une montre attachée par un cordon de soie; celle du chef était en or et à répétition, avec une belle chaîne en argent.

Passons à l'armement, composé, comme je l'ai dit, d'un fusil, d'un poignard et d'une cartouchière. Le fusil était court comme celui des chasseurs militaires; mais celui du chef de la bande, ainsi que ceux de quelques anciens, étaient vraiment des armes de luxe. La crosse, le canon, la sous-garde, et tout le bois, en étaient garnis d'argent ciselé en feuilles d'olivier avec plusieurs figures d'animaux, entre lesquelles brillaient de belles pierres vertes incrustées symétriquement. Un pareil fusil, je le répète, était un ouvrage merveilleux; mais il n'y en avait que très peu de ce genre, et les autres, sans être aussi riches, n'en étaient pas moins excellents. Le poignard était long, très pesant, et à double tranchant comme une dague, avec des garnitures d'argent à la poignée et aux deux extrémités du fourreau dont le reste était en peau de maroquin, La cartouchière (*Patroncina*) consistait en une ceinture de cuir dont les extrémités étaient réunies et bouclées en avant par une large plaque d'argent. Sur cette ceinture étaient disposés de petits tubes verticaux en fer-blanc serrés les uns

contre les autres, au nombre de trente-deux, et renfermant chacun une cartouche. Tous ces tubes, garnis d'une peau de maroquin vert bien cousue, étaient recouverts par une autre peau fourrée et frisée rattachée par des boutons symétriques. Pour en soutenir le poids très lourd, on la maintenait sur les reins par une bretelle de cuir, large de deux doigts, passant sur l'épaule droite et boutonnée derrière et devant. Sur la plaque d'argent servant de boucle, l'orfèvre avait imprimé en relief des figures de la Vierge, des Saints, des âmes du purgatoire, ou autres agréments. Ainsi, la plaque du fameux Decesaris portait comme devise ces mots gravés : « Salvator mundi, salva nos. » Mais les brigands restaient étrangers à la composition de ces ornements, qui n'étaient dûs qu'à l'imagination et au caprice flatteur des orfèvres.

FIN DES PRÉLIMINAIRES.

HISTOIRE
D'ANTOINE GASBARONI
(de Sonnino)

CHEF DE BRIGANDS
TRÈS RENOMMÉ DANS LA PROVINCE DE FROSINONE

Rédigée par PIERRE MASI, son compagnon dans la montagne et dans la prison.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE Ier

(de 1799 à 1814).

Description géographique de la province de Frosinone. — Troubles révolutionnaires de l'Italie en 1799. — Origine du brigandage moderne. — Invasion des Français dans le midi de l'Italie. — Sac de Terracine. — Exécution sommaire de vingt-quatre brigands à Sonnino. — Formation des premières bandes dans la province de Frosinone.

Histoire abrégée des principaux prédécesseurs de Gasbaroni. — Mort de l'intrépide Jean Rita. — Domination française; ses efforts et ses rigueurs contre le brigandage. — Promulgation et résultats de la fameuse Loi de *la Ristretta*. — Déportation des familles des brigands et désordres qu'elle occasionne.

Exploits de Pascal Iambucci. — Enlèvement du sous-préfet de Frosinone[1]. — Assaut nocturne du château d'Arnara. — Assassinat du maire de San-Stefano. — Enlèvement du chevalier Magistris. — Arrestation de Mgr Ugolini. — Gaëtano-le-Calabrais enlève les deux frères Giuliani, et les tue. — Arrestation de la princesse d'Etrurie par Vincent Panici. — Exécution exemplaire de ce dernier brigand.

Chûte du régime impérial. — Situation avantageuse qui en résulte pour les brigands. — Massacre des autorités municipales de Vallecorsa par Iambucci. — Naissance, famille et jeunesse de Gasbaroni. — Son premier meurtre.

Description géographique de la province de Frosinone.

La province de Frosinone fait partie des États du Pape; et sa capitale, résidence d'un gouverneur, est située

1 Sous la domination française, Frosinone était l'une des sous-préfectures du département du Tibre dont Rome était le chef-lieu.

au sud-est de Rome, à une distance d'environ dix-neuf lieues. Cette province est bornée au nord par la Comarque de Rome, à l'ouest par la mer Méditerranée, à l'est et au sud par la Terre-de-Labour qui fait partie du royaume de Naples, et dont elle est séparée par une longue chaîne de montagnes, s'étendant de l'ouest à l'est et formant la frontière méridionale des États pontificaux entre les villes de Terracine et de Ponte-Corvo. De ce massif montagneux se détachent des rameaux moins élevés qui s'avancent, au sud dans le royaume de Naples, et au nord dans les États pontificaux. Du côté de l'est, règne une autre chaîne faisant partie des Apennins, et qui sépare la province de Frosinone de celle des Abruzzes, dans le royaume de Naples. Cette chaîne commence à San-Germano, ville de la Terre-de-Labour, et s'étend presqu'en ligne droite vers le nord, jusqu'à Tivoli. Une autre chaîne de montagnes, appelées Monts Lepini, commence auprès de la ville de Frascati en s'étendant vers le sud, et va se souder à celle qui sépare la province de Frosinóne de la Terre-de-Labour, en coupant ladite province en deux parties presqu'égales. La région occidentale, comprise entre ces monts et la mer Méditerranée, s'appelle Province-Maritime, et la région orientale s'appelle Campagna. Voilà pourquoi le délégat gouverneur de toute la province s'intitule : *Delegato di Maritima e Campagna.*

Troubles révolutionnaires de l'Italie en 1799.

Passons maintenant à l'histoire du brigandage. Dans l'année 1799, lorsque les troubles de la France s'étendirent sur l'Italie supérieure affranchie par le général Bonaparte, toute la péninsule se souleva contre

ses souverains pour obtenir la même indépendance. Ces souverains disparurent, en effet, comme par enchantement ; et toutes les villes, tous les hameaux, plantèrent aussitôt l'arbre de la liberté. Ainsi la ville de Rome vit reparaître, après tant de siècles, ses édiles et ses consuls, et l'exemple de la capitale fut suivi par toutes les provinces.

Selon ce qui arrive toutes les fois qu'il s'agit de liberté, il se forma plusieurs partis, dont les plus redoutables furent le parti papiste et le parti républicain. En apparence, ces deux partis semblaient contraires l'un à l'autre. Tandis que le premier prétendait défendre les droits du trône, l'autre annonçait que l'ère de la tyrannie était terminée pour l'Italie, et remplacée pour toujours par celle de la liberté. Ainsi, un jour, le parti républicain plantait l'arbre de la liberté dans une commune, en pillant les maisons des prêtres qu'il déclarait ennemis des vœux des Italiens (*ce en quoi il avait raison*) ; et le lendemain, on voyait y survenir le parti papiste qui coupait et brûlait l'arbre de la liberté, et qui pillait les maisons des riches qualifiés par lui de *Jacobins*. Mais, au fond, ces deux partis tendaient au même but, celui de s'enrichir et de se venger de leurs ennemis particuliers, sans que personne se préoccupât du bien public. L'un et l'autre commirent beaucoup de meurtres et se rendirent odieux à tout le monde. A la fin, souillés de sang et chargés de dépouilles, ils crurent pouvoir jouir de leur proie ; mais ils se trompèrent tous deux, parce qu'un jour, l'anarchie étant étouffée, ils eurent à rendre compte de tous leurs biens soumis à une enquête et à une saisie rigoureuses. En effet,

beaucoup de ces malandrins furent condamnés à la prison, et quelques-uns même à la mort et aux galères. Les plus scélérats se tinrent à l'écart; et l'on vit alors les deux partis se réunir, former des bandes plus ou moins nombreuses, et s'adonner au pillage et à l'assassinat.

Origine du brigandage moderne.

Profitant, dans le principe, de la faiblesse du Gouvernement, ils se montraient en plein jour et jouissaient même d'une liberté plus grande, j'ose le dire, que celle des honnêtes gens. Mais à l'avènement du régime impérial, les autorités françaises mirent tout en œuvre pour détruire ce fléau. Alors, pour se venger, ces gueux admirent et attirèrent dans leurs bandes tous les jeunes conscrits soumis à la levée, ce qui augmenta de jour en jour le nombre des brigands. Plusieurs édits furent promulgués par le gouvernement français contre le brigandage, et je tâcherai d'en donner connaissance. Mais il est auparavant nécessaire que je parle d'un autre évènement arrivé trois ans environ avant la promulgation de ces lois.

Invasion Française dans le midi de l'Italie, en 1800.

Napoléon Bonaparte, après avoir franchi une seconde fois les Alpes et avoir infligé une nouvelle leçon à l'armée autrichienne à Marengo, avait entrepris la conquête du royaume de Naples. Mais, avant tout, ses troupes s'emparèrent de Rome, parce qu'alors la France ne reconnaissait pas, comme aujourd'hui, les droits du Pape au pouvoir temporel. Ensuite, on marcha sur le royaume de Naples. La ville de Terracine voulut s'opposer sottement au passage des Français, dont elle fit grand massacre pendant plusieurs jours. Alors, un chef

Sac de Terracine.

de brigands se présenta au général de l'armée française en lui promettant de le faire entrer dans la ville la nuit suivante, pourvû qu'il voulût bien lui garantir la liberté pour lui et ses vingt-trois compagnons. Ce monstre était nommé Benoit Barnabo et natif de Sonnino. Jusqu'à ce moment, il avait soutenu la population de Terracine contre les Français ; et cette population lui avait même confié la garde d'une des portes de la ville s'ouvrant du côté de la montagne, en lui faisant jurer de la défendre. Le général promit tout ce qui lui était demandé, mais peut-être avec l'arrière-pensée de ne pas mieux tenir sa parole que ne l'avait fait ce brigand à l'égard du peuple de Terracine. La nuit suivante, les Français entrèrent effectivement dans la ville par la porte livrée, et firent un carnage des citoyens, parce qu'ils s'étaient opposés spontanément aux envahisseurs malgré l'absence de garnison militaire.

Exécution sommaire de 24 brigands à Sonnino.

Le général délivra aux brigands une charte qui leur donnait le droit de demeurer à Sonnino sans être inquiétés. Mais, quelques jours après, il les fit tous arrêter et fusiller hors de cette localité, sans forme de procès et sans les secours de la religion. Leurs cadavres furent jetés dans un cloaque, comme ceux des plus vils animaux.

Formation des premières bandes dans la province de Frosinone. — Histoire abrégée des principaux prédécesseurs de Gasbaroni.

La nouvelle d'une pareille rigueur exercée contre des gens qui avaient rendu service aux Français, était faite pour épouvanter tous ceux qui avaient sur la conscience des crimes analogues, sans avoir d'ailleurs des titres à leur reconnaissance. Ils se crurent donc perdus et s'adonnèrent à une existence vraiment sauvage en se retirant dans les bois et les montagnes.

On vit alors se former des bandes régulières commandées par des chefs rusés et intrépides, parmi lesquels figurait un certain Jean Rita natif de Giuliano. Celui-ci se rendit fameux, encore plus par sa bravoure contre la force armée, que par ses instincts sanguinaires à l'égard des particuliers ; je ne raconterai qu'un seul de ses crimes avec les détails de sa mort.

Mort de l'intrépide Jean Rita, dans la forêt de Sezza, en 1809.

Pour punir un homme qui l'avait espionné, Jean Rita, renonçant à le tuer, lui avait coupé tous les doigts des pieds et des mains avec un sabre. Dans le courant de 1809, la force armée vint assiéger Rita dans un bois de la montagne de Sezza, où, par précaution, il tenait cachée sa femme qui était fort jolie et qu'il aimait tendrement. La force-armée était nombreuse et dirigée par le prévôt Cappucci chef des archers (*Bargello*). Après s'être battu courageusement avec ses compagnons, environné de toute part, Rita parvint enfin à se frayer un passage. Mais, tandis qu'il s'échappait, il entendit la voix de sa femme qui lui criait dans le bois : « Mon cher Jean, ayez pitié de moi, « et ne me laissez pas tomber entre les mains de ces « chiens ! » Attendri par cet appel, il revint alors sur ses pas et réussit à regagner, malgré la force armée, la caverne où était sa femme ; là, se plaçant à l'entrée, il tirait toujours des coups de fusil, sans que personne osât approcher. Il avait déjà tué ainsi dix-huit de ses agresseurs. Finalement, une balle lui ayant cassé la cuisse gauche, il tombe à terre et appelle le chef de la force, Capucci, en lui disant : « Je suis mortellement « blessé ; et si vous êtes un homme de courage, comme « on le dit, venez m'achever de suite. » Mais ce chef

n'était pas assez sot pour donner dans le piège. Il n'approcha donc pas, et Rita blessé continuait à lui reprocher sa lâcheté. Alors un archer napolitain, qui servait sous les ordres de ce prévôt, s'avança pour lui couper la tête. Mais au moment même où il se baissait pour saisir la chevelure de la main gauche en tenant le couteau de la main droite, Jean Rita, qui cachait sous sa cuisse un pistolet chargé, lui en applique le canon sur la poitrine et le fait tomber raide mort. Aussitôt, la force armée accourant vient achever le brigand, et lui coupe la tête sous les yeux mêmes de sa femme. Comme Rita portait une tresse de cheveux très longue, le Prévôt, qui s'était approché le dernier, fit asseoir cette femme nommée Maria Eletta, et la força de peigner la tresse de la tête sanglante de son mari. Cette épouse courageuse lui dit seulement : « Je rendrai cet honneur à mon mari « de tout mon cœur ; mais sachez que vous ne pouvez « pas vous vanter de l'avoir tué, et que, si vous venez « à compter vos brebis, vous reconnaîtrez en avoir « perdu beaucoup ! »

Après cela, le prévôt porta la tête de Jean Rita à Frosinone en y amenant aussi sa femme ; et à cette vue, le sous-préfet s'écria : « Vous avez fait un « prodige de valeur en tuant ce chef de brigands ; mais « ce bandit en a fait un dix-huit fois plus grand, puis- « qu'à lui seul il a pu vous tuer dix-huit hommes ! » La pauvre Maria Eletta fut condamnée à vingt ans de prison ; mais au retour de Pie VII de France, en 1814, elle fut grâciée et remise en liberté.

Il y avait encore, à cette époque, un autre chef de

Domination française. — Ses efforts et ses rigueurs contre le brigandage. — Promulgation et résultats de la fameuse loi de la *Ristretta*.

brigands très renommé de Valle-Corsa, ayant nom Pascal Iambucci ; mais avant de vous raconter son histoire, je dois dépeindre ici l'empressement et l'activité déployés par le gouvernement français pour la destruction du brigandage. En premier lieu, il fit arrêter tous les parents des brigands jusqu'au 2e degré, et les fit déporter dans les îles de Corse, d'Elbe et de Sardaigne. Il imposa, sous peine d'être fusillé, l'obligation à quiconque apercevrait des brigands, d'en donner immédiatement avis à l'autorité la plus voisine. Suivant une autre loi qu'il promulgua et qu'on appelait *Ristretta*, tous les troupeaux de la province devaient être gardés dans un même endroit fixé par l'administration; et voici l'ordre qui était donné à ce sujet: Tout le petit bétail, tel que brebis, chèvres et porcs, devait se rendre à la même pâture sous la garde de la force armée; et, la nuit, tous ces troupeaux devaient être ramenés dans des enceintes murées. La même règle pour la pâture pendant le jour était appliquée au gros bétail, tel que bœufs et vaches; mais il devait aller passer la nuit sur une place indiquée par l'autorité, et toujours sous la garde de la force armée. En outre, personne ne pouvait emporter hors de son domicile du pain ou d'autre vivres, sous peine d'avoir la tête tranchée. Dès lors, les gens de la campagne devaient prendre leurs repas chez eux avant d'aller au travail, ou le soir après leur retour. Cette loi, qui avait pour but d'affamer les brigands, causa la perte de tous les troupeaux de la province, en les empêchant de bien se nourrir, et en les exposants aux influences pernicieuses des enceintes murées dont ils n'avaient pas l'habitude. Ainsi, les épidémies y firent d'énormes ravages; tandis

que les brigands pouvaient toujours, à force d'argent, se procurer les vivres dont ils avaient besoin.

Déportation des familles des brigands, et désordres qu'elle occasionne.

L'exécution de l'arrêt relatif à la déportation des parents des brigands souleva des désordres qui firent frémir toute la province. Dans un village appelé San-Stefano, le prévôt Cappucci, ci-dessus mentionné, arrêta quatre jeunes gens frères d'un brigand, et les fit égorger la nuit suivante dans leur prison, sous prétexte qu'ils tentaient de s'évader. La femme d'un autre brigand de la même localité fut pareillement égorgée par la Force, pendant qu'on la conduisait à la prison de Frosinone, sous prétexte qu'elle avait appelé son mari à haute voix pour la délivrer.

Exploits de Pascal Iambucci.

Ces atrocités étant restées impunies par le Gouvernement, les brigands n'y virent que l'exécution de ses ordres secrets ; et, pour s'en venger, ils redoublèrent de cruauté à l'égard des innocentes victimes de leurs forfaits. Ils avaient alors pour chef Pascal Iambucci surnommé : *le Fou de Valle-Corsa,* homme très sanguinaire, mais d'une raison supérieure ; c'est pourquoi il s'opposait aux cruautés des brigands qui voulaient venger leurs parents sur des innocents.

Enlèvement du sous-préfet de Frosinone, sur la route et dans les bois de Ceprano.

Ayant appris que le sous-préfet, gouverneur de la province devait se rendre à Ceprano, Iambucci alla s'embusquer avec toute sa bande dans la forêt voisine de cette ville, et réussit à l'arrêter sur son passage, malgré son escorte de dragons. Après l'avoir enlevé et porté dans les bois, il se plût à lui exhiber tant de pain, de vin, de jambon, de fromage, et tant d'autres provisions recueillies en dépit de la loi Ristretta, que le

sous-préfet en tressaillit de surprise en reconnaissant l'inutilité de cette mesure prise exprès pour affamer les brigands. L'abondance où ils semblaient vivre, lui prouva bien qu'ils se moquaient de lui comme de cette loi.

Iambucci demanda au sous-préfet si le massacre des parents des brigands exécuté par le prévôt Cappucci, avait été la suite d'un ordre donné par le Gouvernement, ou seulement le résultat d'une détermination arbitraire. Ce fonctionnaire en rejeta la responsabilité sur le maire de San-Stefano, qui avait accusé ces malheureux d'avoir tenté de s'évader. Puis il ajouta que, quant à lui, il avait douté de cette prétendue tentative; et il promit de faire justice le plus tôt possible de cet acte de cruauté. Il s'attendait aussi à se voir demander quelque grosse somme d'argent pour sa rançon; mais Iambucci lui dit qu'il était libre et maître de s'en aller quand il voudrait. Malgré son amour de la justice et les serments qu'il avait faits plusieurs fois pour la destruction du brigandage, ce sous-préfet quitta les brigands plein d'admiration et de reconnaissance pour leurs procédés; et, dès son retour à Frosinone, il s'empressa de rendre la liberté à leurs parents incarcérés sous sa juridiction. Il abolit aussi la loi de la Ristretta; mais en même temps, il fit couper tous les bois qui bordaient la grande route, sur une largeur de cinquante cannes (1) de chaque côté.

Assaut nocturne du château d'Arnara, en 1812.

Vers la même époque, en 1812, les brigands se portèrent dans un village appelé Arnara, à deux lieues

(1) La *canne romaine* est une mesure de longueur équivalente à environ deux mètres.

environ au sud de Frosinone. Là, vivait un particulier très riche appelé Salvatori. Comme ce pays était très loin de la montagne et n'offrait pas de bois pour pouvoir s'y cacher au moins pendant une journée, les brigands évitaient d'y aller dans l'été à cause de la brièveté des nuits. Ils avaient donc attendu l'hiver pour s'y rendre, afin d'avoir pendant la nuit le temps nécessaire pour faire ce trajet en sécurité. A peine arrivés, ils cernèrent tous le château ou le palais de Salvatori; trois d'entr'eux, à l'aide d'échelles, pénétrèrent par une fenêtre du troisième étage; et, une fois entrés, ils cherchèrent à allumer une chandelle apportée à cet effet, en battant le briquet, à défaut d'allumettes chimiques dont on n'avait pas encore la ressource. Dans la chambre voisine, dormait en ce moment un des plus vaillants serviteurs de la maison. Réveillé par le bruit et craignant une invasion de brigands, il s'était aussitôt levé en chemise, et prenant un fusil, il s'était mis en observation au trou de la serrure de la porte de communication. La lueur des étincelles, que les brigands firent jaillir de la pierre avec le briquet, lui fit apercevoir sur eux le costume trop connu de leur métier; et, ne songeant qu'au salut de son maître, il tira aussitôt dans cette direction un coup de fusil qui atteignit un des brigands à la poitrine. Ce brigand se nommait Mangiafichi, et était natif de San-Stefano. Ses compagnons jetèrent alors son cadavre par la fenêtre; et, descendant eux-mêmes en toute hâte, ils le portèrent hors de la localité, le placèrent sur un âne dérobé à un paysan, et se retirèrent aussitôt sur une montagne nommée Siserno. Là, ayant fait une fosse en un lieu appelé Campo-Lupino, ils y enfouirent à la fois le cadavre du brigand et celui de l'âne qu'ils

avaient tué. Cette précaution de cacher la mort de ce brigand, avait été prise dans le but de priver son meurtrier de la récompense promise par le Gouvernement; mais ce serviteur n'aura certainement pas manqué d'en trouver une plus grande dans la reconnaissance de son maître.

Assassinat du maire de San-Stefano.

Après l'enlèvement du sous-préfet, le brigand, mari de la femme égorgée par le prévôt Cappucci, apprit un jour que le maire de San-Stefano devait se rendre à Frosinone. Il alla aussitôt se cacher derrière une haie voisine de la route où ce maire devait passer. Malgré son escorte de gens armés, ce dernier, frappé par une balle, tomba mort de son cheval, et toute sa suite s'enfuit en se croyant attaquée par toute une bande embusquée. Le bruit courait, en effet, que ce maire avait été l'instigateur de la mort de la femme de ce brigand, ainsi que de l'égorgement des quatre jeunes frères immolés par le prévôt Cappucci. Comme conclusion, il faut reconnaître que tous les hommes exerçant alors le pouvoir, professaient une haine violente contre le bas peuple et les bourgeois qui formaient les deux partis papiste et républicain, comme contre tous les brigands issus de la même classe. Autant il était juste et naturel de haïr les brigands, autant il était injuste de poursuivre leurs parents innocents. Aussi, cela ne faisait que redoubler chaque jour les crimes du brigandage.

Enlèvement du chevalier Magistris, dans la ville de Sezza.

Une fois, Pascal Iambucci conduisit sa bande dans la ville de Sezza, où il enleva le chevalier Magistris et le porta à une demi-lieue plus loin. Là, il l'obligea d'écrire à sa famille pour lui demander, sans délai, cinq

mille écus [1] d'or pour sa rançon. Deux heures après, on vit arriver le messager qui apportait la somme exigée en argent, mais pas en or. Alors Iambucci força le chevalier d'écrire de nouveau, pour faire arriver le plus tôt possible les cinq mille écus en or. Cette somme, toute en or, fut effectivement apportée deux heures plus tard; mais le chef, qui n'avait pas renvoyé l'argent sous prétexte de garder une garantie, ne se fit aucun scrupule de retenir les deux sommes, c'est-à-dire une double rançon.

Arrestation de Mgr Ugolini, près de la ville de Fondi, en 1813.

En 1813, Monseigneur Ugolini (aujourd'hui cardinal), tomba lui-même entre les mains de Iambucci, au-delà de la ville de Fondi, dans le royaume de Naples. Ce chef le fit descendre de son carrosse, et essaya aussitôt de lui arracher son anneau; mais comme cette bague était difficile à faire sortir, il lui coupa le doigt. On dit aujourd'hui que Gasbaroni fut l'auteur de cette mutilation; mais Son Éminence, qui vit encore maintenant, sait très bien que Gasbaroni n'était pas enrôlé dans le brigandage à cette époque.

Gaëtano-le-Calabrais enlève les deux frères Giuliani dans leur palais à Rocca-Secca, et les massacre.

Pendant que Iambucci enlevait le chevalier Magistris, un autre chef de bande, Gaëtano, surnommé le Calabrais à cause de son origine, entraîné aussi par la révolution dans le brigandage, profita d'un conseil donné par un perfide berger pour entrer dans le village de Rocca-Secca-di-Piperno, et y piller le palais des Giuliani. Puis, enlevant les deux frères qui en étaient propriétaires, il les porta sur la montagne, leur fit

1 L'écu romain vaut 5 francs et 35 centimes.

débourser beaucoup d'argent, et finit par les massacrer tous deux pour complaire à l'infâme berger, à l'égard duquel il avait des obligations. Ce crime fit pleurer toute la province, attendû que ces messieurs Giuliani étaient les pères des pauvres et tenaient toujours leur maison ouverte à l'indigence. La trahison du berger, qui n'avait sans doute pour motif que quelque misérable rancune, demeura cachée au Gouvernement; mais les brigands en conservèrent la tradition.

A ce propos, je veux faire connaître à mon lecteur que, dans la plupart de ces enlèvements et séquestrations, les victimes devaient leur malheur à la trahison secrète de leurs propres domestiques, ou des gens qui vivaient sur leurs biens. Il faut dire aussi que la prise du chevalier Magistris fit rire toute la province, parce qu'il passait pour un homme sans pitié, et que la porte de sa maison était toujours fermée à la misère. Cela étant vrai, il y a bien à parier que quelque paysan de la ville de Sezza aura offert ses services à Iambucci, pour l'introduire dans le palais de ce chevalier.

Vincent Panici arrête la princesse d'Etrurie sur la grande route des Marais-Pontins, en 1813.

En 1813, un certain Vincent Panici, jeune homme d'une riche famille et d'une éducation distinguée, embaucha quatre jeunes gens vassaux de sa famille, pour tuer un prêtre; après quoi, ils se présentèrent tous ensemble pour s'unir à la bande des brigands. Mais ceux-ci, réfléchissant à la haute condition de Panici, lui dirent : « Si vos compagnons veulent rester avec « nous, ils seront bien reçus. Mais, quant à vous, vous « feriez mieux de vous constituer prisonnier; car l'in- « fluence de votre famille pourra aisément arranger « vos affaires avec la justice. Si, au contraire, vous

« vous obstinez à rester dans la montagne, nous vous « tuerons sans doute. » Devant une sentence si claire, le jeune Panici prit le parti de s'en aller avec ses quatre compagnons; et, espérant regagner l'amitié des brigands par le redoublement de ses crimes, il alla s'embusquer sur la grande route appelée la voie Appienne, dans les Marais Pontins, et dans les environs de la ville de Cisterna. C'est là qu'il enleva dans un carrosse la princesse d'Etrurie avec sa jeune fille, dont il passe même pour avoir abusé. Après ce crime, il retourna vers les brigands; mais ceux-ci tinrent leur parole, et le reçurent à coups de fusil en lui cassant une épaule. Pour se faire soigner, Panici se retira secrètement dans son palais à San-Lorenzo; et, une fois bien guéri, sa famille le fit passer dans le royaume de Naples, pour le cacher dans une ville nommée Itri. Mais, en 1815, il fut arrêté et livré au gouvernement pontifical. Condamné à mort par Monseigneur Ugolini, alors délégat de Frosinone, Panici fut conduit et fusillé sur le lieu même où il avait pris la princesse d'Etrurie. Sa tête tranchée fut mise dans une cage de fer, et suspendue ainsi sur le mur de l'hôtellerie voisine de ce lieu, et nommée Torre-tre-Ponti, pour servir d'exemple. Telle fut la fin du ravisseur de la princesse d'Etrurie; ce qui n'empêche pas d'imputer encore aujourd'hui ce crime à Gasbaroni !

Exécution exemplaire de Vincent Panici, en 1815.

Cependant l'empereur Napoléon Ier, avait été culbuté de son trône par les Puissances alliées, et le bruit courait déjà que Pie VII était en route pour revenir à Rome. Tout le monde prévoyait que ce pape donnerait une amnistie générale, *parce que le brigandage était le*

Chûte du régime impérial, en 1814. — Situation avantageuse qui en résulte pour le brigandage.

fils aîné de la révolution. Cet espoir engagea l'autorité à proposer aux brigands de quitter leur métier, pour rentrer paisiblement dans leurs foyers et y attendre sans inquiétude le retour du pape. Alors Iambucci se décida à rentrer avec sa bande à Vallecorsa, sa patrie, Decinnove à Sezza, et le Calabrais à Sonnino.

Massacre des autorités municipales de Vallecorsa par Iambucci, en 1814.

Revenu à Vallecorsa, Iambucci ne voyait que d'un mauvais œil les autorités municipales; il songeait à ses parents déportés dans les îles de la Méditerranée, et, au lieu de se reprocher leurs malheurs, il en accusait ces magistrats. Comme il arrive dans toute petite ville, il ne manqua pas de gens pour souffler sur le feu et l'allumer plus vite. Les choses en vinrent à ce point que, le jeudi de la semaine sainte de 1814, Pascal Iambucci et tous ses compagnons, le poignard à la main, bouleversèrent toute la ville et massacrèrent le maire Jean de Rossi, son domestique, et sa maîtresse, ainsi que tous ceux qui avaient exercé quelqu'emploi pendant la durée du gouvernement impérial. En un mot, il y eut treize victimes assassinées. Après ce carnage, Iambucci retourna à la montagne. On prétend que, la veille de ce jour néfaste, Iambucci avait convoqué tous ses hommes pour les consulter, et qu'il leur avait désigné seulement comme victimes de leurs coups les gens qui portaient des souliers, en épargnant ceux qui chaussaient des *ciocie*. Il alléguait comme motif de cette distinction, que cette dernière classe d'individus était la seule incapable de faire du mal à personne. Je ne sais pourquoi cette salutaire distinction n'a pas été observée?

Il est bon de savoir que, parmi les brigands de cette

époque se trouvaient beaucoup de conscrits réfractaires qui évitaient par là d'aller à la guerre; et dans ce nombre figuraient le frère aîné de Gasbaroni nommé Janvier (*Gennaro*), ainsi que son beau-frère Ange De Paolis époux de sa sœur Justine.

Naissance d'Antoine Gasbaroni à Sonnino, en 1793. Sa famille et sa jeunesse

En 1793 naquit Antoine Gasbaroni dans un village appelé Sonnino, diocèse de Terracine et délégation de Frosinone, dans les États-Pontificaux. Son père, surnommé le Fort, avait pour nom Joseph et sa mère Marie. Son premier métier, comme celui de son père, fut de garder les vaches de sa propriété. Il était encore enfant lorsqu'il perdit son père et, peu de temps après, sa mère elle-même. Il resta alors sous la tutelle de son frère aîné Janvier et de sa sœur Justine plus âgée que lui. Bientôt ce frère, étant tombé à la conscription, se réunit aux brigands pour ne pas aller à la guerre, comme je l'ai dit ci-dessus; mais l'amnistie générale de Pie VII, en 1814, le fit rentrer dans la société et dans sa famille.

Premier meurtre de Gasbaroni, en 1814.

Pendant que son frère exerçait le brigandage, Antoine Gasbaroni devint amoureux d'une jeune fille du même âge et de la même condition, et douée d'une beauté merveilleuse. Pour nouer des relations avec cette jeune fille, il demanda la permission à son vieux père, lequel s'empressa de l'accorder, dans la conviction où il était qu'il s'agissait d'une union irrévocable entre les deux amoureux. Dès lors, Antoine ne laissait plus passer une seule soirée sans aller s'entretenir en tête-à-tête avec sa bien-aimée, mais toujours sans en abuser. A l'époque de l'amnistie, Antoine Gasbaroni se croyait sur le point de voir se réaliser ses espérances et d'épouser

la jeune fille; mais, à son extrême surprise, il entendit son vieux père lui déclarer: que jamais il ne consentirait à marier sa fille à un homme dont le frère avait trempé dans le brigandage. Antoine crut d'abord que c'était un badinage de sa part; mais, quelle ne fut pas son indignation, lorsqu'il reconnut que ce vieillard parlait pour tout de bon, et qu'il se vit fermer pour toujours la porte de sa maison!! Je laisse au lecteur le soin de l'imaginer. Cependant Antoine continuait à rôder autour de cette maison, pour s'assurer si la jeune fille avait suivi l'exemple de tous ses parents, en lui retirant aussi son affection. Un jour, il fut rencontré aux alentours de ce logis par le jeune frère de son amante, lequel, avec des yeux courroucés, le menaça de mort s'il n'abandonnait pas pour toujours sa sœur. Piqué au vif par une pareille menace, Gasbaroni tira aussitôt son poignard, et tua ce jeune homme sous les fenêtres mêmes de sa bien-aimée!

Tel fut le premier crime d'Antoine Gasbaroni, et tous les autres n'en seront que les conséquences. Il se retira immédiatement sur la montagne où se trouvaient ses vaches, en laissant croire à son frère qu'il était disposé à se soumettre à la justice et aux lois. Mais l'enchaînement des circonstances, ou plutôt sa mauvaise étoile, devait donner à ses projets et à son existence une tournure toute différente!

CHAPITRE II.

(1814 et 1815).

Célèbre amnistie de Pie VII en 1814, et ses conséquences. — Liste des brigands compris dans cette amnistie. — Circonstances qui entrainent Gasbaroni dans le brigandage. — Ses débuts et ses premiers succès dans ce métier. — Sa liaison avec Massaroni. — Episode de la fin tragique de Dominique-le-Calabrais et de sa bande. — Violences et excès commis par les amnistiés dans la province de Frosinone.

Siége de Gaëte en 1815. — Amnistie du général autrichien Bianchi. — Gasbaroni employé à l'approvisionnement de l'armée autrichienne. — Motif qui le ramène dans le brigandage. — Digression sur l'histoire d'une famille victime de la réaction politique.

Portrait et caractère de Gasbaroni. — Son retour dans la montagne. — Il enlève et rançonne un riche curé. — Résumé de deux fameux édits du cardinal Gonsalvi contre le brigandage.

Célèbre amnistie de Pie VII en 1814, et ses conséquences.

Dans le chapitre précédent, j'ai rapporté que Pie VII, à peine de retour au Quirinal, se souvenant que le *brigandage était le fils de la révolution*, crut pouvoir l'anéantir en promulguant une amnistie générale, dans laquelle furent compris, non seulement les sujets de ses Etats, mais encore ceux du royaume de Naples qui voudraient en profiter. Pour raconter la naissance et le premier crime de Gasbaroni, j'avais omis de mentionner

tous les détails et toutes les conséquences de cette célèbre amnistie; c'est à présent qu'il faut les exposer.

En vertu de cette grâce souveraine, tous les brigands rentrèrent dans leurs villages, chargés d'argent, habillés et armés magnifiquement. Ils n'éprouvaient aucune honte à montrer au public ces ornements que tout autre aurait rougi d'afficher, chacun sachant trop bien à quelle sorte de foire ils avaient été achetés. C'est ainsi que l'on vit rentrer Iambucci, avec toute sa bande, dans ce même village de Vallecorsa, dont les rues étaient encore souillées par le sang répandu dans le dernier carnage que j'ai raconté au chapitre précédent. Ce retour eut lieu au mois de mai 1814, c'est-à-dire très peu de temps après le massacre. Gaëtano, dit: le Calabrais, rentra également à Sonnino avec tous les brigands grâciés dont ce village était la patrie, et Decinnove à Sezza.

Je vais donner ci-après la liste des noms de tous ces brigands amnistiés.

LISTE NOMINATIVE

des brigands grâciés par l'amnistie souveraine de Pie VII, au mois de mai 1814

NUMÉROS individuels	NOMS ET PRÉNOMS	PATRIE
1	IAMBUCCI, Pascal, — *Chef de bande.*	Vallecorsa
2	MANDATORI, Dominique.	id.
3	FEODI, François.	id.
4	VARRONI, Antoine.	id.
5	VARRONI, Michel.	id.
6	ALTOBELLI, Généreux.	id.
7	VICARIO, Hyacinthe.	id.
8	NARDONI, Maurice.	San-Lorenzo
9	ROSSI, Dominique.	San-Stefano

SUITE DE LA LISTE NOMINATIVE

NUMÉROS individuels	NOMS ET PRÉNOMS	PATRIE
10	ROSSI, Louis.	San-Stefano
11	IRANELLI, Dominique.	id.
12	FILIPPI, Pierre.	id.
13	FILIPPI, Michel.	id.
14	LUCARINI, Jérôme.	id.
15	LUCARINI, Vincent.	id.
16	IORIO, Alexandre.	id.
17	FAGGIOLI, Dominique.	id.
18	FELICE, Archange, — *Chef de bande.*	Giuliano
19	RITA, Vincent.	id.
20	POLITI, Nicolas.	id.
21	CACCIOTTI, Joseph.	id.
22	MASOCCO, Louis.	id.
23	MASOCCO, Alexandre.	id.
24	MASOCCO, Xavier.	id.
25	CONTINI, Joseph.	id.
26	NOTARGIOVANNI, Ferdinand	id.
27	FELICE, François.	id.
28	DEL SERRONE, Ange, — *Chef de bande.*	Supino
29	CECI, Sauveur.	id.
30	MARTINI, Pierre.	Monte-Fortino
31	MARTINI, Louis.	id.
32	REGNI, Dom., dit: *Decinnove,* — *Chef de bande.*	Bassiano
33	SANTI, Antoine.	id.
34	CENTRA, Gaëtan.	id.
35	CENTRA, François.	id.
36	PARISELLA, Ange-Marie.	id.
37	GASBARONI, Janvier.	Sonnino
38	DE PAOLIS, Ange.	id.
39	GAETAN, — *Chef de bande,* } dits: *Frères calabrais*	Calabre
40	PIERRE, } dits: *Frères calabrais*	id.

Après avoir enduré si longtemps les souffrances du maudit métier de brigand, ces quarante individus devaient vraiment s'estimer heureux de s'en voir désormais délivrés. La publication de cette amnistie leur permit de rentrer dans leurs maisons, et même au

milieu de la société, comme personnes parfaitement libres. Mais il est pénible d'ajouter, qu'un an après, plusieurs d'entr'eux furent fusillés par le Gouvernement pontifical, non pour leurs crimes antérieurs à l'amnistie, mais bien pour des forfaits nouveaux et non moins exécrables.

Circonstances qui entraînent Gasbaroni dans le brigandage. (Juin 1814.)

Maintenant je vais raconter comment Gasbaroni, après le meurtre rapporté à la fin du dernier chapitre, embrassa le métier de brigand. Quelques-uns de mes lecteurs vont peut-être s'étonner et dire : « Comment ? Et à quelle bande de brigands Gasbaroni pouvait-il se joindre, puisque l'amnistie avait dû éteindre tout le brigandage ?... » Pour se rendre compte de cette circonstance, il faut savoir que, parmi les brigands, il s'en trouva un certain nombre du royaume de Naples qui, ne se fiant pas à l'amnistie octroyée par le pape, restèrent dans la montagne avec l'espoir d'obtenir la même grâce du roi Ferdinand Ier, dont le retour à Naples semblait prochain, par suite de l'arrangement des affaires d'Italie. Ce résidu de brigands avait pour chef un certain Dominique-le-Calabrais, frère des deux Calabrais mentionnés dans la liste précédemment exposée. Ayant déjà fait bien souvent des incursions dans notre province, il en connaissait parfaitement toutes les localités, et y avait conservé des amis capables de lui rendre service.

Après son meurtre, Antoine Gasbaroni était allé se cacher auprès de ses vaches, en vivant là aux dépens de son frère Janvier auquel il promettait de se constituer bientôt prisonnier. Peut-être avait-il sérieusement

cette intention et l'aurait-il mise à exécution, si, pour son malheur, n'était survenu là ce chef Calabrais. Celui-ci, instruit du crime de Gasbaroni, lui conseilla de le suivre dans sa bande, et finit par l'entraîner malgré son hésitation. C'est ainsi qu'Antoine Gasbaroni fut embauché et armé par le chef Calabrais, au mois de juin 1814. Bientôt il sentit toute la profondeur de son malheur; mais ce fut là un repentir bien inutile! Il se trouvait engagé dans un labyrinthe dont il lui était désormais impossible de sortir. Son regret fut encore plus vif, lorsque l'expérience lui apprit combien ce chef de bande était méprisable sous tous les rapports. Le Calabrais était, en effet, d'une avarice extrême et d'une noire ingratitude pour les bergers qui lui rendaient service. Lorsqu'il donnait une commission à quelque berger qu'il envoyait dans un lieu éloigné, il avait l'impudeur d'abuser de la femme, de la fille, ou de la sœur de ce malheureux, pendant son absence forcée. Ce monstre n'avait qu'une méthode pour se faire obéir; c'était à coups de bâton, et jamais en mettant la main dans sa bourse. Il affectait un mépris cynique pour tous les hommes, aussi bien amis qu'ennemis; et il est vraiment étonnant qu'on l'ait laissé vivre aussi longtemps, surtout depuis que sa bande s'était vu augmentée par les recrues que lui avaient fournies les Etats du pape. L'honneur de châtier un pareil scélérat était réservé à un berger dont je parlerai ci-après.

Débuts et premiers succès de Gasbaroni dans le brigandage. — Sa liaison avec Massaroni.

Dans ce temps-là, se joignirent à la bande cinq autres jeunes gens, également originaires des Etats du pape, parmi lesquels se distinguait un certain Massaroni (Alexandre), de Vallecorsa, jeune, hardi, et du même

caractère que Gasbaroni. Bientôt, après avoir tenu conseil ensemble, ces six hommes se décidèrent à quitter le Calabrais, et formèrent une petite bande dont Gasbaroni fut élu chef en raison de son ancienneté relative dans le métier, ancienneté qui n'était cependant que de quelques mois. Voilà donc notre Antoine Gasbaroni devenu pour la première fois chef de bande! Il s'acquitta tout de suite et parfaitement de cette fonction; soit à cause de l'expérience qu'il avait acquise dans ses relations avec les brigands lorsqu'il était berger; soit par suite des connaissances qu'il avait puisées dans l'exercice du brigandage sous les ordres du Calabrais; soit enfin grâce à la faiblesse politique et administrative des deux gouvernements de Rome et de Naples. Quoiqu'il en soit, il est certain que Gasbaroni dirigea très bien sa bande, fit des butins heureux, trouva et employa de l'argent pour se faire des amis et acheter, pour lui et ses compagnons, de nouvelles armes, des habits, et tous ces ornements d'or et d'argent dont j'ai donné la description au sixième paragraphe.

Episode de la fin tragique de Dominique-le-Calabrais et de toute sa bande. (Octobre 1814.)

Les succès de la nouvelle bande lui attirèrent la jalousie du Calabrais, qui jura de l'anéantir; mais il n'en eut pas le temps, ainsi que nous allons le voir. Comme la bande du Calabrais ne partageait pas sa manière de voir et d'agir, elle se plaignait hautement de son caractère fainéant. Cette disposition remarquée par le Calabrais l'engagea à chercher une bonne occasion de *butiner*; et, dans ce but, il demanda des renseignements à un berger nommé Marzo, natif de la ville de Lenola, sur les frontières du royaume de Naples et dans le diocèse de Gaëte. Il interrogea donc ce berger pour

savoir si, dans l'étendue de son arrondissement, il ne se trouvait pas quelque riche propriétaire disposé à aller se divertir à la campagne, vu la belle saison qu'offrait alors le mois de septembre. Marzo était fort rusé, et n'aspirait depuis longtemps qu'à rencontrer une circonstance opportune pour se venger d'une insulte faite à sa femme par le Calabrais, malgré les nombreux services qu'il lui avait rendus. Il lui répondit donc immédiatement et franchement que son maître, ainsi que toute la noblesse de Lenola, comptaient aller se divertir pendant ce mois dans une maison de campagne appartenant à ce maître, et qu'il lui désigna très clairement avec le doigt. Ce rusé berger dit ensuite au Calabrais : « Je ne connais pas précisément le jour choisi par ces « messieurs pour leur arrivée dans cette maison ; mais; « si vous le désirez, j'aurai soin de m'en informer et « de vous en donner avis, lorsque j'en serai certain. « Alors, s'il vous plaît de venir la nuit précédente, je « me charge de vous cacher dans ladite maison dont « je possède la clef. »

Qui aurait pu le croire ? Cette proposition enchanta le chef calabrais. Dans sa joie, il sauta au cou de Marzo et l'embrassa en lui promettant de le rendre l'homme le plus riche du monde, sans songer que ce berger avait été, de sa part, la victime d'outrages qu'un homme d'honneur ne pardonne jamais ! Finalement, il promit à Marzo de se fier à lui et de suivre sa proposition. La convention étant faite et arrêtée, Marzo alla se présenter au général qui commandait à Gaëte, pour le prévenir et convenir avec lui du jour et des moyens les plus favorables au but de monter un coup sûr et faire

une bonne proie. Alors, Marzo retourne auprès du Calabrais et lui fait croire que, la semaine suivante, ces seigneurs de son pays devaient se rendre effectivement à la campagne pour se divertir. Durant cet intervalle, le général de Gaëte faisait marcher ses soldats vers la ville de Fondi située à une lieue et demie de l'endroit où allait se passer le drame du chef calabrais. Le soir même fixé par le général, Marzo revient encore pour présenter au chef la clef de la maison de campagne, en le prévenant que ces messieurs devaient s'y rendre le lendemain avec leurs femmes pour s'y divertir. En réalité, ce berger était presqu'employé comme domestique par le maître de la maison, et cette qualité lui aida à faire tomber plus facilement le Calabrais dans le piège. L'insensé s'engagea à se laisser enfermer dans cette maison de campagne qui était un grand château; et il donna de l'argent à Marzo pour aller acheter à Fondi du pain, du vin et du jambon, en disant: *qu'il voulait passer gaiement cette nuit.* Elle fut, en effet, plus gaie qu'il ne pouvait l'espérer!

Arrivé à Fondi, Marzo s'aboucha avec le général qui lui fournit le meilleur vin de la ville pour le porter aux brigands. La nuit venue, malgré la beauté du temps et la chaleur de la saison, le Calabrais s'empressa d'entrer dans la maison, *pour souper*, disait-il, *assis à table ronde comme un seigneur.* Il faut convenir qu'il ne ment guère ce proverbe qui dit que: Le crime aveugle les hommes; non plus que cet autre qui dit que: Le péché engendre la mort!! La bande du Calabrais était composée de dix-sept individus, parmi lesquels se trouvait réfugiée une femme des Etats-Pontificaux, pour échapper aux

poursuites de la force armée qui la recherchait comme complice du brigandage dans la province de Frosinone.

Entrés dans la maison, ils se mirent à table comme des personnes libres; et bientôt après, ils s'endormirent sous l'influence de la fumée du vin qui leur avait tourné la tête. Marzo, seul, s'était abstenu de trop boire; et, quand il les vit tous assoupis, il sortit sans bruit de la maison, et tira le gros verrou attaché à la porte. Alors arrive le général avec une troupe nombreuse de gendarmes; il fait entourer toute la maison et ordonne de battre le tambour. Il est aisé d'imaginer l'effet que dût produire un pareil roulement dans le cœur des brigands ainsi renfermés et réveillés en sursaut!

Aussitôt, chacun est sur pied, et le chef cherche Marzo; mais celui-ci avait disparu. Peut-être alors, s'arracha-t-il les cheveux de désespoir; mais tout était inutile, et sa fin était arrivée! Si le Calabrais n'était qu'un homme lâche, il avait autour de lui des hommes courageux et déterminés à vendre chèrement leur peau, au lieu de perdre leur temps en plaintes inutiles. Aussi, commencèrent-ils à se défendre vigoureusement par les fenêtres. Il faisait encore nuit, ce qui permettait aux assiégés de frapper avec avantage les agresseurs; en sorte qu'il y eut beaucoup de soldats tués ou blessés. Marzo avertit alors le général qu'il y avait dans la maison un magasin de foin; on y mit le feu, et bientôt tout le bâtiment devint un enfer. Dans cette circonstance critique, voyant tout espoir perdu, un certain Joseph Calabrais s'élança à travers les flammes, suivi de deux autres brigands, sujets du pape, et de la femme dont

était venue donner aux biens qu'il possédait ; amnistie qui lui fut notifiée par Monseigneur le délégat de Frosinone. L'autre chef qui résidait à Sezza, et qui s'appelait Decinnove, se rendait également odieux par la *prépotence* qu'il y exerçait, et par les contributions forcées d'argent qu'il imposait aux habitants, avec la même audace que s'il eût encore été brigand dans la montagne. Mais tous ces forfaits ne demeurèrent pas impunis, comme je le ferai voir plus tard.

Siége de Gaëte. (Mars 1815.) — Amnistie du général autrichien Bianchi. — Gasbaroni est employé à l'approvisionnement de l'armée assiégeante.

Dans le courant du mois de Mars 1815, après la fameuse bataille de Macerata, les troupes autrichiennes s'étaient mises à poursuivre les débris de l'armée de Joachim Murat. La forteresse de Gaëte, où ces débris s'étaient réfugiés, fut assiégée par le général Bianchi chef de l'armée allemande, lequel donna alors une amnistie à tous les proscrits du royaume de Naples. Ces proscrits étaient très nombreux depuis la mort de Dominique-le-Calabrais et de ses compagnons ; à cause de la guerre qui sévissait toujours dans ce royaume, et à cause de la conscription qui produisait beaucoup de réfractaires. Antoine Gasbaroni se trouvait à cette époque dans les montagnes voisines de la ville d'Itri ; et, aspirant à profiter lui-même de la dite amnistie, il envoya un parlementaire au général Bianchi, pour savoir si cette amnistie s'étendait aussi bien aux sujets du Pape, qu'à ceux du royaume de Naples. La réponse ayant été affirmative, il se constitua prisonnier avec tous ses compagnons, sous la condition de rester désormais, et pour toujours, dans ce dernier royaume. C'est dans la ville d'Itri qu'on leur fit grâce, en leur rendant la liberté. Le général Bianchi employa ces amnistiés à approvi-

sionner de viande l'armée autrichienne ; c'est-à-dire à chercher des vaches dans les montagnes, et à les amener à l'armée campée près de Mola-di-Gaëta.

Motif qui ramène Gasbaroni dans le brigandage.

Voilà donc Gasbaroni échappé à la proscription, jouissant de la liberté, et pourvu d'une solde par le gouvernement de Naples! Après la prise de Gaëte, il se donna le plaisir d'aller visiter cette fameuse forteresse, et même les vaisseaux anglais, malgré les conseils de ses camarades qui lui faisaient craindre de se voir retenu prisonnier à bord. A son retour dans la ville, un homme inconnu s'approcha de son oreille et lui dit : *que l'amnistie accordée par le général Bianchi était seulement valable pour les Napolitains; mais que les amnistiés sujets du pape devaient s'attendre, d'un moment à l'autre, à se voir arrêter et conduire à la délégation de Frosinone, les mains liées derrière le dos*. Une pareille perspective fit dresser les cheveux sur la tête à Gasbaroni. Il lui semblait déjà être exposé sur la grande place de Frosinone, et entendre les cris et les sifflements de la population. Il prit donc le parti de rassembler ses compagnons et de retourner sur la montagne.

Histoire de la famille Patrizi, victime de la réaction politique, en 1815.

Lorsqu'il s'occupait de l'approvisionnement de l'armée autrichienne, il avait reçu l'ordre de saisir et d'amener au camp tous les troupeaux appartenant à la famille Patrizi, de la ville d'Itri. Il mit un empressement extrême à accomplir cette mission, parce qu'il partageait la haine des Autrichiens contre cette famille qui passait pour *Jacobine* et ennemie de toute royauté; comme si les Jacobins eussent été plus mauvais que les brigands eux-mêmes! Je vais faire connaître cette

famille Patrizi, d'Itri, et en même temps les motifs de la haine dont elle était l'objet dans ce temps de barbarie.

Cette famille Patrizi, de la ville d'Itri, jouissait d'une influence et d'une fortune considérables; lorsque l'explosion de la révolution, en 1799, la jeta dans le parti le plus prononcé et le plus actif pour la liberté de l'Italie et pour l'expulsion des Bourbons de Naples. Dans ce but, elle n'avait pas reculé devant les plus grandes dépenses d'argent, et avait presque réussi à opposer une digue aux efforts du royaliste Frà-Diavolo. Le royaume de Naples étant tombé au pouvoir de la France, cette famille s'attacha étroitement au nouveau roi Joachim Murat créé par Napoléon Ier, sans cesser d'afficher son aversion pour la famille des Bourbons. Après la chûte de Murat, ce fut un prêtre de la maison Patrizi qui se chargea d'approvisionner, à ses frais, toute la forteresse de Gaëte. S'y étant renfermé lui-même avec tous ses parents, ce prêtre soutenait et dirigeait activement la défense de la garnison assiégée. Ces circonstances poussèrent les Allemands, une fois maîtres d'Itri, à y brûler le palais Patrizi après l'avoir pillé comme un château pris d'assaut; et, ce qui causa le plus de stupeur, fut de voir les citoyens eux-mêmes partager la rage des Autrichiens. Enfin, la place de Gaëte capitula, et le malheureux prêtre fut conduit à Naples, les mains liées derrière le dos comme un assassin! Est-il donc étonnant que l'aventurier Garibaldi ait pu retrouver plus tard, dans les populations de ce royaume, les mêmes sympathies pour l'union italienne, et la même haine contre les Bourbons?

Portrait et caractère de Gasbaroni.

Avant de passer à d'autres récits, je crois à propos de faire connaître au lecteur le caractère de mon héros ; ce portrait servira à éclairer son jugement dans tout le cours de cette histoire.

Antoine Gasbaroni était d'une taille élevée, assez forte et bien proportionnée. Il avait les cheveux, les sourcils, les yeux et la barbe châtains, mais le nez relativement petit. Sa stature était droite et imposante ; mais, à la suite des trois blessures dont il fut atteint, ses forces diminuèrent et sa taille se courba. La charge de son fusil, qui éclata une fois entre ses mains, lui avait imprimé des taches au visage. Il n'avait pas d'avarice pour l'argent; et, au lieu de s'en faire une fortune après ses nombreux *butins*, il se plaisait à le distribuer à tous les gens qu'il rencontrait, particulièrement aux vieillards et aux enfants pauvres. Il avait des instincts sanguinaires ; et je dois dire, par amour de la vérité, qu'il tuait un homme avec moins de répugnance qu'un boucher ne tue un agneau. Mais il est juste de reconnaître en même temps, qu'il ne tuait jamais sans motifs et sans preuves, et non par pur plaisir, comme quelques-uns veulent le faire croire. Les hommes que Gasbaroni immolait sans pitié, étaient les espions, les mouchards, les gendarmes et les archers. Son courage était surprenant. J'eus plusieurs fois l'occasion de le voir à l'épreuve dans des rencontres avec la force-armée ; particulièrement à San-Salvatore dans la Sabine, où cette force était redoutable par son nombre. Je vis alors Gasbaroni, avec un visage aussi rouge et animé qu'au milieu d'un festin, donner ses ordres énergiquement, encourager les uns, menacer les autres plus timides, et toujours sans

trahir la moindre émotion ou la moindre faiblesse. Il était d'un tempérament très libidineux ; et cette passion lui avait fait commettre tant d'excès à Gaëte, qu'il en était sorti presque sans argent.

Retour de Gasbaroni dans la montagne.— Il enlève et rançonne le curé de Campo-di-Miele.

Cette pénurie le poussa à *butiner* immédiatement. Il parvint bientôt à s'emparer de la personne d'un curé fort riche, qui habitait le village de Campo-di-Miele. L'ayant transporté dans la montagne, il envoya son propre domestique chercher l'argent de la rançon, fixée par lui à deux mille écus. Le domestique étant revenu avec une somme de mille écus seulement, Gasbaroni était sur le point de s'en contenter et de renvoyer le curé ; lorsque le messager l'avertit tout bas que la famille avait bien préparé toute la rançon demandée, mais qu'elle en avait seulement envoyé une moitié, dans l'espoir qu'il n'exigerait pas l'autre. Cette révélation fit changer d'avis à Gasbaroni qui renvoya le domestique vers la famille du curé, et en obtint, cette fois, deux mille autres écus. Ah ! mon cher lecteur, que de scélérats j'ai connus parmi ces domestiques ! Je répéterai donc encore ici que, presque tous les propriétaires qui eurent le malheur de tomber entre les mains des brigands, avaient été victimes de la trahison de leurs serviteurs.

Résumé de deux fameux édits du cardinal Gonsalvi contre le brigandage (du 13 décembre 1814, et du 12 août 1815).

Durant la période de temps comprise entre le premier meurtre de Gasbaroni et la fin de 1815, le Gouvernement avait publié plusieurs édits relatifs au brigandage. J'en ai deux sous les yeux, donnés à Rome par le cardinal Gonsalvi, secrétaire d'Etat, l'un en date du 13 décembre 1814, et l'autre en date du 12 août 1815. Ces deux

édits sont trop longs pour être exposés ici. Je dirai seulement que, par le premier, le Gouvernement promettait cinquante écus de récompense à quiconque aurait tué lui-même, ou fait tuer un chef de bande, et vingt-cinq écus pour le meurtre d'un simple brigand. Il rappelait en même temps la rigueur des édits précédents, et vantait les bons résultats qu'on en avait obtenus, particulièrement dans le mois d'octobre de l'année courante. C'était peut-être là, une allusion à la capture du Calabrais dans la maison de campagne des environs de Fondi. Il imposait encore, sous peine d'une condamnation aux galères à perpétuité, l'obligation à tout citoyen qui apercevrait les brigands, d'en faire immédiatement un rapport à l'autorité qui devait le communiquer à la commune voisine, et celle-ci à la suivante. Toutes les communes, ainsi averties, devaient alors sonner le tocsin et la cloche à marteau ; et aussitôt toute la population devait s'armer sans aucune exception, et marcher contre les brigands, sous peine d'une amende pécuniaire. Cette mesure de sonner les cloches faisait bien rire les brigands ; car elle ne servait qu'à leur donner à eux-mêmes un signal d'alarme, très à propos pour les avertir du danger qui les menaçait, et leur permettre d'y échapper par la fuite. De plus, connaissant le berger qui les avait surpris, il ne leur était pas difficile de deviner l'auteur du rapport qui les avait trahi, et ce malheureux était tué par eux à la première rencontre.

L'autre édit était aussi long que le premier; mais je n'en citerai qu'une seule disposition : le Gouvernement promettait la liberté à tout brigand qui tuerait un de

ses camarades, et porterait sa tête coupée à Frosinone. C'était là ce qui ralentit le plus les progrès du brigandage, à cause du danger permanent de mort auquel s'exposait ainsi tout homme qui se livrait à ce métier.

CHAPITRE III.

(1815-1816).

Apparition du redoutable Joseph Decesaris sur la scène du brigandage. — Arrestation générale des amnistiés de 1814. — Louis Masocco échappe à cette mesure, et devient chef de bande. — Témérité et première blessure de Gasbaroni. — Sa guérison.

Récompenses promises par le Gouvernement pour encourager la trahison dans les bandes. — Réflexions de l'auteur à ce sujet. — Quatre archers victimes de leur cupidité perfide. — Premier exemple de trahison entre brigands. — Ruse employée par Gasbaroni pour faire sortir son frère Janvier et son beau-frère De Paolis de la prison de Frosinone.

Nouvelle amnistie proposée, en 1816, par un commissaire du Gouvernement. — Campement et rassemblement des bandes devant Vallecorsa. — Aventures dangereuses et plaisantes de Gasbaroni et de Massaroni dans l'intérieur de cette ville.

Soumission de Decesaris. — Son désappointement et son désespoir. — Son serment d'Annibal.

Apparition du redoutable Decesaris sur sur la scène du brigandage (nov. 1814).

Dans le tissu de cette histoire, se rencontre un fil qui causa bien des alarmes et des embarras au gouvernement pontifical; je veux parler des entreprises d'un homme intrépide et indomptable, qui semblait né exprès pour le brigandage, comme Gasbaroni. Cet homme était Joseph Decesaris, originaire de Prossedi. A l'âge de 25 ans, il était déjà marié et père d'un garçon,

lorsqu'il se rendit coupable d'un crime et se joignit aux brigands; voici à quelle occasion : A cette époque, la délégation avait placé comme prévôt à Prossedi, et comme chef des archers de cette garnison, le nommé Vincent Rita, de Giuliano, frère de ce Jean Rita dont j'ai parlé au premier chapitre. Ce prévôt avait participé lui-même au brigandage, et son nom figure au numéro 19 sur la liste des brigands amnistiés en 1814. Dès son arrivée à Prossedi, il commença à vexer les jeunes gens du pays, en leur défendant de porter les cheveux longs et de mettre des rubans à leur chapeau. C'était alors la mode de porter ces ornements; mais, les brigands les ayant adoptés eux-mêmes, la force armée obligeait la jeunesse à y renoncer. Le jour de la Toussaint, Vincent Rita, entouré de ses archers, rencontre au milieu de la place publique le jeune Decesaris orné de cheveux longs et frisés, tombant devant chaque oreille. S'approchant alors de lui, le prévôt prend dans chaque main une des tresses de sa chevelure, les entortille autour de ses doigts, et les arrache violemment par une forte secousse en lui faisant éprouver une horrible douleur; après quoi, il lui ordonne de se retirer, dans sa maison. La peur des coups de bâton fait obéir Decesaris. Mais de retour chez lui, il prend un fusil à gros canon que l'on appelle *tromblon*, et le charge avec des balles coupées, On prétend même qu'il y introduisit des balles de cire mêlée avec des morceaux de plomb haché. Une heure après le coucher du soleil, Decesaris, muni de cette arme, va se placer auprès de l'entrée de la caserne des archers; et, au moment où Vincent Rita allait y rentrer avec son escorte, il décharge sur lui son tromblon et l'étend raide mort. Le cadavre de ce malheureux

prit feu aussitôt, et une femme dut apporter une cruche d'eau pour éteindre les flammes dont il était environné. Après ce meurtre, Decesaris courut se joindre à Gasbaroni.

Arrestation générale des amnistiés de 1814 (mars 1816).

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que plusieurs des brigands amnistiés s'imaginaient qu'il n'y avait plus de lois pour eux, et que le Gouvernement fermait les yeux sur leur conduite et leurs nouveaux forfaits. Mais, en supposant même le Gouvernement aveuglé à tel point, leurs ennemis personnels ne pouvaient les perdre de vue; et il pouvait bien surgir parmi ces derniers, quelque nouveau Decesaris capable de se faire justice lui-même, à défaut de l'autorité. Monseigneur Ugolini, aujourd'hui cardinal, mais alors délégat de Frosinone, ayant été informé de la conduite exécrable des amnistiés de 1814, avait ordonné l'arrestation de tous les coupables. Mais on lui représenta que cette mesure, appliquée seulement aux criminels, pourrait faire redouter aux innocents que le Gouvernement ne songeât à poursuivre et à punir les crimes antérieurs à l'amnistie; et que la crainte d'être arrêtés eux-mêmes à leur tour, pour ce dernier motif, les pousserait à retourner à la montagne et à leur ancien métier. Cette considération décida à prescrire l'arrestation, dans la même nuit, de tous les amnistiés sans exception. Pour justifier cette mesure, on annonçait qu'au jour du jugement, les criminels seuls seraient sévèrement punis, et que les innocents seraient mis en liberté. On espérait ainsi prouver à tout le monde que le Gouvernement maintenait la parole donnée, et que tous ceux qui se conduisaient honnêtement n'avaient rien à redouter de sa part.

En conséquence, l'ordre fut donné d'arrêter partout, et dans une seule nuit, tous les amnistiés de la province. Mais, malgré toute l'activité déployée pour les saisir, trois d'entre eux, qui se trouvaient par hasard en dehors de leur maison, purent échapper à cette arrestation; c'étaient Louis Masocco, Iranelli, et Iori, qui se réfugièrent dans la montagne comme nous verrons ensuite. Monseigneur Ugolini, sous un prétexte quelconque, avait eu soin d'envoyer d'avance des renforts de gens armés à Vallecorsa, à Sonnino, à Sezza, et dans tous les pays où il se trouvait des amnistiés. En même temps, il envoyait les galons, avec le grade de caporal, à l'amnistié dénonciateur de Iambucci. Ce caporal avait pour nom Jacques, de Guercino. Il avait réussi à saisir Iambucci pendant qu'ils buvaient ensemble dans une auberge, et l'avait emmené prisonnier à Frosinone. On arrêta de même Gaëtano-le-Calabrais et Decinnove; mais ce dernier, ayant essayé de s'échapper pendant qu'on le conduisait à Frosinone, fut tué par la force-armée. On instruisit le procès de tous ces prisonniers; et à la suite du jugement, plusieurs furent fusillés, quelques-uns envoyés aux galères, et tous les innocents remis en liberté; excepté cependant Janvier Gasbaroni et Ange De Paolis qui furent maintenus dans les prisons de Frosinone, non pas comme criminels, mais à cause de leur parenté avec Antoine Gasbaroni.

Louis Masocco échappe à l'arrestation et devient chef de bande.

Pendant l'exécution de cet arrêt à Sonnino, Louis Masocco se trouvait à la *Tenuta-Pia*, ferme d'exploitation située à une lieue de cette ville, et où il était employé comme gardien. Sa femme, nommée Mariagrazia, était une des premières beautés de Sonnino, et peut-être

de l'Italie toute entière; mais elle ne manquait pas d'énergie. A la première nouvelle du danger qui menaçait son mari, elle n'hésita pas à descendre par une fenêtre pour s'échapper de Sonnino, et courir lui en donner avis. Depuis l'amnistie, Louis Masocco avait toujours vécu en honnête homme; mais le souvenir de ses anciens crimes pendant huit années de brigandage, lui faisait redouter la rigueur des lois et la haine mal assoupie de ses ennemis. C'est pourquoi, donnant à sa jeune femme un dernier et tendre baiser, il se hâta de saisir son fusil et courut se joindre à Gasbaroni. A sa vue, Gasbaroni ne put se dissimuler la supériorité que donnaient à un tel homme la maturité de son âge (car il avait déjà 27 ans), et sa longue pratique du brigandage avant l'amnistie. Aussi, par déférence, et d'un commun accord avec tous ses compagnons, s'empressa-t-il de céder le commandement de la bande à Masocco.

Témérité et première blessure de Gasbaroni.

Ceci se passait au mois de mars 1816. Quoique cette saison ne fut pas favorable aux entreprises, le nouveau chef s'empara d'un riche propriétaire qu'il transporta dans la montagne, en envoyant un paysan chercher dans sa famille la somme fixée pour la rançon. Malheureusement à son retour, ce messager rapportant l'argent tomba entre les mains de la force armée, qui le contraignit, à coups de bâton, de révéler le lieu où les brigands l'attendaient. Ce rendez-vous était la cabane de quelques charbonniers. Grâce à ce renseignement et au brouillard qui la favorisait, la force armée réussit à se cacher d'avance dans cette cabane sous la conduite du paysan porteur de la rançon. Masocco s'était placé avec sa bande sur un lieu élevé, en face de la même

cabane, et d'où il espérait découvrir à temps le danger, s'il y en avait. Mais l'épaisseur du brouillard l'empêcha de rien voir. Prudent comme il était, ou soupçonnant même quelque piége, il voulait renoncer pour ce jour-là à toute découverte, et remettre l'affaire au lendemain. Bientôt la disparition du brouillard lui laissa apercevoir la cabane, mais sans aucun charbonnier aux alentours. Cette dernière circonstance ne fit que confirmer sa crainte de tomber dans une embûche, et il se disposait déjà à s'en aller. Antoine Gasbaroni traita cette détermination de lâcheté; et, malgré les sages conseils de son chef, il se décida à marcher seul vers la cabane. A son approche, il essuya une décharge générale de la force armée; et une balle, en traversant son corps de part en part, l'étendit par terre comme mort. La force armée sortit alors pour aller lui couper la tête; mais, au moment même, survenait Masocco avec toute sa bande, qui fit feu à son tour contre ses ennemis. Le brigadier, ainsi que deux gendarmes, restèrent tués sur le terrain, et tous les autres s'enfuirent avec le paysan en abandonnant l'argent du propriétaire, leurs sabres, leurs chapeaux, et leurs manteaux. Louis Masocco, ayant reconnu que la blessure de Gasbaroni était susceptible de guérison, le fit porter dans un lieu écarté sur la montagne, lui fit construire une cahutte et laver sa blessure avec un mélange d'huile et de vin agités ensemble, l'entoura de tous les soins possibles, et fit même venir un chirurgien dont les services lui coûtèrent fort cher, comme on peut se le figurer. Gasbaroni peut encore raconter lui-même les pénibles détails de son traitement et de sa convalescence qui dura six mois. Une fois guéri, il reprit ses armes et son métier.

Pour bien s'expliquer la possibilité de cette guérison, je renvoie mon lecteur à ce que j'ai rapporté dans le quatrième paragraphe des préliminaires. C'est dans la montagne de Monticello-di-Fondi que Gasbaroni avait été blessé; ce fut là aussi qu'il fut soigné. Il prétend avoir tué lui-même le brigadier; mais comment distinguer le coup qui l'avait frappé, au milieu d'une pareille décharge faite contre la force armée par tous les brigands réunis? ce qu'il y a de certain, c'est que Gasbaroni fut trouvé blessé, avec son fusil déchargé. C'est bien une preuve qu'il tira alors un coup pour se défendre ou se venger, mais il est impossible d'assurer que ce fut ce coup là qui tua le brigadier.

Récompenses promises pour encourager la trahison dans les bandes. (1816). — Réflexions de l'auteur à ce sujet.

J'ai dit au chapitre précédent qu'un édit du Gouvernement promettait la liberté à tout brigand qui se présenterait à Frosinone avec la tête coupée d'un de ses camarades. Cette disposition fut bien fatale au brigandage, car il n'y avait pas de remède à lui opposer; et un pareil malheur, éclatant une fois dans une bande, devait y produire des conséquences épouvantables. Pour s'en convaincre, il suffit de réfléchir que, lorsqu'un brigand venait d'en tuer un autre, il pouvait aller dénoncer à Frosinone tous les amis et complices de la bande, et révéler le lieu qui leur servait de retraite. On ne saurait s'expliquer d'ailleurs, comment des crimes aussi horribles que le meurtre et la trahison, crimes condamnés par toutes les lois humaines et divines, ont pu alors être érigés en actions dignes de récompense! En tout cas, cette disposition n'était pas très logique; et, puisque Monseigneur Fénélon, ainsi que beaucoup d'autres auteurs, ont bien flétri de pareils forfaits dans des

gouvernements séculiers, on se plairait à croire qu'ils ne devaient pas échapper, à plus forte raison, au blâme et au désaveu d'un souverain qui est en même temps le chef de la religion catholique. Mais, pas du tout! Dans ses actes comme dans ses conseils, l'autorité semblait toujours s'inspirer de cet odieux principe qui consacre l'usage de la perfidie à l'égard des ennemis, et légitime l'emploi de tous les moyens, même les plus iniques, pour arriver au but.

Quatre archers victimes de leur cupidité perfide dans les montagnes de Terracine.

Par un autre édit publié en 1816, le Gouvernement pontifical alla encore plus loin dans cette voie. Pour encourager la trahison, il la récompensait par une prime de cinq cents écus et par un emploi dans les archers. Ce fut alors que quatre archers, ayant feint de piller une voiture auprès de Terracine pour se donner une apparence criminelle, se rendirent dans la montagne pour se joindre à Gasbaroni, mais avec l'intention secrète de le trahir, afin de gagner la récompense promise. Au moment d'accomplir ce noir projet, ils furent surpris eux-mêmes par d'autres archers survenus par hasard. Ils dûrent donc se séparer. Un d'entr'eux fut rencontré le soir même par Gasbaroni, auquel Masocco avait donné une commission à faire, et qui tua aussitôt cet archer en jetant son cadavre dans une caverne de la montagne de Terracine. Les trois autres archers furent également rencontrés par Massaroni, qui se trouvait alors détaché de la bande avec quelques compagnons pour des affaires particulières, et tous trois furent pareillement tués et enterrés immédiatement. Depuis cet évènement, il ne prit plus fantaisie aux archers de s'enrichir avec la peau des brigands. Mais, en dépit

de toutes les précautions prises contre la trahison, chacun sait les ravages qu'elle peut faire dans une société ; et bientôt ce fléau éclata dans la bande de Masocco.

Premier exemple de trahison entre brigands.

De cette bande faisaient partie deux jeunes frères nommés Usecca, de Sonnino, et deux autres frères du même pays nommés Monacelli. Un de ces derniers étant tombé malade, Masocco se vit obligé de lui laisser un homme pour le soigner et le garder au moins pendant quelques jours ; et il jugea à-propos de confier cette mission à l'un des deux autres frères appelé André Usecca, lequel boitait un peu. Il croyait ainsi écarter tout danger de trahison entre ces deux hommes abandonnés à eux-mêmes, parceque chacun d'eux, conservant un frère dans la bande, devait éviter de le compromettre par une perfidie. Voilà, du moins, sur quoi comptait Masocco. Mais il se trompa ; car le boiteux Usecca fut assez infâme pour tuer le jeune Monacelli malade confié à sa garde, et pour porter sa tête à Frosinone où il fut admis dans les rangs des archers. Ce malheur ne fut pas le seul. L'autre frère Monacelli voulut venger son frère en tuant, à son tour, l'innocent Usecca qui était resté dans la bande ; et Masocco se crut obligé de lui en accorder la triste autorisation, comme seul moyen de couper court à des conséquences plus fâcheuses. Ainsi, le jeune innocent sacrifié servit de victime expiatoire, et son cadavre fut jeté dans un antre. C'était donc, pour la bande, une perte de trois brigands en très peu de temps.

Ruse employée par Gasbaroni pour faire sortir son

J'ai dit qu'on avait retenu dans les prisons de Frosinone, Janvier Gasbaroni et son beau-frère Ange

frère Janvier et son beau-frère De Paolis de la prison de Frosinone.

De Paolis, mari de sa sœur Justine, à cause du brigandage exercé par leur frère Antoine Gasbaroni. Celui-ci, irrité d'une pareille mesure, ne songeait qu'à les délivrer. D'accord avec Masocco, il feignit de se séparer de la bande; et, errant seul, il ne manquait pas de dire à tous les bergers qu'il rencontrait: « Louis Masocco a « raison de se moquer de moi parcequ'il me voit isolé; « sans quoi je lui apprendrais bien à qui il a à faire! » Ces plaintes et ces menaces furent bientôt rapportées à Monseigneur le Délégat qui les prit au sérieux. Il fit alors sortir de la prison et comparaître devant lui Janvier Gasbaroni, auquel il raconta la discorde survenue entre son frère et Masocco. Il lui offrit aussitôt la liberté, à condition qu'il irait se joindre à Antoine pour tuer Louis Masocco. Comme récompense, il leur promettait à tous deux la liberté, un emploi, et une somme d'argent. Janvier Gasbaroni n'était pas sot. Devinant de suite la ruse de son frère, et voyant une occasion favorable pour atteindre son but, il se déclara tout prêt à exécuter la proposition du Délégat. Seulement, il eut soin de lui objecter la grande difficulté qu'il y aurait pour lui, aidé uniquement par son frère, à tuer un homme aussi redoutable que Masocco, lequel ne marchait jamais sans l'escorte de sa bande. « Eh bien! répondit le Délégat, « je puis vous donner aussi l'appui de votre beau-frère « De Paolis; vous sentez-vous capable de faire le coup « avec son aide? » Janvier ne demandait que cela. Il répondit donc affirmativement, et sur le champ, la prison leur fut ouverte à tous deux pour aller se rendre à Sonnino. Là, ils ne firent que passer une seule journée avec leurs femmes; et, le lendemain même, ils tuaient cet archer qui les avaient liés avec un air de triomphe

dans la nuit de leur arrestation. Après quoi, ils coururent rejoindre Louis Masocco, non pour le tuer comme ils avaient promis, mais bien pour le servir. Je laisse à penser à mon lecteur le dépit du Délégat en apprenant qu'il avait été dupe, et qu'il n'avait réussi qu'à fortifier le brigandage par l'adjonction de deux gaillards, capables à eux seuls d'intimider toute une escouade d'archers !

Nouvelle amnistie proposée, en 1816, par un commissaire du Gouvernement. — Rassemblement et campement des bandes devant Vallecorsa.

Dans le courant de cette année 1816, le Gouvernement proposa une amnistie conditionnelle à tous les brigands qui viendraient déposer leurs armes, en réduisant des deux tiers la condamnation dont ils étaient passibles. Le lieu fixé pour la remise des armes était Vallecorsa, où le Gouvernement avait envoyé exprès un commissaire pour les recevoir. A cette nouvelle, tous les brigands se rendirent auprès de Vallecorsa, mais pas tous avec l'intention de se soumettre. Il y en avait qui n'y venaient chercher que l'occasion de parler en liberté avec des artisans, pour faire confectionner les objets dont ils avaient besoin. D'autres, inspirés seulement par la vanité, n'y venaient que pour faire parade de la richesse de leurs armes et de leurs costumes, sans réfléchir que tout ce qu'ils portaient sur leur personne n'était que la livrée de l'infamie.

Louis Masocco s'approcha nuitamment de Vallecorsa, et se plaça avec sa nombreuse bande sur une colline, en face du palais habité par le commissaire. En général très prudent, il avait choisi là un lieu d'où il pouvait tout découvrir, et qui lui assurait une retraite facile en cas d'attaque, en le mettant à l'abri

de toute surprise. Il se fit garder par des sentinelles avancées; et, quand même le commissaire aurait eu l'intention de le trahir, Masocco avait toujours la ressource de lui échapper en gagnant la montagne. Une pareille précaution blessa le commissaire. Au lieu de se rendre de sa personne au rendez-vous où l'attendaient les brigands, suivant l'engagement pris et annoncé officiellement, il se contenta de leur envoyer un parlementaire pour les inviter à venir conférer avec lui dans son palais même. Cette proposition acheva d'ouvrir les yeux à Masocco qui se défiait déjà passablement de cette amnistie. Il crut donc devoir défendre aux membres de sa bande (car il y en avait plusieurs autres réunies dans cet endroit), d'entrer dans la ville de Vallecorsa, par la raison que l'affaire ne prenait pas une tournure rassurante. Pendant ce temps-là, le commissaire observait avec sa lunette d'approche toute cette armée de proscrits qu'il apercevait de la fenêtre de son palais.

Aventures dangereuses et plaisantes de Gasbaroni et de Massaroni dans l'intérieur de Vallecorsa.

Sans tenir compte de la sage recommandation de Masocco, Antoine Gasbaroni et Alexandre Massaroni s'esquivèrent en secret de la bande, et entrèrent dans Vallecorsa avec l'intention d'aller voir leurs maîtresses. Interpellés par le caporal de garde à la porte pour déclarer où ils se rendaient, et ne sachant trop quoi répondre, ils s'écrièrent: « Nous allons chez le commis-« saire. » Alors le caporal les fit accompagner par une escorte jusqu'au palais du commissaire. Là, ils trouvèrent un autre corps-de-garde, dans lequel ils furent obligés de déposer leurs fusils, avant de monter auprès de celui qu'ils cherchaient en apparence. Ils se trouvèrent ainsi, et malgré eux, presque entièrement

désarmés dès leur entrée; et leur situation semblait assez scabreuse parce que, sans d'autres armes que le poignard et la *patroncina* (1), ils se voyaient pris dans un palais garni de gens armés jusqu'aux dents. La première chose qui leur fut prescrite par le commissaire, lorsqu'ils comparurent devant lui, fut d'avoir à se dépouiller encore de ces dernières armes pour les déposer sur une petite table. Il leur demanda ensuite pourquoi Louis Masocco n'était pas venu lui-même. Massaroni répondit que ce chef les avait envoyés tous deux pour connaître d'abord les conditions de l'amnistie, et qu'il était disposé à venir aussi déposer ses armes après en avoir été informé par leur bouche. Le commissaire reprit que ces conditions étaient connues de tout le monde, et que Masocco ne pouvait pas les ignorer : « Tant pis pour lui, ajouta-t-il, s'il ne prend pas le « parti de se soumettre ! » Massaroni avait d'abord espéré le tromper, et se faire renvoyer par lui pour engager Masocco à se rendre. Mais cet espoir s'évanouit devant l'indifférence que le commissaire montrait à ce sujet. Après quelques autres questions, ce même commissaire demanda si l'intention de se soumettre était aussi venue à un certain Barthélémy Varoni, jeune brigand d'une grande férocité. Massaroni répliqua que cet homme avait cru devoir rester en dehors de la porte de la ville, en attendant le moment où Gasbaroni et lui-même iraient l'appeler. Ce Barthélémy Varoni était la terreur de toute la commune de Vallecorsa ; c'est pourquoi le commissaire aspirait à le prendre dans le filet.

(1) *Patroncina* est le terme par lequel les brigands désignent la ceinture qui leur sert de cartouchière.

Dans cet espoir, il engagea les deux brigands à aller chercher Varoni, mais sans leur permettre de reprendre leurs armes.

Cependant Massaroni tenait beaucoup à recouvrer au moins sa cartouchière (*Patroncina*), dont la seule enveloppe lui avait coûté plus de cinquante écus. Il pria donc instamment le commissaire de lui restituer cet objet auquel il était accoutumé depuis longtemps, et nécessaire, disait-il, pour soutenir ses reins affaiblis. Le commissaire s'approchant alors de la petite table, retira l'enveloppe des deux cartouchières en isolant ainsi la ceinture de peau qui portait les tubes de fer-blanc, et rendit ces deux enveloppes, l'une à Massaroni, l'autre à Gasbaroni. Puis il les renvoya en les faisant accompagner, et en leur prescrivant de revenir au plus tôt, et, s'il était possible, avec Barthélémy Varoni. Lorsque les deux brigands se virent enfin hors de Vallecorsa, ils ne pouvaient en croire leurs yeux; et, quoique désarmés, ils s'estimaient encore bienheureux d'avoir recouvré la liberté. Louis Masocco ne put s'empêcher de rire comme un fou, à la vue de ces deux penauds ainsi dépouillés de leurs armes; et, pour épargner aux autres brigands une pareille mésaventure, il résolut de quitter sur-le-champ ce campement. Toutefois, avant de s'éloigner de Vallecorsa, Masocco accorda à tous ceux qui le désireraient, la liberté de se soumettre, mais avec l'engagement pris par eux de ne pas dénoncer leurs amis, et en les menaçant de sa vengeance en cas de trahison.

Soumission de Decesaris.

Jusqu'alors Joseph Decesaris n'avait suivi les brigands

que par nécessité ; son corps seul était avec eux, mais son âme restait toujours dans sa famille qu'il ne pouvait oublier. Ce regret lui faisait éprouver le désir de rentrer dans la société. Il voulut donc se soumettre, en se figurant, d'après les promesses officielles de cette amnistie, qu'il en serait quitte pour une peine de dix années de galères ; car il ne pensait pas que sa condamnation pût s'élever à plus de trente années. Avec lui, se soumit une quinzaine de brigands. Mais ils se trompaient dans leurs calculs ; parce qu'ils se virent partagés en trois catégories différentes, dont la première fut condamnée à quatre-vingt-dix ans de fers, la seconde à soixante ans, et la troisième à quarante-cinq. En réduisant donc ces condamnations des deux tiers, il restait ainsi trente années de fers pour la première catégorie, vingt pour la deuxième, et quinze pour la troisième, à passer dans les galères de Civita-Vecchia. Qu'on juge du désespoir de ce malheureux Decesaris en se voyant alors condamné à trente ans de galères, et séparé ainsi pour toujours de sa famille et de la société ; lui, qui avait eu tant de confiance dans la justice et l'indulgence du Gouvernement; lui, qui n'avait qu'un amour, celui de sa famille; lui enfin, que l'horreur et le dégoût du crime avaient seuls poussé à déposer les armes ! ! Il jura alors de chercher tous les jours l'occasion de s'évader, et de renoncer à jamais aux amnisties, quelqu'avantageuses qu'elles fûssent, si le ciel venait un jour favoriser son évasion! Les deux chapitres suivants nous feront voir comment il tint son serment.

— Son désappointement et son désespoir. — Son serment d'Annibal. (1816).

CHAPITRE IV.

(1817 et 1818.)

Redoublement des rigueurs du Gouvernement à l'égard des brigands et de leurs complices. — Représailles exercées par les brigands. — Embuscades dressées contre le prévôt de Vallecorsa et la force armée de San-Lorenzo. — Fatale méprise et collision nocturne de deux escouades d'archers.

Heureux résultats du voyage de Mgr Pacca dans la province de Frosinone.— Arrivée du cardinal Gonsalvi à Terracine. — Ses propositions d'arrangement adressées aux brigands. — Motifs qui déterminent Massaroni et le frère de Gasbaroni à les rejeter, et Masocco à les accepter. — Portrait de Masocco. — Son entrevue solennelle avec le cardinal Gonsalvi. — Conditions de l'amnistie offerte aux brigands. — Capitulation de Masocco, de Gasbaroni et de toute leur bande. — Liste des nouveaux amnistiés.

Reprise de l'histoire de Decesaris. — Ses aventures au bagne de Civita-Vecchia. — Episode singulier de son évasion avec Vittori et deux autres compagnons. — Comment ils trouvèrent à s'armer aux dépens des gendarmes. — Audacieuse tentative de Decesaris pour enlever le cardinal Fesch dans son palais à Frascati. — Séquestration et meurtre du comte Sylvestris. — Vengeance tirée des anciennes insultes d'un paysan. — Réalisation d'une sinistre prédiction faite par Decesaris à l'un de ses compagnons.

Détention des amnistiés et de leurs familles au fort Saint-Ange. — Mariage de Gasbaroni dans sa prison. — Machination perfide ourdie contre lui et son beau-frère De Paolis par leur camarade Antonelli. — Comment elle fut dévoilée, et quelles en furent les conséquences.

Nouvel édit du Secrétaire d'Etat pour la mise-à-prix de la tête des brigands.

Redoublement des rigueurs du Gouverne-

Le gouvernement pontifical, ayant échoué dans ses efforts pour détruire le brigandage, prit le parti de

renoncer aux moyens employés jusqu'alors, pour mettre en œuvre les plus atroces mesures. Il commença par rétablir la loi de la Ristretta, à l'instar du gouvernement français, mais, sans en obtenir plus de résultats, et en dépouillant ainsi bien des propriétaires de leurs troupeaux. Il redoubla de haine et de rigueur contre les gens soupçonnés de complicité avec le brigandage, jusqu'au point de faire fusiller une malheureuse paysanne, parce qu'on avait trouvé dans sa lessive des chemises de mousseline que sa famille ne portait pas. Une autre femme de Sonnino fut également fusillée, parce qu'en la fouillant au sortir de la ville, la force armée trouva sur elle dix-neuf balles de fusil. Ces deux femmes furent exécutées sur la place publique, mais habillées en homme, au mois d'avril 1817. A la même époque, la force armée prenait plaisir à vexer les malheureux bergers, en leur administrant maint coups de bâton pour les obliger à révéler la retraite des brigands. Souvent ces pauvres diables ignoraient complètement ce qu'on leur demandait ; mais, quand même ils l'auraient su, la crainte d'être tués par les brigands les aurait empêchés de parler. Ainsi, chaque jour, les brigands ne faisaient que rencontrer partout des bergers massacrés par la force armée ; ce qui leur suggéra l'idée d'infliger à cette force, un châtiment qui ne dût pas s'effacer de ses souvenirs.

ment à l'égard des brigands et de leurs complices. (1817).

Un jour, les bandes de Masocco, de Massaroni, et de Janvier Gasbaroni, (*ces deux dernières étaient récemment formées*), se trouvaient rassemblées sur le territoire de Vallecorsa. Les trois chefs, ayant appris que le prévôt Cappucci était dans l'intérieur de cette ville, se

Représailles exercées par les brigands. —Embuscades dressées contre le prévôt de Vallecorsa et la force armée de San-Lorenzo.

678082

concertèrent aussitôt pour lui donner une bonne leçon. Pour le forcer à sortir de Vallecorsa, ils n'imaginèrent rien de mieux que de tuer un mouchard, au coucher du soleil, au beau milieu de la route, et en présence d'une quantité de témoins. L'éclat d'un pareil meurtre imposait à l'autorité l'obligation d'établir immédiatement un rapport. En effet, deux heures après la nuit tombée, le gouverneur, prévenu par les dépositions des témoins, transmit aussitôt son rapport au prévôt ; ce qui équivalait, pour ce dernier, à un ordre de sortir sur-le-champ pour poursuivre les brigands. Il ordonna aussi de donner l'alarme en sonnant toutes les cloches à marteau. Cappucci, ayant rassemblé tous les archers de Vallecorsa, en fait sortir une partie, en leur prescrivant d'aller l'attendre au dehors de la ville, à la jonction de deux routes. Un quart d'heure après, il fait sortir par une autre porte le reste de ses archers, avec l'ordre de contourner l'enceinte de la ville et d'aller l'attendre également au carrefour. Pendant ce temps-là, à la faveur de la nuit, les brigands s'étaient rapprochés de Vallecorsa,pour venir s'embusquer derrière une masure, précisément en face du carrefour où Cappucci craignait quelque danger.

A la vue des premiers archers envoyés par le prévôt, les brigands s'abstinrent de faire feu, parce que ces archers étaient en petit nombre, et parce que leur chef n'était pas encore arrivé. Mais, dès que la seconde troupe survint, les brigands, croyant les tenir tous, firent une décharge générale qui abattit cinq archers. Le prévôt, seul, n'était pas encore là; et sa ruse le sauva dans cette circonstance. Ce fripon, connaissant

trop bien la haine des brigands à son égard, avait prévu et flairé le piège qu'ils lui tendaient. D'un autre côté, il ne pouvait, sans compromettre son honneur, avoir l'air de se refuser à sortir et à se rendre sur le théâtre même du meurtre commis dans cette soirée. Il sut donc à propos ménager sa vie et sauver les apparences, par la manière adroite dont il procéda dans ses dispositions répressives.

Le lendemain même, les trois bandes en question se trouvaient transportées sur le territoire de San-Lorenzo, et pouvaient entendre impunément, dans tous les environs, le son du tocsin appelant les populations aux armes après le crime de la nuit précédente. Retranchés sur la montagne, les brigands voyaient sortir de San-Lorenzo une quantité de gens armés, tant archers que paysans. Ils allèrent alors dresser une embuscade contre cette troupe armée, dans un défilé, où ils la surprirent de face par une décharge générale qui tua trois archers et deux frères exerçant le métier de tailleur, sans compter tous les blessés.

Fatale méprise et collision nocturne de deux escouades d'archers, au couvent de San-Manno.

La nuit suivante, une escouade d'archers sortant de Vallecorsa se porta dans le royaume de Naples, qui en est voisin, pour dresser une embuscade aux brigands dans un certain couvent nommé San-Manno, et autour duquel se trouvaient quelques maisons habitées par des bergers, non loin de la montagne. Comme il faisait alors un froid à couper les lèvres, on supposait que les brigands devaient venir là pour se réchauffer. Ce couvent est situé à environ une lieue au nord-ouest de Fondi. Le même soir, une autre escouade d'archers sortant de

Sonnino entra dans le même royaume, pour aller se poster dans un endroit nommé Fontanella, situé entre Monticello et le couvent précité. Vers minuit, commença à tomber une pluie mêlée de neige, et une forte bise vint à souffler. Le caporal, chef de cet escouade, prit alors le parti de quitter ce poste pour conduire et réchauffer ses hommes dans les maisons mêmes de San-Manno, qui n'étaient qu'à une distance d'une demi-lieue du côté de l'est. Cette malheureuse escouade vint ainsi se placer elle-même, sous les canons des fusils de la première déjà embusquée, et dont la décharge étendit morts le caporal et trois archers. Ce caporal était celui qui avait dénoncé et arrêté le célèbre Iambucci. Ces quatre malheureuses victimes avaient été prises pour des brigands ; en sorte, qu'en moins de quarante-huit heures, les archers avaient reçu un échec et une leçon dont ils ne pouvaient désormais perdre le souvenir. Epouvantée de ces aventures, la délégation de Frosinone crut devoir faire un ordre, qui défendait à la force armée de pénétrer dans les bois pendant le jour, et de changer de poste pendant la nuit. Cette disposition était tout ce qu'il y avait de plus favorable pour le brigandage. Aussi, la première prescription fut bientôt révoquée; mais la seconde, relative à la nuit, fut maintenue jusqu'à la fin du brigandage.

Heureux résultats du voyage de Mgr Pacca dans la province de Frosinone, à la fin de l'année 1817.

Vers la fin de l'année 1817, monseigneur Pacca, gouverneur de Rome, vint à Frosinone, où il fut reçu avec tout l'enthousiasme possible et avec tout le respect dû à sa dignité. Pour témoigner sa reconnaissance d'un pareil accueil, il fit ouvrir les portes de la prison à tous les parents des brigands, ainsi qu'à tous ceux qui

avaient trempé jadis dans le brigandage. Il visita toutes les communes de la province, en répandant partout des bienfaits pour soulager la misère occasionnée par la disette de cette année. Toutefois, il agit d'une façon toute contraire à l'égard de Vallecorsa, dont il frappa la population d'une amende de cinq écus par tête, pour la punir de n'avoir pas pris les armes au son du tocsin, le jour où les brigands avaient surpris la force armée sur le territoire de San-Lorenzo, comme je viens de le raconter. Ce monseigneur était le précurseur d'heureux présages pour les brigands; car il annonçait la prochaine visite d'un personnage encore plus puissant, qui devait rétablir bientôt une paix profonde dans la province.

Arrivée du cardinal Gonsalvi à Terracine. (fév. 1818). — Ses propositions d'arrangement adressées aux brigands.

Effectivement, au commencement du mois de février 1818, le cardinal Gonsalvi, secrétaire d'Etat, se rendit à Terracine pour un arrangement d'affaires avec le ministre du roi de Naples. Pendant le cours de ces négociations, il envoya des parlementaires auprès de Louis Masocco, parce que, de tous les chefs de bande tenant la montagne, celui-là était le plus en renom. Le cardinal fit connaître par des affiches, dans toutes les localités de la province, le désir bienveillant qu'il avait de traiter les brigands avec indulgence, en les invitant à se rapprocher de Terracine, pour arriver à un accommodement avec l'autorité.

Motifs qui déterminent Massaroni et le frère de Gasbaroni à rejeter ces propositions, et Louis Ma-

Avant d'aller plus loin, je crois nécessaire de parler ici de Janvier Gasbaroni, chose que je n'ai pas faite depuis le récit de sa réunion avec Louis Masocco. Au bout de quelques mois, Janvier Gasbaroni s'était séparé de ce

socco à les accepter.

chef, en formant lui-même une bande commandée à la fois par lui et par Alexandre Massaroni. Ces derniers, apprenant que le secrétaire d'Etat avait manifesté le désir de parler à Louis Masocco, sans s'occuper d'eux, furent blessés de cet oubli méprisant et refusèrent, pour cela, de s'approcher de Terracine. Louis Masocco, au contraire, que nous avons vu si méfiant à Vallecorsa, lorsqu'il s'agissait de traiter avec un commissaire du Gouvernement, mit immédiatement tout soupçon de côté, quand il s'agit de traiter avec un personnage qui représentait le souverain lui-même. Il se rendit donc auprès de Terracine, où il reçut, le chapeau à la main, les deux parlementaires envoyés par le cardinal, et qui devaient rester dans la bande comme ôtages, pendant que le chef irait lui-même à Terracine. Mais ce dernier se contenta d'un seul ôtage, et pria poliment l'autre de l'accompagner chez Son Eminence. Masocco entra donc tout armé à Terracine avec un de ces deux messieurs, et fut admis, dans ce costume de brigand, en présence du cardinal, entouré du ministre de Naples et de tous les personnages de sa suite.

Portrait de Louis Masocco.

Il est bon de savoir que ce chef jouissait d'une grande renommée. Il était alors dans l'âge de vingt-neuf à trente ans. Sa taille était haute, forte et bien proportionnée. Il avait les yeux très vifs, la barbe noire et longue, avec une chevelure admirable. Outre ces avantages extérieurs, qui en faisaient le plus bel homme du monde, il était doué d'une éloquence surprenante; car, ayant perdu ses parents dès sa plus tendre enfance, il avait été recueilli par un prêtre qui était son oncle, et qui lui avait donné une bonne éducation. De plus, il

avait reçu de la nature même le don d'un jugement très clair et supérieur. Ajoutons à toutes ces qualités la réputation qu'il s'était acquise, bien que dans un métier infamant, la richesse de son armement et de son costume; et l'on pourra alors se figurer la curiosité empressée dont il se vit l'objet, à son entrée à Terracine.

Son entrevue solennelle avec le cardinal Gonsalvi, à Terracine.

Dès qu'il fut en présence du cardinal Gonsalvi, Louis Masocco se jeta à ses pieds avec toutes les démonstrations de l'humilité et du respect les plus profonds, en demandant grâce pour lui et pour ses compagnons. Après l'avoir fait relever, le cardinal lui demanda comment il avait pu vivre si longtemps au milieu de tant de dangers, et aux dépens de ses semblables : « Eminence, répondit Masocco, « vous savez très bien que l'homme ne naît pas criminel; « car, dans ce cas, il serait plutôt digne de pitié, comme « ceux qui ont la disgrâce d'être estropiés de naissance. « L'homme ne devient pervers que par sa propre volonté, « et c'est alors qu'il encourt la haine et le mépris de « tous ses semblables. Quant à moi, Eminence révérendissime, mon malheur a été d'abord de commettre un « meurtre. Après ce premier pas dans le crime, j'aurais « voulu reculer, mais cela n'était plus possible. Je me « sentais poussé, malgré moi, par un entraînement fatal « à poursuivre cette carrière criminelle..... » Il voulait continuer son discours; mais le cardinal l'interrompit en lui demandant s'il se repentait sincèrement d'une existence aussi infâme et dangereuse, et s'il était décidé à l'abandonner désormais. « Quelles que soient les « conditions de l'amnistie que Votre Eminence me « proposera, répondit Masocco, je suis disposé à m'y « soumettre; et, dès ce moment, je dépose mes armes à

« vos pieds. Mais il est nécessaire de me faire connaître « ces conditions, pour les communiquer et proposer à mes « camarades; car il faut que je retourne, avant ce soir, « auprès d'eux dans la montagne, afin de délivrer l'ôtage « retenu entre leurs mains, et que je ramènerai moi- « même ici, puisque je me considère déjà comme soumis « et constitué. »

Conditions de l'amnistie offerte par le cardinal.

Le cardinal lui exposa alors les conditions de l'amnistie qui étaient les suivantes: tous les brigands qui viendraient déposer leurs armes, devaient subir une année de détention dans le fort Saint-Ange, à Rome. Dans cette prison, au lieu de la nourriture ordinaire, ils devaient recevoir une solde journalière de trente sous pour leur subsistance. De plus, chacun d'eux aurait l'avantage de pouvoir y faire venir et y garder jour et nuit sa femme et sa famille, auxquelles restait la liberté d'en sortir toujours à leur gré, avec une solde individuelle de cinq sous par jour. Après cette année de détention, les brigands amnistiés devaient être internés pour le reste de leur vie dans la province de Frosinone. Chacun d'eux aurait un domicile assigné dans les villes voisines de la capitale, et recevrait, avec le prix de son logement, une pension viagère de neuf écus par mois. Ces promesses du cardinal Gonsalvi, faites seulement verbalement et sans donner à Masocco le moindre écrit, furent cependant pleinement remplies, comme nous allons le voir.

Capitulation de Masocco, de Gasbaroni, et de toute leur bande. (fév. 1818).

Après cette entrevue, Masocco, chargé d'aller communiquer ces conditions à ses compagnons, voulait se mettre en route en laissant ses armes déposées chez le cardinal.

Mais ce dernier l'obligea à les reprendre, en lui disant que : s'il était réellement disposé à renoncer à ce métier maudit et pervers, il devait le faire spontanément, et non par force. De retour parmi ses camarades, Louis Masocco expose fidèlement les conditions, et ajoute qu'il les avait déjà acceptées, en les exhortant tous à l'imiter sans crainte et avec la confiance que devait leur inspirer son attachement pour eux. Alors Antoine Gasbaroni et Ange De Paolis lui répondirent que, l'ayant toujours suivi dans la montagne, ils le suivraient aussi dans la prison, quelle que dût être sa destinée. Cette détermination fut aussi celle de tous les autres qui, au nombre de douze, suivirent Masocco à Terracine, où ils arrivèrent le soir même et passèrent la nuit. Dès le lendemain, montés sur différentes voitures avec leurs familles, ils partaient pour Rome escortés par des dragons. Conduits ainsi au fort Saint-Ange, ils furent installés dans le réduit appelé *Cortile del Oglio*, où chaque ménage avait une chambre, tandis que tous les hommes non mariés étaient rassemblés dans une salle commune. Les enfants des deux sexes furent logés respectivement dans des appartements séparés. Toutes les conditions stipulées par l'amnistie furent parfaitement remplies à leur égard pendant la durée de cette détention. Il est donc inutile d'y revenir.

LISTE DES BRIGANDS

Amnistiés à Terracine, au mois de février 1818.

NUMÉROS individuels	NOMS ET PRÉNOMS	PATRIE
1	MASOCCO, Louis, chef de bande.	Giuliano
2	GASBARONI, Antoine.	Sonnino
3	DE PAOLIS, Ange.	id.
4	ANTONELLI, François.	id.
5	DE PETRIS, François.	id.
6	DE PETRIS, Joseph.	id.
7	BONI, Camille.	id.
8	RINALDI, Pierre.	id.
9	RINALDI, Crescence.	id.
10	PATRIZI, Ange.	id.
11	FAIOLA, Antoine.	id.
12	VARONI, Barthélémy.	Vallecorsa

Trois mois après, se soumirent également : Adam Lauretti, de Vallecorsa ; Thomas Iransolice, de Rocca-Priora ; ainsi que la bande des *Vellitrains* dont le chef était un certain Barbone. Ceux-ci furent conduits au même lieu et traités de la même manière. Si je n'ai pas compris leurs noms dans la liste exposée, c'est parce qu'ils s'étaient soumis à une époque postérieure, et parce que cette bande des *Vellitrains* ne s'était jamais réunie aux autres de la province de Frosinone.

Reprise de l'histoire de Decesaris. — Ses aventures au bagne de Civita-Vecchia, en 1817.

Je passe maintenant au récit des aventures de Joseph Decesaris, et de son évasion de Civita-Vecchia survenue six mois avant l'amnistie précitée. Decesaris était condamné à trente années de galères. A peine renfermé dans le bagne de Civita-Vecchia, il tenta de s'enfuir

sous le déguisement d'un marinier, et reçut, pour cela, trente coups de bâton. La même punition fut administrée à un certain Antoine Vittori, également originaire de Prossedi, qui avait aussi essayé de s'échapper. Le gros major Palombi, qui commandait alors la place, craignant de voir s'évader ces forçats, chercha à les placer dans un lieu plus sûr. Il choisit pour cela une prison située au rez-de-chaussée dans la forteresse, et les y fit renfermer au nombre de dix; savoir : neuf brigands, et un jeune homme d'Anagni qui avait été amené là pour cause d'insubordination extrême. Ce changement de local ne fut que favorable au projet d'évasion de Decesaris; mais, auparavant, je veux raconter une aventure qui lui arriva dans ce bagne.

Un paysan de Rocca-Secca-di-Piperno, ayant un fils condamné au même bagne, se rendit à Civita-Vecchia pour le voir; et, ayant obtenu la permission d'y entrer, il vint à passer tout près de Decesaris alors enchaîné au mur. A sa vue, le paysan s'écria avec un rire moqueur : « Ah! mon pauvre chien, apprends « qu'aujourd'hui il y a chez nous des génisses très « grasses, et que, malheureusement, il te faut renoncer « désormais à en manger! » Nous verrons bientôt la triste fin que cette injure valut à son auteur insensé. Conduit dans la forteresse de Civita-Vecchia, Decesaris fut donc enfermé avec ses compagnons au fond du donjon, dans une prison appelée *Duro*, et que je ne connais que trop bien, hélas! car c'est là que, pour mon malheur, je dus pleurer mes péchés pendant l'espace des cinq premières années de mon emprisonnement! Cette prison est un cachôt situé au rez-de-chaussée, avec une

seule fenêtre regardant l'intérieur du fort, et avec des murs d'une épaisseur de dix-huit palmes. A l'époque de Decesaris, le plancher était en bois; mais, de mon temps, il avait été remplacé par un pavé en carreaux. Cette nouvelle situation était faite pour enlever tout espoir d'évasion; elle n'empêcha pourtant pas Decesaris de poursuivre activement son projet de fuite, tant il était exaspéré contre le Gouvernement et les gens qui avaient eu l'impudence de l'insulter dans son malheur!

Episode singulier de l'évasion de Decesaris avec Vittori et deux autres compagnons.

On dit que la fortune se complaît souvent à faire réussir les hommes intrépides et persistants. En voici la preuve: au mois de juin 1817, c'est-à-dire un an après son emprisonnement, un hasard heureux pour Decesaris amena un vent violent du sud-ouest, dont il ressentit le souffle passant par une fente du plancher. Cette découverte ranima toutes ses espérances. Il se dit alors à lui-même : « Je ne suis donc pas complète-« ment perdu, car cette prison ne doit pas être située « tout-à-fait au niveau du sol! » Mais il se garda bien d'en parler à personne, et ne songea plus qu'à découvrir par quelle ouverture pouvait venir ce vent-là. Le lendemain après-midi, et pendant que tous les prisonniers faisaient la *sieste* au milieu d'un profond silence, Decesaris, perçant un sou, l'attache à un fil et le fait descendre par la fente du plancher. Ce moyen lui donne la possibilité de sonder la profondeur du souterrain, qui se trouva être de la hauteur d'un homme. Cela constaté, il détache une planche, et y fait descendre le nommé Adam Lauretti, de Vallecorsa, avec une chandelle allumée; car le souterrain était très obscur. En se promenant dans ce lieu, Lauretti remarque qu'il com-

muniquait avec d'autres souterrains, et aperçoit au loin une lumière brillant au fond de ce labyrinthe. Il laisse alors sa chandelle dans un coin, s'approche de cette lumière, entend des voix humaines retentir au dehors, et voit bientôt des mâts et des bâtiments. C'était le port lui-même qu'il avait devant les yeux. Il y avait là une petite fenêtre fermée par un grillage presque pourri, et cette lucarne permettait de voir passer les hommes, dont la taille arrivait précisément à la hauteur extérieure de son ouverture. Aussitôt l'explorateur reprend sa chandelle, et revient auprès de Decesaris qui l'attendait avec une impatience facile à imaginer. Pendant son brigandage, Lauretti avait reçu un coup de fusil dont la balle lui avait coupé la lèvre supérieure. C'est pourquoi, lorsqu'il parlait avec émotion, il ne se faisait pas bien comprendre, et couvrait de salive le visage de son interlocuteur. Aussi, était-il très divertissant dans le récit qu'il fit à Decesaris de tous les détails qu'il avait découverts. Mais, lorsqu'il eût réussi à bien s'expliquer, Decesaris tint la partie pour gagnée.

Il faut savoir que cette prison était partagée en deux compartiments, le premier recevant l'air par la porte d'entrée, et le second par la fenêtre donnant sur l'intérieur du fort. Mais on pouvait passer aisément de l'un à l'autre ; car il n'y avait pas de grille de séparation, comme il y en avait devant la porte d'entrée, pour laisser passer l'air et la lumière pendant le jour. Il faut savoir aussi que, par l'ordre du commandant, un des geôliers devait passer la nuit au milieu des prisonniers et dans la première chambre. Decesaris attendit donc que ce fût le tour d'un geôlier nommé Ricobelli, incapable, il est

vrai, de se laisser corrompre, mais ivrogne au point de se noyer dans le vin lorsqu'il ne le payait pas. Decesaris avait pris soin de se pourvoir d'une large provision de vin, et d'en offrir à ce geôlier insatiable, qui en but jusqu'à l'ivresse. Le voyant assoupi et anéanti comme un homme égorgé, Decesaris lève doucement la planche et descend dans le souterrain, avec tous ses compagnons qui avaient déjà coupé leurs chaînes. Lauretti les guide lui-même vers la petite fenêtre ; ils arrachent aisément la grille de bois qui était pourrie, et les voilà bientôt descendus sur le quai situé entre le port et les murailles de la forteresse. Decesaris, qui était descendu le premier, avait sagement recommandé de côtoyer le rivage de la mer le long de ces murs ; c'est-à-dire de se diriger d'abord vers le sud, tourner à l'est et ensuite au nord, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à la Porte-Romaine où disparaissait alors tout danger. Malheureusement, la sentinelle, en faction sur le boulevard qui donne sur le port, s'aperçut de la lumière qui brillait, contre la coutume, à cette petite fenêtre, et cria : *Aux armes!* La garde de la Porte-Romaine accourut aussitôt ; mais déjà quatre prisonniers s'étaient évadés, et ces heureux mortels étaient : Joseph Decesaris, Antoine Vittori, tous deux de Prossedi, Adam Lauretti de Vallecorsa, et un certain Ambrosetti d'Anagni. Les autres furent arrêtés et ramenés à la prison.

Comment les quatre fugitifs trouvèrent à s'armer aux dépens des gendarmes.

Les quatre fugitifs résolurent d'abord d'aller rejoindre quelque chef de bande pour se faire armer. Mais Decesaris leur fit abandonner cette détermination comme trop humiliante et trop dangereuse ; car c'était s'exposer à être tués par les brigands eux-mêmes, sur le soupçon

que cette évasion aurait pu être concertée avec le Gouvernement pour les trahir. On était alors au mois d'août; et Decesaris, arrivé dans la province, était allé se cacher dans des roseaux le long du fleuve Amazène. Pendant la chaleur de l'après-midi, une brigade de gendarmes vint se baigner dans ce fleuve afin de se rafraîchir. Ils se déshabillèrent donc pour entrer dans l'eau. Profitant de cette circonstance, Decesaris et ses compagnons s'emparent des fusils des gendarmes, font feu sur eux, et en tuent trois. Les autres s'enfuirent vers un endroit où les blanchisseuses avaient exposé du linge au soleil, seul moyen pour eux de s'habiller de nouveau. Se trouvant donc ainsi armés d'une manière presque miraculeuse, Decesaris et ses compagnons pensèrent à se réunir à la bande de Louis Masocco; mais, auparavant, ils crurent nécessaire de commettre encore d'autres crimes, pour détruire par là tout soupçon sur le caractère de leur évasion. Ils s'emparèrent donc du marchand Felicetti dans les Marais-Pontins, et lui firent payer une rançon de quatre mille écus.

Audacieuse tentative de Decesaris pour enlever le cardinal Fesch dans son Palais à Frascati.

Après ce butin, Decesaris alla rejoindre Louis Masocco; mais il ne resta pas longtemps dans cette bande, parce qu'il voulait regagner le temps perdu pour lui dans la prison. Il se sépara donc; mais Adam Lauretti resta avec Masocco, tandis que Thomas Iransolice, de Rocca-Priora, suivit Decesaris. Ce fut sur l'avis et sur les indications de ce dernier, que Decesaris osa se porter dans la ville de Frascati pour enlever, dans son propre palais, le cardinal archevêque Fesch, oncle de Napoléon Ier. Mais ce projet échoua; car Decesaris, se trompant dans l'exécution, enleva, au lieu du cardinal, un peintre français

qu'il avait trouvé dans le salon. Néanmoins, il transporta ce peintre dans la montagne, et reçut du cardinal cinq cents écus pour sa rançon. Cette aventure eut beaucoup de retentissement dans la province, parce qu'elle révélait toute l'audace et l'exaspération de Decesaris, devenu incapable de calculer le danger.

Séquestration et meurtre du comte Sylvestris, d'Anagni.

Après ce coup de main, un autre camarade, Ambrosetti, le conduisit auprès d'Anagni, où il s'empara encore du comte Sylvestris qu'il porta sur la montagne. Comme ce monsieur était fort gras et ne pouvait marcher assez vite, Ambrosetti, pour le stimuler, lui piqua la cuisse avec son poignard. Cette piqûre occasionna sa mort, car elle finit par l'empêcher complètement de marcher; et, pour cette raison, il fut achevé et tué par Ambrosetti, son compatriote, malgré la somme de cinq cents écus qu'il avait déjà reçue de la famille.

Vengeance tirée des anciennes insultes d'un paysan.

Decesaris ne passait jamais un mois sans *butiner;* mais, à l'instar de Gasbaroni, ce n'était pas pour lui, mais bien pour les autres, qu'il en réservait les profits. Je pourrais raconter beaucoup de choses sur son compte; mais, pour ne pas allonger mon récit, je rapporterai seulement le premier meurtre qu'il commit à son arrivée dans la province, après son évasion de Civita-Vecchia. Sa vengeance lui fit rechercher tout d'abord le paysan qui l'avait insulté, lorsqu'il était à la chaîne dans le bagne. L'ayant enfin trouvé : « Eh bien! lui dit-il, me « voilà de retour! Mes trente années de galères sont pas- « sées. Comment; tu ne me reconnais plus? Je suis ce « *chien* que tu as vu attaché à la chaîne, et que tu te plai- « sais à insulter!!... » Après ce préambule, il tire son

poignard (car il n'avait pas alors de fusil), le tue, et le coupe en petits morceaux !

Réalisation d'une sinistre prédiction faite par Decesaris à l'un de ses compagnons.

Le jeune Ambrosetti, d'Anagni, qui s'était évadé de Civita-Vecchia avec Decesaris, ne manquait pas de bravoure; mais sa profession d'artisan ne lui permettait pas de supporter bien longtemps les fatigues du métier de brigand dans la montagne. C'est pourquoi il disait souvent à Decesaris, que c'était une sottise de voler et de porter tant d'argent, sans pouvoir en jouir. Quelquefois, il lui proposait de se rendre tous deux à Rome, où il avait une sœur mariée, pour y rester cachés dans sa maison, et même pour aller se divertir au théâtre. Decesaris le laissait dire ; cependant, il finit par lui répondre : « qu'il avait toujours sous les yeux « le *théâtre de Civita-Vecchia;* et que si lui, Ambrosetti, « l'avait déjà oublié, il était libre de s'en aller; mais qu'il « devait craindre de divertir un jour les autres à ses dé- « pens sur la Place du Peuple (à Rome), au lieu de se « divertir lui-même au théâtre. » En effet, quelques jours après, Ambrosetti se dirigea tout seul à la dérobée vers la ville de Rome, où il espérait entrer et se cacher chez sa sœur. Mais arrêté à la porte Saint-Jean, il fut immédiatement emprisonné, puis fusillé sur la Place du Peuple, ainsi que Decesaris le lui avait prédit. Voyez la force de la destinée ! Si ce malheureux jeune homme, au lieu de prendre le brigandage en dégoût, avait voulu y persister et patienter seulement pendant un mois, il aurait pu se soumettre en même temps que Louis Masocco, et jouir tranquillement de son argent ; chance heureuse, qui fut réservée à Adam Lauretti et à Thomas Iransolice, l'instigateur du coup de main de Frascati !

Decesaris et Vittori auraient pu également profiter de la même amnistie; mais ils avaient juré de mourir dans la montagne, les armes à la main!

Détention des amnistiés et de leurs familles au fort Saint-Ange. — Mariage de Gasbaroni dans sa prison, en 1813. — Machination perfide ourdie contre lui et son beau-frère De Paolis par leur camarade Antonelli.

Revenons maintenant au fort Saint-Ange. Tous les amnistiés avaient là leur famille; et De Paolis, qui avait épousé Justine Gasbaroni, la gardait avec lui ainsi que sa propre sœur, jeune fille nommée Demira. Antoine Gasbaroni ne tarda pas à en devenir amoureux, et après avoir obtenu l'autorisation nécessaire, il l'épousa dans la chapelle même du commandant du fort. Pendant qu'il jouissait des prémices de cet amour, dans l'intérieur de cette prison qui ressemblait à une hôtellerie, un certain François Antonelli, originaire aussi de Sonnino et renfermé comme amnistié dans le même local, inventa une noire calomnie contre lui et son beau-frère De Paolis. Le but de ce monstre, n'était que de s'acquérir un titre de mérite auprès du Gouvernement. Dans cette pensée, il fabriqua deux lettres, l'une au nom de Gasbaroni adressée à son frère Janvier resté dans la la montagne, l'autre au nom de De Paolis adressée à Alexandre Massaroni resté également dans le brigandage. Le fond de ces deux lettres était à peu près le même; c'était une prière de leur procurer promptement des armes, parce qu'ils avaient l'intention de reprendre leur ancien métier de brigand après la fin de leur détention. Ces lettres se terminaient par la liste des personnes qu'ils se proposaient de tuer. Le méchant imposteur réussit à cacher ces deux fausses lettres dans les paquets des deux femmes qui devaient alors retourner à Sonnino, et complètement à leur insû. Après quoi, ce fripon d'Antonelli alla révéler au commandant cette cor-

respondance, comme une chose découverte par lui. En conséquence, les paquets des deux femmes furent visités à leur sortie du fort ; on y trouva les preuves du crime ; et aussitôt Antoine Gasbaroni, Ange De Paolis, et leurs femmes, furent jetés dans des cachots séparés.

Comment cette machination fut dévoilée, et quelles en furent les conséquences.

Au sû de tout le monde, ces accusés ne savaient pas écrire. Aussi, une enquête attentive démontra facilement qu'ils étaient victimes d'une calomnie. Outre l'ignorance des deux prévenus, et quand même ils auraient eu l'intention de retourner à la montagne après leur détention, il aurait fallu les supposer totalement fous, pour les croire capables de confier un pareil projet à une feuille de papier. Pouvant l'accomplir tout à leur aise, quand le temps favorable serait venu, comment auraient-ils été assez insensés pour se compromettre par des lettres aussi aventurées, en y désignant les noms des victimes qu'ils auraient eu l'intention d'immoler? Ces considérations firent donc tomber cette calomnie d'elle-même. Mais un autre incident vint la dévoiler, pour la détruire plus promptement encore. Dans la même prison, la femme de l'amnistié Barbone, de Velletri, avait noué des relations intimes avec un autre amnistié, Ange Del Vescovo, d'Ancône, lequel avait écrit de sa main les deux lettres en question sous la dictée d'Antonelli. Cette femme connaissait donc toute cette machination ; et s'étant fait appeler devant le commandant, elle révéla toute l'innocence des prévenus. Néanmoins, il resta toujours quelques soupçons dans l'esprit de l'autorité ; et cette fâcheuse disposition eut des conséquences funestes pour les deux accusés, comme nous le verrons dans le premier chapitre de la seconde partie.

L'imposteur Antonelli ne reçut donc, pour le moment, aucune récompense de sa délation. Mais, lorsque les deux beaux-frères vinrent à quitter leur exil pour retourner effectivement dans la montagne, il se présenta aux autorités de Rome, en leur rappelant la révélation qu'il avait faite pendant le cours de leur détention. C'était un titre, suivant lui, à une récompense ; et on la lui donna en effet, en lui accordant un emploi de geôlier dans les prisons de la capitale.

Nouvel édit du secrétaire d'Etat pour la mise à prix de la tête des brigands.

Par un nouvel édit du Secrétaire d'Etat, furent alors élevées, à mille écus la prime pour le meurtre d'un chef de bande, et à cinq cents écus la mise à prix de la tête d'un simple brigand.

CHAPITRE V.

1818 et 1819.

Destinations données aux amnistiés après leur détention. — Internement de Gasbaroni à Cento, et de son beau-frère De Paolis à Comacchio. — Scène de leur séparation.

Suite de l'histoire de Decesaris et de sa bande. — Comment le gouverneur de Patrica tomba entre les mains de Vittori.

Le chef de bande Masocco transformé en chef de la force armée. — Ses talents et ses succès dans ce nouveau rôle. — Une vendetta à Sonnino. — Conjuration de Decesaris et des autres brigands contre Masocco. — Mission du commissaire Rotoli dans la province de Frosinone. — Sa conférence avec Decesaris, et son aveugle confiance. — Guet-à-pens monté par Decesaris contre Masocco. — Défection d'une partie de ses complices. — Episode tragique et nocturne de la mort de Masocco et du commissaire Rotoli. — Massacre des familles innocentes de Decesaris et de Vittori.— Leur exaspération et leurs féroces représailles. — Blessure et guérison extraordinaire de Massaroni. — Fin tragique de Decesaris. — Réjouissances publiques et regrets secrets qu'elle occasionne. — Nouvelle trahison parmi les brigands.

Destinations données aux amnistiés après leur détention. (Mars 1819.

L'année de la détention étant terminée, le Gouvernement remit en liberté tous les amnistiés, suivant la promesse faite à Masocco par le cardinal Gonsalvi, à Terracine. Ils furent ainsi internés dans des villes voisines de la capitale, où chacun d'eux était pourvu d'un logement gratuit, et d'une pension de neuf écus par mois.

Lorsqu'il s'agit de l'expatriation d'Antoine Gasbaroni et d'Ange De Paolis, ils furent mis dans deux carosses séparés, chacun en compagnie de deux gendarmes habillés en bourgeois; le premier avec sa femme, la fille aînée de De Paolis, et le jeune Pierre Rinaldi également amnistié et originaire de Sonnino; le second avec sa femme et ses deux autres filles. Gasbaroni raconte qu'ils sortirent ainsi de Rome par la porte Angelica au mois de mars 1819, au milieu de flocons de neige, et ignorant où on les conduisait. Passant par Spolète et par Il Justo, ils restèrent réunis jusqu'à Bologne, où ils passèrent la nuit ensemble dans une hôtellerie. Ils pleuraient aussi ensemble en s'éloignant de leur patrie, où ils laissaient tant de chers parents; et les enfants même sanglotaient, sans savoir pourquoi, à la vue des larmes versées par leurs mères et leurs tantes. Le matin suivant, les gendarmes vinrent leur lire l'ordre supérieur qui assignait comme demeure, à Gasbaroni la ville de Cento sur la frontière du duché de Modène, à De Paolis la ville de Comacchio dans les lagunes de la mer Adriatique, et enfin à Pierre Rinaldi la ville de Ferrare sur les rives du Pô. A la nouvelle de cet ordre, Gasbaroni raconte que les deux femmes forcées de se séparer, éclatèrent en sanglots, en se jetant au cou l'une de l'autre, et en poussant des cris déchirants auxquels se joignaient ceux des enfants qui pleuraient instinctivement. Devant une scène si désolante, les deux beaux-frères restaient mornes et accablés. Enfin, il fallut se séparer; et, pour cela, il fallut arracher l'une de l'autre les deux belles-sœurs, qui se figuraient ne devoir plus se revoir jamais. C'est ainsi

Internement de Gasbaroni à Cento, et de son beau-frère De Paolis à Comacchio. — Scène de leur séparation.

que chacun prit la route de sa destination, toujours escorté par des gendarmes.

J'abandonne pour le moment ce pénible sujet, auquel nous reviendrons dans le premier chapitre de la seconde partie.

Suite de l'histoire de Decesaris et de sa bande. — Comment le gouverneur de Patrica tomba entre les mains de Vittori. (1819).

Antoine Vittori, de Prossedi, s'étant séparé avec un certain Napoleoni de Joseph Decesaris, se rendit sur le territoire de Patrica chez un berger nommé Sante-Pichino. Dans le même pays, se trouvait alors un homme appelé Fulgenzio Giammaria, très instruit dans la géométrie et la littérature, et qui avait exercé dans sa jeunesse la profession de tailleur de pierres. Avec son travail assidu et ses connaissances développées, il avait réussi à augmenter tellement sa fortune et ses biens, qu'il passait alors pour l'homme le plus riche de la contrée. Il avait deux fils, dont l'un s'était fait prêtre, et dont l'autre, très bien élevé, menait une noble existence. Quoique très riche et déjà âgé d'une cinquantaine d'années, Fulgenzio Giammaria ne pouvait renoncer à l'habitude du travail; et, chaque jour, il voulait se rendre à la campagne, malgré les représentations de ses fils. Au temps de sa jeunesse, il avait souvent rempli l'office de receveur municipal; c'est pourquoi le peuple ignorant et toujours envieux, regardait toute sa fortune comme acquise sur les larmes et le sang des pauvres, et faisait tous les jours des vœux pour le voir tomber entre les mains des brigands. A l'époque dont il s'agit, c'est-à-dire en 1819, le Gouvernement avait prescrit un nouveau cadastre de la province, et avait fait venir dans ce but des arpenteurs

de Bologne. Chacun de ces arpenteurs se faisait accompagner dans ses opérations par deux manœuvres, et par un troisième aide appelé *indicateur*. Le vieux Giammaria, qui ne pouvait se résoudre à passer un seul jour dans l'inaction, suivait une fois l'arpenteur en lui servant d'indicateur sur le territoire de Patrica, lorsque les deux brigands Vittori et Napoleoni survinrent chez le berger Sante-Pichino. A leur vue, celui-ci s'écria de suite: « Ah! « mon Dieu! Vous venez fort à-propos pour enlever un « chien enrichi par le sang des pauvres; et dès demain, « si vous le voulez, il sera dans vos mains. Mais, ce « n'est pas assez de le dépouiller de son argent; il vous « faut encore le massacrer, car c'est un infâme voleur « sous le masque de l'honnêteté et de la probité, et « dont l'aspect seul fait horreur à tout le monde. » Vittori promit au berger de satisfaire son désir, et alla se cacher dans le lieu même, où l'arpenteur devait venir le lendemain pour mesurer le terrain. Le hasard voulut que la fièvre retint chez lui, et fort-à-propos, le vieux Giammaria, en l'empêchant d'accompagner ce jour-là l'arpenteur. Mais il prit fantaisie au gouverneur du pays de prendre sa place cette fois-là, uniquement dans le but d'aller se promener et se distraire. Ce gouverneur avait nom Nicolas Spezza; et sa bonté lui avait acquis l'amour de toute la population, car sa maison était toujours ouverte à l'indigence. Cet homme estimable et adoré tomba fatalement entre les mains de Vittori, dont la surprise fut grande en apprenant que son prisonnier ne s'appelait pas Fulgenzio, comme le berger le lui avait annoncé. Ce berger lui-même, tout confus d'une pareille méprise, alla prier Vittori de relâcher sa proie. Mais celui-ci ne voulut pas y

consentir, sans en retirer au moins quelque profit ; et il se contenta de demander à Nicolas Spezza une rançon de mille écus, bien qu'il fût d'une famille noble et riche. Il le relâcha même avec l'arpenteur, après en avoir obtenu seulement cinq cents écus.

Le chef de bande Masocco transformé en chef de la force armée. (Juillet 1819).

Pendant la détention des amnistiés au fort St-Ange, deux brigands originaires de Sonnino, André Musilli et Innocent Rinaldi, furent tués par un certain maréchal-des-logis, Sabatini, qui obtint pour cela l'emploi de lieutenant. Maintenant, ramenant mon lecteur au fort St-Ange, je lui ferai connaître que l'obstination des brigands restés dans la montagne, inspira au Gouvernement l'idée de rendre la liberté à Louis Masocco, avant la fin de son année de détention, pour l'opposer lui-même aux bandes restées insoumises. Cette résolution était bien la meilleure que pût prendre le Gouvernement, pour la destruction du brigandage ; mais nous verrons bientôt comment elle fut déjouée, et comment elle avorta par la ruse de Decesaris.

Vers la fin du mois de juillet 1819, Louis Masocco fut donc retiré du fort St-Ange, et renvoyé dans la province de Frosinone, avec le titre et l'emploi de *chef des archers*. Mais, en raison de son habileté universellement renommée, tous les officiers supérieurs, non-seulement des archers, mais encore de la gendarmerie et des autres corps armés qui se trouvaient dans la province, s'empressaient de se mettre volontairement sous ses ordres. Malgré son ancien et infâme métier, Louis Masocco avait un cœur sensible et généreux. En reconnaissance de la grâce qu'il avait obtenue du Gouverne-

ment, il avait embrassé sa cause avec tout le zèle possible. « Eminence, avait-il répondu au Secrétaire « d'Etat qui lui avait proposé ce rôle, vous m'avez « rappelé à la vie; vous pouvez donc en disposer comme « il vous plaira, et vous verrez bientôt comment je « saurai répondre à vos bienfaits. »

Talents et succès de Masocco dans son nouveau rôle.

Dès son arrivée à Frosinone, Louis Masocco mit tous ses soins et toute son activité à détruire le brigandage; mais sans imiter la lâcheté des traitres qui avaient fait emprisonner tant de personnes, en les dénonçant comme amies des brigands. Masocco, au contraire, n'avait que des caresses et des générosités pour tous ceux qu'il rencontrait, et, sans les presser ni les menacer, il savait par ses gracieux procédés arriver à découvrir tout ce qu'il voulait. Il disait souvent: « Je « me servirai, pour tuer les brigands, des mêmes moyens « et des mêmes amis dont je me suis servi pour les « nourrir, lorsque j'étais leur chef. » Cette méthode était la véritable voie pour arriver au but; et si Masocco eût vécu plus longtemps, il aurait pu en très peu de temps décimer, sinon éteindre, le brigandage. En effet, pour découvrir la retraite des brigands, il lui suffisait, pendant le jour, de voir quelque berger entrer dans un bois ou dans un village à une heure inaccoutumée, ou d'entendre le chant même des oiseaux dans les bois, et les hurlements des chiens pendant la nuit. Comme preuve de ce que j'avance, il me suffira de rapporter que, peu de jours après son arrivée dans la province, s'étant rendu à la résidence de sa femme, il réussit à tuer le lendemain même un brigand, cousin de Gasbaroni, avec plus de facilité qu'un chasseur ne tue un renard.

Mais la mort de ce brigand eut des conséquences épouvantables; parce que Janvier Gasbaroni, dans son exaspération, vengea aussitôt son cousin, en surprenant et en tuant la belle-sœur de Masocco qui était venue à passer près de lui. A la nouvelle de ce nouveau meurtre, à Sonnino, un des frères de la victime prit un couteau lui-même, et courut pour tuer la femme de Janvier Gasbaroni, dans sa propre maison. Cette femme, s'apercevant à-temps du danger, put y échapper en sautant de sa fenêtre sur un toit voisin; mais alors le meurtrier tourna sa rage contre la fille de Janvier Gasbaroni, âgée seulement de quelques mois, et l'égorgea dans son berceau même!

Une Vendetta à Sonnino.

A cette époque, il restait encore dix-huit brigands dans la montagne; savoir: douze originaires de Sonnino et commandés par Janvier Gasbaroni; deux de Prossedi; deux de Vallecorsa, et deux du royaume de Naples. Ces six derniers avaient formé une autre bande commandée à la fois par Decesaris et Massaroni. La bande des Sonninais courait plus de dangers que l'autre, parce que tous ses membres étant mariés, ne pouvaient s'aboucher avec leurs femmes sans s'exposer à être tués par Masocco. Ces périls et ces embarras devenaient si grands que, dans une rencontre fortuite arrivée dans les bois de San-Lorenzo, le 8 du mois d'août 1819, ces brigands Sonninais et autres, commencèrent à se confier entr'eux les sujets de plainte et les sentiments de haine qu'ils avaient dans le cœur contre Louis Masocco. Mais ces récriminations seraient restées stériles, sans l'intervention de Joseph Decesaris qui dit alors en présence de tous: « Si vous étiez tous de mon avis, je saurais

Conjuration de Decesaris et des autres brigands contre Masocco. (8 août 1819).

« bien trouver le moyen d'envoyer Masocco dans un autre « monde.— Que faut-il faire pour cela ? » répondirent les autres. Alors Decesaris reprit : « Si vous autres, Sonni- « nais, approuvez mon projet, je me charge avec Massaroni « de faire venir ici le commissaire Rotoli, en ce moment « présent à San-Lorenzo ; et, quand il sera venu, nous lui « proposerons de trahir les Sonninais, en lui demandant « pour cela de nous donner un renfort, sous prétexte de « proportionner notre bande à la vôtre. Il est probable « que, dans ce but, il nous donnera l'aide de Masocco; et « alors, la partie sera gagnée pour nous ! » Les Sonninais accueillirent cette proposition avec une approbation unanime. Mais Decesaris ajouta : « J'exige, dans ce cas, « que vous vous cachiez tous dans le bois, lorsque le com- « missaire viendra, et que vous y restiez jusqu'à son dé- « part. En outre, vous me jurerez de rester réunis jusqu'à « l'arrivée de Masocco; attendu que ce sera une affaire « très critique, et qu'il est juste que nous prenions tous « part au danger, puisque le succès de l'entreprise est « dans l'intérêt général. » Tous les brigands lui jurèrent de suivre son programme.

Mission du commissaire Rotoli dans la province de Frosinone.

Le commissaire Rotoli, dont je viens de parler, avait été envoyé par le Secrétaire d'Etat, avec des pouvoirs illimités pour la répression et l'extinction du brigandage dans la province. Il pouvait promettre et accorder la liberté à tout individu coupable de blessure ou autre crime, et même de meurtre, à condition qu'il n'irait pas se jeter dans la montagne. Grâce à cet intermédiaire favorable, on vit effectivement alors, bien des jeunes gens échapper heureusement aux galères ou à l'abîme épouvantable du brigandage. Trop fortunés mortels ! Le

même commissaire avait déjà envoyé en parlementaires les femmes de Decesaris et de Massaroni auprès de leurs maris, avec la mission de tout essayer pour leur faire entendre raison et les ramener au bien. Par là, il était facile de deviner qu'il voulait séduire ces deux chefs, et les amener à une trahison contre la bande des Sonninais. Au jour dont nous parlons, il se trouvait présent dans le village de San-Lorenzo, situé à une lieue environ du bois où les brigands étaient réunis.

Aveugle confiance de ce commissaire. — Sa conférence avec Decesaris.

L'affaire étant convenue et les Sonninais cachés dans le bois, Decesaris et Massaroni s'emparent d'un paysan qu'ils obligent à se rendre à San-Lorenzo pour convoquer le commissaire. Celui-ci, donnant aveuglément dans le piège, fait aussitôt charger un cheval de provisions de tout genre et le fait conduire à sa suite, en défendant à la force armée de sortir du village avant son retour.

Arrivé auprès des deux chefs, Rotoli les embrasse sur le front, déplore leur malheureuse situation, et vante la beauté et l'honnêteté de leurs femmes, devenues si infortunées par leur faute. Très satisfait de leur accueil poli, il fait aussitôt préparer un repas sur le terrain, et veut le partager avec eux. Pendant ce repas, Decesaris expose le désir qu'il éprouvait avec Massaroni de trahir les Sonninais, pourvu qu'en retour, le Gouvernement s'engageât à leur faire grâce, ainsi qu'aux deux novices originaires du royaume de Naples, et à leur conférer un emploi d'archer. Le commissaire loue hautement une pareille résolution, et promet toute son influence pour son succès. Alors Decesaris objecte la grande infé-

riorité de leur bande par rapport à celle des Sonninais; et, se fondant sur ce motif, il insiste pour obtenir le concours de quelque archer intrépide dans cette entreprise : « Je vous donnerai Louis Masocco lui-même, dit « le commissaire; son concours vous est-il agréable? » Decesaris et Massaroni ayant répondu affirmativement, Rotoli ajoute : « A quel moment le voulez-vous? Il faut « le faire appeler, car il est loin d'ici. » Sur cette question, Massaroni déclare que le commissaire devra se retirer à Prossedi, et garder toujours Masocco près de lui, jusqu'à ce qu'ils fussent en mesure de le convoquer pour l'exécution du coup de main, qui devait avoir lieu avant le 15 août. Après cette convention, Rotoli prend congé des deux chefs en les exhortant à tenir leur engagement, aussi bien dans leur propre intérêt, que dans celui de leurs femmes et de leurs enfants.

Guet-à-pens monté par Decesaris contre Masocco. (13 août 1319).

Après le départ du commissaire, tous les Sonninais, jusqu'alors cachés, achèvent de manger les provisions apportées par lui, et tiennent conseil entre eux pour choisir le lieu où la victime devait être immolée. Leur choix s'arrêta sur une petite montagne voisine de Prossedi; et l'exécution de l'entreprise fut fixée à la nuit du 13 au 14 du mois courant, qui était le mois d'août. Les jours à passer dans cet intervalle, furent employés par eux à se transporter, doucement et secrètement, dans les montagnes de Prossedi, sans éveiller l'attention de personne ; en sorte qu'au 13 août, tous se trouvaient réunis à l'endroit indiqué.

Défection d'une partie des complices de Decesaris.

Il survint cependant une circonstance, qui aurait pu déconcerter les plans et le caractère de tout autre homme

que Decesaris, et qui révéla bien les dispositions douteuses des Sonninais. Pendant le jour fixé, deux brigands de la bande de Janvier Gasbaroni, s'étant mis à jouer ensemble, finirent par se quereller vers le soir, et s'en allèrent très irrités l'un contre l'autre. En voyant cela, leur chef déclara qu'il n'était pas prudent de laisser ainsi partir seuls ces deux jeunes gens, parce qu'ils ne manqueraient pas de se faire massacrer; et sous un pareil prétexte, tous les Sonninais s'éloignèrent en abandonnant Decesaris et son entreprise. Cette défection avait vivement affecté et démoralisé ce dernier; mais Massaroni s'efforça de l'en consoler de son mieux. « — Si les Sonninais ont pris le parti de s'en aller et de « renoncer à notre projet, tant pis pour eux! disait-il à « Decesaris, parce que Louis Masocco se chargera de « les en faire repentir, et leur donnera plus de fil à « retordre qu'à nous-mêmes. Puisqu'ils ont pris une « route, nous pouvons en prendre une autre ! D'ailleurs, « quel mal nous a fait ce Louis Masocco? Lorsqu'il était « notre chef, nous avions en lui un véritable père ; et « s'il fait aujourd'hui son devoir, est-ce pour nous une « raison de le faire mourir? Il y a encore à faire une autre « réflexion : Si nous tuons les traîtres, c'est à cause de « notre horreur pour la trahison qui est la plus noire « des perversités. Mais si nous immolons Masocco, « notre ancien camarade, n'est-ce pas là, de notre part, « une véritable trahison ? » Decesaris écoutait en silence le raisonnement de Massaroni; mais, à la fin, il lui répondit : « Je comprends, et j'apprécie très bien tout ce « que vous m'avez dit et pouvez me dire encore; mais « toutes ces considérations sont inutiles, car vous con- « naissez mon principe invariable qui se résume en ceci :

« *Tout ce qui est hostile au brigandage doit être impi-*
« *toyablement détruit.* Or, Louis Masocco est devenu un
« ennemi du brigandage; donc, il doit être immolé!
« Ainsi, ma résolution est bien arrêtée; et, si vous
« m'abandonnez aussi, je l'exécuterai à moi tout seul. »

Episode tragique et nocturne de la mort de Masocco et du commissaire Rotoli. (13 août 1819).

Alors Decesaris fait venir un berger, et lui enjoint d'aller trouver de sa part le commissaire Rotoli à Prossedi, et de l'amener dans la montagne en le guidant. Il était, en ce moment, une heure après le coucher du soleil. Le berger parti, Decesaris discute et arrête, avec les cinq compagnons qui lui restaient, le procédé le plus sûr et le plus facile pour immoler le malheureux Masocco. Decesaris devait commencer par prendre le bras du commissaire, comme pour lui parler à l'écart et en secret; et Massaroni devait entamer, de son côté, la conversation avec Louis Masocco. Alors, Louis d'Angeli devait décharger son fusil dans le flanc droit de cette malheureuse victime, de manière à ne blesser personne d'autre; et, aussitôt, laissant le commissaire pleurer tout à son aise sur le cadavre de Masocco, tous les brigands devaient s'esquiver sans tirer d'autre coup de fusil. Cela convenu, Decesaris conduit ses compagnons dans un bois d'oliviers, sous les murs mêmes de Prossedi, et les y place en sentinelles. C'était précisément là qu'il avait donné rendez-vous au berger.

Cependant, le commissaire avait fait venir Masocco à Prossedi, mais sans lui en révéler le motif. A l'arrivée du berger, il le fait appeler chez lui, et lui déclare enfin l'entrevue qu'il avait eue dans le bois de San-Lorenzo avec Decesaris et Massaroni, la résolution prise par

ceux-ci de trahir la bande des Sonninais, ainsi que leur insistance pour obtenir un renfort. Louis Masocco devine aussitôt la malice de cette machination, et dit au commissaire: « Monsieur, ce ne sont pas les Sonninais que « Decesaris et Massaroni vont tuer, mais c'est bien « moi-même, votre serviteur; car, dans toute la province, « il n'y a que moi seul capable de leur faire du mal, et, « après ma mort, ils n'ont plus rien à craindre. » Mais Rotoli, lui reprochant son pressentiment comme une erreur, et lui faisant un geste impératif, lui prescrit d'aller s'armer pour le suivre lui-même au rendez-vous des brigands. Louis Masocco lui dit alors: « Monsieur « le commissaire, je dois la vie au Gouvernement, et « j'ai juré de la sacrifier pour lui prouver ma recon- « naissance. Tout ce que je regrette, c'est d'avoir à la « perdre par trahison et sans aucune utilité. Me voici « prêt à suivre vos pas. Vous reviendrez peut-être, mais « pas moi! Vous connaissez assez la haine des brigands « contre ma famille; ainsi, après ma mort, prenez pitié « de ma malheureuse femme! »

Ayant dit cela, Masocco court prendre ses armes, et rencontre en même temps son frère et ses quatre beaux-frères, tous archers. Ceux-ci, étonnés de le voir sous les armes à une heure aussi tardive, s'arment aussitôt eux-mêmes pour le suivre malgré lui, et sans le consulter. Précédé par le berger, le commissaire sort avec lui de Prossedi, du côté de la montagne; les cinq archers les suivaient, à leur insu, à quelques pas de distance. Tout-à-coup, une voix retentit; c'était celle de Decesaris qui s'écrie dans l'obscurité: « Monsieur le commissaire, « pourquoi amenez-vous ici la force armée? » Averti

ainsi de la présence des cinq archers, Rotoli se retourne de leur côté, et leur enjoint avec un ton menaçant de se retirer aussitôt. Ceux-ci font semblant d'obéir à cet ordre, mais ils vont se cacher un peu plus loin, protégés par la nuit sombre. Prenant alors Masocco par le bras, le commissaire pénètre dans le bois d'oliviers. Decesaris l'aborde et le tire à l'écart, sous prétexte de lui reprocher l'intervention de la force armée qui l'avait suivi; en même temps, Massaroni entamait la conversation avec Louis Masocco. Soudain, le novice Louis d'Angeli, s'approchant de Masocco, lui décharge son fusil dans le flanc droit; celui-ci tombe mourant à terre avec un cri lamentable. Aussitôt, le brigand Dominique Panni accourt pour s'emparer du fusil à double canon resté dans les mains de la victime; mais cette témérité lui coûta cher! A la vue de la lumière du coup tiré contre Masocco, et à l'éclat de son cri déchirant, les cinq archers restés en arrière déchargent eux-mêmes leurs fusils dans cette direction; une balle vient frapper au front l'insensé Panni, et le renverse mort sur le cadavre de Masocco; une autre balle atteint à l'oreille le malheureux commissaire, en face même de Decesaris, et le renverse également sans vie; les cinq brigands qui restaient s'enfuient précipitamment sans riposter.

Massacre des familles innocentes de Decesaris et de Vittori, à Prossedi. (14 août 1849).

Les cinq archers étaient bien sûrs de la mort de Masocco, mais ils ignoraient les résultats de leur décharge. Ils rentrent donc en pleurant à Prossedi; et, rencontrant le lieutenant Pierre Avarini, ils lui racontent l'aventure, en déclarant que Rotoli était resté entre les mains des brigands. L'attachement que ce lieutenant avait pour le commissaire, le pousse à s'assurer

immédiatement un gage capable de garantir sa vie. Dans ce but, il se rend dans la famille de Decesaris déjà couchée, (car il était minuit), et en arrête tous les membres grands ou petits. Il fait de même à l'égard de la famille d'Antoine Vittori, et les fait tous traîner à la prison au nombre de 13 individus, parmi lesquels se trouvaient des vieillards, des petits enfants, des jeunes filles, et la femme de Decesaris enceinte de huit mois.

Le jour venu, le lieutenant, accompagné des cinq archers, se transporta sur le théâtre de cette tragédie, et se réjouit d'abord en voyant un brigand étendu mort sur le cadavre de Masocco. Mais, en tournant ses regards d'un autre côté, il aperçut également le cadavre du commissaire Rotoli. Ce spectacle l'exaspéra, et il jura de le venger. Il fit alors porter à l'église les corps de Rotoli et de Masocco, et couper la tête du brigand en abandonnant son cadavre aux vautours.

Rentré à Prossedi, Avarini était allé sur-le-champ demander la clef de la prison au maréchal de la gendarmerie, sous le prétexte de conduire lui-même les nouveaux prisonniers à Frosinone. Ce maréchal, devinant le féroce projet du lieutenant, avait refusé de lui remettre cette clef; mais l'impérieux Avarini la lui arracha avec violence, et courut à la prison, pour en retirer tous les individus qu'il y avait fait jeter la nuit précédente. Cependant, le gouverneur Alexandre Papi avait été informé de ce qui se passait, et accourut lui-même pour prévenir le malheur; mais son autorité demeura méconnue. Les infortunés prisonniers n'entrevoyaient que trop bien leur sort! Un jeune garçon de

dix ans, fils de Decesaris, ayant dit en pleurant à sa mère qu'il avait oublié un de ses souliers dans la prison, celle-ci lui avait répondu : « Laisse là ton soulier, mon « enfant; ne vois-tu pas que nous allons mourir? » L'ordre annoncé par Avarini, de conduire cette troupe de prisonniers à Frosinone, avait trompé et calmé la population. Mais, dès qu'on les vit sortir de la ville par le côté de l'ouest, au lieu du côté de l'est, chacun se douta du dessein sanguinaire d'Avarini, et l'on fit sonner le tocsin. Craignant alors la fureur du peuple, Avarini s'empressa d'égorger lui-même la femme de Decesaris enceinte de huit mois, ainsi que son jeune fils; et tous les archers se mirent à massacrer les autres malheureux prisonniers. Couverts ainsi et souillés de sang innocent, Avarini et ses complices allèrent ensuite se livrer eux-mêmes aux mains de l'autorité. Les complices furent rendus à la liberté, et le lieutenant seul fut condamné à une détention perpétuelle, avec une solde de neuf écus par mois. Mais, deux ans après, il se voyait délivré par une grâce souveraine, et replacé dans son emploi avec le même grade.

L'opinion, que le commissaire Rotoli avait été tué par les brigands, subsiste encore aujourd'hui; cependant je puis assurer que le drame se passa comme je l'ai raconté, parce que je l'ai appris de la bouche même d'un témoin, avec lequel j'ai vécu quelque temps. Ce témoin était le brigand Michel Feodi, qui mourut dans la montagne en 1825. Il avait assisté au meurtre de Masocco; et, connaissant ainsi tous les détails de cette affaire, il pouvait d'ailleurs en parler sans crainte et sans détour. Quand même le meurtrier de Rotoli eût été

un brigand, cette circonstance n'eût modifié en rien la situation du brigandage et de ceux qui l'exerçaient. Michel Feodi affirmait donc que les brigands n'avaient, dans cette occasion, tiré qu'un seul coup de fusil, celui qui tua Masocco, et qui ne pouvait atteindre le commissaire; attendu que, dans la précaution prise exprès pour épargner la vie de ce dernier, Louis d'Angeli, chargé de l'exécution, avait été placé entre le commissaire et Masocco, le dos tourné du côté du premier et la face du côté du second.

La mort de Masocco affligea le Gouvernement et beaucoup d'autres personnes, il est vrai; mais l'extermination des deux malheureuses familles consterna et désola toute la province, y compris même les ennemis de Decesaris et de Vittori, parce que l'innocence des victimes était trop connue.

Exaspération et féroces représailles de Decesaris et de Vittori.

Decesaris avait été, avec Massaroni, passer le reste de cette nuit fatale sur le territoire de Carpineto, où il rencontra la bande des Sonninais. Ce fut là qu'il apprit, le lendemain soir, l'affreuse nouvelle de la mort de son père, de sa mère, de sa femme, et de tous ses parents immolés par Avarini. Michel Feodi m'a raconté lui-même la scène navrante que causa cette nouvelle, et dont il fut aussi le témoin. Decesaris, au désespoir et versant des larmes amères, maudissait avec rage son évasion des galères de Civita-Vecchia. Au milieu du silence de ses compagnons consternés, il poussait des cris déchirants en invoquant, tantôt le nom de son père, tantôt le nom de sa mère, tantôt le nom de son fils! Quant à Antoine Vittori affligé du même malheur, il ne

répandit pas une seule larme, ne proféra pas la moindre plainte! Mais rien n'indique que, sous cette froide contenance, il n'ait pas ressenti l'émotion et la blessure naturelles d'un pareil coup, plus vivement encore que Decesaris.

La nuit survenue, Decesaris et Vittori quittèrent la bande pour retourner sur le territoire de Prossedi; mais, craignant quelque coup désespéré de leur part, Massaroni voulut les accompagner, de manière que la bande des cinq brigands était reconstituée. Le premier soin de Decesaris, fut de brûler tous les biens de sa famille. Comme il était nuit, il trouva tous ses buffles renfermés dans une cabane; il y mit le feu et les brûla tous. Antoine Vittori possédait lui-même une belle maisonnette dans la campagne; elle était alors remplie de foin, que sa famille y avait entassé pour la nourriture des bœufs pendant l'hiver. Tout fut aussi brûlé par lui; après quoi, il égorgea encore les brebis et les bœufs de son père. Ensuite, les deux brigands incendièrent une belle villa appartenant à Alexandre Papi, gouverneur de Prossedi, pour se venger à son égard, de ce qu'il n'avait pas opposé son autorité à l'entreprise cruelle de l'impérieux lieutenant Pierre Avarini. Après ces dégâts, ils se rendirent dans un moulin, où ils tuèrent enfin deux meuniers et trois paysans occupés à moûdre du grain.

Pendant les mois suivants, Decesaris et Vittori ne passaient pas un seul jour sans immoler quelque malheureux; mais ils choisissaient toujours leurs victimes parmi les habitants de Prossedi, comme pour les punir

de n'avoir pas empêché le massacre de leurs familles. La terreur régnait donc partout ; et lorsque les paysans sortaient de leur maison pour aller travailler dans la campagne, ils avaient soin d'embrasser leurs femmes et leurs enfants, comme s'ils ne devaient plus les revoir. Le bruit courait que Decesaris, pour venger sa famille, *s'était revêtu du tablier de boucher*. Aussi, le Gouvernement avait-il élevé jusqu'à trois mille écus la mise-à-prix de sa tête. Massaroni lui-même crut devoir lui faire des remontrances au sujet de ces cruautés, en lui objectant que sa vengeance était injuste, puisqu'elle ne tombait que sur des victimes innocentes.

Pour éloigner Decesaris du théâtre du massacre de sa famille, Massaroni l'entraîna dans le royaume de Naples. C'est là qu'il vit un jour passer à cheval un monsieur escorté par des archers, parmi lesquels il distingua un des meurtriers de sa famille. Aussitôt, Decesaris quitte la bande sans rien dire, se porte à la rencontre de ces archers, renverse à terre d'un coup de fusil celui qu'il avait reconnu comme son ennemi, en mettant les autres en fuite, tire son poignard, arrache le cœur de sa victime et le mange tout cru ! Voilà pourquoi on disait : *qu'il dévorait de la chair humaine.*

Blessure horrible et guérison extraordinaire de Massaroni.

Vers cette époque, Alexandre Massaroni fut blessé presque mortellement sur le territoire de Vallecorsa. Se croyant en sûreté, il était en train de fredonner quelque chanson, appuyé contre un arbre. Une balle de fusil vint à l'improviste frapper la plaque d'argent de sa cartouchière, et, glissant sur le côté, lui percer le ventre et les intestins. Arraché des mains de la force

armée par ses compagnons, il fut porté par eux dans le royaume de Naples, où il demeura gardé et caché pendant plus d'une année. Ce fut vraiment un miracle de la nature, qu'il ait pu se guérir d'une blessure si grave!

Fin tragique de Decesaris. (Mars 1820).

Dans le courant du mois de mars 1820, Decesaris se retrouvait un jour dans le bois d'oliviers voisin de Prossedi; et, pendant qu'il dormait, un de ses compagnons s'avança sur la route, pour s'entretenir avec une jeune fille qui était son amante. A ce moment, vinrent à passer deux gendarmes à cheval, sur lesquels ce brigand tira un coup de fusil sans les atteindre; après quoi, il se réfugia précipitamment dans le bois d'oliviers. Decesaris avait entendu la détonation; il en demande l'explication; et, aussitôt, il ordonne à ses compagnons de rassembler à la hâte tous leurs effets, pour déguerpir et le suivre au sommet de la montagne, qui s'élevait entre ce bois et la commune de Prossedi. Il se met lui-même à leur tête pour les diriger de ce côté. Pendant cette marche, les deux gendarmes avaient éperonné leurs chevaux; et deux minutes après, ils étaient rendus dans la ville de Prossedi racontant leur aventure. Il se trouvait là un grand nombre de gendarmes et d'archers tout armés (car la force armée ne quittait jamais ses armes). Un archer, nommé Ciaffotto, s'écria aussitôt : « Que celui qui a de bons jarrets, me suive sur « la cîme de cette montagne! » en indiquant l'endroit même que Decesaris avait choisi pour refuge. De tous ceux qui suivirent Ciaffotto dans cette entreprise, un seul gendarme put arriver avec lui au sommet de la montagne. Parvenus là tous deux, ils aperçoivent Decesaris s'ap-

prochant d'un autre côté, mais marchant avec le calme et la négligence d'un homme qui se croyait sûr de ne pas être devancé et surpris. Ils le laissent donc venir à bonne portée; et, soudain, ils déchargent sur lui leurs deux fusils à la fois. Sous leurs coups, Decesaris tombe à la renverse et raide mort, mais dans un endroit où ses meurtriers ne pouvaient plus le découvrir, sans changer de place.

Réjouissances publiques et regrets secrets occasionnés par la mort de Decesaris.

Telle fut la fin du redoutable Decesaris! Avant sa condamnation à trente ans de galères, ce n'était pas un homme sanguinaire ni entièrement pervers. Mais son évasion et le massacre de ses parents, en avaient fait un véritable tigre. Les trois mille écus, promis pour la mise-à-prix de sa tête, furent partagés entre tous les membres de la force armée de la province; mais les deux auteurs immédiats de son meurtre furent récompensés par une bien plus grande part et la collation d'un grade. Chacun d'eux revendiquait l'honneur d'avoir tiré le premier sur Decesaris, particulièrement le gendarme. Pour éclaircir cette question, la délégation envoya une commission sur le théâtre même de l'action. Il fut constaté que le cadavre de Decesaris avait reçu deux coups, tous les deux mortels; l'un dans le front, l'autre dans la poitrine. Il fut reconnu aussi que les deux coups avaient dû frapper la victime au même instant, et sans aucun intervalle; car, dans le cas contraire, le premier coup suffisant pour la tuer et la renverser, le second n'aurait pu l'atteindre. Grandes et nombreuses furent les réjouissances de la force armée dans la province! Bien de la poudre fut brûlée à cette occasion! Mais, à côté de ceux qui riaient de cette catastrophe,

bien d'autres la déploraient en secret, parce que Decesaris répandait l'argent à pleines mains; et l'on pouvait dire de lui, comme de Gasbaroni, qu'il le dérobait pour les autres et non pour lui-même. Decesaris avait, par ses prises, réalisé des trésors plus grands que ceux des autres brigands; mais, autant qu'on peut le supposer d'après son caractère, il n'a pas dû en laisser beaucoup de cachés ou d'enfouis.

Nouvelle trahison entre brigands. (1820).

Pendant l'année 1820, mourut par suite d'une trahison, un des brigands les plus féroces, nommé Mathieu Soli, de Castro. Il avait exercé d'abord le métier d'archer, lorsqu'en 1816, il lui arriva de tuer un autre archer, ce qui le fit proscrire. Mais alors, comprenant que les brigands le tueraient s'il se joignait à eux, il prit le parti d'exercer le brigandage pour son propre compte; et, durant plus d'un an, il resta ainsi seul, en commettant beaucoup de meurtres, et recueillant bien des tributs d'argent levés sur les gens auxquels il faisait redouter ses vengeances. Tant d'exploits criminels, finirent par lui gagner la confiance des brigands, et lui permettre de partager l'existence et les entreprises de Masocco, de Decesaris, de Massaroni, et des deux frères Gasbaroni. Mais, ayant été obligé de se séparer pour un arrangement d'affaires dans le royaume de Naples, il se laissa surprendre et trahir par quatre brigands de la même contrée, qui le massacrèrent sur le territoire de Casalvero.

Au mois d'août 1820, Janvier Gasbaroni, retiré avec sa bande dans les montagnes de Tagliacozzo, avait expédié à Rome le chef des bergers du chevalier

Mingacci, pour obtenir de celui-ci de la poudre et autres munitions. Ce chevalier s'empressa de s'exécuter, en lui envoyant tout ce qu'il avait réclamé. Mais, en même temps, il fit avertir Janvier Gasbaroni que, si lui et ses compagnons désiraient obtenir leur grâce, il se chargerait de leur procurer ce bienfait. Sur leur réponse affirmative, Mingacci en fit la proposition au Secrétaire d'Etat ; et celui-ci confia au religieux Louis Lucatelli la mission d'aller recevoir la capitulation de toute la bande, et de l'interner à Terracine, ainsi que je le raconterai dans la deuxième partie de ces Mémoires.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

(1820).

Aventures de Gasbaroni et de son beau-frère De Paolis pendant leur exil. — Heureuses conditions de l'existence matérielle de Gasbaroni à Cento. — Chagrins de sa femme et son accouchement.— Libéralités des autorités et sarcasmes de la population à l'égard de Gasbaroni.

Conduite désordonnée de De Paolis à Comacchio. — Son emprisonnement préventif, et son transfèrement à Ferrare. — Son projet de fuite. — Gasbaroni abandonne sa famille pour le suivre. — Arrivée et séparation des deux fugitifs devant Bologne. — Dissertation sur les circonstances de cette séparation. — Meurtre de la comtesse Mariscotti. — Arrestation et exécution de De Paolis. — Destinée et fin lamentables des femmes et enfants de Gasbaroni et de son beau-frère.

Pénible retour de Gasbaroni dans la province de Frosinone. —Circonstances qui amènent et accompagnent la capitulation de son frère Janvier. — Mission officielle donnée au religieux père Louis Lucatelli, pour engager les brigands à déposer les armes.

Aventures de Gasbaroni et de son beau-frère De Paolis pendant leur exil.

Avant tout, je préviendrai mon lecteur que tout le récit de ce premier chapitre, concerne des faits arrivés dans la Romagne et dans le Ferrarais, régions très éloignées de la province de Frosinone. Je n'ai donc pu obtenir, pour les raconter, d'autres renseignements que les assertions de Gasbaroni lui-même; tandis que, pour les autres époques et les autres circonstances de cette

histoire, je n'ai jamais manqué de lumières et de renseignements empruntés à des sources différentes, et que j'ai pu ainsi analyser, comparer et contrôler, avant de les écrire. C'est avec ces ressources et ces précautions, que je puis me flatter de n'avoir établi qu'un récit conforme à la vérité, et à mon but d'éclairer le lecteur.

Heureuses conditions de l'existence materielle de Gasbaroni, à Cento.

Antoine Gasbaroni m'a toujours raconté, qu'à son arrivée dans la ville de Cento, il fut conduit chez le gouverneur qui lui assigna, comme demeure provisoire, une chambre payée par la commune dans une hôtellerie. Selon lui, il fut pourvu immédiatement de tous les objets nécessaires à son existence; et, comme il se trouvait très satisfait de cette installation, le gouverneur consentit à l'y maintenir jusqu'au jour de sa fuite, qui n'arriva que dix-huit mois après. Dans cette hôtellerie, il n'avait d'autres frais à payer, que ceux de la nourriture pour lui et pour sa femme. Cette dépense, il pouvait aisément la supporter avec la pension de trente sous par jour, ou neuf écus par mois, que le Gouvernement lui faisait ponctuellement servir. S'il avait bien comparé une pareille situation avec son existence antérieure, et même avec son ancien métier de pâtre, il aurait dû en remercier le ciel. En effet, que pouvait-il désirer de plus? De quoi avait-il encore besoin? C'est une chose dont il convient sincèrement lui-même ; mais il ajoute que, dans les premiers jours, il souffrait beaucoup de ce triste isolement dans un pays étranger et inconnu, où lui et sa femme n'avaient aucune relation, et dont la langue même ne leur était pas facile à comprendre.

Son affliction était encore doublée par celle de sa femme, qui ne pouvait se consoler de l'éloignement de sa patrie et de sa famille. Pour lui personnellement, cet isolement ne dura pas longtemps, parce qu'il réussit à se faire des amis plus ou moins sincères. Mais sa femme se voyait tristement obligée, à renoncer aux habitudes que lui avait données l'éducation plus libre de nos pays, et à se tenir toujours renfermée dans sa chambre ; à cause des préjugés de cette nouvelle contrée, où l'on faisait presqu'un crime à une femme d'accompagner son mari dans les cabarets, et même dans les promenades. Elle finit cependant par gagner l'amitié de la maîtresse du logis, et par retrouver plus de calme en devenant enceinte. Elle accoucha bientôt d'un enfant mâle, dont la naissance lui rendit toute sa gaieté. La jeune mère semblait avoir retrouvé dans cet enfant sa patrie et sa famille, et dans ses petites caresses de quoi combler le vide de son cœur. Malheureuse femme !... Vous ne vous doutiez pas alors, qu'avant peu de temps, le mari, l'enfant, et la vie même, vous seraient enlevés ! A l'occasion de cet accouchement, le gouverneur fit à Gasbaroni, en dehors de sa pension, un cadeau de six écus destinés à lui procurer tout ce qui lui était nécessaire en pareille circonstance. L'évêque de Cento le fit même appeler chez lui, et lui donna, avec les conseils les plus bienveillants, un secours en monnaie de la valeur de 32 *paoli* (3 écus, 20 baïoques).

Chagrins et accouchement de la femme de Gasbaroni.

Pendant qu'il était l'objet de ces libéralités de la part de ces hauts personnages, Gasbaroni se voyait en même temps l'objet des injures et des sarcasmes de la populace, et cela presqu'en face. « Regardez cet homme,

Bienveillance des autorités, et sarcasmes de la populace, à l'égard de Gasbaroni.

« disait-on ; il a ravagé et désolé le monde, et mainte-
« nant on le récompense par une pension de neuf écus
« par mois ! » Mais d'autres répondaient alors :« Laissez
« seulement mourir cet étourdi de Pie VII, et vous
« verrez que ce malandrin expiera tout sur un gibet !»
Ces vilains propros de la populace affligeaient Gasbaroni qui s'en plaignit au gouverneur. Celui-ci l'exhorta à mépriser ces insultes dictées par l'envie, en lui promettant toute sa bienveillance et lui garantissant sa protection. Malgré la défense faite à Gasbaroni de sortir de la ville, sous peine de trois années de galères, le gouverneur lui permit d'aller travailler dans les digues du Pô, où il pouvait gagner encore trente-cinq sous par jour ; ce qui, ajouté aux trente sous que lui donnait le Gouvernement, aurait pu lui constituer une solde égale à celle d'un officier. Mais, dès le premier jour, Gasbaroni fut obligé de renoncer à ce travail, parce qu'il lui occasionnait des ampoules aux mains.

Conduite désordonnée de De Paolis, à Comacchio.

Ange De Paolis, interné à Comacchio, y menait alors une existence toute différente de celle de son beau-frère. Passionné comme il était pour le jeu des cartes, il y passait des journées entières dans des cabarets. Il jouissait de la même pension que Gasbaroni, mais il avait à nourrir trois enfants et sa femme encore enceinte. N'ayant pas imité la prodigalité de son beau-frère, il avait rapporté de la montagne assez d'argent pour s'adonner à la boisson, au jeu, et à d'autres divertissements. Voilà pourquoi sa conduite éveillait la critique de la police. Ayant toujours de l'argent en poche, il payait assez régulièrement quand il perdait au jeu, mais, en revanche, il lui arrivait sou-

vent de ne pas être payé quand il gagnait lui-même; et alors, à défaut d'argent, il se dédommageait par des coups de bâton sur le dos du perdant. Sa femme pleurait toujours sans oser lui adresser des reproches, de peur de se voir elle-même bâtonnée.

Emprisonnement préventif de De Paolis et son transfèrement à Ferrare

Un jour, on trouva dans les fossés de Comacchio, le cadavre d'un pêcheur dont l'assassin restait inconnu. Mais, à cause d'une querelle que ce pêcheur avait eue antérieurement avec De Paolis, les soupçons se portèrent sur ce dernier et le firent emprisonner. Après six mois de détention préventive, son innocence fut reconnue et la liberté lui fut rendue. Pendant cet intervalle, sa famille avait continué de jouir de la même solde de neuf écus par mois. Cette circonstance prouvait assez que les tribunaux agissaient toujours avec justice et sans prévention. De Paolis aurait dû comprendre lui-même, qu'en menant une conduite honnête et régulière, il n'aurait eu aucun sujet de crainte ou d'inquiétude; car il jouissait, comme tous les autres, de la protection des lois. Malgré son innocence reconnue dans le meurtre précité, il restait toujours dans la population quelques vagues soupçons contre De Paolis, et ces soupçons suffisaient pour entraîner de fâcheuses conséquences. Pour les prévenir, le Gouvernement le retira de Comacchio. et lui assigna une nouvelle demeure à Ferrare où il fut conduit. Sans avoir jamais connu De Paolis, je puis assurer qu'il était fort bien tourné de sa personne et rempli de courage, étant alors âgé de 27 ans. Mais on peut dire que ce courage était plutôt une folie, car il ne calculait rien et ne connaissait plus de danger. Je n'insisterai pas davan-

tage sur ce point, mon devoir étant d'écrire simplement la vérité et de laisser au lecteur ses appréciations.

Projet de fuite formé par De Paolis.

Amené à Ferrare, De Paolis y retrouva Pierre Rinaldi dont j'ai parlé plus haut, et lui demanda comment il était traité par les habitants. Celui-ci ayant répondu qu'il n'avait aucun sujet de plainte, De Paolis haussa les épaules en voulant lui faire comprendre ainsi: *qu'il était trop jeune pour connaître et distinguer le bien et le mal.* Puis, il commença à représenter au jeune homme, dans une foule de détails, les misères et le mépris que leur attirait leur condition d'étrangers dans cet exil. Avec l'influence qu'il exerçait sur lui par son âge plus avancé, il réussit peu à peu et par degré, à l'attirer dans ses filets; c'est-à-dire à lui persuader d'abandonner tout à la fois, Ferrare, sa famille, la liberté, et la pension du Gouvernement. Le séducteur, ayant triomphé de l'hésitation du jeune Rinaldi, songea aussi à rallier à son projet son beau-frère Gasbaroni; et, dans ce but, il se servit d'un confident Ferrarais, qu'il envoya à Cento pour sonder ses dispositions à cet égard. La proposition apportée par ce confident fit frémir Gasbaroni; du moins, c'est ce qu'il assure lui-même. Mais, comme on n'est pas obligé de s'en rapporter aveuglément à ses déclarations, je passerai vite sur l'article de ses émotions et de ses sentiments, pour traiter seulement celui de ses actions. Après différents voyages du confident, De Paolis se décida à acheter trois fusils et des munitions qu'il fit porter en dehors de la ville, et dans l'après-midi du 20 août 1820, il sortait de Ferrare avec Pierre Rinaldi. Précédés par le même confident, ils prirent tous deux la route

de Cento où ils arrivèrent avant la nuit; mais, se gardant bien d'entrer, ils envoyèrent seulement le confident chez Gasbaroni, pour l'avertir et l'appeler auprès d'eux.

Gasbaroni abandonne sa famille pour s'enfuir avec son beau-frère. (20 Août 1820)

Gasbaroni raconte encore aujourd'hui les circonstances de cette fatale soirée. Il se trouvait en conversation avec quelques citoyens devant son auberge, lorsqu'il vit apparaître le confident Ferrarais. Il comprit aussitôt le motif de son voyage; et, malgré sa répugnance à suivre les conseils de son beau-frère, il se décida à aller le le trouver, dans l'espoir de le faire rentrer en lui-même et de le faire renoncer à son malheureux projet de fuite. Rentrant donc chez lui, il se contenta d'embrasser son fils dans les bras de sa mère, et prétextant le besoin de sortir pour quelques moments, il suivit le confident en dehors de la ville. A la vue de ses deux amis tout armés, il frémit d'horreur, pensant qu'ils avaient déjà commis quelque crime. Mais, rassuré à ce dernier égard, il commença à respirer, et à leur objecter les difficultés de leur retour dans la province de Frosinone, les malheurs qu'ils allaient attirer sur eux et sur leurs pauvres familles, et finit par les exhorter à rentrer dans Ferrare.

De Paolis allégua à son tour des raisons tout opposées. Il ajouta que le confident Ferrarais s'était engagé à les guider jusqu'à La Cattolica ; qu'une fois là, il n'y aurait plus pour eux de difficulté à gagner Frosinone; et enfin, que le temps favorable était venu, de se venger du mal que le Gouvernement leur avait fait en les exilant si loin de leur patrie. Le regret de cet exil était si vif chez Gasbaroni, qu'il se laissa persuader et s'engagea à les suivre lui-même, à condition, qu'au lieu de la route de

La Cattolica, on prendrait celle des montagnes qui séparent la Toscane des États-Pontificaux, pour arriver plus rapidement et plus directement dans les environs de Rome. De Paolis se rendit à ce dernier parti; et alors, Gasbaroni prit son fusil et les suivit. Tous les trois fugitifs et le confident se dirigèrent vers Bologne.

Je viens de raconter cette affaire, comme la rapporte Gasbaroni ; mais, si De Paolis et Rinaldi vivaient encore aujourd'hui, qui sait la manière dont ils pourraient la raconter? Puisqu'ils sont morts, il faut renoncer aux détails qu'ils auraient pu nous procurer, ainsi qu'aux renseignements du confident Ferrarais, lequel mourut lui-même dans les prisons de Ferrare à la suite de cette entreprise, comme il m'a été affirmé par un de ses frères nommé Soffi, condammé aux galères de Civita-Vecchia, où je l'ai connu.

Arrivée et séparation des fugitifs devant Bologne.

Le lendemain, les fugitifs étaient auprès de Bologne. Pour manger, ils se rendirent dans une maison de campagne, où un vieillard s'écria en les voyant : « Vous « êtes sans doute les fugitifs qu'on dit évadés depuis hier « de Ferrare et de Cento. » Puis, en considérant leurs armes, il ajouta avec un ton de pitié: « Qu'allez-vous « faire de ces armes? Oh! mes amis, imitez mon exemple, « et jetez-les loin de vous ; c'est pour vous le seul moyen « d'éviter la mort quand vous serez repris. » Un pareil discours éveilla les craintes de Gasbaroni, parce qu'il ne pouvait pas comprendre comment ce vieillard avait appris si vite leur fuite. Mais De Paolis ne songeait qu'à se régaler. Il acheta donc deux canards à ce bonhomme; et pendant qu'il les déplumait, celui-ci leur préparait

des vermicels. Environ à une heure de l'après-midi, les cloches se mirent à sonner. Gasbaroni, toujours défiant, demanda au vieux pourquoi l'on sonnait ainsi à une heure si avancée. Il répondit : « C'est probablement à « cause d'un incendie éclaté dans la ville, ou bien parce « que vous avez été découverts par ici. Toujours est-il, que « la cloche que vous entendez est bien celle de l'alarme. » Sur cet avis, Gasbaroni engagea son beau-frère à détaler au plus vite et sans manger ; mais celui-ci se fâcha, en le traitant de lâche. Piqué de ce reproche, Gasbaroni s'éloigne seul, jette son fusil suivant le conseil du vieillard, et s'engage, à gauche de la ville, dans les montagnes qui séparent la Toscane de la Romagne. Après seize jours d'une pénible marche, presque toujours pendant la nuit, et par des chemins affreux et inconnus, il arrivait enfin sur les montagnes de Carpineto, dans la province de Frosinone, mais ayant les pieds tout meurtris.

Dissertation sur les circonstances de cette séparation.

Tel est le récit de Gasbaroni. Pour le vérifier, j'ai essayé moi-même de rassembler tous les autres documents possibles ; et en 1845, le hasard m'ayant mis en relation, dans l'hôpital des galères de Civita-Vecchia, avec un certain Joseph Santini, natif de Sienne, mais ayant séjourné à Bologne en 1820, j'en tirai des détails parfaitement d'accord avec ceux de Gasbaroni, au sujet de la maison de campagne, du vieillard, des canards, des vermicels, et du son de la cloche. Santini ajoutait que cette sonnerie d'alarme, avait été occasionnée par un incendie survenu dans des charriots chargés de foin et remisés sous un portique, auquel le feu s'était communiqué. Mais il ne se trouvait plus

d'accord avec Gasbaroni, en prétendant, qu'au son de la cloche, les *trois* fugitifs avaient quitté la maison de campagne. En 1851, j'avais donné mon histoire, ou plutôt celle de Gasbaroni, à lire à un certain Gaëtano Scandelari, natif de Bologne, condamné dans la Rocca-di-Spoleto[1], homme instruit et lettré, alors âgé de cinquante-quatre ans. Celui-ci confirma le récit que j'avais écrit à ce sujet. Quant à la question de savoir, si les trois fugitifs avaient abandonné la maison de campagne ensemble ou séparément, il ne pouvait la décider, et se rangeait à l'avis de Santini.

Meurtre de la comtesse Mariscotti près de Bologne.

Ange De Paolis et Pierre Rinaldi avaient continué leur fuite du côté de l'Adriatique. Mais arrivés aux environs de Pérouse, ils furent arrêtés, et ramenés à Bologne pour y être décapités. Le crime qui leur valut cette condamnation à mort n'était pas leur évasion, mais bien un meurtre commis par eux sur la petite comtesse Mariscotti ; et voici dans quelles circonstances: En quittant la maison de campagne, ils traversèrent la grande route et y rencontrèrent un carrosse. Sur le siège, se trouvait assis un homme tenant un fusil entre les jambes ; De Paolis déchargea aussitôt le sien contre lui ; mais il le manqua, et le coup alla atteindre et tuer la petite comtesse assise dans l'intérieur. Ce fut pour ce meurtre, que De Paolis et Rinaldi eurent la tête tranchée sur la place de Bologne.

(1) La Rocca-di-Spoleto est une forteresse où Gasbaroni et ses compagnons furent transférés et emprisonnés, depuis le mois d'octobre 1849 jusqu'au mois d'août 1851. — (Voir le chapitre final).

Arrestation et exécution de De Paolis, à Bologne.

En racontant cette affaire de la même façon, les deux condamnés précités, Santini et Scandelari, ajoutaient seulement, qu'à Bologne, l'accusation de ce crime pesait sur les trois fugitifs à la fois. Renfermé dans les prisons de Bologne, De Paolis se rappela qu'il était père, ainsi qu'époux d'une femme vertueuse et infortunée. C'est pourquoi il demanda, avant son supplice, à voir le cardinal archevêque du diocèse, pour lui recommander sa famille. Celui-ci lui promit de tenir lieu de père à ces malheureux, et il tint parole; attendu qu'après la mort de De Paolis, il leur fit assurer la même pension que celle qu'ils avaient eue de son vivant. Le gros major Bini, qui commandait la place de Civita-Vecchia en 1839, raconta devant moi à Gasbaroni, qu'il avait lui-même assisté à l'exécution de De Paolis, et qu'il l'avait vu monter sur l'échafaud en fumant un cigare, et sans avoir les yeux bandés. Quant à Rinaldi, il y avait été porté presqu'à demi-mort d'avance.

Destinée et fins lamentables des femme et enfants de Gasbaroni et de son beau-frère.

La femme de Gasbaroni, se voyant abandonnée de son mari, fut saisie d'une fièvre violente, et mourut huit jours après à l'hôpital de Cento où elle avait été transportée. Son petit enfant avait été d'abord confié aux soins de sa tante Justine, à Ferrare; mais après l'exécution de De Paolis, sa veuve, ses quatre enfants, et le fils de Gasbaroni, furent transportés à Rome, où ce dernier petit enfant fut placé par ordre supérieur dans la maison des Orphelins. C'est là qu'il mourut lui-même au bout de cinq mois. La veuve de De Paolis continua, à Rome, de jouir de la même pension que son mari et d'un logement payé par le Gouvernement. J'eus l'occasion de voir cette jeune femme en 1825. Elle était

venue au fort St-Ange, avec ses jeunes filles, visiter Gasbaroni qui s'y trouvait alors renfermé. Elle était encore fort jolie, malgré ses malheurs, et bien digne d'une autre destinée! Quatre ans après; un jeune homme de notre province, domicilié à Rome, en devint amoureux et demanda à l'épouser. Mais elle refusa ce parti, en disant qu'elle ne se remarierait pas avant que ses filles ne fûssent elles-mêmes mariées. Cependant un autre prétendant se présenta à elle quelques mois plus tard; et, comme il était accompli sous tous les rapports, elle lui promit sa main. Cette préférence excita la jalousie du premier amoureux, lequel, par vengeance, tua cette malheureuse femme au milieu même de ses enfants. Ces infortunées orphelines, renfermées alors dans une maison de refuge, y moururent toutes l'une après l'autre à la suite de maladies. La dernière à mourir, fut l'aînée, qui avait ouvert une correspondance avec son oncle Gasbaroni, J'ai pu lire toutes ses lettres qui étaient déchirantes, surtout quand elle parlait de sa famille et de sa destinée! Sa mort, causée par une affection pulmonaire, arriva en 1844.

Pénible retour de Gasbaroni dans la province de Frosinone. (1820).

Parvenu sur le territoire de Carpineto avec les pieds tout meurtris, Antoine Gasbaroni se rendit chez un berger, son ancien ami, qui le cacha dans les bois et le nourrit jusqu'à sa parfaite guérison. Dans cette retraite, il se faisait raconter par le berger toutes les aventures survenues dans la province pendant son absence; c'est-à-dire: la mort de Louis Masocco et du commissaire Rotoli, la fin tragique des familles de Decesaris et de Vittori égorgées par le lieutenant Avarini, etc., etc. Il apprit aussi du même berger, que son frère Janvier Gas-

baroni se trouvait avec toute sa bande dans la ville de Terracine, en traité d'amnistie avec le religieux Père Louis Lucatelli, commissionné dans ce but par le Secrétaire d'État ; et voici dans quelles conditions cette amnistie avait été donnée.

Circontances qui amènent et accompagnent la capitulation du frère de Gasbaroni. (Eté de 1820).

Pendant l'été de 1820, Janvier Gasbaroni battait avec sa bande les montagnes de Tagliacozzo, de Subiaco, et de Cappadocco, qui font partie des Apennins. Il y rencontra les troupeaux du chevalier Mengacci, négociant romain ; et, comme il manquait alors de toute espèce de munitions, il expédia à Rome le chef des bergers pour y acheter tout ce dont il avait besoin. Ce chef des bergers fit part de sa commission au chevalier Mengacci lui-même, lequel s'empressa d'envoyer gratuitement à Janvier Gasbaroni tous les objets qui lui étaient nécessaires. Mais, en même temps, il lui fit dire que, si lui et ses compagnons étaient disposés à se soumettre, il n'avait qu'à lui envoyer une liste de leurs noms ; et qu'alors lui, chevalier Mengacci, se chargerait de leur faire obtenir la grâce souveraine auprès de la secrétairerie d'État.

Mission officielle donnée au religieux Père Louis Lucatelli pour engager les brigands à déposer les armes.

L'ennui et le dégoût que Janvier Gasbaroni éprouvait alors de sa vie errante et criminelle, lui firent accepter avec empressement une pareille proposition. Il envoya donc aussitôt la liste demandée au chevalier Mengacci. Celui-ci en parla au Secrétaire d'État qui était encore le cardinal Gonsalvi. Cette Éminence délivra tout de suite un sauf-conduit au religieux Père Louis Lucatelli, natif de Ceprano, en lui prescrivant de se rendre dans la montagne sous la conduite du chef-berger, et d'accom-

pagner Janvier Gasbaroni et toute sa bande jusqu'à Terracine, où chacun d'eux devait trouver en arrivant sa grâce individuelle. Ce religieux suivit donc le berger sur les hautes montagnes des Apennins, exhiba aux brigands son sauf-conduit, et leur exposa les intentions de l'autorité supérieure à leur égard, en donnant son caractère sacerdotal comme garantie de sa parole. Janvier Gasbaroni connaissait toute la valeur de la parole du cardinal Gonsalvi. Il n'hésita donc pas à suivre le religieux avec tous ses compagnons. C'est ainsi qu'ils traversèrent, en plein jour et tout armés, la province de Frosinone toute entière, du nord-est au sud-ouest, en passant par les villes d'Anagni, Ferentino, Frosinone, Prossedi et Piperno. Dans cette dernière ville, ils passèrent même la nuit dans le palais du gonfalonier de la commune, couchés dans de bons lits, et après avoir soupé aux frais de la municipalité, sans que personne s'avisât de leur adresser un mot de mépris.

CHAPITRE II.

(1820).

Gasbaroni se remet en campagne et assomme un espion.— Son entrevue avec son frère Janvier et le père Lucatelli. — Motifs qui empêchent sa soumission et celle de Massaroni. — Démarches et éloquence inutiles du bon religieux. — Gasbaroni se joint à Massaroni devenu chef de bande. — Campement des brigands convoqués devant Terracine. — Ambition de Massaroni, et ses manœuvres secrètes contre l'influence du père Lucatelli.— Vittori et Minocci se rallient à la bande.

Amnistie de 1820. — Liste des seize amnistiés.— Publication officielle des noms et tableaux des brigands soumis et rebelles. — Nouvelles dispositions arrêtées par le Gouvernement. — Mise-à- prix de la tête de Gasbaroni et de ses compagnons. — Vigilance et représailles exercées par les brigands contre les traîtres et les dénonciateurs.

Gasbaroni se remet en campagne, et assomme un espion (1820.)

Ainsi que je l'ai déjà dit, Antoine Gasbaroni était arrivé sur le territoire de Carpineto avec les pieds tout meurtris. Après sa guérison, il prit congé du berger qui l'avait soigné, en le remerciant de tous ses services et lui promettant de le récompenser à la première occasion. Il est vrai que ce berger le méritait bien ; car il ne tenait qu'à lui de faire arrêter Gasbaroni, pendant qu'il était malade et désarmé. Avant de se mettre en campagne, Gasbaroni s'arma d'un gros bâton. Il tra-

versait ainsi un bois appartenant à la famille Pecci, situé entre Maenza et Carpineto, lorsqu'il rencontra un homme qui avait fait le métier d'espion à l'époque de la bande de Masocco. L'ayant bien reconnu, il l'assomma à coups de bâton, et l'enfouit en terre pour effacer les traces de ce meurtre. Combien de mouchards mériteraient aujourd'hui une pareille fin ! Et dire, que personne ne se donne la peine de les faire disparaître de la face du soleil ! ! Il y a, parmi mes camarades, des gens qui ont vu, deux ans après, le squelette de ce malheureux à la même place.

Entrevue de Gasbaroni avec son frère et le père Lucatelli, près de Terracine.

Arrivé auprès de Terracine, Antoine Gasbaroni se garda bien d'y entrer. Il fit seulement demander son frère Janvier, qui se trouvait là avec sa bande toujours armée, en attendant leurs grâces qui n'arrivèrent à Terracine qu'à la fin d'octobre. Ce retard avait été calculé par la Cour de Rome, dans l'espoir que Massaroni en viendrait aussi à déposer les armes, et dans l'intention d'envoyer alors toutes les grâces à la fois. Janvier Gasbaroni vint donc trouver son frère en dehors des murs de la ville, amenant avec lui le religieux Père Louis Lucatelli. Antoine Gasbaroni commença par prier ce religieux de lui faire obtenir la même faveur, en déclarant que, s'il avait quitté la ville de Cento où il était interné, ce n'était pas dans l'intention de recommencer le brigandage, mais seulement de se rapprocher de sa patrie. Pendant son discours, le religieux le regardait avec un air ironique; et au lieu de lui répondre, il tira simplement de sa poche une feuille imprimée, où il lui lut tout haut l'assassinat de la petite comtesse Mariscotti, tuée dans son carrosse auprès de Bologne

par les trois fugitifs de Cento et de Ferrare, ainsi que l'arrestation de De Paolis et de Rinaldi dans les environs de Pérouse. C'était, au dire de Gasbaroni, la première fois qu'il entendait parler de cette comtesse et de son assassinat. Il jura alors qu'il n'avait pas commis d'autre crime que celui de s'être enfui, ajoutant qu'il avait payé avec son propre argent tout ce qu'il avait consommé sur sa route. Gasbaroni n'avait certainement pas oublié le meurtre du mouchard ; mais il était sûr que personne ne pouvait s'en douter. Dès lors, le religieux promit d'écrire en sa faveur pour lui obtenir sa grâce ; mais il lui conseilla de ne pas entrer dans la ville de Terracine avant l'arrivée de la réponse de Rome.

Motifs qui empêchent la soumission de Gasbaroni et de Massaroni.

Toutefois, cette imputation du meurtre de la comtesse Mariscotti avait tellement effrayé Gasbaroni que, malgré son innocence, il jura en lui-même de pas se soumettre, quelle qu'avantageuse que fût l'amnistie qu'on pourrait lui offrir. Après le départ de son frère et du religieux, il songea à aller trouver la bande de Massaroni, pour unir à jamais son sort à celui de ce chef de brigands. En effet, Alexandre Massaroni était un des plus anciens camarades de Gasbaroni ; puisque son brigandage datait de 1814, et qu'il n'avait jamais déposé ses armes. Il était d'ailleurs très courageux, très entreprenant, et, sous tous les rapports, presque du même caractère que Gasbaroni. Seulement, sa vanité était extrême, ainsi que son ambition d'obtenir l'honneur du titre de *chef de bande*. Le lecteur pourra se rappeler qu'il avait refusé de se rendre à l'invitation du cardinal Gonsalvi, parce que la dépêche de cette Eminence mentionnait seulement le nom de Louis Masocco, et pas le

sien. Un autre motif pour lui d'irritation contre le Gouvernement, était d'avoir vu le religieux Lucatelli envoyé en mission auprès de Janvier Gasbaroni, et non auprès de sa personne. Ainsi, l'aiguillon de la jalousie l'empêchait de s'approcher de Terracine, où le religieux l'avait convoqué pour se soumettre.

Démarches et éloquence inutiles du bon religieux.

Le religieux dût donc se mettre lui-même en campagne, pour sonder les dispositions du récalcitrant, pour le gagner par la persuasion s'il était possible, ou tout au moins pour réussir à faire déposer les armes à quelques-uns de ses compagnons. Il choisit pour guide dans ce voyage Antoine Gasbaroni ; et tous deux, montés dans un carrosse, prirent la grande route de Naples. Arrivés à l'Epitafio, lieu qui sépare les Etats-Pontificaux du royaume de Naples, Gasbaroni pria le religieux de le faire descendre et de l'attendre sur la route, pendant qu'il irait chercher un berger qui se tenait à l'entrée de la Vallée Marina. Bientôt il revint auprès du religieux et l'invita à le suivre, parce qu'il connaissait déjà l'endroit où se trouvait la personne qu'il cherchait. Laissant alors le carrosse sur la route, ils se dirigèrent vers la retraite de Massaroni et de ses compagnons.

A l'apparition de son ancien camarade, ce chef de bande oublia les politesses qu'il devait au religieux, pour sauter au cou de Gasbaroni, et lui demander des nouvelles de sa santé, de ses aventures, et de mille autres choses. Ce ne fut qu'après ces tendres démonstrations, que Massaroni s'occupa du religieux et lui baisa respectueusement la main, en lui demandant les motifs de sa démarche; car il ne l'avait jamais vu, ni connu,

auparavant. Le religieux Lucatelli était un homme plein de science et d'éloquence ; il avait même une voix enchanteresse. Il répondit donc à la question de Massaroni, avec ces flots d'éloquence qui lui avaient fait une renommée dans toute la province, en lui faisant savoir que le Saint-Père lui-même l'avait envoyé à la recherche de ses brebis égarées. Puis, au milieu de toute la bande formée en cercle autour de lui, il commença à faire un tableau émouvant de toutes les peines, et de tous les dangers inséparables de ce métier de brigand. Passant ensuite de la vie présente à la vie future, il peignit les horreurs de l'enfer et les supplices réservés aux criminels qui meurent dans le péché. On peut se figurer l'émotion de l'auditoire, frappé par des images si vives ! Plusieurs auraient même déposé volontiers leur fusil pour prendre le froc, et pour achever le reste de leur vie au fond d'une grotte dans la plus rude pénitence. S'apercevant de ces dispositions, Alexandre Massaroni interrompit le religieux pour lui déclarer, qu'il se rendait à ses raisons, qu'il était tout prêt à accepter la grâce offerte par le Saint-Père, et qu'il irait déposer lui-même ses armes à Terracine dans l'espace de trois jours ; mais, que la nécessité d'arranger des affaires d'une grande importance, l'empêchait de le suivre immédiatement avec ses compagnons.

Gasbaroni se joint à Massaroni devenu chef de bande.

Le religieux dut ainsi retourner tout seul à Terracine, accompagné seulement jusqu'à son carrosse par le berger ; car Gasbaroni lui-même l'avait abandonné, en restant sur la montagne.

Quoique les paroles éloquentes du père Lucatelli

n'eussent pas changé le cœur endurci de Massaroni, leur effet était demeuré profondément gravé dans le cœur de plusieurs de ses compagnons, qui insistèrent auprès de leur chef pour l'engager à tenir la parole donnée au religieux, et pour se rendre à Terracine.

Campement des brigands convoqués devant Terracine.

Trois jours après, il s'approcha donc de cette ville; mais il n'y entra pas, et se campa dans un endroit appelé *Ritiro*, situé sur la montagne, au nord-est et à une distance d'environ un quart de lieue de Terracine. Il défendit rigoureusement à tous ses brigands de s'écarter, ou de pénétrer dans la ville ; toutefois, il avait permis aux paysans et à tous autres gens de venir à son campement. On vit ainsi s'établir un commerce incroyable. Tous les hommes de la bande de Janvier Gasbaroni, qui attendaient là leur grâce depuis un mois, s'empressaient d'accourir auprès de leurs camarades de la bande de Massaroni, et de causer avec eux.

Ambition de Massaroni et ses manœuvres secrètes contre l'influence du père Lucatelli.

Massaroni ne manqua pas une occasion si favorable, pour semer de la défiance dans l'esprit de ces nouveaux venus, et pour les engager à ne pas se soumettre à l'autorité. Son but secret était de rester seul chef de brigands. Voyant terminé le rôle de Janvier Gasbaroni, il espérait hériter de la gloire attachée à ce nom devenu fameux par tant de crimes. Il aurait donc désiré que Janvier Gasbaroni se soumit seul à l'amnistie, mais que son exemple ne fût pas suivi par les membres de sa bande. Pendant son séjour sur le *Ritiro*, il put à son aise observer, dans tous leurs détails, les bâtiments du séminaire de Terracine; et l'on verra plus tard le triste parti qu'il tira de cette étude de lieux. Malgré sa

défense, et à son grand dépit, plusieurs de ses compagnons s'étaient rendus à Terracine, pour y rester désormais en déposant leurs armes aux pieds du père Lucatelli. Janvier Gasbaroni avait organisé secrètement un embauchage pour engager les hommes de Massaroni à l'abandonner. Celui-ci se vengea en tuant un de ses affidés, et en brûlant son cadavre en face de la porte de Terracine; après quoi, il se retira dans la montagne. Néanmoins, les manœuvres de Massaroni ne restèrent pas stériles; car il réussit à séduire, et à ramener dans la voie du crime, deux individus qui abandonnèrent leur résolution de se constituer entre les mains de l'autorité. Voici dans quelles circonstances :

Vittori et Minocci se rallient à la oande

Antoine Vittori se trouvait dans Terracine avec Janvier Gasbaroni, lorsqu'un inconnu, s'approchant de lui, l'avertit de bien se garder de déposer ses armes; parce que, si l'amnistie proposée lui pardonnait tous ses crimes depuis son évasion de Civita-Vecchia, il lui resterait toujours à subir son ancienne condamnation à trente ans de galères. Cette perspective fit dresser les cheveux à Vittori, et lui rappela toutes ses souffrances à Civita-Vecchia, ses chaînes, les geôliers, et tous les bourreaux de cette maudite prison. Aussi, sans consulter personne, il sortit immédiatemeut et sans armes de Terracine; et, rencontrant le jeune Louis Minocci qui se promenait, il l'engagea à retourner avec lui dans la montagne, sous prétexte que les promesses du religieux cachaient une noire trahison. Voilà donc ces deux hommes échappés, et replongés dans le gouffre du brigandage! Cette évasion, qui fit pleurer le père Lucatelli, remplit de joie Massaroni, qui venait ainsi d'arracher

aux mains du Gouvernement deux de ses plus intrépides brigands. Ces deux insensés coururent immédiatement le rejoindre et furent bientôt armés, car ils ne manquaient, ni d'argent, ni d'amis sûrs. Mais ils ne tardèrent pas à quitter Massaroni pour suivre un autre chef de bande nommé Michel Magari, de Fondi, brigand très renommé dans le royaume de Naples, et dont je raconterai plus tard l'exacte histoire.

Amnistie de 1820

Lorsque le religieux vit ces deux oiseaux échappés de sa cage, il craignit que les autres n'imitâssent leur exemple, et s'empressa d'écrire à Rome pour solliciter le prompt envoi des grâces attendues. Enfin, le dernier jour d'octobre 1820, toute la bande de Janvier Gasbaroni, composée de seize individus, reçut cette grâce qui les rendait à la liberté et à leur famille. Voici les noms de ces bienheureux mortels :

NUMÉROS individuels	Noms et Prénoms des amnistiés de 1820	PATRIE
1	GASBARONI, Janvier, chef de bande.	Sonnino
2	PENNACHIA, Innocent.	id.
3	CECCONI, Pierre.	id.
4	CARCASOLIO, Joseph.	id.
5	MONACELLI, Grégoire.	id.
6	STEFANELLI, Philippe.	id.
7	BERNARDINI, Fabien.	id.
8	GASBARONI, Joseph.	id.
9	DEL GREGO, François.	Patrica
10	APPONI, François.	San-Lorenzo
11	NAPOLEONI, Antoine Dominique.	Prossedi
12	IANNACCI, Maure.	Valle-Corsa
13	MASTROLUGA, Antoine.	id.
14	PAGLIAROLI, Sauveur.	Veroli
15	VELOCCI, François.	id.
16	CERULLO, Vincent.	Valle-Corsa

Publication officielle des noms des brigands soumis et rebelles. (31 octobre 1820).

Le jour où ces seize bienheureux furent rappelés à la vie civile par grâce souveraine, on afficha dans toutes les places de la province deux tableaux imprimés. Dans le premier, se trouvaient exposés les noms et prénoms des seize amnistiés, avec la menace d'une peine arbitraire, contre quiconque viendrait leur faire un reproche de leurs crimes. Cette disposition donnait lieu de croire, que l'autorité supérieure avait déjà connaissance des insultes adressées, dans leur exil, à De Paolis, Antoine Gasbaroni, et Rinaldi, par les habitants de Cento et de Ferrare. Des menaces analogues étaient publiées en même temps, et dirigées contre tout amnistié qui retomberait dans son ancienne ornière, ou qui commettrait un crime prémédité.

Dispositions nouvelles arrêtées par le Gouvernement — Mise à prix de la tête de Gasbaroni et de ses compagnons.

Le second tableau contenait les noms, prénoms, l'âge, et la patrie, des brigands restés dans la montagne, et dont le chiffre ne dépassait pas dix. Le nom d'Antoine Gasbaroni y figurait en première ligne, avec la noble épithète de *chef de bande*, et avec une mise-à-prix de sa tête égale à celle de Decesaris; c'est-à-dire: trois mille écus. La mise-à-prix de la tête des autres brigands avait été portée jusqu'à mille écus. Une récompense de trois cents écus était promise encore au dénonciateur de la retraite des brigands, lorsqu'à la suite de cette révélation il y en aurait un de tué. S'il y en avait plusieurs, on donnait au mouchard un supplément de trois écus pour chacun des autres brigands victimes de sa trahison.

Vigilance et représailles des brigands à l'égard des dénonciateurs.

De pareilles promesses inspirèrent à plusieurs bergers l'espoir de s'enrichir par le métier d'espion; mais cela

leur coûtait cher, parce que les brigands avaient toujours les yeux ouverts. S'ils voyaient survenir la force armée, ils se trouvaient ainsi toujours en mesure de s'enfuir à propos, ou de se battre contre elle avec avantage et sans surprise. Dans ces deux cas, le pauvre mouchard restait toujours trompé dans son espoir de faire tuer quelques brigands. De plus, l'auteur d'une dénonciation ou d'une trahison, ne pouvait guère échapper à la connaissance et à la vengeance des brigands vigilants; et lorsqu'il était rencontré par eux dans la campagne, il était sûr d'être massacré immédiatement et impitoyablement.

CHAPITRE III.

(1820 et 1821).

Remords de Gasbaroni. — Jalousie et calomnies de Massaroni. — Gasbaroni à la recherche des nouvelles de sa famille. — Son exaspération. — Riche butin qui lui permet de s'armer et de s'équiper de nouveau. — Son retour dans la bande de Massaroni. — Episode de l'enlèvement nocturne de sept élèves du séminaire de Terracine, et de l'égorgement de deux d'entr'eux. — Dissertation sur les motifs d'un crime si lâche, et sur le partage des rançons obtenues.

Digression sur l'histoire de Michel Magari, chef de bande napolitain, émule et ami de Gasbaroni. — Ses premiers exploits. — Séquestration du joyeux baron Felice.

Révolution de Naples, et intervention autrichienne en 1820.—Réflexions politiques de l'auteur à ce sujet. — Démarches du général napolitain, prince Carascosi, pour obtenir le concours des brigands. — Fameuse charte de sûreté qu'il leur octroye.—Monticello-di-Fondi constitué en asile du crime, et Massaroni en Commandant de place. — Déplorables conséquences d'une pareille disposition. — Création des six compagnies de *Centurions pontificaux*.

Remords de Gasbaroni.

L'homme n'offense jamais la nature, sans qu'elle ne se venge cruellement de lui ; et c'est bien justice ! Gasbaroni, qui l'avait indignement outragée par l'abandon de sa femme et de son fils, sentit bientôt s'éveiller dans son cœur un remords accablant, quoi qu'il fût endurci par l'habitude du crime. Il avoue

lui-même, qu'après son arrivée dans la province de Frosinone, son sommeil était troublé par des visions affreuses. Tantôt, il lui semblait voir sa femme menaçante lui reprocher amèrement son ingratitude; tantôt, il la voyait encore aimante, mais toute amaigrie par le chagrin et la misère. Elle semblait alors lui montrer son petit et innocent enfant, consumé lui-même par la douleur et la détresse, qui lui disait : « Regarde-moi, « père dénaturé; voilà ton ouvrage! » Ces cauchemards le navraient, et lui faisaient d'autant plus de mal, qu'il ne pouvait se soulager en confiant à quelqu'ami ses pénibles émotions; attendu que, dans ce maudit métier de brigand, montrer un cœur sensible aux sentiments de la nature, c'était s'exposer à la critique et au mépris réservés à la lâcheté.

Jalousie et calomnies de Massaroni.

Pour se consoler, il recherchait des nouvelles de sa famille, nouvelles dont il était privé depuis son évasion de Cento; mais, comme il se trouvait dans le royaume de Naples, il ne pouvait en obtenir sans aller lui-même sur le territoire de Sonnino, sa patrie. Feignant donc d'avoir des affaires à arranger dans ce pays, il demanda à Massaroni la permission de s'y rendre. Ce chef l'accorda de suite, mais en faisant aux autres brigands un signe très expressif, qui leur défendait à tous de l'accompagner dans ce voyage. Parvenu alors au comble de ses vœux et de sa joie, en se voyant seul chef de la bande, Massaroni commençait à craindre de voir sa renommée éclipsée par celle de Gasbaroni. Cette jalousie secrète lui avait suggéré une calomnie, qu'il avait habilement répandue dans la bande. Gasbaroni, d'après ce bruit, était supposé avoir concerté avec le

Gouvernement son évasion de Cento, uniquement pour trahir Massaroni. On ajoutait que De Paolis et Rinaldi étaient encore parfaitement vivants et présents à Ferrare, et que le prétendu assassinat de la petite comtesse Mariscotti, n'était qu'une invention du Gouvernement lui-même pour favoriser le perfide dessein de Gasbaroni. Telle était la calomnie imaginée par Massaroni, pour ôter à ses hommes toute idée de suivre son rival, dans le cas où celui-ci viendrait à se séparer de la bande. C'est pourquoi, dans la circonstance dont il s'agit, il crut devoir leur rappeler, par un signe, le danger qu'il y aurait pour eux à accompagner Gasbaroni.

Gasbaroni. à la recherche des nouvelles de sa famille.— Son exaspération.

Celui-ci était donc parti tout seul. Mais il n'était pas encore très loin, quand il se vit rejoint par un novice de Vallecorsa, Pascal de Girolami, qui faisait partie depuis deux ans de la bande de Massaroni ; mais qui, en raison d'une blessure et d'une longue convalescence, n'avait pas encore *butiné*, était mal armé, et plus mal habillé encore. Sa société causa la joie la plus vive à Gasbaroni. C'était pour lui un camarade comme il les aimait, c'est-à-dire sans vanité et sans prétentions ridicules ; tandis qu'il y en avait tant d'autres, toujours disposés à parler de tout avec assurance, sans rien connaitre ! Parvenu sur le territoire de Sonnino, Gasbaroni se rendit de suite chez un berger qui était son oncle, et apprit de sa bouche même les plus affreuses nouvelles : la mort de sa femme et de son fils, la fin tragique de ses deux compagnons de fuite, et enfin le retour de sa sœur et de sa famille à Rome. Exaspéré par tant de malheurs, il jura alors de venger sa femme et son fils sur des victimes innocentes. Mais son oncle

lui représenta qu'une pareille résolution, serait la perte fatale et certaine de son frère et de sa sœur, parce qu'elle attirerait sur eux toutes les rigueurs du Gouvernement, fatigué à la longue, des sottises, des crimes, et de l'obstination de cette incorrigible famille des Gasbaroni. A peine l'un avait-il obtenu sa grâce du Gouvernement, que l'autre allait reprendre, dans la montagne, le cours des plus criminelles entreprises! C'était à faire supposer, nécessairement, un accord coupable entre les deux frères pour perpétuer le crime et la désolation!

Riche butin qui permet à Gasbaroni de s'armer et de s'équiper de nouveau.

La nuit suivante, Gasbaroni descendit dans les Marais-Pontins, où il enleva un riche propriétaire qu'il transporta sur la montagne de Terracine, et pour lequel la famille paya une rançon de mille écus. Gasbaroni aurait pu en obtenir une plus forte; mais il se contenta de cette somme qui suffisait, pour le moment, aux besoins de deux brigands isolés. Il la partagea même également avec son compagnon; et, comme il connaissait bien tous les artisans qui avaient servi la bande de Louis Masocco, il commanda aussitôt des vêtements nouveaux pour lui et pour Pascal de Girolami. Ensuite, il fit fabriquer pour tous deux des boutons d'argent, des pendants d'oreille en or, et deux magnifiques cartouchières avec des plaques en argent. Toutefois, on lui fit attendre, pendant plusieurs mois, les deux carabines et les deux poignards qu'il avait aussi commandés. Un mois à peine s'était écoulé depuis leur séparation de la bande, que Gasbaroni et De Girolami se trouvaient déjà pourvus de tout leur équipement, moins les armes nouvelles.

Ils crurent alors l'heure venue pour retourner auprès de Massaroni. Tous les brigands de cette bande restèrent ébahis, à la vue d'un simple novice si bien vêtu, si bien paré, et si bien nanti d'argent. Chacun regrettait de n'avoir pas suivi Gasbaroni, et enviait le sort de son camarade. A partir de ce moment, ils commencèrent à le pousser à une nouvelle séparation, en lui promettant de l'accompagner cette fois et de le reconnaître comme leur chef. Gasbaroni les remercia tous; mais, dans la crainte de blesser l'orgueil de Massaroni, il refusa pour le moment une pareille proposition, en leur faisant espérer de se rendre plus tard à leurs vœux, lorsqu'il aurait une occasion opportune.

Son retour dans la bande de Massaroni.

Massaroni n'ignorait pas les plaintes de ses brigands au sujet de sa paresse et de leur dénuement complet. Il se décida donc à les apaiser par un riche butin, et forma l'entreprise d'aller enlever les élèves du séminaire de Terracine. Voici comment il réussit à y pénétrer. L'édifice de ce séminaire est bâti sur la montagne, au nord-est et tout près de la ville, et non loin du lieu appelé *Ritiro* ou *Campo-Santo*. Vis-à-vis du séminaire s'étend un bois assez fourré, où Massaroni se cacha avec sa bande, alors composée de dix-sept brigands originaires des Etats-Pontificaux, à part un seul du royaume de Naples. Le soir arrivé, il partagea la bande en trois petits corps. Le premier fut posté, en face de la porte de Terracine, sur la route qui fait communiquer le séminaire avec cette ville ; le second fut réparti autour de l'édifice ; et le troisième fut destiné à pénétrer dans l'intérieur pour enlever les jeunes étudiants. Pour bien comprendre ces dispositions, il faut savoir que,

Episode de l'enlèvement nocturne de sept élèves du séminaire de Terracine.

devant l'entrée du séminaire tournée vers la montagne, s'ouvrait une seule avenue conduisant à la ville, et qui se bifurquait un peu plus loin en deux routes, l'une aboutissant à la porte de Terracine, et l'autre tournant à droite pour mener dans la montagne.

A la tête des ravisseurs, Massaroni vint donc frapper à la porte de l'établissement, laquelle lui fut ouverte dès le premier coup. Cette dernière circonstance, fit plus tard supposer à la justice que le concierge était coupable de complicité, et le fit même condamner à dix ans de galères. Mais c'était une erreur; car le pauvre diable croyait ouvrir au Père recteur, dont il attendait le retour de Terracine. Massaroni, une fois entré, s'empare de sept jeunes étudiants, et s'empresse de sortir avec cette proie en réunissant les brigands répartis extérieurement. On marche ainsi jusqu'au carrefour, où se trouvait placé le petit poste en observation du côté de la ville; Massaroni en avant, les étudiants au milieu, et les brigands, presque tous novices, en arrière. En ce moment, arrivait de Terracine le Père recteur, escorté de deux gendarmes armés de sabres, et dont l'un portait une lanterne à la main. A cette vue, le petit poste d'observation fait une décharge contre les gendarmes, et blesse mortellement le malheureux Père recteur. Cette explosion fait naître une confusion générale, parce que la nuit était très sombre. Les novices qui marchaient en arrière, ignorant la cause de ce tumulte, se retournent et déchargent eux-mêmes leurs fusils dans la même direction, au risque de blesser ou tuer quelques brigands du petit poste. Le seul individu blessé, mais très légèrement, fut un des jeunes étu-

diants, natif de Terrella, diocèse de San-Germano, royaume de Naples. Aussitôt, les gendarmes rentrent précipitament à Terracine, et Massaroni s'approche du Père recteur dont il ignorait la grave blessure. Celui-ci put s'écrier seulement, en lui prenant la main: « Mon « fils, je vais mourir; mais je te pardonne! »

Durant cette nuit, Massaroni conduisit les sept jeunes prisonniers dans le royaume de Naples, et précisément dans l'endroit appelé *Valle-Marina*, dont nous avons déjà parlé. Au lever du jour, il fit appeler là un berger qui se trouvait au service de la famille du jeune étudiant blessé, et lui ordonna de le transporter à Fondi pour le faire soigner; en sorte que ce pauvre garçon fut guéri et recouvra sa liberté, sans avoir dépensé un sou.

Egorgement de deux jeunes séminaristes.

Pour leur rançon, les six autres étudiants furent obligés par Massaroni d'écrire à leurs parents, en leur demandant chacun quatre mille écus. Mais c'était là, de sa part, *un vrai procédé de juif;* car il savait fort bien que la plupart de ces familles n'étaient pas en état de fournir une pareille somme. Cependant, quelques jours après, les rançons arrivèrent, les unes entières, et les autres à peu près. Le chef de la bande, se trouvant satisfait, fit alors remettre les jeunes étudiants aux hommes qui avaient apporté l'argent, afin de les guider et de les rendre à leurs familles. Mais à ce moment même, le brigand Pierre-Paul Rita, de Vallecorsa, entraînant à l'écart le jeune Papi, fils du gouverneur de Prossedi, l'égorgea avec son poignard. En même temps, Pascal De Girolami faisait subir le même sort

au jeune d'Isi, natif de Terracine. A la vue d'une si affreuse barbarie, Gasbaroni, et Simon Bianchi, de Fondi, ne purent s'empêcher de s'écrier. « Quelle lâcheté! « Quel mal avaient pu vous faire ces garçons?? »

Mais prenant la défense des deux assassins, Massaroni répondit : « Ces deux garçons ont été tués par mon « ordre, et pour des motifs que je connais. — Ce n'est « pas assez, reprirent Gasbaroni et Bianchi; il faut « encore faire connaître à tous ces raisons. Si nous « avons enlevé ces jeunes garçons, c'était pour obtenir « de l'argent de leurs familles, Cet argent a été fourni; « pourquoi donc les massacrer? Si vous aviez des « ennemis personnels dans le séminaire de Terracine, « il fallait les enlever vous-même, et ne pas vous « servir de nos bras pour assouvir votre vengeance, « sous prétexte de faire un butin! »

Tout irrité de ces remontrances, Massaroni se tourna vers les quatre autres étudiants qui pleuraient à chaudes larmes, et leur dit avec un accent de colère : « Allez, et annoncez à tout le monde que celui qui a tué « Papi et d'Isi, c'est moi-même, Alexandre Massaroni! »

Dissertation sur les motifs crime si lâche, et sur le partage des rançons.

J'ai tâché de découvrir, auprès de Gasbaroni et des autres témoins, la véritable cause de l'assassinat de ces deux infortunés garçons, dont les familles avaient payé chacune la somme de quatre mille écus pour leur rachât. Quant à Gasbaroni, il m'a toujours affirmé que, quelques jours après, Massaroni lui avait avoué que le meurtre de Papi était dû à une commission expresse d'Antoine Vittori; parce que le père de cet étudiant se

trouvait gouverneur de Prossedi au moment du massacre des familles de Decesaris et Vittori par le lieutenant Avarini, et qu'il n'avait pas empêché ce forfait, comme il l'aurait dû, en interposant son autorité. Gasbaroni s'était tu devant ces raisons; mais, quand il revit Vittori, il lui avait demandé s'il avait réellement donné une pareille commission. Celui-ci le nia formellement, en disant qu'il n'avait jamais songé à voir le fils d'Alexandre Papi tomber entre les mains de Massaroni; et que même, en supposant ce cas possible, il était incapable de lui avoir confié le soin de sa vengeance, attendu qu'il avait l'habitude de châtier ses ennemis par ses propres mains, et non avec celles des autres. C'était là, un démenti formel aux explications de Massaroni. Pour l'autre garçon nommé d'Isi, le seul motif auquel son meurtre puisse être attribué, c'est que sa famille avait peut-être fait éprouver quelque tort aux parents de Massaroni, qui étaient tous paysans et allaient souvent travailler à Terracine. C'est là une supposition un peu vague, mais assez vraisemblable; lorsqu'on réfléchit à l'abus que tant de personnes riches font de leur puissance pour opprimer les pauvres, sans songer que ceux-ci, malgré leur silence forcé, ne pardonnent guère les injures, et ne manquent pas l'occasion de se venger quand ils le peuvent impunément. Mais, je le répète, ce n'est qu'une simple conjecture.

Maintenant, le lecteur serait peut-être désireux de connaître la somme totale que Massaroni retira de ces séminaristes. Je ne puis malheureusement pas le satisfaire, parce que personne ne l'a jamais sue au juste. Toutes les expéditions d'argent étaient toujours reçues,

et retenues, par Massaroni et le jeune brigand qui lui servait de secrétaire, nommé Antoine Mattei, de Vallecorsa. A eux deux seuls, ils en faisaient le partage, d'après les usages exposés dans les préliminaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les novices auront reçu chacun une part de trois cents écus. Celle des anciens aura été nécessairement bien plus considérable, mais encore très inférieure à celles de Massaroni et de son secrétaire, lesquels en jouirent comme nous verrons bientôt.

Pendant que Massaroni enlevait les séminaristes, un autre chef de bande, Michel Magari, de Fondi, enlevait lui-même le baron Felice, de Roccaguglielma. Mais il faut auparavant donner un petit résumé de l'histoire de ce chef, aussi renommé dans le royaume de Naples que Gasbaroni dans les États-Pontificaux.

Digression sur l'histoire de Michel Magari émule et ami de Gasbaroni.

Michel Magari était né à Fondi, ville de la province de la Terre-de-Labour, près des frontières des États-Pontificaux. Il avait d'abord servi comme militaire sous le roi Joachim Murat, et il avait environ 35 ans lorsque je l'ai connu. Ses cheveux, ses sourcils et sa barbe, étaient noirs et très longs; ses yeux très animés, et sa taille ordinaire. Il évitait soigneusement les rencontres avec la force armée; cette précaution ne provenait pas de sa timidité, comme quelque *Gradasse*[1] pourrait le dire, mais bien de sa prudence calculée. Selon lui, il était inutile de tuer des gendarmes que le

(1) *Gradasse* est un terme trivial, par lequel l'auteur veut désigner un caporal bravache et fanfaron.

Gouvernement remplaçait immédiatement après; tandis que les brigands se trouvaient dans des conditions bien différentes. Si un agent de la force armée venait à être blessé, il trouvait toujours un hôpital pour se faire soigner; les brigands n'avaient pas la même ressource en pareil cas. Tel était son raisonnement. Mais son courage se fit assez connaître dans les rencontres qu'il n'avait pu éviter. Après la chûte de Murat, il retourna à sa maison, et devint amoureux d'une jeune fille de même âge et de même condition. Avec le consentement des parents, il lui avait déjà donné l'anneau des fiançailles, et devait l'épouser au mois d'août suivant. Pendant cet intervalle, la jeune fille s'éprit d'un autre jeune homme, qui était artisan (Magari était cultivateur). Elle renvoya donc l'anneau à son futur, en lui représentant que chacun était maître de sa personne, et qu'il pouvait d'ailleurs trouver une autre fiancée, de même qu'elle avait choisi un autre époux.

Malgré son chagrin, Magari n'avait d'autre parti à prendre que de suivre ce conseil. Le nouveau mariage allait ainsi avoir lieu, lorsqu'un jour, Magari rencontra hors de la ville, les deux fiancés se promenant en se tenant le bras. A cette vue, transporté de jalousie, il tire son poignard du fourreau; mais son rival lui échappe, en sautant une haie et fuyant dans un jardin. Alors le jaloux se rejette sur la jeune fille, la saisit par les cheveux et l'égorge. Ce meurtre avait lieu en 1817. Aussitôt après, Magari alla se joindre à la bande de Decesaris et de Massaroni; mais, en 1819, il organisa lui-même une bande composée de Napolitains. Son habileté n'ayant pas tardé à être connue, il s'y joignit ensuite des bri-

gands originaires des États-Pontificaux. Ainsi, à l'époque dont je parle, on y voyait trois de ces derniers, savoir : Antoine Vittori, de Prossedi; Michel Feodi de Vallecorsa; et Louis Minocci, de San-Lorenzo.

Séquestration du joyeux baron Felice.

Ainsi donc, tandis que Massaroni enlevait les séminaristes, Magari s'emparait lui-même du baron Felice, de Roccaguglielma, et lui demandait pour rançon une somme immense; sur quoi le baron s'écria en riant : « Vous voulez donc me forcer à faire demain, le métier « que vous faites aujourd'hui! Allons; soyez raison- « nables, et laissez-moi faire ce que je croirai bon « pour vous satisfaire. » Puis, tournant les yeux sur tous les brigands, et appréciant leurs dispositions, il ajouta : « Je vous donnerai trois cents écus pour « chacun de vous! Avec cela, ne serez-vous pas con- « tents? »

La franchise et la gaieté du baron excitèrent le rire de toute la bande, et Magari crut devoir accepter sa proposition, mais à la condition que la somme stipulée serait fournie dans le plus bref délai. Le baron offrit alors son fils comme ôtage, pendant le temps qui lui était nécessaire pour réaliser une si forte rançon; car, malgré ses biens et sa fortune très considérables, il n'avait pas, pour le moment, une telle somme d'argent disponible. D'un autre côté, sa femme, qui n'était qu'une fille de berger, n'avait pas par elle-même le crédit suffisant pour se la procurer. En conséquence, Magari dut charger un pâtre d'aller chercher, et amener comme ôtage, le fils du baron qui n'avait pas plus de douze années. Dans cet intervalle, le baron, apercevant entre

les mains de ce chef une petite boîte en or ciselé, lui demanda s'il était disposé à la vendre; et, sur son affirmative, il lui promit d'ajouter pour cette boîte cent écus à la rançon convenue. Lorsque le jeune et gentil garçon fut arrivé, son père le remercia, en pleurant, d'être venu pour lui sauver la vie, et le couvrit de baisers. Puis, après avoir recommandé à tous cet enfant chéri, il partit pour aller réaliser sa rançon. Le jour suivant, cette rançon était déjà remise aux brigands; elle se montait à deux mille et deux cents écus, y compris le prix de la boîte en or. Immédiatement, le jeune garçon resté en ôtage fut renvoyé à son père.

Révolution de Naples et intervention Autrichienne en 1820.

J'arrive maintenant à la révolution qui éclata, en 1820, dans le royaume de Naples, et qui chassa le roi Ferdinand Ier. Pendant que l'un de ses fils, François Ier, feignait de prendre parti pour la population, l'autre fils, prince Léopold, se rendait en Autriche pour demander l'intervention de cette puissance, protectrice aveugle des souverains déchus, et qui ne prend jamais la peine d'examiner si la raison et le bon droit sont du côté du roi ou du côté de son peuple !

Réflexions politiques de l'auteur au sujet de cette intervention.

L'armée autrichienne avait l'habitude de courir toujours, les yeux fermés, pour rétablir la royauté quand même, et pour opprimer les populations qualifiées invariablement de *Rebelles*. Cette protection assurée avait transformé tous les souverains de la péninsule, en véritables tyrans accoutumés à traiter leurs sujets, non pas comme des enfants bien-aimés, mais comme des bêtes de somme, ou comme des troupeaux destinés

au couteau du boucher! Vers la fin de 1820, j'étais encore en liberté, et je vis alors fondre sur l'Italie, ainsi qu'une avalanche, cette armée autrichienne protectrice des Bourbons. Aujourd'hui, plongé dans le fond d'une prison, je ne vois plus rien des évènements qui se passent autour de moi! Cependant, il m'a été rapporté: que la Sicile s'était révoltée l'année dernière (1860); et que son monarque paternel, François II, s'était cru obligé d'y envoyer une armée de quarante mille hommes, pour infliger une petite correction à ce peuple indiscipliné. Malheureux!.... J'ai entendu dire aussi : qu'un homme factieux et entreprenant, un certain Garibaldi, suivi seulement par une poignée de flibustiers comme lui, avait réussi à débarquer en Sicile pour y soutenir la rébellion : que le susdit roi avait flétri ce Garibaldi de l'épithète de : *Brigand*, et qu'il avait mis sa tête à prix pour trente mille écus!... Plus tard, on est venu me dire encore : que cette poignée de flibustiers avait suffi pour anéantir les quarante mille hommes du roi de Naples, et pour conquérir toute la Sicile! A ces nouvelles, je me disais en moi-même : « Voici bientôt le retour de « l'intervention autrichienne pour l'Italie! » — Mais, quelle ne fut pas ma surprise, en apprenant que cette intervention n'avait pas eu lieu, quoique le mal ne se fût pas arrêté là! On m'assure, en effet, que tout le royaume de Naples a été subjugué; et que toutes les forteresses sont tombées, même celle de Gaëte! Que le roi légitime a disparu; et que, cependant, l'armée protectrice n'a pas paru! « Comment donc, me disais-je, « cela peut-il arriver? Où donc peut se trouver cachée « cette armée? Pourquoi a-t-elle renoncé à intervenir « aujourd'hui? » Mais depuis, on m'a appris que cette

armée se trouve arrêtée et paralysée par la volonté de Napoléon III, qui n'a pas un amour exclusif pour les rois, mais qui s'intéresse aussi au bonheur des populations! Plaise à Dieu qu'il persiste dans ces bonnes dispositions, jnsqu'à l'accomplissement de cette grande entreprise dont le succès semble si prochain!

Démarches du général Napolitain Carascosi pour obtenir le concours des brigands.

En apprenant l'approche des Allemands, les Napolitains révoltés mirent aussitôt sur pied une grande armée, pour garnir et défendre toute la ligne des frontières qui séparent leur royaume des États-Pontificaux. La ville de Fondi fut occupée par un détachement très considérable, commandé par le général prince Carascosi. Ce général manifesta le désir de s'entendre avec les chefs de brigands Alexandre Massaroni et Michel Magari. Pour leur donner une garantie, il envoya sur la montagne deux officiers municipaux et un militaire, destinés à rester comme ôtages pendant la conférence à laquelle il invitait Massaroni et les autres brigands, et qui devait avoir lieu près de Fondi. En effet, les plus distingués et les mieux armés de ces bandits accompagnèrent Massaroni, Magari, et Gasbaroni, à ce rendez-vous, où les attendait le général lui-même suivi de tout son état-major et de la magistrature de Fondi. Cela se passait en plein jour, et dans les jardins mêmes de cette ville.

Fameuse charte de sûreté octroyée aux brigands (1821.)

La proposition du général consistait: dans l'offre d'une charte, avec toutes les garanties de sûreté pour les brigands; dans une solde journalière de trente sous pour chacun d'eux; et dans une installation qui leur était assignée et ménagée au village

de Monticello-di-Fondi, où ils devaient jouir d'une entière et pleine liberté, quelle que fût leur nationalité. Cette charte de sûreté devait être suivie d'une grâce authentique signée par le chef de l'État. La seule condition imposée en retour aux brigands, était de vexer et de harceler les Autrichiens à leur arrivée prochaine, à l'instar du fameux Fra-Diavolo, d'Itri, dont les entreprises avaient tant fait souffrir l'armée française au temps du Premier Consul.

Monticello-di-Fondi érigé en asile du crime, et Massaroni en commandant de place.

Massaroni s'empressa d'accepter une pareille proposition pour lui et pour tous les proscrits alors existants; et tous les brigands présents à la conférence jurèrent aussitôt de se conformer à la condition exigée. Massaroni reçut immédiatement la charte de sûreté, qui l'investissait du commandement de la place de Monticello, et de tous les brigands et proscrits qui devaient y être rassemblés. En même temps, on lui donnait un uniforme rouge, avec les épaulettes de capitaine.

Mon lecteur, déjà édifié sur le caractère vaniteux de Massaroni, pourra s'imaginer l'orgueil que lui inspira un pareil honneur, qui n'avait jamais été accordé, avant lui, à aucun chef de bande !

Déplorables conséquences d'une pareille disposition.

Dès lors, on vit tous les brigands, des États-Pontificaux comme du royaume de Naples, s'empresser de s'abattre à Monticello, où ils jouissaient d'une parfaite liberté. Cet asile du crime ne fit que développer les progrès du brigandage. A son ouverture, il n'y avait que vingt-cinq criminels pour en profiter d'abord. Mais cette nouvelle, bientôt répandue dans la province de

Frosinone et dans la Terre-de-Labour, y ranima l'esprit de vengeance, et y doubla le nombre des meurtres et des blessures entre les habitants. Après le forfait commis, son auteur allait aussitôt se réfugier à Monticello, où il trouvait l'impunité, la liberté, et une solde journalière de trente sous. Aussi, deux mois après, cet asile comptait plus de cent cinquante criminels et proscrits ! Dans ce nombre, certainement, il se trouvait plusieurs jeunes gens arrivant sans l'idée de se faire brigands ; mais je ferai voir plus tard que, si Magari et Gasbaroni ne les eussent pas chassés de leurs bandes, ils seraient restés pour toujours dans la montagne ; et Dieu sait le mal qu'ils y auraient fait !...

Incidents extraordinaires survenus à cette occasion.

L'inauguration de cet asile du crime amena des incidents extraordinaires. On vit alors se joindre aux brigands réfugiés, un chirurgien et même un prêtre tombés dans l'infamie des forfaits. A cette époque vivait interné à Orvieto, après avoir subi une année de détention, Adam Lauretti, qui avait partagé la fuite de Decesaris, et qui s'était soumis à l'autorité en 1818, comme je l'ai fait voir au quatrième chapitre de la première partie. N'étant pas marié, pourvu d'une pension de neuf écus par mois, et avec son métier de forgeron, cet homme pouvait mener une existence facile et gagner même beaucoup d'argent. Mais, l'insensé semblait né fatalement pour être fusillé ! Il y avait déjà échappé deux fois, en se retirant du brigandage ; mais, à peine eût-il appris les conditions dans lesquelles Massaroni se trouvait à Monticello, qu'il partit pour aller le rejoindre, échangeant ainsi une solde assurée de neuf écus par mois contre une solde bien précaire et incertaine. Quelques

mois après, il était rattrapé, conduit et fusillé à Frosinone! Deux autres sujets, dont les noms figurent sur la dernière liste des brigands amnistiés à Terracine, François Del Grego, de Patrica, et Antoine Mastroluca, de Valle-Corsa, commirent encore de nouveaux crimes et se retirèrent à Monticello. Tant d'ingratitude pour les bienfaits du Gouvernement, donna lieu à la publication des mesures les plus rigoureuses dans toutes les places de la province, et à la suppression de toute amnistie pour l'avenir.

Création des six compagnies de centurions pontificaux. (Juin 1821.)

Après l'amnistie donnée à Terracine, il ne restait plus que dix individus dans le brigandage. La Cour de Rome crut alors le moment favorable, pour soulager les populations des charges occasionnées par ce fléau, en licenciant le corps des archers. Mais bientôt après, la même Cour prescrivit la formation de six nouvelles compagnies d'archers, désignés sous le nom de *centurioni*, et pourvus d'une solde de neuf écus par mois. Cette organisation fut effectuée dans le mois de juin; et je parle actuellement d'évènements survenus au commencement de l'année 1821.

CHAPITRE IV.

(1821).

Le séjour enchanteur de Monticello-di-Fondi. — Honneurs et joyeuse existence de Massaroni, de la dame Mathilde sa femme, et de son secrétaire Mattei. — Installation de ce singulier commandant de place. — Orgies et extravagances de Massaroni. — Altération rapide et profonde de sa santé.

Prodigalité licencieuse de Gasbaroni à Monticello. — Coup de main qui lui procure de quoi remplir sa bourse. — Son heureux stratagème pour déjouer les poursuites de la force armée. — Lâche satisfaction donnée par Massaroni aux plaintes de l'autorité.

Invasion de l'armée autrichienne dans le royaume de Naples en 1821. — Évacuation momentanée de Monticello par les proscrits. — Conférence amicale de Gasbaroni avec deux officiers autrichiens. — Confirmation de la charte de sûreté. — Rentrée des brigands dans l'asile de Monticello. — Avertissement sinistre donné à Gasbaroni par une lettre anonyme. — Interprétations et précautions auxquelles cette lettre donne lieu. — Aveugle sécurité et impotence de Massaroni.

Histoire du prêtre Tolfa qui se joint aux brigands. — Gasbaroni quitte Monticello, et reparait sur la scène du brigandage avec une nouvelle bande. — Noms de ses quatre lieutenants. — Épisode de son audacieuse irruption dans la chartreuse de Frascati. — Enlèvement et séquestration de quatre religieux. — Couardise, soumission, et piteuse condamnation du prêtre-brigand Tolfa. — Aventures funestes occasionnées par la rançon des Chartreux. — Honnêteté scrupuleuse des brigands dans le partage de leur butin.

Investissement et assaut nocturnes de Monticello par la force armée. — Massacre des scélérats surpris dans ce refuge. — Arrestation, agonie, et

mort de Massaroni à Fondi. — Infamie de son secrétaire Mattei. — Vengeance insensée, et mort d'un féroce brigand. — Formation de la nouvelle bande de Magari.

Le séjour enchanteur de Monticello-di-Fondi. — Honneurs et joyeuse existence de Massaroni, de sa femme et de son secrétaire.

L'orgueil de Massaroni trouvait chaque jour des aliments nouveaux. Une fois en possession de son commandement dans le village fortifié de Monticello, il voyait tous les seigneurs du pays s'empresser de lui rendre des hommages très flatteurs ; mais, avec un peu plus de jugement, il aurait dû les attribuer au sentiment de la crainte plutôt qu'à celui de l'estime, car personne ne s'abusait sur son compte. Aux yeux de tout le monde, c'était toujours un chef d'assassins, entouré de satellites prêts à exécuter ses ordres barbares. Ainsi, avec l'éclat de son uniforme rouge, il ressemblait au serpent qui a changé de peau au printemps ; et sous ce nouveau costume, se cachait toujours le chef de brigands, Massaroni.

Dans le même village de Monticello, s'étaient rassemblés tous les proscrits des États-Pontificaux et du royaume de Naples, ainsi que plusieurs autres jeunes gens moins criminels des provinces limitrophes. Parmi les véritables brigands, il n'y en avait que peu, soucieux de toucher la solde journalière envoyée ponctuellement par le gouvernement national de Naples ; presque tous pouvaient s'en passer, ayant leurs bourses pleines d'argent. Ainsi, toute cette solde restait dans la caisse de Massaroni. Deux ans auparavant, dans le but de soustraire sa femme au danger d'être emprisonnée avec tous les autres parents des brigands, ce chef l'avait cachée, ainsi que sa sœur, dans la maison d'un riche

marchand du royaume de Naples. Mais aussitôt qu'il eût reçu la charte de sûreté, il s'empressa de la faire venir à Monticello, pour partager ses honneurs avec elle. A son exemple, tous les brigands de fraîche date, qui avaient encore leurs familles en liberté, firent amener leurs femmes à Monticello. De plus, parmi ceux qui étaient célibataires, beaucoup prirent le sot parti de se marier là ; et, ce qui cause encore plus de surprise, c'est qu'il se trouva des femmes capables d'épouser de pareils scélérats !

Le général prince Carascosi avait choisi parmi les compagnons de Massaroni un jeune homme de Vallecorsa, Antoine Mattei, pour en faire le secrétaire du commandant, en lui permettant de séjourner à Fondi pour recevoir les ordres, ainsi que la solde journalière, destinés à tous les réfugiés de Monticello. Nous verrons bientôt la fin qui attendait cet homme, jadis cordonnier et employé dans les bureaux du gouverneur de Vallecorsa, puis devenu brigand, et qui se voyait alors la bourse pleine d'argent, avec un emploi bien mieux rétribué ; attendu qu'il mettait la main sur la plus grande partie de l'argent envoyé par le gouvernement national.

Installation de Massaroni et de ses satellites.

Dans l'intérieur de Monticello, il y avait trois casernes affectées au logement de tous ces réfugiés, qui montaient la garde aux portes de la ville, ainsi qu'à la maison particulière de Massaroni. Ce service de garde était fourni par des novices ou des proscrits de fraîche date; et la surveillance en était confiée à l'un des anciens brigands, qui remplissait les fonctions d'officier de ronde.

Orgies et extravagances de Massaroni.

Deux ans auparavant (*si le lecteur s'en souvient*), Massaroni avait été blessé au ventre et avait eu les intestins déchirés. Ce fut un miracle de la nature, qu'une pareille blessure ait pu se cicatriser ; mais elle demandait toujours de grands ménagements. Au lieu de cela, et une fois installé à Monticello, il ne sut pas se refuser aux invitations journalières qui lui étaient faites par tous les seigneurs du pays. C'étaient des festins et des bombances continuels, où l'on se gorgeait de ragoûts et de liqueurs de toute espèce. Massaroni n'y faisait que trop d'honneur, en mangeant à l'excès et buvant jusqu'à l'ivresse. Joignez à cela qu'il avait l'ignoble habitude, après avoir bû, de se mettre les doigts au fond de la gorge, pour provoquer des vomissements et recommencer ses libations ! De plus, il dansait et chantait fort bien dans ces circonstances ; et les éloges dont il était l'objet, le poussaient jusqu'à donner des représentations d'exercices gymnastiques et acrobatiques. Il avait alors vingt-sept ans, et sa femme, nommée Mathilde, en avait un peu moins ; mais, entraînée par des passions ardentes et dévergondées, elle n'aspirait qu'à se dédommager de ses longues abstinences. Au lieu de ménager la santé languissante de son mari, elle se plaisait à organiser et présider elle-même les folles orgies, où il ne cessait de se plonger, pour réchauffer et exciter ses appétits sensuels.

Altération rapide et profonde de sa santé.

Le résultat de pareils excès était facile à prévoir, et ne se fit pas attendre. La blessure de Massaroni se rouvrit et le força à se mettre au lit. Plusieurs médecins des environs furent mandés auprès de lui ; et leur avis unanime, fut de lui interdire dorénavant les liqueurs et

les femmes, sous peine de s'exposer à une mort certaine. Mais il jeta au vent ces sages conseils sans en tenir aucun compte.

Prodigalité licencieuse de Gasbaroni. — Coup de main qui remplit sa bourse.

Gasbaroni se trouvait alors dans la fleur de l'âge, et son caractère libidineux attirait auprès de lui toutes les courtisanes du pays, tandis que sa prodigalité vidait complétement sa bourse. Cette nouvelle pénurie l'engagea à se procurer de nouvelles ressources. Il prit avec lui sept jeunes proscrits de Monticello, rentra sur le territoire pontifical, et s'embusqua dans un bois appelé Fajuola, où il s'empara d'un riche propriétaire dont il obtint une rançon de huit cents écus. Il attendait de lui un nouveau tribut d'argent, lorsque l'apparition de la force armée l'obligea à relâcher le propriétaire prisonnier, et à retourner auprès de ses maîtresses, à Monticello. Il prévoyait bien que, sur l'avis de cette aventure, la Délégation de Frosinone s'empresserait de faire occuper tous les passages des montagnes, pour lui couper la retraite dans le royaume de Naples. Mais il sut déjouer par sa ruse toutes ces dispositions, et réussit à échapper à tout danger dans l'espace d'une seule nuit. Voici comment :

Stratagème de Gasbaroni pour échapper à la force armée.

Le soir même de sa rencontre avec la force armée, il se rend avec ses sept compagnons dans l'hôtellerie de Giulianello, où il s'empare de huit voitures attelées; il détèle les chevaux, monte dessus avec ses compagnons, et prend alors la grande route de la Province-Maritime, laissant à sa gauche toute la chaîne des montagnes qui la séparent de la province Campagna. Cheminant à cheval toute la nuit, il passe devant Sermoneta,

Norma, et Sezza; et, à la pointe du jour, il arrive sur les collines de Piperno. Là, il abandonne les chevaux à la pâture, et entre dans un bois pour s'y cacher avec ses camarades pendant toute la journée. La nuit suivante, il se retrouvait dans les bras de ses maîtresses, à Monticello, ayant dans la poche de quoi les entretenir et les régaler pour longtemps. Pendant cette fuite, toutes les forces armées de la province, mises sur pied dans les montagnes, et par un froid rigoureux, claquaient des dents et grelottaient en attendant le passage de Gasbaroni. Quelle ne fut pas leur déconvenue, à la nouvelle de sa rentrée à Monticello!

Lâche satisfaction donnée par Massaroni aux plaintes de l'autorité.

La Cour de Rome adressa des plaintes très vives au gouvernement de Naples, au sujet de la liberté qu'il laissait aux brigands internés dans ce royaume, de revenir ravager les États-Pontificaux. Le gouvernement de Naples transmit à son tour ces plaintes à Massaroni. Pour apaiser les deux Cours, et n'osant pas d'ailleurs arrêter le véritable coupable, ce chef prit pour boucs-émissaires quatre malheureux jeunes proscrits, qui s'étaient réfugiés là, chacun à cause d'un meurtre, mais sans avoir jamais rien volé. Ces quatre victimes furent livrées par lui à la Délégation de Frosinone, qui les fit toutes fusiller. Une si lâche et odieuse satisfaction donnée aux réclamations du Gouvernement, flétrit le nom de Massaroni, encore plus que ne pouvait le faire l'horreur de tous ses autres crimes!

Invasion des autrichiens dans le royaume de Naples, en 1821.

Cependant l'armée autrichienne était arrivée à Rome; et, à son approche des frontières, toutes les troupes napolitaines s'évanouirent comme par enchantement.

Cette disparition, aux yeux des brigands du moins, les déliait de tous leurs engagements. Ainsi Massaroni, toujours malade et alité, se fit transporter sur la montagne voisine, d'où, sans aucun danger, lui et ses compagnons voyaient défiler les Autrichiens sur la grande route, et un de leurs gros détachements pénétrer dans Monticello.

Conférence de Gasbaroni avec deux officiers autrichiens

Antoine Gasbaroni et Louis Minocci s'y trouvaient encore, dans la maison d'une de leurs maîtresses. Mais, en voyant entrer les Allemands, ils s'enfuirent en se dirigeant vers la porte qui regarde la montagne. Aussitôt, deux officiers, l'épée à la main, courent après eux en leur ordonnant de s'arrêter. Les deux brigands feignent de ne pas comprendre cet ordre, et redoublent de vitesse pour gagner la hauteur voisine. Arrivés enfin là, ils se retournent, couchent en joue les deux officiers, et leur prescrivent à leur tour de se retirer, ou d'avancer après avoir jeté leurs épées. Les deux officiers prirent ce dernier parti, et s'avancèrent désarmés. L'un d'eux fut reconnu par Gasbaroni, comme ayant été plusieurs fois son commensal à Mola-di-Gaëta, en 1815. Cet officier, qui était alors major, reconnut de son côté Gasbaroni. Dès lors, ils se donnent la main, et se demandent réciproquement de leurs nouvelles; tandis que Massaroni et les autres brigands retirés sur la montagne, les regardaient sans oser descendre.

Confirmation de la Charte de sûreté.

Aux questions des deux officiers, qui demandent par quel hasard se trouvait-il dans ce pays, Gasbaroni répond en leur racontant l'histoire de la charte de sûreté octroyée par le général Carascosi. L'officier le

plus jeune demande alors à voir cette charte, et Gasbaroni appelle à haute voix Massaroni, pour l'inviter à l'apporter lui-même. Mais celui-ci refuse de venir de sa personne, et l'envoie par l'entremise d'autres brigands. Après avoir pris connaissance de cette charte, les officiers la rendent à Gasbaroni, en lui promettant leurs instances auprès du général allemand pour la faire confirmer. En effet, quelques semaines plus tard, Massaroni recevait une nouvelle charte signée par le général en chef de l'armée autrichienne, et en vertu de laquelle Monticello demeurait, comme auparavant, un asile ouvert aux brigands. En voyant la longue conférence de Gasbaroni avec les deux officiers, tous les compagnons de Massaroni étaient descendus auprès d'eux; les Autrichiens s'approchèrent eux-mêmes en apportant de gros flacons remplis de vin, qu'ils se mirent tous à vider ensemble et joyeusement, jusqu'au moment où le tambour rappela les soldats à la marche. Le même soir, les brigands rentraient tous dans Monticello.

Avis sinistre donné à Gasbaroni par une lettre anonyme

Pendant le Carême de la même année 1821, Gasbaroni, étant encore dans cette place, reçut une lettre anonyme, timbrée de Frosinone, qui lui révélait un accord secret entre les gouvernements de Rome et de Naples, dans le but d'investir par surprise Monticello pendant la nuit de Pâques, et d'y procéder à un massacre général des brigands refugiés dans ce repaire. Cette lettre se terminait par le conseil de quitter cette place le plus vîte possible. Ne sachant pas la lire, Gasbaroni eut recours, pour cela, à un personnage qui s'était introduit dans la bande, et dont je parlerai bientôt. Il

s'empressa ensuite de montrer cette lettre à Massaroni, toujours malade et alité, en présence de sa femme et de son secrétaire venu de Fondi pour visiter son commandant. Celui-ci en fit la lecture à haute voix. Interrogé par Massaroni pour savoir ce qu'il pensait de cette lettre, le secrétaire la retourna plusieurs fois entre ses mains, examina l'authenticité des timbres de la poste ; et voyant qu'elle était anonyme, il déclara, qu'à son avis, ce devait être l'ouvrage de quelqu'envieux, attendu qu'un ami n'aurait pas manqué de signer son nom. Pour lors, Massaroni, se soulevant sur son oreiller, dit à Gasbaroni : « Je crois que vous trouvez encore une fois sans » argent. S'il en est ainsi, vous pouvez allez en cher- » cher vous-même ; car, pour moi, j'en ai encore assez! » En parlant ainsi, Massaroni avait raison ; attendu que presque tout l'argent livré pour la rançon des séminaristes, avait passé dans la poche de Mme Mathilde, sa femme, qui l'employait à régaler une douzaine de brigands, ses convives habituels. L'anonyme auteur de la lettre ne se fit jamais connaître ; mais après la vérification de sa prédiction (vérification qui eut lieu, non pas dans la nuit de Pâques, mais bien dans celle de la Fête-Dieu), on a toujours cru que cet avis secret était dû à quelque employé de Frosinone, dont la famille tirait sa subsistance du brigandage.

Aveugle sécurité et impotence de Massaroni.

Quoique Massaroni considérât l'anonyme comme un imposteur, il prit la précaution de faire transporter son lit sur la montagne pendant la nuit de Pâques; et tous les brigands imitèrent son exemple, en s'y retirant eux-mêmes. Mais cette nuit passa sans aucun incident ; plus que jamais l'anonyme fut regardé comme un

fourbe, et Massaroni se fit ramener à sa maison, où il demeura désormais en parfaite quiétude. Toutefois, ceux qui jouissaient d'une meilleure santé et d'un jugement plus éclairé, continuèrent à aller passer toutes les nuits en dehors de Monticello. Bien leur en prit, comme nous verrons bientôt! Néanmoins, il faut rendre justice à Massaroni; sans la maladie incurable dont il était atteint, peut-être aurait-il été le premier à quitter Monticello et à retourner dans la montagne.

Maintenant, j'ai à montrer le spectacle d'un prêtre associé au brigandage; et j'en demande pardon à la hiérarchie sacerdotale, pour laquelle je garde toute la vénération et tout le respect possibles, en déclarant d'avance que mon récit ne concerne qu'un seul individu, et non pas toute la classe.

Histoire du prêtre Tolfa qui se joint aux brigands.

Au commencement de février 1821, un prêtre de Patrica, ma patrie, nommé Nicolas Tolfa, vint se jeter dans le brigandage; et voici dans quelles circonstances: Il était âgé d'environ 40 ans, avec un patrimoine assez riche, et avec la plus belle prébende du pays après celle de l'archiprêtre. Médiocrement instruit, de mœurs faciles sans être complétement corrompues, on ne pouvait, à la rigueur, lui reprocher que ce défaut assez commun parmi ses confrères, celui de bien boire et manger sans rien faire. Il vivait ainsi paisiblement avec son frère aîné, lorsqu'à la fin de l'année 1820, il s'en sépara pour aller demeurer chez une veuve, sa cousine. Le partage des biens paternels se fit donc entre les deux frères; mais il y eut une querelle à propos des brebis. L'aîné refusait de les partager; le prêtre, au contraire, en réclamait

sa portion. Ils eurent donc recours au juge qui donna tort à ce dernier. Irrité de cette sentence, le prêtre voulut se venger. A cet effet, il embaucha deux jeunes gens, l'un paysan nommé Charles Simoni, l'autre cordonnier nommé Alexandre Guerrieri. Ayant fait confectionner trois cartouchières par ce dernier, le prêtre les invite à souper dans sa maison, le soir du 3 février; puis il les arme chacun d'un fusil, en prend un lui-même, et tous trois se rendent ainsi dans la bergerie de son frère, où ils égorgent toutes les brebis. Après cet exploit, ils coururent se réfugier *ad refugium peccatorum*, c'est-à-dire : à Monticello. Là, Nicolas Tolfa, rechercha l'amitié de Massaroni. Mais bientôt, en voyant son état de santé déplorable, il s'attacha de préférence à Gasbaroni, à Vittori, et à Minocci. Il passait jours et nuits dans leur société. Ceux-là dépensaient l'argent qu'ils avaient volé, et, de son côté, Tolfa faisait vendre, chaque semaine, une de ses vaches par son berger. Une lettre de l'évêque de Ferentino était venue l'exhorter à rentrer dans la bonne voie, et à quitter une société si perverse ; mais il fit la sourde oreille.

Lorsque la lettre anonyme arriva, Tolfa s'aperçut de l'intention qu'elle inspirait à Gasbaroni de quitter Monticello. Alors, il le pria de l'emmener avec lui, en promettant de le mettre à même d'enlever dans leur propre couvent les Pères chartreux de Frascati, qu'il lui représentait comme les plus riches religieux de la terre. Gasbaroni répondit à ses instances en consentant à le recevoir dans sa bande, mais il feignit en même temps de ne pas agréer sa proposition

Gasbaroni quitte Monticello, et forme une nouvelle bande. (Mai 1821.)

Depuis l'avertissement donné par l'anonyme, Gasbaroni allait passer toutes ses nuits en dehors de Monticello. Au commencement du mois de mai, il choisit quinze jeunes gens, les plus intrépides parmi ceux qui s'étaient réfugiés dans cet asile, fit ses adieux à ses maitresses, et quitta pour toujours ce séjour enchanteur pour retourner dans la montagne. Parmi ces compagnons se trouvaient quatre des anciens, Antoine Vittori, Michel Feodi, Pascal De Girolami, et Louis Minocci, dont la tête avait été mise à prix comme la sienne pour une somme de trois mille écus. Pour la tête des autres, y compris le prêtre Tolfa, la mise-à-prix n'était que de cinq-cents écus; parce que ces brigands étaient de fraîche date. Il est assez remarquable, que pas un d'entr'eux n'ait jamais trahi ses camarades.

Episode de l'irruption de Gasbaroni dans la Chartreuse de Frascati. (Juin 1821).

Rentré dans les Etats du Pape, Gasbaroni commença par immoler un berger, coupable d'avoir conseillé une trahison à un brigand, avant de lui donner en mariage sa fille déjà enceinte. Ce brigand devenu traître, était de Sonnino, et s'appelait Giammaria Coladei, surnommé La Mecca. Tout le mois de mai fut passé par la bande dans les montagnes situées au cœur de la province, sans que Gasbaroni eût parlé une seule fois des Pères chartreux. Mais, un certain matin du mois de juin, ayant amené sa bande dans les environs de Frascati, il fit appeler le prêtre et les quatre anciens. Alors il demanda à Tolfa, dans quelles circonstances il avait pu connaître le couvent des Chartreux. Celui-ci lui répondit, qu'en 1815, il avait été condamné par son évêque, Monseigneur Amici, à faire un mois de péni-

tence dans ce cloître; ce qui lui avait permis de connaître tous les détails de sa distribution intérieure.

Sur cette déclaration, la délibération commença; beaucoup de plans furent proposés et rejetés; voici celui auquel on s'arrêta finalement : le soir même, la bande devait se rendre dans le bois voisin de la chartreuse, s'y cacher, et y passer toute la journée suivante. On devait attendre la soirée, et le moment de la promenade des religieux, pour se jeter sur eux, les saisir, et les entraîner sur la montagne. Après cette résolution prise, les brigands descendirent de la montagne pour venir se cacher dans le bois désigné; au grand danger de leur vie, assurément, car ce bois était isolé et très peu étendu. De plus, avec le voisinage et la population d'une ville aussi considérable que Frascati, il aurait suffi d'un œil clairvoyant, ou des aboiements d'un chien, pour faire massacrer tous les auteurs d'une entreprise si hardie.

La journée se passa silencieusement. Au moment du coucher du soleil, c'est-à-dire : à l'Ave-Maria, on vit apparaitre les religieux sortis de leurs cellules pour se promener. Immédiatement, Gasbaroni et ses compagnons se précipitent sur ces paisibles promeneurs, et les forcent de les guider pour pénétrer dans le couvent, mais avec tout le respect imaginable. Plus prompt que l'éclair, Gasbaroni, une fois entré, s'empare de huit religieux, les fait sortir, et les entraîne sur la route de la montagne. Mais, à la faveur de l'obscurité profonde de la nuit, quatre de ces bons Pères réussirent à s'enfuir; il n'en resta donc que quatre entre les mains des ravisseurs.

Séquestration de quatre Chartreux.

Gasbaroni transporta ces religieux sur la cîme d'une haute montagne, qui s'élève à l'est de la ville de Cori, et à l'ouest de celle de Segni. Puis, il expédia un paysan au couvent de la chartreuse de Frascati pour aller chercher l'argent de leur rançon, en lui ordonnant de l'apporter dans un certain endroit connu de ce paysan, et voisin de Segni; il envoya en même temps quatre de ses compagnons pour le recevoir. Parmi ces derniers figurait le prêtre Tolfa. Ensuite, il traîna les quatre chartreux séquestrés sur le côté opposé de la même montagne, vis-à-vis de Cori, bien loin du lieu où l'argent devait être reçu.

Couardise, soumission et condamnation du prêtre-brigand Tolfa.

Le commissionnaire, surpris au retour par les gendarmes, avait été forcé d'accepter leur compagnie et de les conduire à l'endroit désigné. A la vue de ces gendarmes, et suivant l'ordre de Gasbaroni, les quatre brigands embusqués déchargèrent leurs fusils, et prirent la fuite pour aller rejoindre leur chef. Mais le prêtre Tolfa, jusqu'alors *un lion*, devient soudain *un lapin* en présence de la force armée. Il jette son fusil, et s'enfuit du côté opposé, en perdant de vue ses camarades. Perdant aussi tout espoir de retrouver la bande, incapable d'ailleurs de tenir la montagne, il revient tout penaud sur le territoire de Patrica, fait appeler l'archiprêtre et se remet entre ses mains. Puis, se rasant la barbe, et reprenant le costume ecclésiastique, il ose reparaître dans la ville où je le vis moi-même sur la place. Le même jour, il était conduit par l'archiprêtre auprès de l'évêque de Ferentino. Celui-ci lui reprocha amèrement de n'avoir pas répondu à l'invitation charitable qu'il lui avait adressée à Mon-

ticello, pour l'engager à se présenter alors volontairement. Tolfa restait interdit, les yeux baissés, et sans parole. L'archiprêtre essaya de le défendre; mais l'evêque lui ferma la bouche, avec cette sentence d'Homère dans l'Odyssée: « Triste sono le perorazioni che « per li tristi si fanno! » Ce qui veut dire en Français: « C'est triste de plaider la cause d'un scélérat, et c'est « même inutile. »

Ensuite, l'évêque fit appeler le maréchal-des-logis des gendarmes, et lui confia le coupable pour le conduire à la Délégation. Tout le monde accourait sur le passage pour contempler ce prêtre assassin. Arrivé à Frosinone, il fut d'abord introduit dans la grande salle du palais apostolique, regorgeant de Messieurs attirés par la curiosité. Dans cette foule, se trouvaient deux pères chartreux qui s'écrièrent à son entrée : «Comment, « Monsieur Tolfa! Le soir où vous faisiez irruption dans « notre couvent, vous sembliez un véritable *démon*; « et voilà qu'aujourd'hui vous semblez un *Saint-Louis!*» Finalement, ce misérable fut condamné à une prison perpétuelle; mais, gracié du reste de sa peine en 1840, il put alors rentrer dans ses foyers.

Funestes aventures occasionnées par la rançon des Chartreux.

Revenons maintenant à Gasbaroni. Sans se décourager de cette première mésaventure, il expédia un autre paysan à la chartreuse pour recevoir l'argent exigé pour la rançon des religieux; mais il eut soin de prescrire à ce nouveau commissionnaire, de monter sur un cheval blanc, de suivre la grande route d'Albano à Velletri, puis celle de Velletri à Piperno, de remonter la rive gauche du fleuve Amazeno, et enfin de s'arrêter

devant l'église appelée Madonna-di-Prossedi. Pendant ce temps, il conduisait lui-même les quatre chartreux sur le territoire de Pisterzo, vis-à-vis la même église. Ce trajet exigea deux nuits de marche. Le lendemain de son arrivée, il vit apparaître son paysan sur un cheval blanc. Il envoya aussitôt un berger à sa rencontre, et tous deux prenant l'argent l'apportèrent sur la montagne. Mais la somme fournie ne satisfit pas Gasbaroni et les quatre anciens. Il fallut donc renvoyer le même messager, chercher à la chartreuse le supplément d'argent exigé ; et cette fois, il lui fut prescrit de prendre le même cheval blanc, mais de passer au-delà de Terracine, comme s'il eût l'intention de se rendre à Naples, et de s'arrêter sur la frontière de ce royaume.

Pour attendre le retour de cette seconde expédition d'argent, Gasbaroni avait transporté ses malheureux prisonniers sur le territoire de Monticello-di-Fondi. Mais, le lendemain de son arrivée dans cet endroit, la force armée de Sonnino découvrit la retraite des brigands et parvint à les y surprendre, grâce à la chaleur du jour, et au bruit qu'ils faisaient en jouant entr'eux et sans méfiance. Après un premier coup de fusil tiré contre la sentinelle, tout une décharge éclata contre les brigands rassemblés, et vint blesser un pauvre père chartreux. Gasbaroni disposa aussitôt ses hommes pour repousser l'attaque ; mais la vue de sa sentinelle mortellement blessée, lui fit changer d'avis. Ne songeant plus qu'à enlever le camarade blessé, il s'en alla avec lui, laissant les religieux aux mains de la force armée. Le brigand blessé, qui se nommait Dominique Lalli, de Patrica, mourut dès le lendemain, et son cadavre fut

enterré sur le même territoire, dans la vallée Marina, à l'endroit appelé Torricella.

Scrupule des brigands dans le partage du butin.

Comme le lecteur l'imagine facilement, Gasbaroni fut obligé de renoncer au second envoi d'argent, et de se contenter du premier, dont le montant ne devait pas dépasser deux mille écus. Je sais, comme chose positive, qu'une part de cent écus était destinée à chacun des onze novices de la bande, y compris le prêtre Tolfa et le défunt Lalli ; en sorte que le chef et les quatre anciens auront dû se partager les neuf cents écus restants. Une part avait été réservée pour Tolfa; mais à la nouvelle de sa soumission, elle fut répartie dans la bande, et celle du malheureux Lalli fut remise entre les mains de sa veuve. Cela ne prouve-t-il pas assez, le scrupule qu'éprouvaient ces brigands à garder pour eux l'argent qui ne leur revenait pas?

Investissement et assaut de Monticello par la force armée. (21 Juin 1821.)

A l'époque où Gasbaroni faisait cette expédition, Massaroni et les autres brigands restaient encore dans l'intérieur de Monticello. Dans la nuit de la Fête-Dieu, tombant cette année le 21 juin, ce village se vit soudain investi et assiégé par toutes les forces armées des États-Pontificaux et du royaume de Naples, réunies pour ce coup. Mais presque tous les brigands qui n'avaient pas suivi la personne de Gasbaroni, avaient du moins suivi ses conseils et imité ses précautions, en allant passer la nuit hors de Monticello ; de sorte que cet assaut n'eut pas de grands résultats, comme l'aurait espéré l'autorité.

Massaroni était toujours au lit et malade. En appre-

Arrestation et mort de Massaroni.

nant cette trahison, il se lève, s'habille, prend ses armes et veut se défendre; mais les forces lui manquent, et il retombe à terre sans pouvoir se relever. Ce fut dans cet état de défaillance qu'il fut trouvé au point du jour. Porté sur la place publique, on le posa dans une bière. Quant à son serviteur, Pascal Parisella, de Vallecorsa, il avait essayé de fuir par un toit; mais la force armée l'aperçoit, lui tire un coup de fusil, et le fait rouler sur le toit et tomber mort au milieu de la rue, du haut d'un troisième étage. Ce serviteur était l'un des brigands les plus dévoués à la personne de Massaroni. On arrêta aussi trois novices qui furent conduits, sous l'escorte de soldats allemands, dans la ville de Fondi, où furent aussi portés l'impotent Massaroni et le cadavre de Parisella.

Infamie de son secrétaire.

Exposés là dans une bière, au milieu de la place publique, toute la population s'empressait d'aller les contempler avec curiosité. Parmi les spectateurs, se distinguait surtout le secrétaire, Antoine Mattei, donnant le bras à un officier autrichien, auquel il disait avec la plus froide indifférence : « Voilà Massaroni! « Cet autre-là, c'est Jacovacci; et ce cadavre est celui « de Parisella! » Massaroni avait reconnu la voix de son indigne secrétaire. Il redressa la tête, écarta vivement le drap qui lui couvrait la face, et lui lança un regard fier et menaçant; puis il se recouvrit avec le drap, et retomba affaissé au fond de sa bière. Probablement, la véracité de l'anonyme et la fourbe interprétation de son secrétaire, venaient de lui apparaître et de le frapper comme un éclair, mais hélas, bien trop tard! Le soir même, l'infortuné Massaroni succombait à l'excès de

ses souffrances et de son désespoir ! Néanmoins, sa tête fut coupée et portée à Frosinone ; et le Gouvernement dut payer pour elle les trois mille écus promis par la mise-à-prix.

Le même jour, Adam Lauretti était aussi arrêté, conduit à Frosinone, et fusillé. Cependant trois brigands, et des plus renommés, avaient réussi à se cacher et à s'échapper de Monticello. L'un d'eux s'étant déguisé en femme, put ainsi franchir impunément la porte de la ville encore occupée par la force armée. Un autre, surpris dans une hôtellerie où il mangeait, éluda la perquisition en sautant par une fenêtre. L'un et l'autre coururent rejoindre Michel Magari.

Vengeance insensée et mort d'un féroce brigand.

Le troisième s'était blotti et caché au fond d'une étable très obscure, qui ne recevait le jour que par un trou fort étroit. Dans l'après-midi, la force armée commençait déjà à quitter Monticello pour retourner à ses postes ordinaires ; et le brigand pouvait, sans être vu lui-même, la voir défiler par ce trou. Mais, apercevant dans ses rangs un archer qui était son ennemi personnel, il oublia son propre danger pour se venger ; et déchargeant sur lui son fusil, il le fit tomber mort. Aussitôt, et sans donner au meurtrier le temps de recharger son arme, la force armée enfonce la porte qui n'était qu'en bois pourri, et le massacre à son tour. Ce brigand était d'une adresse et d'une intrépidité remarquables ; mais son impiété, sa férocité, et sa folie, l'étaient encore plus. Il se nommait Antoine Mastroluga ; et c'était précisément le même, que nous avons vu recevoir sa grâce avec la bande de Janvier Gasbaroni, huit mois auparavant.

Formation de la nouvelle bande de Magari.

Ainsi s'évanouirent à la fois, les plaisirs du château enchanté de Monticello, et la fameuse charte de sûreté octroyée aux brigands par le général napolitain, et renouvelée par le général autrichien. Tous les proscrits qui avaient échappé, cherchèrent à se rallier à Michel Magari; mais ce chef était trop soupçonneux et trop bien avisé pour les admettre tous dans sa bande. Il en fit donc un choix limité, et conseilla aux autres d'aller se remettre entre les mains de l'autorité. C'est aussi le parti qui fut pris par la plupart d'entr'eux, lesquels furent condamnés aux galères. Quant à ceux qui voulurent continuer le brigandage, sans chef et sans direction, ils ne tardèrent pas à disparaître tous par une fin malheureuse, en succombant aux coups de la force armée ou de la trahison mutuelle.

CHAPITRE V.

(1821 et 1822)

Organisation dispendieuse et stérile du corps des centurions pontificaux. — Un traître, victime lui-même d'une trahison. — Première campagne de Gasbaroni dans les Abruzzes. — Embûche à laquelle il échappe dans un défilé des Apennins.

Mesures de rigueur du Gouvernement. — Notifications terrifiantes de Mgr Zacchia, délégat de Frosinone. — Politique de Gasbaroni pour se réhabiliter dans l'esprit des populations. — Episode charmant de son passage dans les hôtelleries d'Alatri et de Tomacella. — Traits de galanterie et de générosité de sa part. — Arrestation des familles des brigands, et démolition de leurs maisons. — Démoralisation des compagnons de Gasbaroni. — Sa harangue éloquente à cette occasion.

Digression sur les nouveaux exploits de Magari. — Composition choisie de de sa bande. — Une Saint-Barthélémy de bergers, de mûles, et de brebis, sur le territoire de Reisonna. — Fatale méprise d'un messager de la police.

Atroce moyen employé par Gasbaroni, pour punir et prévenir la trahison des paysans. — Episode de l'enlèvement du colonel autrichien Gutnohfen, près de l'Epitafio. — Pillage de son carrosse. — Récit de sa séquestration et de sa rançon. — Formidable expédition organisée et entreprise pour sa délivrance. — Situation critique, et ruse heureuse de Gasbaroni cerné de toute part. — Sa magnanimité à l'égard de son noble prisonnier. — Reconnaissance témoignée par ce colonel et par son fils.

Déconvenue du délégat, et danger auquel il échappe. — Description des montagnes de Monticello-di-Fondi. — Charmes et ressources qu'elles offraient aux brigands pendant l'hiver. — Gasbaroni surprend et défait la force armée à Valle-Viola. — Son combat avec la troupe du lieutenant Pavoni.

Organisation dispendieuse et stérile du corps des centurions Pontificaux. (Juin 1821.)

J'ai déjà dit que, dans le but de soulager les populations, le Gouvernement avait cru pouvoir licencier le corps des archers en leur octroyant une gratification. Mais, effrayé des progrès nouveaux et de l'audace du brigandage, il sentit bientôt la nécessité de reconstituer, et d'augmenter même ce corps, en formant six compagnies à l'effectif de cent hommes, ce qui leur fit donner d'abord le nom de *centurioni*. Plus tard, ce corps reprit, du reste, son ancien nom d'*archers*. On ne devait y admettre que des gens de bonne famille, de bonnes mœurs, connaissant bien le pays, et exercés au maniement du fusil. Une année après, et sous l'influence de différentes circonstances, l'effectif de cette troupe fut augmenté encore et porté au chiffre de *mille*, mais en y associant des éléments de tout genre, tels que d'anciens galériens et des gardiens de pourceaux. Cette formation coûta excessivement cher au Gouvernement, sans faire presqu'aucun mal au brigandage, comme je le démontrerai dans la suite de cette histoire. Depuis l'époque de sa création jusqu'en 1824, ce corps ne réussit à tuer, qu'un seul brigand que Gasbaroni avait laissé presque mourant aux soins d'un berger, et quelques uns des ces novices repoussés par Gasbaroni et par Magari; en sorte que les remercîments du Gouvernement, devaient s'adresser plutôt à ces deux chefs qu'aux archers eux-mêmes.

Le traître Mattei victime lui-même d'une trahison.

Le secrétaire de Massaroni, Antoine Mattei, fut enfin arrêté lui-même à Fondi, et incarcéré dans la forteresse de Gaëte. Etant parvenu à s'évader dans la nuit suivante, il courut se réfugier dans les montagnes de Roccaguglielma, espérant rejoindre les brigands

échappés de Monticello. Dans la cabane d'un berger, le hasard lui fit rencontrer un jeune homme de Ceccano, nommé François Ugolini, ancien réfugié de Monticello, mais qui, repoussé par Magari, avait pris le parti de se soumettre à l'autorité et d'expier ses crimes dans les galères. L'arrivée de Mattei, surnommé le Maëstrino (petit maître), modifia le projet de ce scélérat, en lui inspirant l'idée d'améliorer sa situation à ses dépens. Il fit donc semblant de s'unir à Mattei, et de partager son sort et sa confiance; ce qui lui procura l'occasion favorable de le tuer tout à son aise. Alors il coupa sa tête et la porta à Frosinone, où il reçut, en récompense, la grâce de son crime et un emploi dans le corps des archers. (Il avait cassé l'épaule d'un homme d'un coup de fusil, avant de se faire brigand).

Première campagne de Gasbaroni dans les Abruzzes. (Été 1821.)

Forcé de relâcher les religieux prisonniers, Gasbaroni s'était dirigé de suite vers la province des Abruzzes, passant de nuit par les villes d'Arpino et de Sora, où il trouvait les cafés ouverts et garnis de marchands très riches. Gasbaroni ne craignit pas de se faire connaître à toutes ces personnes, mais sans en molester aucune. Arrivé sur le territoire d'Aquila, il leva plusieurs contributions forcées sur les habitants; mais je les passerai sous silence. Remontant ensuite vers le nord par différents sentiers, il parvint à gagner les montagnes des Apennins aux environs de Léonessa. Ce fut là, qu'en plein jour, Antoine Vittori osa défier à haute voix le maréchal-des-logis Mastracci, chef des gendarmes, en l'appelant et le provoquant ouvertement à venir faire avec lui *une partie à coups de fusil*. Ce maréchal-des-logis feignit de ne pas comprendre ce

défi, et se garda bien d'approcher. Cette prudence n'était pas inspirée par la crainte, mais par le désir de faire réussir son projet de cerner et de surprendre toute la bande. En effet, il avait déjà expédié à Rieti des renforts considérables de gendarmerie, pour entourer et assiéger les brigands, la nuit suivante, dans le fond d'une grande vallée fermée de toute part par des rochers escarpés et inaccessibles. Il n'y avait, pour en sortir, que deux défilés étroits, où Mastracci songeait à embusquer une garde nombreuse, avant que Gasbaroni ne s'échappât, pour le forcer d'accepter le combat en plein jour et dans les conditions les plus désastreuses.

Embûche à laquelle Gasbaroni échappe dans un défilé des Apennins.

En arrivant la nuit au fond de cette vallée, encombrée alors par une foule de bergers et de troupeaux, Gasbaroni prescrivit à sa bande de se hâter de cuire la viande et de souper promptement, pour s'éloigner ensuite de cet endroit qui lui paraissait suspect; car il avait remarqué chez ces bergers une inquiétude étrange et de mauvais augure. Ainsi, aussitôt après le souper, Gasbaroni se remit en marche et conduisit sa bande précisément dans le défilé en question, où elle pouvait passer la nuit sans danger, dans le cas où quelque berger aurait voulu la trahir par son espionnage. Gasbaroni plaça donc deux sentinelles, et laissa dormir les autres. Après minuit, une sentinelle, voyant approcher des hommes armés, reconnut les gendarmes, et leur tira un coup de fusil. A cette explosion, tous les brigands sont debout; mais ils essuient une décharge générale de la force armée, qui blesse deux d'entre eux. Ces gendarmes étaient venus pour occuper ce passage, l'autre étant déjà en leur pouvoir; et si Gasbaroni ne

les y avait pas devancés, le jour suivant aurait pu lui être bien funeste, ainsi qu'à ses compagnons. Ce furent donc l'inquiétude et la crainte des bergers qui les sauvèrent, en éveillant leur méfiance à propos. Gasbaroni, en se retirant, avait réussi à emporter ses deux blessés jusqu'au bas de la montagne. Là, il prit deux chevaux, les fit monter dessus, et les transporta ainsi en peu de nuits dans la province de Frosinone. Laissant alors auprès d'eux une garde pour les soigner, il retourna dans les Abruzzes.

Mesures de rigueur du gouvernement. — Notifications terrifiantes de Mgr. Zacchia Delégat de Frosinone.

L'approche de l'hiver et la chûte des neiges, l'obligèrent bientôt à ramener sa bande sur la région maritime des provinces de Frosinone et de la Terre-de-Labour. La veille au soir de la fête de Saint-André, il se trouvait dans les montagnes voisines d'Alatri, où il apprit la nouvelle organisation du corps des archers. Le berger qui le mettait au courant de ces dispositions, lui exposa en même temps toutes les mesures de rigueur publiées par un édit de la Secrétairerie d'État, telles que l'arrestation de tous les parents des brigands jusqu'au troisième degré, et la démolition des maisons de tous ces brigands sans aucune exception. Il lui parla, en outre, d'une notification officielle de Mgr Zacchia, Délégat de Frosinone, qui appelait toutes les populations à seconder les efforts du Gouvernement, pour arriver à la destruction complète du brigandage. Cette notification menaçait aussi des peines les plus rigoureuses, les gens qui fourniraient le moindre secours à Gasbaroni, signalé comme le fléau et l'ennemi du genre humain, et qualifié même de : *Tigre, dévorant aussi bien la main qui le nourrissait, que la main qui le frappait.*

Politique de Gasbaroni pour se réhabiliter dans l'esprit des populations.

Ce long et effrayant récit n'était pas capable d'émouvoir Gasbaroni; mais il fit dresser les oreilles aux novices, très nombreux dans sa bande, et qui avaient toujours l'image de leur famille devant les yeux et dans le cœur. C'était là ce qui affligeait Gasbaroni; il aurait bien voulu leur dissimuler toutes ces terribles nouvelles, mais il n'était plus temps! Sa première préoccupation était de réussir à effacer, dans l'esprit des populations, le mauvais effet produit à son égard par la notification susdite; il cherchait donc dans son cerveau les meilleurs moyens d'atteindre ce but. Finalement, il réfléchit qu'il pouvait trouver une occasion favorable pour se réhabiliter, dans la grande foire qui devait se tenir le lendemain à Veroli. Se tournant alors vers ses compagnons: « Mes amis, leur dit-il, cette nuit même, il nous faut « descendre de la montagne, et traverser la plaine de « Frosinone pour gagner les montagnes opposées. « Mais, sachez bien que, dans cette marche nocturne, « nous rencontrerons beaucoup de gens se rendant à « la foire de Veroli; et j'exige de vous les plus grands « ménagements à leur égard. Que personne d'entre « vous n'ait l'audace d'enlever le moindre sou, ou « n'importe quel objet, aux voyageurs que nous rencon- « trerons en chemin! »

Episode charmant de son passage dans les hôtelleries d'Alatri et de Tomacella.

Tous ses compagnons promirent de se conformer à cet ordre; et, la nuit venue, ils descendirent de la montagne et se mirent en marche sur la grande route de Frosinone. Arrivé devant l'hôtellerie d'Alatri[1], Gasba-

(1) L'auberge ainsi désignée ne se trouve pas dans la ville même d'Alatri, mais bien à une lieue de distance, et à l'embranchement des deux routes d'Alatri et de Veroli à Frosinone. Elle est encore aujourd'hui très-fréquentée.

roni laissa en dehors la moitié de sa bande, et entra lui-même avec les autres dans cet établissement, alors rempli de gens attablés et soupant. Parmi ces consommateurs, se trouvaient de riches marchands attirés par la foire du lendemain, et dont plusieurs étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs jeunes filles. Toutes ces dames, occupées à festiner joyeusement, étaient nu-tête et d'une beauté éclatante. A la vue des nouveaux venus et de leur costume extraordinaire, il y eut une terreur universelle dans l'assemblée. Gasbaroni s'en aperçut, et voulut aussitôt rassurer tout ce monde : « N'ayez aucune crainte, Messieurs, s'écria-t-il; car « je suis simplement Antoine Gasbaroni, et non pas « l'ennemi du genre humain, comme on le prétend. Bien « loin d'être un tigre, je ne suis qu'un homme sem- « blable aux autres. » Ce nom redoutable avait fait tomber le pain de toutes les mains; mais la plus grande épouvante, était celle de quatre jeunes militaires, qui soupaient dans un coin de la salle. Ce fut précisément auprès d'eux que Gasbaroni alla s'asseoir. Il commanda aussitôt le repas, mangea et but gaiement avec eux, et les quitta en leur donnant à chacun un écu.

Il profita même de son arrêt momentané dans cette hôtellerie, pour faire écrire de sa part, à Mgr Zacchia, une lettre pleine de remercîments ironiques pour les qualifications dont il l'avait honoré, et de plaintes à l'égard de la lâcheté des *Centurions* qui n'osaient pas paraître en face de lui. Cette lettre finissait par un défi adressé à la force armée par Gasbaroni, qui la provoquait, pour le lendemain, *à une partie à coups de fusil*, sur une montagne appelée Santa-Serena. Après le

souper des premiers entrés, vint le souper des autres brigands ; et pendant ce second repas, Gasbaroni se plaisait à verser du vin à toutes les tables. Aussi, toute l'assemblée était dans l'admiration de sa gaieté, de sa bonne grâce, et de sa galanterie. Revenues de leur terreur, les dames ne demandaient qu'à lui voir prolonger la séance et continuer la conversation. Les jeunes filles même, enfin rassurées, cachaient leur gracieux visage derrière les épaules de leurs pères, pour contempler le sien à la dérobée. Enfin, il voulut règler avec l'hôte le compte de la dépense, et le força à recevoir son argent. Puis, donnant la main à tous les assistants en signe d'amitié, il poursuivit sa route avec sa bande.

Parvenu sous les murs de Frosinone, Gasbaroni se dirigea à l'ouest par la grande route de Terracine, en passant au pont de la Tommacella. Entré dans l'hôtellerie de cet endroit, il y trouva autant de monde que dans la première. Tirant alors à l'écart un homme qui se disait *boucher*, il lui demanda de quelle somme d'argent il était porteur. Celui-ci lui répondit, qu'il n'avait que vingt-cinq écus sur sa personne. « Eh bien! « reprit Gasbaroni, je vais te fouiller. Si je ne trouve « que vingt-cinq écus, je te les laisserai; mais si je « t'en trouve davantage, je m'emparerai de tout ton « *magôt*, et je te tuerai. » A cette menace, le pauvre boucher tombe à ses genoux, lui avoue qu'il porte sur lui trois cents écus, et le supplie d'avoir pitié de sa malheureuse famille. Mais Gasbaroni le relève, et lui dit en riant : « Va-t-en continuer à gagner du pain pour « ta famille. Pour moi, je n'ai pas l'habitude de dérober « l'argent à ceux qui en ont peu, mais à ceux qui en

« ont trop ! » Il voulut encore payer sa dépense dans cette hôtellerie, et se hâta de gagner les bois; car la pointe du jour approchait déjà.

Tous les témoins de l'apparition de Gasbaroni et de ces scènes nocturnes, étaient obligés d'en adresser un rapport à l'autorité; mais tous se trouvaient d'accord pour faire un éloge public de sa conduite, et pour démentir la réputation de méchanceté qu'on lui attribuait à tort, en prétendant qu'il ne faisait de victimes que parmi ses ennemis. Tous restèrent sous le charme de de ses bons procédés et de sa générosité.

Arrestation des familles des brigands, et démolition de leurs maisons.

On vit alors le Gouvernement, procéder à l'arrestation de tous les parents des brigands jusqu'au troisième degré, et à la démolition de toutes leurs maisons. Cependant, sur ce dernier point, il n'agit pas avec impartialité; car la maison de Gasbaroni ne fut jamais démolie. Cette partialité était calculée dans le but d'éveiller des soupçons et des discordes dans la bande; mais ce but ne fut jamais atteint.

Harangue de Gasbaroni à ses compagnons

Gasbaroni voyait avec regret l'affliction de ses compagnons. Un jour, il les rassembla tous, et leur tint le discours suivant : « Mes amis, si vous êtes affligés de « l'emprisonnement de vos parents, je vous plains et je « vous loue en même temps. Mais, réfléchissez que vos « parents sont innocents, et que, par conséquent, le « Gouvernement se décidera tôt ou tard à leur rendre « la liberté, comme il l'a déjà fait dans le temps passé. « Vous avez peut-être du chagrin de la démolition de « vos maisons. Mais, vous devriez seulement en rire ;

« car, notre véritable maison, n'est-elle pas la voûte « du ciel que personne ne peut démolir? D'un autre « côté, ne sommes-nous pas toujours capables de « fournir à nos parents, de quoi rebâtir des maisons « plus belles et plus riches que les premières? Le « nombre des archers ne vous fera pas peur, j'en « suis certain; et si vous voulez suivre mes ordres et « ma méthode, vous n'aurez jamais de rencontre avec « la force armée, que lorsque nous le jugerons à propos « et à notre avantage. Seriez-vous découragés par la « crainte de voir les bergers, intimidés, vous refuser « leurs anciens services? A ce mal, nous pouvous tou- « jours opposer un remède très efficace. » (Il montrait alors sa bourse et son poignard). « Voici donc le « remède que je vous propose pour guérir cette maladie « des bergers! A l'exemple du Gouvernement, nous « devons toujours récompenser largement ceux qui nous « rendent des services, et punir rigoureusement ceux « qui s'y refusent, ou qui, plus intimidés par les « menaces de l'autorité, voudraient nous trahir par « leurs dénonciations. »

Digression sur les nouveaux exploits de Magari. — Composition choisie de sa bande.

Maintenant, nous laisserons un instant Gasbaroni, pour parler un peu de Michel Magari. Ayant pris la précaution de coucher en dehors de Monticello pendant la nuit de son investissement, il vit, dès le lendemain matin, tous les proscrits échappés à ce danger, accourir auprès de lui en le conjurant de se mettre à leur tête. En homme prudent et soupçonneux, Magari connaissait tout le prix de la liberté et toute l'horreur du brigandage; et, quoique incapable de racheter sa grâce par une trahison, il redoutait beaucoup ce crime de la part

des autres. C'est pourquoi, n'admettant que des anciens brigands entrés dans le métier antérieurement à la révolution de Naples, il repoussa toutes les instances des autres, en les menaçant de mort s'ils ne prenaient pas le parti d'aller se remettre à la discrétion de l'autorité. Sa bande nouvelle, ainsi composée d'éléments sûrs, choisis aussi bien parmi les brigands napolitains que parmi les brigands des États-Pontificaux, commença par aller exploiter les Abruzzes. Pour ne pas se mêler avec celle de Gasbaroni, elle se tenait de préférence du côté du midi, aux environs de Venafro et de Solmona.

Une Saint-Barthélémy sur le territoire de Reisonna.

Un jour, Magari envoya le chef des bergers d'un troupeau chez son maître, pour obtenir de lui une provision de vivres; mais, au lieu de cette provision, le maître envoya un détachement de la force armée pour accompagner le chef berger, à son retour. L'apparition de ce détachement décida Magari à s'enfuir. Craignant les conséquences de cette démarche malheureuse, les bergers avaient cru devoir changer l'emplacement de leurs troupeaux. Quelques semaines après, Magari se retrouvait auprès d'eux. Son intention était d'égorger d'abord toutes les brebis, pour punir le propriétaire de sa dénonciation, et de massacrer ensuite le chef des bergers, pour avoir guidé la force armée contre lui.

En arrivant là, il eut soin de feindre un oubli complet de toute cette aventure, et prescrivit seulement de tuer quelques moutons pour la nourriture de sa bande. Mais, en même temps, il ordonnait à ses compagnons de ne pas quitter des yeux le chef berger, et de tirer sur lui s'il faisait mine de vouloir s'enfuir. La viande une

fois cuite, on se mit à la manger; et comme les brigands avaient apporté beaucoup de vin, ils s'enivrèrent presque tous; en sorte que deux d'entr'eux tuèrent par erreur deux bergers ordinaires, au lieu de tuer leur chef suivant l'ordre de Magari. Cette méprise alluma la fureur de ce dernier qui, voyant sa victime lui échapper, prit une cognée, et commença à massacrer aveuglément tous les malheureux bergers en frappant à droite et à gauche. Quelques uns tentèrent de fuir; mais ils étaient atteints par les balles, qui leur étaient tirées par les brigands comme sur des pigeons. Ce fut donc un carnage général, où périrent treize bergers, six mûles, et quantité de brebis. Ce drame eut lieu sur le territoire de Reisonna.

Fatale méprise d'un messager de la police.

Le soir même, les brigands, en descendant de la montagne, rencontrèrent un homme qui portait dans une ville voisine une dépêche relative au massacre de la journée. Le pauvre messager, croyant avoir affaire à des agents de la justice, s'écria : « Ah ! Messieurs; « dépêchez vous de détruire ce maudit brigandage, et « tout le monde vous bénira pour un pareil service ! » Il n'avait pas achevé ce dernier mot, que le poignard de Magari s'enfonçait dans son ventre !

Atroce leçon donnée aux paysans par Gasbaroni.

Après son allocution à ses camarades, Gasbaroni fit la rencontre de deux paysans qui, peu de temps auparavant, lui avait apporté la visite désagréable de la force armée, au lieu des approvisionnements dont il les avait chargés. Immédiatement il les immola, les coupa par morceaux, et répandit dans le bois ces horribles débris. Une pareille vengeance ne manqua pas d'é-

pouvanter tous les gens de la campagne; et chacun d'eux disait : « Il vaut mieux désobéir au Gouvernement « qu'à Gasbaroni. Le premier accorde du moins au pré- « venu, le droit de se défendre et les secours de la « religion; tandis que le second refuse l'un et l'autre! »

Episode de l'enlèvement du colonel Autrichien Gutnohfen, à l'Epitafio. — (Mars 1822.)

Au mois de mars 1822, Gasbaroni, se retrouvant sur le territoire de Monticello, apprit qu'un marchand de Terracine, allant à Fondi pour ses affaires, devait revenir le lendemain à sa maison. Ce marchand passait pour un homme très riche; ce qui inspira à Gasbaroni le projet de l'enlever, projet qui fut approuvé par toute la bande. Ainsi donc, dès qu'il fit nuit, elle alla s'embusquer sur la grande route de Naples, précisément entre les deux douanes du royaume et des Etats-Pontificaux, appelées l'une Portello, et l'autre Epitafio, en attendant le retour du carrosse de Fondi à Terracine. Mais toute la nuit se passa, sans voir arriver cette voiture du marchand. La pointe du jour approchait déjà, lorsqu'on entendit un bruit du côté de Terracine; c'était une autre voiture, et pour ne pas perdre la peine de son expédition, Gasbaroni résolut de l'arrêter. Il en descendit soudain un jeune homme, l'épée à la main, et qui faisant des moulinets avec cette arme, ne laissait d'abord approcher personne; il blessa même Louis Minocci à un doigt de la main. Celui-ci lui tira aussitôt un coup de fusil qui ne l'attrapa pas. Alors, descendit à son tour du carrosse un voyageur, qui ordonna au premier de jeter son épée. Gasbaroni les saisit tous les deux, et les confia à la garde de deux novices, en leur prescrivant de les conduire sur la montagne.

Pillage du carrosse de ce colonel.

Ensuite, il fit fouiller le carrosse qui se trouvait arrêté entre les deux douanes. On y découvrit seulement une somme de quatre-vingts écus en argent; ce fut du moins, ce que fit croire Gasbaroni pour le moment. Mais quelques mois après, Vittori ayant donné deux monnaies d'or à un berger pour faire des emplettes à Fondi, ce berger y fut emprisonné, parce que ces deux monnaies d'or furent reconnues comme provenant du pillage du carrosse arrêté. Cette circonstance détermina, dans la bande, une explosion d'indignation contre Vittori qui avait trompé ses camarades. Peu après, Louis Minocci, dans un moment d'irritation contre Vittori, révéla à Michel Feodi qu'il avait reçu lui-même, de la main de Gasbaroni, trente pièces hongroises, chacune de la valeur de: *un écu et dix-huit sous;* (en tout, trente-cinq écus et 40 sous); et que ces monnaies avaient été prises dans le carrosse par Vittori. Enfin, dans sa prison, Gasbaroni m'a avoué lui-même que Vittori avait trouvé dans ce carrosse, une somme de sept-cents pièces de monnaie hongroises, sur lesquelles, trente avaient été données à Minocci, et six-cent-dix partagées entre les deux autres; en sorte que Gasbaroni et Vittori avaient eu chacun une part de trois-cent-trente-cinq pièces hongroises, soit trois-cent-quatre-vingt-quinze écus. Gasbaroni ajoutait, que Vittori avait pu, à la faveur de la nuit, dissimuler cette prise au reste de la bande, et qu'il n'avait pas voulu la révéler à d'autres qu'à son chef, attendu que Michel Feodi ne s'était pas fait scrupule de jouer souvent le même tour à ses camarades.

Séquestration et rançon du colonel.

Le matin venu, Gasbaroni reconnut que ses deux prisonniers étaient des militaires. Il interrogea aussitôt

le plus distingué, et apprit de sa bouche, qu'il était un colonel autrichien allant rejoindre son régiment à Naples, et que l'autre était son serviteur. Sur cette déclaration, Gasbaroni voulait déjà lui rendre la liberté, en prétendant qu'il n'y avait aucune rançon à espérer d'un militaire étranger; mais ses compagnons voulurent essayer d'en tirer au moins quelque chose. En conséquence, on demanda au colonel *la petite somme de* 40,000 *écus* pour sa rançon. Celui-ci objecta qu'il était trop éloigné de sa famille, pour pouvoir fournir aux brigands une pareille somme; mais il ajouta que, s'ils voulaient bien se contenter de la moitié, il écrirait à son général, à Naples, pour obtenir de lui ces vingt mille écus; pourvu que Gasbaroni trouvât le moyen de faire parvenir cette lettre à son adresse. Aussitôt, on lui donna du papier et tout ce qui était nécessaire pour cette opération.

Le colonel écrivit alors deux lettres, l'une à son général, à Naples, l'autre à la police de Terracine. Gasbaroni prit l'intermédiaire d'un berger, pour faire remettre ces deux lettres à la police de cette ville. Cette police répondit en annonçant que la lettre destinée au général, lui avait été expédiée, et en priant Gasbaroni de bien traiter le colonel, avec l'assurance que la rançon serait immanquablement fournie. L'adresse de cette réponse était ainsi conçue : « Ai signori briganti di Valle-Marina. » (A Messieurs les brigands de Valle-Marina).

Expédition organisée pour sa délivrance.

Après la réception de cette lettre, Gasbaroni ne songea plus qu'à entretenir la gaieté de son noble pri-

sonnier, en faisant venir, à son intention, une quantité de bouteilles de rhum et de vins étrangers. Malgré ces gracieuses attentions, il était bien difficile au colonel de ne pas souffrir du malaise et des peines inséparables de sa triste captivité. Au reçu de sa lettre, le général déclara, qu'au lieu de vingt mille écus, il enverrait vingt mille de ses soldats contre les brigands. Dans cette résolution, il fixa lui-même le jour de l'expédition, et invita la Délégation de Frosinone à y concourir, en mettant sur pied toute la force armée disponible pour le jour indiqué. Il rassembla aussitôt à Fondi toutes les troupes autrichiennes détachées à Capoue et à Gaëte ; et, le moment venu, l'expédition fut entreprise contre les brigands.

Situation critique, et ruse heureuse de Gasbaroni cerné dans la vallée Opaco-del-Fico.

Pour donner au lecteur une juste idée de la situation critique où se trouva alors Gasbaroni avec sa bande, il faut se reporter aux indications topographiques exposées dans le premier chapitre de la première partie. La chaîne de montagnes, qui sépare la province de Frosinone de la Terre-de-Labour, commence à Terracine et s'étend vers l'est jusqu'à Ponte-Corvo. De cette chaîne principale, se détachent des montagnes secondaires qui s'avancent vers le nord dans les États-Pontificaux, et d'autres qui s'avancent vers le sud dans le royaume de Naples, mais en diminuant progressivement d'élévation, et en finissant par des collines insignifiantes. Dans ce pâté de montagnes, il se trouve naturellement des vallées plus ou moins considérables comme profondeur et comme étendue. C'était dans une de ces vallées, que se tenait Gasbaroni, le jour de l'expédition dirigée contre lui, et à son insu. Les crêtes

des deux contreforts qui forment entr'eux cette vallée, étaient déjà garnies par la force bourgeoise du royaume de Naples; tandis que les cîmes de la chaîne principale, barrant le fond de la vallée appelée Opaco-del-Fico, étaient occupées par les forces pontificales. En même temps, arrivait déployée une immense troupe d'autrichiens, fermant l'ouverture de la vallée d'un contrefort à l'autre, fouillant les endroits et les repaires les plus cachés, et coupant les bois pour s'ouvrir partout un passage.

C'est ainsi, et avec ces précautions, que cette ligne formidable s'avançait en montant vers les sommets. A son approche, les brigands, de plus en plus refoulés, se voyaient obligés de reculer toujours malgré eux, et de monter eux-mêmes du côté de la force pontificale qui les attendait de pied ferme. Cerné ainsi de toute part, Gasbaroni fut convaincu qu'un seul coup de fusil tiré par sa bande, serait sa perte inévitable. Il eut donc recours à la patience et à la ruse, en cherchant tous les moyens de ne pas engager le combat dans des conditions si inégales. Il dit alors au colonel prisonnier : « Monsieur, votre général veut vous faire tuer, sans faire « aucun cas du prix de votre vie; mais je vous ména- « gerai et respecterai, aussi longtemps qu'il me sera « possible. Seulement, je vous engagerai à ne pas vous « flatter de pouvoir vous sauver, en appelant vos soldats « pour vous délivrer ; car, en pareil cas, je vous tuerais « sur le champ. Si, au contraire, je parviens à sortir « de ce labyrinthe, je vous promets la liberté dès « ce soir. »

Comme je l'ai dit, à mesure que les autrichiens avançaient, les brigands étaient forcés de reculer de plus en plus vers la ligne pontificale, où ils allaient trouver une mort certaine. Mais, soudain, une inspiration lumineuse vient à l'esprit de Gasbaroni, en remarquant que tous les hommes de la force bourgeoise napolitaine portaient un mouchoir blanc autour de leurs chapeaux. Il comprend que c'est là un signe convenu d'avance avec les antrichiens, pour leur faire reconnaître les gens armés pour la cause du Gouvernement. Aussitôt, il arbore le même signe, et ordonne à tous ses compagnons et à ses deux prisonniers d'imiter son exemple, en roulant un mouchoir autour de leurs chapeaux. Ensuite, il fait couvrir et déguiser le colonel avec un manteau de brigand. C'est ainsi qu'il attendit tranquillement l'arrivée des autrichiens. Ceux-ci s'approchent effectivement sans défiance. La vue des mouchoirs blancs, leur fait prendre les brigands pour des agents armés par le gouvernement pontifical; ils les saluent donc amicalement avec la main, et tournent à gauche pour continuer leurs recherches plus loin. Dès lors, le danger était passé pour Gasbaroni et sa bande!

Magnanimité de Gasbaroui à l'égard de son noble prisonnier.

Lorsqu'il fut nuit, Gasbaroni fit appeler un berger pour lui confier les deux prisonniers, et les faire conduire jusqu'à Terracine ou Sonnino. Mais, là-dessus, Antoine Vittori déclara à haute-voix qu'il voulait tuer le colonel; et Minocci appuyait ce projet sanguinaire. Ce fut l'occasion d'une querelle et de débats très violents. Gasbaroni, pour sauver le colonel, prétendait qu'il n'était pas un ennemi; qu'il n'avait été enlevé que pour payer une rançon; et que, si la force armée était venue

au lieu de l'argent, ce n'était pas à lui qu'il fallait imputer cette mésaventure; enfin, que son innocence devait lui garantir la vie. A ces raisons, Vittori répondait que sa famille aussi, était innocente; ce qui n'avait pas empêché le lieutenant Avarini de la massacrer. Alors Gasbaroni lui répliqua : « La mort de vos parents, « n'a été qu'une juste conséquence de l'assassinat du « commissaire Rotoli. Donc, si nous tuons ce colonel, « infiniment plus respectable que Rotoli, sa mort peut « attirer sur nos familles les mêmes représailles, et les « faire massacrer comme la vôtre! » A ces paroles, tous les novices s'écrièrent : « Nous voulons absolument « que la liberté soit rendue au colonel, parce que nous « ne voulons pas compromettre la vie de nos parents! » A cette déclaration unanime, Vittori se tût; et les deux prisonniers furent confiés au berger par Gasbaroni, pour les guider jusqu'à Sonnino. Le colonel avait entendu et compris toute la discussion à son sujet. Pour témoigner sa reconnaissance au chef et à tous les novices, il prit un crayon et un morceau de papier, où il écrivit tous les noms de leurs parents alors emprisonnés, et qui furent tous rendus à la liberté, quinze jours après, par son entremise. Après quoi, les deux prisonniers prirent congé de la bande, et partirent librement sous la conduite du berger.

Reconnaissance généreuse du colonel Gutnohfen et de son fils.

Ce colonel autrichien avait nom : François Gutnohfen. Malgré son arrestation violente sur la grande route, il conserva une extrême reconnaissance à Gasbaroni pour lui avoir sauvé la vie. En 1834, ce colonel, devenu général, fit remettre à Gasbaroni, alors emprisonné à Civita-Vecchia, la somme de quatre écus par les soins

de l'ambassadrice d'Autriche; et il avait chargé le consul Palombi de lui remettre encore un écu, à l'occasion de chacune des grandes solennités de l'année. De plus, en 1838, un jeune religieux, fils du même colonel, vint visiter Gasbaroni dans sa prison, se fit raconter par lui l'histoire de son père, et le quitta en lui donnant une pièce de 20 francs.

Déconvenue et périls du Délégat.

Gasbaroni avait appris que Mgr Zacchia s'était rendu d'avance à Terracine, pour voir et compter toutes les têtes des brigands décapités, dans l'espoir qu'ils ne pourraient échapper aux mains des Autrichiens dans cette dernière expédition. Il avait même déjà commandé, pour renfermer et exposer ces têtes, un nombre de cages de fer proportionné à celui des brigands. Gasbaroni se proposait donc de s'emparer de la personne de ce Délégat, à son retour à Frosinone; mais ce projet échoua par la trahison d'un berger, qui le révéla à l'autorité.

Description des montagnes de Monticello-di-Fondi.

Ayant eu déjà, et devant avoir encore plusieurs fois l'occasion de parler des montagnes de Monticello-di-Fondi, je crois à propos d'expliquer à mon lecteur les raisons qui engageaient les brigands à fréquenter en hiver ces montagnes, de préférence aux autres de la province. Situées en face de la mer Méditerranée, ces montagnes sont complètement à l'abri du vent du nord, et très bien exposées au midi; ce qui les préservait toujours de la neige, et les favorisait d'une très chaude température. A cette époque, elles étaient hérissées de taillis touffus, dans lesquels un homme se cachait facilement sans pouvoir être aperçu à distance; d'autant plus que ces bois étaient d'une essence conser-

vant ses feuilles en toute saison. Pendant l'hiver, ces montagnes étaient couvertes de troupeaux, attirés par la douceur du climat et l'abondance de la pâture. Il est vrai que les sources d'eau y manquaient; mais on avait remédié à cet inconvénient, en ménageant dans le creux des rochers des réservoirs naturels, qui fournissaient en tout temps la quantité d'eau nécessaire pour les hommes et les bestiaux.

Gasbaroni surprend la force armée à Valle-Viola. (Avril 1822.)

Au mois d'avril suivant, Gasbaroni se trouvait retiré sur ces montagnes, dans un endroit nommé Valle-Gaëtana, en face de la vallée Marina. Vers le soir, il aperçut une grosse troupe de gendarmes et d'archers, en train de ramasser du bois pour allumer du feu, parce qu'ils comptaient y passer la nuit. Aussitôt, il dit à ses compagnons : « Voyez-vous là-bas ces gueux ? « Ils ne se doutent pas que nous sommes ici ; sans quoi, « ils ne perdraient pas une si bonne occasion de venir « nous tracasser ! Mais nous, serions-nous assez lâches « pour laisser dormir en paix toute cette canaille ? » — Les voyant tous disposés à le seconder dans son entreprise, il ordonne à Minocci de prendre avec lui la moitié de la bande, de faire un circuit à gauche, et d'aller se poster sous le feu de la force armée ; il devait y rester, jusqu'à ce que son chef fût allé au-dessus faire une décharge contre elle. Cela convenu, Gasbaroni et les autres brigands commencèrent à descendre, mais dans un profond silence, et en évitant tout bruit qui aurait pu donner l'éveil de leur marche. Pour accomplir le trajet dans ces conditions, ils employèrent un temps fort long. Il était minuit quand ils arrivèrent au but; mais la force armée n'y était plus. Gasbaroni s'imagina

alors, que tous ces gens armés s'étaient abrités dans la bergerie d'un pâtre, située à l'ouverture d'une autre vallée nommée Valle-Viola; ne fut-ce pour y prendre et y manger de la viande *sans la payer*, selon l'honorable habitude de la force armée.

Sous l'influence de cette conjecture, il attendit donc la pointe du jour pour se réunir au détachement de Minocci; et alors, toute la bande se dirigea vers cette vallée pour attaquer ouvertement la force. En la voyant approcher, la sentinelle prit la bande pour une escouade de la force armée du royaume de Naples, et en passa avis au brigadier renfermé dans la bergerie. Celui-ci sortit alors, et s'écria, en agitant son bonnet d'uniforme : « Nous sommes des membres de la force pontificale, et « je suis le brigadier Trionfini! » — « Et moi, répondit « Gasbaroni, je suis Antoine Gasbaroni! » A ce nom redoutable, on vit s'ouvrir la cabane, et s'enfuir dans le bois voisin, et sans armes, tous les hommes qui s'y tenaient. Les brigands firent sur eux une décharge générale, qui tua trois gendarmes, ainsi que l'amnistié Jacques Carcasoli devenu archer. Il y eut même beaucoup d'autres blessés, qui purent s'échapper dans le bois et regagner Terracine. Gasbaroni eut soin de faire ramasser tous les fusils abandonnés par les fuyards, et les conserva pour armer de nouveaux candidats.

Combat de Gasbaroni contre le lieutenant Pavoni.

Le soir du même jour, il se battit encore contre le lieutenant Pavoni qui fut blessé au bras; un des compagnons de Gasbaroni y fut aussi blessé, mais légèrement. Dans le détachement de la force armée qui suivait ce lieutenant, figurait un des beaux-frères de Louis

Masocco, lequel avait assisté et pris part au massacre des familles de Decesaris et de Vittori. Celui-ci l'ayant reconnu, s'était précipité pour le tuer au milieu de la troupe; mais cette troupe épouvantée, prit la fuite sans attendre l'attaque.

CHAPITRE VI.

(1822 et 1823).

Seconde campagne de Gasbaroni dans les Abruzzes. — Riche rançon qu'il obtient du marchand Celente. — Mort funeste, et portrait de son lieutenant Vittori. — Retour de Gasbaroni dans les montagnes de Terracine. — Il est surpris par la force armée, et blessé une seconde fois. — Sa pénible guérison. — Anecdote du cérat empoisonné de Fondi. — Révélation opportune, qui sauva Gasbaroni d'un guet-à-pens organisé pour l'enlever dans sa retraite.

Episode du parricide Grossi. — Gasbaroni le déclare indigne d'être admis parmi les brigands. — Atroce et perfide vengeance de ce monstre. — Comment il achète l'impunité. — Unique et misérable exploit du corps des Centurions.

Troisième campagne de Gasbaroni dans les Abruzzes. — Sublime courage et martyre d'une paysanne de Vinnola, résistant aux séductions et aux menaces de Gasbaroni.

Expédition de Gasbaroni dans la Sabine. — Episode plaisant d'une noble dame tombée entre ses mains. — Etranges visiteurs que cette dame amène à sa famille. — Enlèvement de l'intendant du prince Colonna et de son gendre. — Modération généreuse de Gasbaroni dans la fixation de leur rançon. — Obligations imposées par le Gouvernement aux victimes du brigandage.

Seconde campagne de Gasbaroni dans les Abruzzes. (Eté de 1822.)

Pendant l'été de 1822, Gasbaroni retourna dans la province des Abruzzes, où il s'empara d'un très riche marchand nommé Celente. Grâce à la trahison d'un de

ses bergers, ce marchand avait été surpris dans sa maison de campagne, pendant qu'il faisait ramasser sa récolte de foin. Voyant que Gasbaroni avait l'intention de le conduire dans les bois, il lui demanda de suite quelle somme d'argent il exigeait pour sa rançon, afin de l'envoyer chercher sur-le-champ. Alors Gasbaroni lui demanda cinq mille écus en or ; et le marchand, ayant écrit un mot, le donna à un de ses serviteurs pour le porter à cheval dans la ville où il demeurait. Avant le soir même, ce dernier revenait avec les cinq mille écus d'or. Le berger qui avait guidé Gasbaroni dans cette prise, reçut en récompense une part égale à celle de chacun des brigands ; mais il n'eut pas le temps d'en jouir, parce que les soupçons de son maître le firent jeter dans les prisons de la ville d'Aquilla, où il mourut après y avoir langui longtemps.

Riche rançon obtenue du marchand Celente.

Après ce butin, Gasbaroni poursuivit toujours sa marche dans la direction du nord, pour gagner les montagnes de Leonessa ; résolu qu'il était d'aller tuer tous ces bergers qui, l'année précédente, l'avaient fait presque surprendre par le maréchal-des-logis Mastracci, et avaient ainsi occasionné les blessures de deux de ses compagnons. A son approche de ces montagnes, tous les bergers qu'il rencontrait lui conseillaient de ne pas s'aventurer aux environs de Leonessa ; attendu que les marchands de cette ville entretenaient, à leurs frais, une escouade de gendarmes napolitains, qui se tenait toujours parfaitement cachée dans des embuscades. Gasbaroni ne tint aucun compte de ces avertissements. Il semblait qu'une main invisible le poussait, malgré lui, vers cette fatale région. Parvenu en plein jour à

Mort de son lieutenant Vittori.

l'endroit où les troupeaux de brebis passaient la nuit, il ne trouva, dans ce parc, que des ustensiles affectés au service de la bergerie, et sans aucune valeur pour lui. Alors, il se porta sur une montagne voisine et complétement déboisée. C'était là précisément que, l'année précédente, Vittori avait jeté au maréchal-des-logis Mastracci, le défi de venir engager avec lui *une partie à coups de fusil.*

Après s'être assis et reposés sur l'herbe, les brigands se mirent à manger et à dormir tranquillement. Tout à coup Vittori, aussi superstitieux qu'impie, se réveille tout effaré, en disant que son père venait de lui apparaitre en songe et avec un visage menaçant. Il ajoutait qu'il fallait bien se tenir sur ses gardes, parce qu'il n'avait jamais rêvé de son père, sans tomber bientôt après dans une rencontre avec la force armée. Il parlait encore de ce funeste pressentiment, lorsque la sentinelle signala, aux environs, l'arrivée d'un troupeau d'agneaux conduit par deux bergers. Aussitôt, Vittori est sur pied, appelle Minocci, et lui dit : « Allons les prendre ! » Tous deux s'élancent rapidement de ce côté ; et les bergers de s'enfuir au plus vite en les apercevant. Les brigands mettent à les poursuivre la même célérité, sans se douter du danger où ils couraient. Les bergers les entraînent ainsi dans une embuscade de plusieurs gendarmes, et sous les canons mêmes de leurs fusils. Une décharge générale éclate soudainement, et Antoine Vittori tombe pour ne plus se relever. Minocci échappe seul par miracle, et court raconter la triste aventure à Gasbaroni.

Portrait de Vittori. — Son trésor caché.

Cet Antoine Vittori, de Prossedi, était l'un des plus anciens brigands de son temps, non sous le rapport de l'âge, mais sous le rapport de l'exercice du métier. Ses instincts étaient féroces et sanguinaires ; mais il n'avait pas grande adresse pour manier le fusil. Durant son long brigandage, il avait pu réaliser de gros profits par ses nombreux butins ; mais, jamais il ne s'en était servi pour soulager sa famille, lorsqu'elle existait encore, parce que cette famille aurait repoussé elle-même des secours provenant d'une source si criminelle. Cependant il faisait preuve d'une grande prodigalité, en donnant et répandant son argent à pleines mains. Cela ne l'empêcha pas de laisser encore de grosses sommes cachées et enfouies dans la terre. Son trésor était placé dans un endroit nommé Castellone, sur le territoire de Pisterzo. Lorsqu'il mourut, il portait sur lui une somme de mille et huit écus en or, qu'il comptait alors pouvoir aller déposer bientôt à son trésor général, à son retour dans la province de Frosinone. Ces nombreux écus n'étaient que le remboursement récent, fait par ses camarades à la suite du dernier butin, de toutes les sommes qu'il leur avait avancées auparavant. Qui aurait pu lui prédire alors, que tout cet argent dont il était porteur, deviendrait la proie et la récompense de ses meurtriers ? Effectivement, les gendarmes qui l'avaient tué se partagèrent aussitôt cette somme, et brûlèrent son cadavre, sans faire les déclarations exigées par la loi. Cette dernière circonstance les priva de la prime promise par la mise-à-prix, et leur attira même la punition d'un emprisonnement ; mais elle épargna une dépense de mille écus à la Délégation de Frosinone, et empêcha la tête de

Vittori d'être exposée à côté de celle de Decesaris, son ancien camarade!

Retour de Gasbaroni dans les montagnes de Terracine. (7 déc. 1822.)

Après cette mésaventure, Gasbaroni fit retour dans la province de Frosinone; et le 7 décembre, veille de la fête de la Conception, il se trouvait sur les montagnes de Terracine. Le manque absolu de provisions, l'engagea à expédier dans cette ville un de ses amis, avec l'argent nécessaire pour y acheter tous les objets dont il avait besoin, et avec la recommandation d'apporter toutes ces provisions sur la montagne, auprès d'un puits rempli d'eau. Vers minuit, le commissionnaire revint avec un cheval chargé de vivres de toute espèce; et la distribution en fut faite immédiatement dans la bande, qui se mit à souper tranquillement autour de ce puits. Après ce repas, Gasbaroni congédia l'ami qui avait exécuté sa commande, et se disposa à s'éloigner. Ce fut au milieu d'un bois très épais et très sûr, accessible seulement par deux défilés étroits, qu'il choisit une retraite pour sa bande.

Le lendemain, vint à passer par hasard auprès du même puits, et sur l'endroit même du souper, une escouade d'archers dont faisait partie un amnistié de Prossedi, nommé Dominique-Antoine Napoleoni. La vue des vestiges humains imprimés dans la boue, lui révéla le passage récent des brigands dans ce lieu; et, se tournant alors vers le caporal, il lui proposa de le conduire lui-même à leur retraite présumée. Le caporal n'osa refuser de le suivre. Selon les conjectures de Napoleoni, les brigands devaient s'être réfugiés à Leano; mais on ne pouvait y parvenir que par deux passages étranglés. Il

fallait donc embusquer quatre archers dans un de ces défilés appelé : Calanga-di-Francolano, pour couper la retraite aux brigands, tandis que les autres archers devaient aller les surprendre par le second. Ce plan fut adopté et suivi; quatre archers allèrent se poster à la Calanga-di-Francolano, et les onze autres, guidés par Napoleoni, marchèrent vers l'autre passage.

Gasbaroni surpris par la force armée. — Sa seconde blessure. (8 déc. 1822.)

Gasbaroni se faisait garder par deux sentinelles. L'une d'elles observait la porte de Terracine, et la seconde la route de Sonnino; mais ni l'une, ni l'autre, ne pouvait voir le lieu où on avait soupé la nuit précédente, et la force armée qni s'y trouvait actuellement. Pour comble de malheur, il faisait, ce jour là, un vent très violent qui interceptait et repoussait le bruit occasionné par la marche de la force armée. Favorisée par ces circonstances, elle put donc approcher facilement du repaire des brigands; mais l'épaisseur du bois l'empêchait de les apercevoir et de les fusiller. Une des sentinelles, troublée par un bruit singulier qu'elle ne pouvait attribuer au vent, en donna aussitôt avis à Gasbaroni. Celui-ci, songeant à la nécessité de se ménager une retraite dans le cas d'une attaque de la force armée, ordonna à ses hommes de prendre tous leurs effets, pour courir au défilé de Calanga-di-Francolano. En ce moment, il aperçoit par terre un fusil oublié par un novice, et se baisse pour le ramasser. Pendant qu'il se tient ainsi, le genou plié et les reins courbés, un archer l'entrevoit par une éclaircie du taillis, et lui tire un coup de fusil. La balle l'atteint et lui traverse, à la fois, la cuisse droite et le bras droit tendu pour prendre le fusil abandonné. Aussitôt, ses compagnons font une décharge

générale du côté d'où provenait le coup; mais Gasbaroni, annonçant sa blessure, prescrit lui-même à Minocci de courir au passage indiqué, pour l'occuper, et assurer à la bande une voie de salut pour s'échapper de ce labyrinthe. Minocci s'y précipite avec trois autres brigands ; et leur apparition suffit heureusement, pour mettre en fuite les quatre archers embusqués, qui n'ont pas même le cœur de décharger leurs fusils. C'est ainsi que Gasbaroni put sortir de ce guet-à-pens.

Guérison pénible de Gasbaroni.

Le soir même de cette fatale journée, Gasbaroni se fit porter sur le territoire de Monticello-di-Fondi, et s'y fit construire une petite cabane pour soigner sa blessure. Suivant les précautions usitées en pareil cas, et exposées dans le quatrième paragraphe des préliminaires, il s'empressa de confier un petit détachement de ses hommes à Minocci, ainsi qu'à Feodi, avec l'ordre de ravager le premier, la province de Frosinone, et le second, la Terre-de-Labour. En leur donnant cette mission, il leur donna aussi rendez-vous certain, pour la veille de Noël, dans un endroit appelé Loggetta par les brigands, et Opaco-del-Fico par les paysans, endroit déjà mentionné dans le chapitre précédent. Mais ce rendez-vous restait secret entr'eux trois; et les brigands qui n'avaient pas été détachés pour ces deux diversions, demeurèrent auprès de Gasbaroni pour le garder et le soigner.

Anecdotes du Cérat empoisonné de Fondi

Cette blessure fut longue et difficile à guérir. On craignait que la poudre n'eût été empoisonnée exprès. Quelques jours après, il fallut du cérat pour panser la plaie. Gasbaroni fit alors appeler un riche paysan, lui

ordonna d'aller en acheter chez l'apothicaire de Fondi, et lui recommanda d'alléguer, comme prétexte de cet achat, la maladie ou le besoin d'un de ses propres parents. Il ne manqua pas aussi de lui faire ouvrir les yeux sur les maux qui menaçaient ses biens et sa famille, si la commission n'était pas bien remplie. Sous l'impression de ces terribles menaces, le pauvre paysan obéit, alla trouver l'apothicaire, et acheta du cérat soi-disant pour sa famille. Mais, au sortir de la ville, il fut arrêté, et amené chez le syndic, en présence d'autres officiers de la police et de la municipalité. On lui enleva alors le cérat, pour le porter dans une chambre voisine où tous s'enfermèrent. Bientôt après, le syndic en sortit seul, tenant le cérat, à la main et disant au paysan : « On m'avait dit que l'apothicaire vendait par fraude des drogues nuisibles et des remèdes dangereux; c'est pourquoi je t'ai fait arrêter, pour m'assurer si le cérat était de bonne qualité. Je viens donc de le soumettre à l'expertise des connaisseurs qui l'ont reconnu excellent; je te le rends maintenant avec confiance, et tu peux l'appliquer sans crainte aux besoins de ta famille. »

Le paysan, ainsi congédié avec son cérat, soupçonna quelque trahison dans cette prétendue épreuve; et redoutant pour sa famille la vengeance des brigands, il prit le parti de révéler clairement à Gasbaroni toute son aventure avec ses craintes. Effectivement, Gasbaroni reconnut de suite que le cérat avait été empoisonné, et se garda bien de s'en servir. Maintenant, il faut savoir, qu'après toute rencontre survenue entre les brigands et la force armée, chaque apothicaire était

obligé de dénoncer à l'autorité, tous les gens qui venaient lui acheter des médicaments sans une ordonnance du médecin. Voilà ce qui explique l'aventure du paysan.

Révélation opportune d'un guet-à-pens organisé contre Gasbaroni. (22 déc. 1822.)

Trois jours avant la fête de Noël, Gasbaroni, alors à peu près guéri, se mit à faire le rôle de sentinelle du matin, pour laisser quelque repos à ses compagnons, qui avaient employé la nuit précédente à aller chercher des provisions. Il fumait ainsi, appuyé contre un arbre. Tout-à-coup, il voit passer dans le chemin au-dessous de lui, une femme de Valle-Corsa, son amie; il réveille aussitôt un de ses camarades, et lui ordonne d'aller à sa rencontre pour la conduire auprès de lui. Arrivée en présence de Gasbaroni, cette femme déclare être venue exprès de Valle-Corsa pour le chercher, et lui apprendre que toutes les forces armées de la province, se trouvaient réunies en ce moment à Valle-Corsa, San-Lorenzo et Sonnino. Elle ajoutait qu'un archer, son amant, lui avait révélé la destination de ces troupes; lesquelles devaient venir, la veille de Noël, assiéger Gasbaroni blessé et tous ses compagnons dans leur retraite appelée Loggetta, ou Opaco-del-Fico, sur le territoire de Monticello-di-Fondi.

Une pareille révélation épouvanta Gasbaroni. Il se demandait comment le secret de son rendez-vous, connu seulement de Minocci et de Feodi, avait pu arriver aux oreilles d'une femme! Mais l'affaire était malheureusement trop claire, et ne lui laissait aucun doute. Il remercia donc cette femme, lui donna de l'argent, et la congédia. Puis, il se mit à songer aux moyens de se sauver avec ses camarades, ainsi qu'avec

les autres brigands qui devaient le rejoindre la veille de Noël. Il attribuait la découverte du secret à l'indiscrétion irréfléchie d'un de ses deux lieutenants ; mais encore, fallait-il lui épargner les conséquences de son imprudence fatale !

Dans ce but, il appelle deux bergers. Il les envoie chacun au-devant d'un des deux détachements commandés par Minocci et Feodi, en ordonnant à ces bergers de les prévenir à temps du danger qu'ils couraient, et de les engager, en son nom, à ne pas se rendre à la Loggetta. Cette précaution devait suffire pour les sauver. Le soir étant venu, il se fit conduire lui-même, quoiqu'avec beaucoup de peine, au bas de la montagne, traversa le fond de la vallée, et se fit porter au sommet de la montagne opposée. C'est dans cette nouvelle retraite que, la veille de Noël, il put contempler de ses propres yeux, l'accomplissement trop exact de la prédiction de cette femme. En effet, la force armée survenue à la Loggetta, se mit à fouiller tous les bois environnants, et la cabane de Gasbaroni à laquelle elle mit le feu. Mais toutes ces perquisitions restèrent sans résultat. Ce changement de retraite contribua même beaucoup à la guérison de Gasbaroni ; car, la pression occasionnée par les mouvements forcés dans cette translation, détermina une heureuse suppuration de sa plaie à la cuisse. Celle du bras droit en ressentit aussi un soulagement considérable.

Episode du parricide Grossi.

A cette époque, un homme appelé Antoine Grossi, originaire du territoire de Lenola dans le royaume de Naples, et apothicaire de profession, ayant eu la bar-

barie de tuer son père, chercha à entrer dans la bande de Michel Magari. Mais celui-ci, avec sa prudence et sa défiance ordinaires, repoussa ce monstre, en lui enjoignant sans préambule d'aller se remettre dans les mains de l'autorité. Grossi s'éloigna donc, mais sans perdre l'espoir de réussir à se faire admettre dans la bande par de nouveaux crimes; comme si le premier n'était pas assez grand pour mériter cet honneur! En conséquence, il assassina la maîtresse de son père, et revint se présenter à Magari. Mais ce chef lui opposa le même refus, en le menaçant de le tuer sans façon, s'il renouvelait encore une fois ses instances auprès de lui.

Gasbaroni déclare le parricide indigne d'être brigand.

Dans la même bande, se trouvait un brigand originaire de Lenola, nommé Jean-Baptiste Mastrobattista, et jouissant d'une grande influence sur ses compagnons. Il plaidait toujours en faveur de l'admission du parricide, son compatriote, en disant que c'était un véritable crime que de repousser de la bande un pareil homme. Néanmoins, Magari se montrait inflexible dans son refus. Finalement, la décision de cette question fut remise à l'arbitrage de Gasbaroni, lequel déclara hautement qu'un tel homme méritait d'être tué à l'instant; parce qu'un monstre assez dénaturé pour assassiner le père qui lui a donné le jour, et qui l'a tenu enfant sur ses genoux, ne pouvait éprouver aucun scrupule à tuer des compagnons donnés par le hasard. Il fut donc résolu que Grossi devait être rejeté de la bande, et massacré, s'il avait l'audace de s'y représenter,

Perfidie et vengeance de ce monstre.

Quelques jours après, Grossi rencontra quatre brigands qui, tout en connaissant son expulsion de la bande,

ignoraient cependant la décision conseillée par Gasbaroni. Ils ne firent donc pas de difficulté pour l'accueillir sans défiance. Mais déjà, le parricide portait dans sa gibecière un poison qu'il mêla au vin de ces brigands. Ce poison n'était autre que de *l'opium*, qui les plongea dans un sommeil profond. Quand tous furent assoupis, Grossi commença par lier les pieds d'un novice qu'il ne redoutait pas ; puis, il saisit d'une main son fusil armé, et de l'autre le fusil également armé qu'il avait pris au brigand Simon Bianchi, couché près d'un arbrisseau. Cet arbrisseau lui servit à soutenir et diriger cette dernière arme. Il décharge ainsi à la fois les deux fusils, l'un sur Bianchi, l'autre sur Pierre-Paul Rita, de Vallecorsa. A cette explosion, Séraphin Iacovacci, également natif de Vallecorsa, se réveille et se dresse en sursaut. Grossi, abandonnant les deux fusils, se précipite sur lui, le couteau à la main. Mais on entend, au même instant, la voix de Bianchi demandant d'un ton encore assuré : « qui a tiré ? »L'assassin, terrifié d'avoir manqué ce dernier, prend aussitôt la fuite. En même temps, le novice se débarrassant de ses liens, s'enfuit lui-même, sans connaître la cause et l'auteur de ce guet-à-pens. Bianchi s'était relevé en appelant au secours, et se plaignait d'être gravement blessé ; Iacovacci courut auprès de lui pour le soutenir et le soigner. Quand à Rita, ce fut inutile de chercher à le ranimer ; il ne bougeait plus, et était bien mort !

Comme alors les nuits étaient très courtes, et comme il fallait s'attendre à voir revenir le traître Grossi accompagné de la force armée, Bianchi pria Iacovacci de le conduire, avant la pointe du jour, dans un bois plus

éloigné. Iacovacci s'empressa donc de prendre le fusil de Rita, sa cartouchière, son gilet garni de superbes boutons d'argent, et ses pendants d'oreille tout en or. Il prit aussi la cartouchière et le fusil de Bianchi, lui offrit son bras pour le soutenir, et s'achemina avec lui vers un autre bois. Marchant ainsi péniblement, à petits pas, et dans l'obscurité, ils étaient cependant parvenus à faire un demi-mille et à gagner un fourré assez épais. Mais le jour commençait déjà à paraître, et l'infortuné Bianchi, sentant ses forces épuisées, pria lui-même Iacovacci de l'abandonner parce qu'il allait mourir. Puis, l'embrassant à plusieurs reprises, il lui recommanda de remettre à sa femme l'argent contenu dans les deux bourses de sa gibecière, et de lui annoncer qu'elle trouverait encore trois cents écus enfouis dans la vigne attenant à son ancienne maison, actuellement démolie. Après ces instructions, Iacovacci quitta en pleurant son infortuné camarade, cacha les deux cartouchières, et fut retrouver Michel Magari.

Comment le parricide Grossi acheta l'impunité.

Cependant Grossi, courant à la ville voisine, nommée Pastena, requit la force armée et la guida lui-même vers le théâtre de ce drame sanglant. Il coupa alors la tête de Rita, la porta à Frosinone, et obtint ainsi le pardon de son parricide dans les Etats-Pontificaux, où un crime rachetait l'autre. Mais il resta proscrit pour toujours dans le royaume de Naples.

Iacovacci s'acquitta fidèlement de ses commissions à l'égard de la femme de Bianchi, lequel mourut au même endroit où il avait été abandonné, sans que jamais son cadavre ait pu être retrouvé. Ce malheureux

avait un caractère assez doux, raisonnable, et peu sanguinaire. Pierre-Paul Rita, au contraire, était un homme digne de tout mépris. Il tuait aveuglément les gens sans aucun motif, ou pour les plus légères causes. Son courage extravagant l'avait fait surnommer *le turc* par plusieurs brigands, mais passait aux yeux des autres pour une véritable démence. Depuis le meurtre des deux jeunes séminaristes de Terracine, il se réveillait souvent en sursaut et tout effaré, pendant son sommeil, en disant qu'il rêvait de la jeune et innocente victime qu'il avait immolée par ordre de Massaroni. Rien qu'une pareille circonstance, peut faire apprécier la nature et le caractère de son courage.

Unique et misérable exploit des Centurions. (Mars 1823.)

Dans le courant du mois de mars de cette année 1823, fut encore tué un autre brigand, Antoine Rita, frère du précédent. Atteint d'une maladie désespérée, cet homme avait été confié par Gasbaroni aux soins d'un berger. Mais pendant que celui-ci était allé lui chercher de l'eau, la force armée surprit Rita dans sa retraite, et le massacra quoiqu'il fut déjà à moitié mort. Tel fut le seul exploit de ces fameux Centurions ! Ils n'avaient tué qu'un malade mourant; mais ils prétendirent avoir tué *un lion*, et ils brûlèrent plus de poudre pour célébrer une pareille victoire, que pour la mort même de Decesaris !!!

Troisième campagne de Gasbaroni dans les Abruzzes. (Eté de 1823.)

Au commencement de l'été, Gasbaroni repassa dans les Abruzzes, suivant sa coutume en cette saison. Il y fit une quantité de petits butins dont l'ensemble formait un résultat assez important, mais dont les détails allongeraient trop mon récit. Je les passe donc sous silence pour raconter une aventure plus intéressante.

Héroïsme, et martyre d'une paysanne qui résiste aux séductions de Gasbaroni.

Un jour, auprès d'une ville nommée Vinnola, Gasbaroni aperçut au-dessous de sa retraite plusieurs femmes allant à la montagne pour ramasser du bois. Désirant s'amuser avec toute sa bande, il ordonna à ses camarades de s'emparer de ces femmes et de les lui amener. Jamais ordre ne fut exécuté avec plus de plaisir et d'empressement ! Parmi ces femmes, Gasbaroni choisit naturellement la plus jolie, comme il faisait toujours en pareil cas. Cette femme était mariée et âgée d'environ vingt-cinq ans. Malgré sa condition de paysanne, elle était fort bien habillée. Cette circonstance la fit donc prendre par Gasbaroni pour une femme coquette, et par conséquent pour une femme qui ne se ferait pas prier. Mais il se trompait; car sa pudeur égalait sa beauté. La tirant donc à l'écart, il commença par lui promettre de l'or pour la séduire. Mais elle baissait les yeux, et lui répondait toujours : « Vous pouvez « bien me tuer, mais vous ne me ferez pas consentir à « vos coupables désirs. » Alors Gasbaroni eut recours à l'intimidation, menaçant de lui enlever ses pendants d'oreille en or et le beau collier de perles qu'elle portait au cou. Sans prier, sans pleurer, la vertueuse femme prit elle-même ces parures, et les jetant aux pieds de son séducteur, elle répéta les mêmes paroles : « Vous « me tuerez ; mais vous n'obtiendrez pas mon déshon- « neur ! »

La passion de Gasbaroni n'en était que plus excitée, comme chacun peut l'imaginer. N'écoutant que son instinct brutal, il saisit au cou cette malheureuse, et la poussant en arrière, la fait tomber assise sur le gazon. Avec sa main vigoureuse, il la maintient par force dans

cette posture, et s'apprête lui-même à consommer sur elle le dernier des attentats. Alors, cette victime courageuse, voyant son honneur compromis et réduit à l'extrémité, rassemble ses forces, saisit une pierre que le hasard avait placée sous sa main, et par un effort suprême, la lance contre le visage de son agresseur, et lui coupe le sourcil de l'œil gauche. Transporté de fureur à la vue du sang qui inonde son visage, Gasbaroni tire aussitôt son poignard et égorge cette femme infortunée !...

Expédition de Gasbaroni dans la Sabine.

Gasbaroni parcourut presque toute cette province des Abruzzes dont la capitale est Aquila, en jouissant des charmes et des ressources de ces hautes montagnes appelées les Apennins, peuplées pendant tout l'été des troupeaux les plus variés et les plus nombreux. Après quoi, il se dirigea d'abord vers le nord, puis à l'ouest, pour pénétrer dans la Sabine, province des Etats-Pontificaux.

Episode plaisant d'une noble dame tombée entre ses mains.

Dans une marche de nuit, il rencontra une fois une dame montée sur un cheval et précédée d'un homme à pied. A son superbe vêtement, Gasbaroni se figura qu'elle devait appartenir à une famille noble; c'est pourquoi il la fit descendre de sa monture, et l'interrogea sur sa personne et sur son voyage. Ne sachant pas encore à qui elle avait affaire, la dame répondit qu'elle se nommait Victoire; qu'elle était d'une ville appelée Pozzaglia; et enfin, qu'elle se rendait à Collepiccolo pour faire une visite à une de ses cousines récemment accouchée. Gasbaroni, à son tour, lui déclina son nom, et lui annonça, qu'étant devenue sa prisonnière,

elle devait lui payer deux mille écus pour sa rançon.

Il n'avait pas achevé son discours, que déjà consternée et éplorée de son affreuse situation, cette dame se jetait à ses genoux, en le suppliant de respecter son honneur, Gasbaroni la relève et la rassure à l'égard de ses craintes, en déclarant qu'il n'en veut qu'à son argent, et non à sa vertu. Remise de son effroi, la dame lui avoue alors qu'elle appartenait à une riche famille; que son mari avait beaucoup d'argent; mais que, ne l'aimant pas, il serait peut-être capable de la laisser tuer sans envoyer le moindre sou pour la racheter. Elle pleurait en faisant ce dernier aveu. Emu de pitié pour elle, Gasbaroni changea alors d'avis, et promit de lui rendre la liberté sans aucune rançon, pourvu qu'elle consentit à le guider pour enlever le mari de sa cousine, l'accouchée, dans la ville même de Collepiccolo. La dame l'ayant promis, son ravisseur la fait remonter sur son cheval, et se met en route avec elle.

Pendant la marche, et grâce à la complète assurance qu'elle avait reprise, la dame se mit à babiller beaucoup plus qu'il n'était nécessaire, et surtout sans se douter des conséquences malheureuses de ses paroles. C'est ainsi que, cédant à ce penchant aux caquets naturel à son sexe, et passant près d'un village qu'on voyait resplendir au clair de la lune, elle s'écria étourdiment : « Ah! voilà la demeure de mon oncle, le père de ma « cousine! c'est un homme fort riche, car il est ministre [1]

1 C'est par ce titre qu'on désigne, en Italie, les intendants des grandes maisons.

« du prince Colonna. » Gasbaroni n'était pas homme à laisser tomber de telles paroles sans en tirer parti. Aussitôt, et sans rien dire à la dame, il ordonne à Louis Minocci d'aller s'emparer immédiatement de ce ministre avec l'aide de cinq autres brigands ; de l'enlever, et de le porter dans un bois pour y passer le jour suivant. La nuit d'après, il devait conduire son prisonnier dans un autre endroit désigné, où Gasbaroni lui donnait rendez-vous.

Enlèvement de l'intendant du Prince Colonna, et de son gendre.

Minocci et ses cinq compagnons partent de suite pour exécuter cet ordre. Quant à Gasbaroni, guidé par la dame, il poursuit son chemin, et entre à Collepiccolo vers minuit. La dame frappe à la porte de sa cousine, et se la fait ouvrir en déclarant son nom; Gasbaroni y pénètre lui-même avec le reste de sa bande, et en sort bientôt emmenant captif le jeune époux de la femme accouchée, mais en rendant la liberté à la dame Victoire. Le nouveau prisonnier fut conduit dans le bois où Minocci avait rendez-vous pour la soirée suivante.

Pendant la journée, le pauvre jeune homme attendait toujours avec anxiété, que son ravisseur lui indiquât la somme qu'il exigeait pour sa rançon. Mais Gasbaroni persistait dans un silence absolu. L'autre insistait vainement dans ses supplications, et répétait sans cesse que son beau-père pourrait le délivrer immédiatement, si le taux de sa rançon était fixé à un chiffre possible et raisonnable. Enfin, la nuit arrive; et il vit alors survenir une nouvelle bande, au milieu de laquelle il reconnut son beau-père prisonnier lui-même. Tous les deux, se jetant dans les bras l'un de l'autre, se mirent

d'abord à fondre en larmes. Mais Gasbaroni, s'approchant d'eux pour les rassurer, leur dit qu'il était bien inutile de pleurer, attendû qu'il ne s'agissait d'autre chose que de débourser chacun mille écus pour sa rançon. Sur cette déclaration, le vieillard proposa de laisser seulement son gendre en ôtage, et d'aller lui-même chercher cette somme, dont il promettait l'envoi dans le délai de vingt-quatre heures. Effectivement, les deux mille écus furent envoyés à Gasbaroni qui relâcha alors son jeune prisonnier.

Modération généreuse de Gasbaroni.

Ce fut ainsi que procéda Gasbaroni, pour arriver au but qu'il se proposait; c'est-à-dire, à se procurer les deux mille écus dont il avait besoin, et qu'il avait d'abord demandés à la dame Victoire. Il aurait pu fort bien obtenir toute cette somme du jeune homme lui seul, et en exiger encore une autre de son beau-père prisonnier. Mais, non; il lui fallait seulement deux mille écus, et il n'en demandait pas davantage! Voilà donc une preuve de sa modération !

Obligations imposées par le Gouvernement aux victimes du brigandage.

Toutefois, ce dernier butin lui coûta bien cher, ainsi que je le ferai voir dans le chapitre suivant. Et, à ce propos, je dois faire connaître au lecteur que, dans toutes ces séquestrations, les prisonniers, une fois relachés, étaient obligés par le Gouvernement à venir faire un rapport exact sur le nombre des brigands, leur costume, leur retraite, le lieu et l'heure de la délivrance; et tout cela, dans le but de prendre les dispositions convenables pour faire poursuivre les brigands par la force armée.

CHAPITRE VII.

(1823 et 1824.)

Expédition organisée contre Gasbaroni par les forces armées d'Anagni et de Palestrina. — Son injustifiable imprudence en cette circonstance. — Sa fatale et périlleuse retraite par la grande chaîne des Apennins. — Embuscade dans laquelle il vient à tomber. — Sa troisième blessure. — Ineptie apportée dans les poursuites de la force armée.

Refuge choisi par Gasbaroni pour sa guérison. — Diversions opérées en sa faveur par ses lieutenants Feodi et Minocci. — Soins et dévouement des bergers de Veroli à son égard. — Sa réapparition fêtée dans la province maritime. — Révélation forfuite d'un guet-à-pens monté contre lui dans la ferme Pia. — Ses projets secrets de vengeance. — Célébration traditionnelle de la fête de Noël par les brigands.

Digression sur les exploits de Magari pendant l'été de 1823. — Rançon du chirurgien de Spelonca. — Séquestration, humeur plaisante, et philosophie du riche marchand Ferri.

Description topographique du domaine de la ferme Pia. — Trahison du chef des bergers. — Expédition organisée d'après ses avis contre Gasbaroni, par le commandant des archers de Terracine. — Investissement et assaut nocturnes de la ferme Pia. — Mêlée confuse des archers et des brigands. — Voie de salut laissée sottement à ces derniers. — Désappointement du commandant Alteana.

Avènement du pape Léon XII. — Mission officielle de Mgr Cristaldi à Terracine. — Propositions d'amnistie transmises aux brigands par l'entremise du frère de Gasbaroni. — Fatalité qui fait évanouir pour eux ces heureuses chances. — Horrible vengeance exercée par Gasbaroni sur les bergers de la ferme Pia. — Indignation et départ immédiat de Mgr Cristaldi.

Aveux sincères et touchants de Pierre Masi, auteur de ces mémoires. — Motifs et circonstances qui l'avaient alors entrainé dans le brigandage. — Amertume de ses regrets superflus.

Liste nominative et complète des brigands tenant la montagne en 1824. — Observations sur leurs tristes et différentes fins.

Expédition organisée contre Gasbaroni

Il arrive parfois à l'homme le plus avisé de tomber dans l'erreur ; et Gasbaroni nous en fournit un exemple frap-

par les forces armées d'Anagni et de Palestrina. (Eté de 1823.)

pant dans l'aventure que je vais raconter. Il s'attendait bien, qu'après sa dernière expédition de Collepiccolo, tous les archers de Palestrina et d'Anagni, sous les ordres des commandants Bacchetti et Conti, se mettraient en campagne pour garnir et occuper toute la chaîne de montagnes qui borne, à l'est, la province de Frosinone; chaîne qui commence auprès de Tivoli, ville voisine de Collepiccolo, et qui s'étend vers le sud jusqu'à San-Germano dans la Terre-de-labour. Cette disposition devait être prise effectivement pour couper la retraite aux brigands.

Injustifiable imprudence de Gasbaroni.

Gasbaroni l'avait parfaitement prévu, avons-nous dit, et l'avait même annoncé à ses compagnons; et cependant, il alla volontairement se jeter dans le piége! Il était alors certainement dans la nécessité de regagner la région maritime de la province de Frosinone; c'est bien vrai! Mais de l'endroit où il se trouvait alors, il aurait dû et pu opérer cette retraite, sans s'aventurer dans les montagnes escarpées et impraticables dont je viens de parler. Pour cela, il avait deux voies ouvertes et sans aucun danger. Ainsi, à sa droite, il pouvait filer facilement entre Palestrina et Rome en se jetant dans la forêt de Fajola, et gagner ensuite les monts Lepini le long des Marais-Pontins. A sa gauche, il pouvait également s'échapper par le royaume de Naples, en passant près de Tagliacozzo et de Vezzano, puis en suivant la vallée de Roverta, et pénétrant dans la Terre-de-labour, d'où il serait rentré dans la partie méridionale de la province de Frosinone.

Ces itinéraires, quoiqu'un peu longs, étaient à l'abri

de tout danger. Gasbaroni les connaissait d'ailleurs parfaitement; et malgré cela, il préféra s'engager dans la voie la plus critique!

Fatale retraite de Gasbaroni par la grande chaîne des Apennins.

Gasbaroni se résolut donc à opérer sa retraite par la grande chaîne des montagnes des Apennins, qui bornent à l'est la province de Frosinone. Arrivé ainsi sur le territoire de Capadoccio, il fut saisi d'une certaine crainte, en se rappelant que, dans toutes ses rencontres avec la force armée, il semblait être devenu désormais l'unique point de mire de tous les fusils. Cette remarque l'engagea à modifier l'usage où il était de marcher toujours en tête de la bande ; d'autant plus que les difficultés de ce terrain montagneux forçait alors de marcher en plein jour, et non la nuit. Sous un prétexte quelconque, il était donc resté derrière sa bande en causant avec un de ses compagnons.

Gasbaroni tombe dans une embuscade. — Sa troisième blessure.

A un certain endroit, les brigands tombèrent soudain dans une embuscade d'archers, qui s'étaient cachés derrière un parapet naturel de rochers. Mais cette escouade, à la vue de la longue file des brigands, et dans la crainte d'être massacrée par des ennemis si terribles, se tint prudemment blottie dans son repaire sans oser décharger ses fusils. Toute la bande avait donc passé impunément devant cette embuscade, excepté Gasbaroni qui la suivait d'un peu loin. Quand il vint lui-même à passer, il fut facilement reconnu pour le chef de la bande, à l'éclat des galons d'argent qui garnissaient sa veste et son pantalon. Alors, un des archers plus entreprenant que les autres, et malgré leur opposition, osa décharger son fusil derrière l'épaule de Gasbaroni.

Heureusement, le coup porta sur une gibecière de peau pendue à son épaule, et remplie par des bas de laine et des feuilles de tabac. Ce matelas avait suffi pour amortir la balle qui ne fit qu'écorcher la peau. Mais, outre cette balle, la charge portait des grains ou chevrotines appelées *viccioni*, qui, en s'éparpillant, firent à Gasbaroni plusieurs blessures dans le dos. La douleur qu'il en ressentit fut tellement vive, qu'aujourd'hui encore, il prétend lui-même avoir plus souffert dans cette circonstance qu'il n'avait souffert de ses deux blessures antérieures.

Ineptie de la force armée dans ses poursuites.

A cette explosion, toute la bande revint sur ses pas, et fit feu à son tour sur les archers qui s'enfuirent au plus vite. Au lieu de les poursuivre, Gasbaroni montrant ses blessures à ses compagnons, leur fit comprendre qu'il valait mieux continuer à marcher en avant pour gagner le territoire de Veroli, où il trouverait plus de facilité à se faire soigner. Mais, pour y parvenir, il fallait marcher encore pendant deux ou trois jours, et toujours au milieu des plus grands dangers! Cependant, à sa grande surprise, comme à celle de toute la province, la bande poursuivit sa marche et arriva sur le susdit territoire, sans rencontrer le moindre obstacle. C'est ainsi que, malgré leurs savantes combinaisons, les deux commandants des archers de Palestrina et d'Anagni, les sieurs Bacchetti et Conti, laissèrent échapper la plus belle occasion d'acquérir l'honneur et la renommée dont ils étaient si ambitieux! Ils auront sans doute présumé que Gasbaroni, après sa blessure, avait pris le parti de se jeter dans la forêt de la Fajola, et ils auront inutilement porté toutes leurs forces de ce côté là.

Une fois sur le territoire de Veroli, Gasbaroni y retrouva tous ces bergers qui, pendant l'hiver, avaient coutume de conduire leurs troupeaux sur les montagnes de Terracine, et dans les bois du prince Caserta, près des Marais-Pontins. Ces bergers avaient été déjà plusieurs fois l'objet de ses prodigalités, et la plupart lui étaient vraiment dévoués. C'est donc là, que Gasbaroni choisit une retraite pour se reposer et soigner ses blessures.

Refuge choisi par Gasbaroni pour sa guérison.

En conséquence, il partagea et dissémina sa bande en trois petits détachements. Le premier devait aller exploiter et ravager la Terre-de-Labour; il était commandé par Michel Feodi, qui avait l'ordre d'adresser chaque jour un rapport à son chef, comme s'il eût été présent lui-même. Le second, confié à Minocci avec la même condition, devait opérer dans la région maritime de la province de Frosinone. Je ne crois pas nécessaire de répéter ici les motifs de ces dispositions et de ces diversions, que j'ai déjà plusieurs fois expliqués dans des cas analogues, et qui se trouvent d'ailleurs exposés dans les préliminaires. Quant au troisième détachement, Gasbaroni le garda auprès de sa personne, jusqu'à sa parfaite guérison, qui ne fut obtenue qu'à la fin du mois d'octobre suivant.

Diversions opérées en sa faveur par ses lieutenants Feodi et Minocci.

Il se rappelle encore aujourd'hui toutes les preuves de reconnaissance et de dévouement que lui prodiguèrent alors ces bergers de Veroli, se disputant l'honneur et le plaisir de lui rendre service. Il est vrai que ces services étaient intéressés de leur part; mais ils compromettaient gravement leur existence. D'ailleurs,

Soins et dévouement des bergers de Veroli pour Gasbaroni.

si ces bergers n'eussent été que des amis mercenaires, il leur aurait été bien plus facile et plus avantageux de dénoncer le malade au Gouvernement, ou de le tuer, et de recevoir ainsi la prime promise pour la dénonciation ou la trahison contre le brigandage. Il faut donc reconnaître qu'ils avaient des titres aussi fondés à la gratitude, que les mouchards ou les traîtres en avaient à une punition sanglante et mortelle!

Révélation fortuite d'un guet-à-pens monté contre Gasbaroni, à la ferme Pia.

Après sa complète guérison, Gasbaroni passa dans la région maritime, et sa réapparition fut une fête pour tous les bergers de la contrée, qui l'avaient cru mort en ne voyant plus que ses lieutenants Feodi et Minocci. Un jour, le prenant à l'écart, un certain berger de de Giuliano lui dit en confidence : « Pendant le mois « d'août dernier, et pendant que je me tenais assis « sous l'arche du pont Dei-Vecchi, pour trouver de « l'ombre et de la fraîcheur contre la chaleur accablante « du jour, j'entendis passer deux messieurs à cheval « qui parlaient entr'eux du brigandage; et je me rap- « pelle très bien ces paroles échappées à l'un d'eux: « Attendons seulement l'hiver prochain, et nous verrons « arriver un massacre général des brigands dans la « ferme Pia! »

Gasbaroni médite sa vengeance.

Cette révélation donna à réfléchir à Gasbaroni. Il est vrai que, durant l'hiver, il allait souvent séjourner dans cette ferme Pia. Mais comment ces deux messieurs avaient-ils pu le deviner? Comment ce berger aurait-il pu lui-même le savoir, si quelqu'employé de cette ferme n'avait divulgué ce secret? Il était donc indubitable qu'il y avait, parmi les bergers de cette ferme, un ou

plusieurs traîtres ayant révélé le mystère qui couvrait les visites habituelles de Gasbaroni, avec l'intention probable de le faire tomber dans les mains de la force armée. Ce soupçon n'était que trop fondé; mais quel était le traître parmi ces bergers? Pour être sûr de l'atteindre et de le punir, il fallait donc, ou tuer tous ces bergers, ou attendre qu'il fût dévoilé par les circonstances elles-mêmes. Telles étaient les réflexions de Gasbaroni. Il pouvait encore prendre le parti de renoncer désormais, et pour toujours, à fréquenter cette ferme. Mais c'eût été une lâcheté de sa part; et, dans tous les cas, la trahison ne devait pas rester impunie. Il résolut donc en lui-même de laisser mûrir cette affaire, afin d'arriver à reconnaître, en pleine certitude, l'auteur ou les auteurs de la divulgation du secret, et de les châtier d'une façon exemplaire.

Célébration de la fête de Noël par les brigands.

Le soir de la fête de Noël de 1823, Gasbaroni se trouvait dans les montagnes de Monticello-di-Fondi. Il avait réuni là Minocci, Feodi et Magari, pour fêter ensemble et joyeusement cette solennité, selon l'habitude traditionnelle des brigands. Après ces réjouissances, il partagea de nouveau sa bande en deux, et même trois détachements; car elle était devenue trop nombreuse pour vivre et agir toute réunie. Avant de se séparer de ses lieutenants Minocci et Feodi, ainsi que de Magari, il leur défendit d'aller sans lui à la ferme Pia, mais sans leur en révéler le véritable motif.

Digression sur les exploits de Magari pendant l'été de 1823.

Je dois faire ici une digression rapide, pour raconter la manière dont Michel Magari avait passé l'été dernier de 1823, depuis l'époque où nous l'avions laissé pour continuer le récit des aventures de Gasbaroni.

Rançon du chirurgien de Spelonca.

Au mois de mai 1823, Michel Magari enleva un chirurgien de la ville de Spelonca, chirurgien qui était en même temps marchand et fort riche. A peine tombé entre les mains de Magari, il lui dit très franchement : « Vous voulez de l'argent, n'est-ce pas? Eh bien! je « vous en donnerai pour sûr. Seulement, épargnez-moi « la peine d'être entraîné à la montagne; et accordez-moi « un délai de trois heures, qui me suffira pour me pro- « curer et vous faire remettre ma rançon, pourvu qu'elle « soit fixée à une somme modérée. » Magari n'ayant demandé que deux mille écus, le marchand parut satisfait, et expédia aussitôt son domestique à Spelonca, d'où il revint, en effet, trois heures après en apportant cette somme. C'est ainsi que le chirurgien put retourner à son domicile, sans avoir eu à passer, même une seule nuit, dans la campagne et dans la société des brigands.

Ensuite, Magari traversa le fleuve du Garigliano, et passa dans les Abruzzes. Pour éviter de confondre ses opérations avec celles de Gasbaroni, qui en exploitait la partie septentrionale, il se tint du côté du sud, sur les territoires de Venafro et de Solmona. Parmi ses différents *butins*, je ne citerai que le suivant :

Séquestration et philosophie du marchand Ferri.

Caché dans un bois voisin du village San-Giuseppe, Magari vit un jour passer sur la route, plusieurs chevaux bâtés revenant d'une foire, et conduits par des hommes à cheval, au milieu desquels se trouvait le maître du convoi. Au dire d'un paysan que Magari retenait près de lui, ce maître était un marchand nommé Ferri, et qui possédait des tonnes d'or. Le temps manqua alors à Magari pour réussir à enlever ce *richard* sur la

route même; mais, sans se décourager, il le suivit jusqu'au village, et s'empara de sa personne dans sa propre maison, d'où il le transporta dans le bois avec la vitesse de l'éclair.

Ce marchand était âgé d'environ cinquante ans; mais il avait l'humeur très gaie. Malgré le danger de sa situation critique, il se rassurait lui-même par cette réflexion : « Je n'ai à me reprocher aucun tort à l'égard « de ces brigands; donc, ils n'ont pas de motif pour « me tuer. — Ils voudront probablement de l'argent, et « j'en ai assez pour les satisfaire. » Pour s'épargner tout mauvais traitement, il prévint lui-même les intentions de Magari, en lui demandant quelle somme il exigerait de lui. Celui-ci fixa d'abord sa rançon à dix mille écus en or. Sur quoi, Ferri répondit en badinant : « C'est par trop, mon ami! je ne voudrais pas me voir « obligé d'embrasser demain votre métier; je voudrais, « au contraire, pouvoir rester demain ce que j'étais hier « à la foire, c'est-à-dire : continuer à être *le marchand* « *Ferri!* — S'il est naturel que celui qui n'a rien, prenne « quelque chose à celui qui a trop, il n'est pas juste qu'il « lui enlève tout. Laissez-moi donc résoudre moi-même « la question. Il y a longtemps que, dans la prévision « de ma mésaventure actuelle, j'ai mis de côté, dans un « petit coin, un *magot* de cinq mille écus d'or réservé à « votre intention. Eh bien! je vais vous livrer cette « somme, comme si elle vous appartenait. Ne serez-vous « pas satisfaits? »

La franchise et la gaieté qu'il apportait dans sa proposition, émerveillaient tous les brigands; et Magari

tournait les yeux autour de lui sur ses compagnons, et particulièrement sur Mastrobattista et De Girolami, pour scruter leurs dispositions à ce sujet. En voyant l'hilarité universelle, il n'hésita plus à accepter l'offre qui lui était faite, mais à la condition que la somme lui serait remise le soir même. La maison de Ferri n'étant pas éloignée, ce marchand fit venir son fils, pour le remplacer comme ôtage auprès des brigands; puis, il alla chercher lui-même les cinq mille écus d'or, qu'il apporta deux heures après. Aux personnes qui le plaignaient d'un tel malheur, Ferri se contentait de répondre en riant : « J'ai payé l'eau-de-vie à ces gaillards-là. »

Description topographique de la ferme Pia.

Je passe maintenant à la description sommaire de la ferme Pia, autrement appelée Cavotti, dont j'aurai encore à parler dans le cours de ces mémoires. Ce domaine comprend un vaste terrain situé à l'extrémité méridionale des Marais-Pontins, et conquis sur les eaux stagnantes par un desséchement opéré par le pape Pie VI; circonstance qui lui fit donner le nom de *Pia*. Au milieu de ce domaine s'élève un grand palais. Du côté du nord, il s'y trouvait encore un véritable marais, toujours plein d'eau, et environné de saules et de roseaux qui fournissaient, pendant l'hiver, un abri à Gasbaroni et à toute sa bande. Ce domaine, au nord et à une distance de quatre milles de Terracine, forme presqu'une île, à cause des cours d'eau profonds qui l'entourent. Du côté du nord et du côté de l'ouest, il est baigné par le fleuve Amazeno qui est navigable. Au sud, il est borné par une rivière plus étroite, mais très profonde. Entre cette rivière et la montagne voisine, appelée Monte-Nero, passe la grande route de poste de

Terracine à Frosinone ; et plus loin, cette route, ainsi que la rivière, tournent du côté de l'est, jusqu'au pont de Fossa-Nuova jeté sur le fleuve Amazeno. Le confluent des deux cours d'eau est situé sous un autre pont appelé : Ponte-Maggiore, à l'un des angles du domaine. C'est sur ce dernier pont, que passe la grande route des Marais-Pontins, nommée : Strada d'Appio.

Piège tendu dans cette ferme à Gasbaroni par le chef des bergers.

Après cette description topographique, je vais faire connaître au lecteur le piège tendu par les bergers de cette ferme, à Gasbaroni et à sa bande, pendant l'hiver de 1824.

Certain qu'il y avait, parmi ces bergers, un ou plusieurs mouchards, Gasbaroni était décidé à les punir d'une manière exemplaire. Mais la crainte de se tromper et de frapper des innocents, suspendait sa vengeance jusqu'à la découverte des vrais coupables. Dans ce but, la nuit du dernier dimanche du carnaval de 1824, il descendit de la montagne appelée Monte-Nero, traversa la route de poste et la rivière, et pénétra dans le domaine de la ferme Pia. Comme à l'ordinaire, il aborda les bergers avec la plus grande franchise; et pour dissimuler complètement ses soupçons, il tira l'argent de sa poche et le donna au chef des bergers, en lui ordonnant de se rendre tout à son aise à Terracine, pour y acheter des provisions de tout genre. Le prétexte de cette commission, était de préparer un bon souper à ses compagnons pour la dernière nuit du carnaval; nuit, où toute la bande devait venir, avec lui, se divertir dans ce domaine. Le berger ayant promis de le servir à souhait, Gasbaroni regagna la montagne.

Le lendemain même, ce chef-berger, se rendant à cheval à Terracine, s'empresse de raconter toute l'affaire au commandant des archers, nommé Philippe Alteana, qui en saute de joie sur son siège. Déjà, il entrevoyait pour lui des épaulettes plus grosses; il entendait d'avance les louanges données à son nom; et peut-être aussi, comptait-il les deux mille cinq cents écus qui seraient sa récompense! Puis, réfléchissant aux conditions favorables et spéciales que la ferme Pia offrait à son entreprise, il se flattait de l'espoir d'y exterminer, dans une seule nuit, la bande toute entière; et dès lors, c'était une montagne d'or qu'il avait en perspective! Aux remercîments qu'il prodigue au berger, il ajoute aussitôt une grosse somme d'argent qu'il tire de sa poche, en lui recommandant d'acheter toutes les provisions demandées par Gasbaroni, et en lui promettant de l'en régaler, lui et tous ses bergers.

Expédition organisée contre Gasbaroni par le commandant des archers de Terracine. — (Mardi-gras de 1824)

Ayant donc rassemblé tous ses archers à Terracine, le commandant Alteana en sortit le soir du dernier jour du carnaval, suivi de tous ses hommes et de tous les gendarmes, artilleurs et dragons, qui se trouvaient dans la place. De plus, tous les chasseurs communaux de l'arrondissement avaient été obligés de l'accompagner. Personne, d'ailleurs, ne connaissait le but de cette expédition. Prenant la grande route des Marais-Pontins, il arrive d'abord, au bout de quatre milles, auprès des moulins de Terracine, à l'embranchement de l'autre route qui mène à Frosinone. C'est là précisément, que commençait le domaine de la ferme Pia. Le commandant s'arrête dans ce carrefour, et révèle alors à haute voix, à tout son monde, la présence de Gasbaroni et de

toute sa bande dans l'enceinte de ce domaine, en exhortant chacun à faire bravement son devoir. Puis il détache les dragons, et les envoie au-delà du fleuve Amazeno, pour battre la rive opposée pendant la nuit. Les gendarmes sont placés de pied ferme le long de la rive occidentale du fleuve, autrement dit sur la grande route, où ils devaient passer la nuit sans bouger. Quant aux archers, ils sont disposés sur la route de Frosinone, entre la petite rivière et la montagne, en s'étendant jusqu'au pont de Fossa-Nuova. Le commandant Alteana reste de sa personne en face du château de ce domaine, au pied du Monte-Nero, et auprès de l'hôtellerie de Maruti, en gardant avec lui la plus grande partie de ses hommes, parce qu'il s'attendait à voir passer par là les brigands, pour opérer leur retraite sur la montagne.

Lorsque tout le domaine de la ferme Pia fut bien cerné par la force armée, le commandant détacha six hommes sur la bergerie, pour engager le combat avec Gasbaroni qu'il y supposait renfermé. Laissons maintenant tous ces archers ainsi disposés, pour raconter ce que faisait alors Gasbaroni. Entouré de ses meilleurs amis, il était en train de souper joyeusement dans la forêt de Rocca-Secca, lorsqu'il se souvint de la ferme Pia. Mais, pour ne pas quitter de si gais convives , il se contenta d'envoyer à la bergerie de cette ferme, six de ses compagnons, pour aller y prendre les provisions qu'il avait commandées. Ces six émissaires avaient l'ordre de pénétrer dans le domaine, en traversant le fleuve Amazeno à l'endroit appelé le Starturo ; de se rendre ensuite à la bergerie, et de revenir par le même passage, dans le cas où ils découvriraient une trahison.

Assaut nocturne de la ferme Pia. — Mêlée confuse des archers et des brigands.

J'avais oublié de dire, que l'archer Napoleoni avait appelé l'attention du commandant Alteana sur ce passage peu connu du fleuve Amazeno; mais celui-ci ne voulut en tenir aucun compte. Ainsi donc, les six brigands, arrivant du côté du nord, traversent le fleuve au gué indiqué par Gasbaroni, et parviennent à la bergerie en même temps que les six archers. Le ciel était alors couvert de nuages, et il pleuvait; ce qui occasionna une confusion inexprimable. Brigands et archers ne se reconnaissent plus entr'eux. Un archer de Supino vient heurter la poitrine du brigand Léon Pernarella, en l'appelant *son compère*. Celui-ci, sans lui répondre, et reconnaissant au nom de sa voix que ce n'est pas un camarade, le repousse rudement avec le canon de son fusil, qu'il décharge au même instant sur lui en le renversant mort à ses pieds. L'éclat et la détonation de ce coup de fusil révèlent le danger à tous; mais l'obscurité profonde qui succède à cette clarté momentanée, les replonge dans le trouble et l'impossibilité de rien distinguer autour d'eux. Aussi, les six brigands, après avoir fait une seule décharge, battent en retraite en traversant l'Amazeno au même passage, et reviennent auprès de Gasbaroni, qui les attendait à table avec ses amis, dans la forêt de Rocca-Secca.

Voie de salut aissée sottement aux brigands.

Au bruit de ces détonations, le commandant Alteana s'attendait à voir arriver, d'un moment à l'autre, Gasbaroni et tous ses compagnons fuyant vers la montagne. Mais au lever du jour, il apprit avec consternation, qu'il restait seulement un archer mort dans la bergerie, et que les brigands avaient pu s'échapper par le gué de l'Amazeno. Quel ne dut pas être son regret d'avoir né-

gligé le conseil de Napoleoni ! Mais il n'était plus temps! Le poète l'avait bien dit : « In van piange lo stolto, « quando che la fortuna il tergo ha volto ! » (C'est en vain que l'imbécile se désole, une fois que la fortune lui a tourné le dos).

Avènement du Pape Léon XII. — Mission officielle de Mgr Cristaldi, à Terracine. — Ses propositions d'amnistie. (Carême de 1824.)

Après la mort de Pie VII, survenue au mois de septembre 1823, Léon XII était monté sur le trône pontifical. Pendant le carême de l'année suivante 1824, ce nouveau pape envoya à Terracine Mgr Bélisaire Cristaldi, pour offrir une amnistie générale aux brigands, à la condition que tous viendraient déposer leurs armes. Le prélat commença par faire venir auprès de lui Janvier Gasbaroni ; et il le chargea d'aller trouver son frère et tous ses compagnons, pour les inviter de sa part, à se rapprocher de Terracine, dans le but d'un arrangement avec l'autorité. Janvier trouva de suite son frère Antoine dans les montagnes voisines de Terracine; en même temps, il envoyait un berger à la recherche de Minocci et de Feodi, qui se trouvaient réunis sur le territoire de Monticello-di-Fondi.

Je faisais alors partie, pour mon malheur, de cette dernière bande, forte de vingt-sept brigands ; et je pus voir ainsi l'heureux effet produit dans leurs cœurs, par la nouvelle d'un pardon si inespéré. Les visages, pâlissant d'abord et blancs comme neige, s'animèrent ensuite et devinrent rouges comme l'écarlate. Moi-même, je sentais battre violemment mon cœur dans ma poitrine, sous l'influence de la joie et du doute que m'inspirait une pareille promesse !

Fatalité qui fait évanouir l'espoir d'une amnistie.

Dans la nuit du 18 au 19 mars 1824, notre bande se mit en marche pour rejoindre Gasbaroni; mais l'obscurité, et les difficultés du terrain, ne permirent pas de faire ce trajet en une seule nuit. Il fallut s'arrêter dans un endroit nommé : Acquaro delle Cannucce, séparé de la retraite de Gasbaroni par la vallée Marina, dont j'ai plusieurs fois parlé. Le malheur amena là, pour notre bande, une rencontre et un combat de jour avec la force armée napolitaine, qui eut le dessous dans cette affaire. Gasbaroni avait entendu ces coups, sans en connaître le résultat. Mais, dès que la nuit tomba, il s'empressa d'envoyer trois de ses hommes, pour brûler la maison de campagne appartenant au commandant de cette force armée, nommé : Dominique Gallozza, de Monticello. Cette maison était remplie de foin et de troupeaux de bœufs.

Horrible vengeance de Gasbaroni, à la ferme Pia. (19 nov. 1824.)

La même nuit encore, Gasbaroni descendit à la ferme Pia, pour se venger du chef-berger, auteur de la trahison de la dernière nuit du carnaval. Il le trouva, en effet, dans cette ferme, et l'immola avec trois autres malheureux bergers. Le matin suivant, les cadavres mutilés, et coupés en morceaux, de ces quatre infortunées victimes, étaient transportés à Terracine; et à la vue de ces horribles lambeaux, le prélat, Mgr Cristaldi, exaspéré, s'écria : « Comment! Au moment même, où « la générosité du Gouvernement offre le pardon au « monstre le plus hideux qui soit sur la terre, cet être « sauvage ne sait pas pardonner à ses ennemis! » Et sur-le-champ, le prélat, faisant atteler son carrosse, quitta Terracine pour retourner à Rome; et il ne fut plus question de pardon, ni d'amnistie. C'est ainsi que le crime et la folie d'un seul homme, suffirent pour détruire les espérances de tant d'autres!

Indignation et départ de Mgr Cristaldi.

Il me reste à faire ici le récit de mon propre malheur. Le lecteur saura ainsi, que tous les faits rapportés désormais par moi, dans la fin de cette histoire, se sont passés sous mes yeux mêmes.

Aveux sincères de l'auteur de ces Mémoires. — Circonstances dans lesquelles il embrasse le métier de brigand. — Amertume de ses regrets.

Au mois de janvier 1824, j'eus le malheur de commettre un crime, qui devait coûter tant de maux et de larmes, à moi, le coupable, ainsi qu'à ma famille innocente! Ce crime était un meurtre. Pour m'empêcher de chercher un refuge dans le brigandage, mes parents me firent obtenir un asile dans la maison d'un des seigneurs de Patrica, ma patrie. Ils voulaient préparer ma soumission à l'autorité; et en effet, j'avais promis de me rendre à leurs prières, en me remettant aux mains de la justice. Mais la destinée devait me lancer dans une autre voie plus funeste !

Au bout de quarante-cinq jours de retraite dans cette maison, je la quittai, et je courus volontairement me jeter dans le gouffre du brigandage ! C'étaient la crainte et l'horreur des galères, qui m'avaient inspiré cette fatale détermination. Laissant tout en pleurs ma vieille mère, et ma malheureuse jeune épouse enceinte de huit mois, je m'échappai pour aller rejoindre, dans la bande de Michel Feodi, deux de mes compatriotes venus exprès pour me chercher. Quant aux motifs qui m'avaient poussé à ce meurtre, je pourrais peut-être en faire valoir d'excellents pour ma justification, ou mon excuse. Mais, à quoi bon maintenant? Qu'il me suffise donc d'avoir mis le lecteur au courant de cette circonstance, si déplorable pour moi et mon infortunée famille! Ce triste souvenir me déchire encore le cœur! J'en détourne ma pensée, pour exposer ci-après la liste des brigands qui existaient à cette époque.

LISTE *des brigands qui étaient dans la montagne, en l'année* 1824.

NUMÉROS individuels	NOMS ET PRÉNOMS	SOUMIS par capitulation	TUÉS par la force armée	TRAHIS	TRAITRES	PATRIE
1	GASBARONI, Antoine (chef de bande), survivant en 1866.	1	«	«	«	Sonnino.
2	FEODI, Michel (lieutenant).	«	1	«	«	Valle-Corsa.
3	MINOCCI, Louis (lieutenant).	«	1	«	«	San-Lorenzo.
4	DE GIROLAMI, Pascal.	«	1	«	«	Vallecorsa.
5	IANNUCI, Vincent.	1	«	«	«	id.
6	IACOVACCI, Séraphin.	1	«	«	«	id.
7	NOTARGIOVANNI, Constance.	1	«	«	«	Giuliano.
8	TOMASSI, Louis.	1	«	«	«	San-Lorenzo.
9	TOMASSI, Dominique (survivant en 1866).	1	«	«	«	id.
10	SIMONI, Charles.	«	1	«	«	Patrica.
11	MASSARI, François.	«	1	«	«	Prossedi.
12	MANNARELLI, Jean-Baptiste.	«	1	«	«	Sonnino.
13	LEONI, Alexandre (survivant en 1866).	1	«	«	«	id.
14	CECCONI, Antoine.	«	«	1	«	id.
15	DEL GIUDICE, Joseph.	«	«	«	1	id.
16	MANICONI, Laurent.	«	1	«	«	id.
17	CAPPADOCIO, Marie-Ange.	1	«	«	«	id.
18	MARTELLA, Pascal.	«	1	«	«	Carpineto.
19	PORCARI, Antoine.	«	1	«	«	id.
20	PORCARI, Jean-Baptiste.	1	»	«	«	id.
21	GIAMMARIA, Thomas.	«	1	«	«	Patrica.
22	MATTIA, Sante.	1	«	«	«	id.
23	CAMPAGNA, Alexandre.	1	«	«	«	Pisterzo.

NUMÉROS individuels	NOMS ET PRÉNOMS	SOUMIS par capitulation	TUÉS par la force armée.	TRAHIS	TRAITRES	PATRIE
25	CARCASOLI, Joseph (survivant en 1866).	1	«	«	«	Pisterzo.
26	APPONI, François.	«	«	1	«	San-Lorenzo.
27	PELLEGRINI, Joyeux.	«	1	«	«	Patrica.
28	OREFICE, Pierre.	«	1	«	«	id.
29	MASI, Pierre (auteur de ces mémoires), survivant en 1866.	1	«	«	«	id.
30	MATTIA, Louis.	1	«	«	«	id.
31	BRACCI, Thomas.	«	«	«	1	id.
32	NARDONI, François (survivant en 1866).	1	«	«	«	Vallecorsa.
33	FEODI, Alexandre.	1	«	«	«	id.
34	MANDATORI, Crescence.	«	«	1	«	id.
35	PARISELLA, Martin.	«	1	«	«	id.
36	TRAPANI, Antoine.	«	1	«	«	id.
37	CIPOLLA, Pierre (survivant en 1866).	1	«	«	«	id.
38	LATTANZI, Jean-Baptiste.	«	1	«	«	Giuliano.
39	CIOVAGLIA, Hyacinthe.	«	«	«	1	id.
40	SACCHETTI, Joseph.	«	«	1	«	Sonnino.
41	SCARAPELLI, Simon.	«	«	«	1	Piperno.
42	PELLONI, Laurent.	«	1	«	«	Vico.
43	ORSINI, Honoré.	«	«	1	«	Roccagorga.
44	OLIVIERI, François.	«	«	«	1	Prossedi.
45	VITTORI, François.	«	«	«	1	id.
46	DE PAOLIS, Ange.	«	«	«	1	Sonnino.
47	TRAMONTOZZI, Dominique.	«	«	1	«	id.
48	CECCONI, Philippe (survivant en 1866).	1	«	«	«	id.
49	FELICE, Louis.	«	1	«	«	Giuliano.
50	IRANELLI, Ange.	«	«	1	«	Montellinaco.

Bande du royaume de Naples.

NUMÉROS individuels	NOMS ET PRÉNOMS	PATRIE
1	MAGARI, Michel, chef de bande.	Fondi.
2	MAGARI, Dominique (frère du chef).	id.
3	CAROCCI, Honoré.	id.
4	TAVOLA, Dominique (survivant en 1866).	id.
5	DESANTIS, Simon.	id.
6	PERNARELLA, Léon.	Monticello.
7	IANNOTTI, Louis.	id.
8	MASTROBATTISTA, Jean-Baptiste.	Lenola.
9	CAROCARO (tué par la force armée).	Agnone.

NOTE DU TRADUCTEUR.

Le 18 novembre 1866, dans une excursion que j'ai faite à la forteresse de Civita-Castellana, j'y ai trouvé Gasbaroni survivant encore avec *sept* compagnons de sa bande, et avec *un seul* de la bande de Magari. Ces neuf prisonniers sont les seuls débris qui restent aujourd'hui du brigandage de 1824.

Observations sur les fins différentes de tous les brigands de la bande de Gasbaroni.

Sur ce nombre de cinquante brigands composant la bande de Gasbaroni, je ferai remarquer qu'il y en eut *dix-sept* de tués ou de trahis, dont *huit* par la force armée, et *neuf* par les mains des paysans. Ces victimes sont désignées dans la deuxième petite colonne à droite du tableau. La troisième petite colonne indique ceux qui furent trahis par des camarades; ils sont au nombre de *sept*. Les traîtres, qui ont sacrifié leurs camarades pour se racheter, également au nombre de *sept*, figurent dans la quatrième petite colonne, Tous les autres ont fini par déposer les armes, et se remettre, par capitulation, entre les mains de l'autorité. Si j'ai cru devoir mentionner aussi les brigands du royaume de Naples, c'est qu'eux-mêmes venaient souvent ravager la province de Frosinone, de même que Gasbaroni et sa bande allaient souvent exploiter ce royaume.

CHAPITRE VIII.

(1824).

Gasbaroni partage sa bande en trois détachements. — Il arrête et pille la diligence de Piperno, puis un carrosse anglais.— Surprise du détachement de Feodi par la force armée. – Zèle imprudent et fanfaronnade du gouverneur de Pisterzo. — Trophées ridicules de la force armée. — Soupçons du Gouvernement à l'égard des chefs des archers, et de la magistrature de Frosinone.

Mission extraordinaire du cardinal légat Pallotta à Frosinone. — Son fameux édit, et son bizarre système de répression. — Age d'or et apogée du brigandage. — Fêtes et festins donnés à Gasbaroni par les populations.

Episode tragique du meurtre du gouverneur de Pisterzo. — Haines aveugles dont il était l'objet. — Complot ourdi contre lui. — La grand'messe de l'Ascension à Pisterzo, en 1824. — Irruption de Gasbaroni et de sa bande dans l'église. — Massacre du gouverneur devant l'autel et les paroissiens. — Philosophie de l'archiprêtre, pendant et après ce drame. — Funeste destinée du garde-champêtre.

Singulière justice du cardinal légat. — Vaines réclamations des communes rendues responsables des excès du brigandage. — Tristes fins de sept novices trop confiants.

Gasbaroni partage sa bande en trois détachements.

Après leur engagement avec la force armée du royaume de Naples, Louis Minocci et Michel Feodi, prévoyant bien que Gasbaroni ne les attendrait pas, changèrent eux-mêmes de direction. Au lieu de se

voyant épuisé, Gasbaroni voulut le soulager, et lui fit jeter le sac d'argent dans un fossé plein d'eau.

Cependant, quatre des plus vigoureux brigands étaient parvenus à atteindre le mamelon. Se postant alors avantageusement, ils s'arrêtèrent pour soutenir de pied ferme l'attaque de la force armée, contre laquelle ils combattirent jusqu'à l'arrivée de presque tous leurs camarades. Pendant plus d'une heure, le feu fut engagé avec beaucoup de vivacité dans cet endroit. A la fin, la force armée se décida elle-même à la retraite, et Gasbaroni put entrer dans le bois où il resta caché le reste de la journée. La nuit étant arrivée, il alla reprendre le sac d'argent abandonné dans le fossé, en fit le partage, et se dirigea vers la forêt du prince Caserta, dans les Marais-Pontins,

Arrestation et pillage d'un carrosse anglais sur la route des Marais-Pontins.

Cette forêt est voisine de la grande route de ces marais, appelée : Strada d'Appio. Au moment d'y pénétrer, Gasbaroni eut la chance de rencontrer un carrosse anglais, qu'il arrêta et pilla sur la route. Il n'y trouva que quatre-vingts écus d'argent, une montre à répétition en or, et beaucoup de linge. S'apercevant que ses compagnons emportaient ce linge, il voulait les obliger à le jeter dans le bois Mais ceux-ci crurent mieux faire de le donner à un berger d'Alatri, véritable ami des brigands. Ce présent dangereux coûta la vie à celui qui en était l'objet ; car, la force armée ayant reconnu entre les mains de ce berger des effets provenant du carrosse anglais, ce malheureux fut condamné à être pendu. Il en résulta même, pour les brigands, une fâcheuse conséquence, que nous raconterons au dixième chapitre.

Le 4 mai 1824, Michel Feodi était arrivé de nuit sur le territoire de Pisterzo, et avait laissé sa bande, se reposer et s'endormir sous la garde d'une sentinelle. Le lendemain matin, le hasard amena dans cet endroit une escouade d'archers, commandée par un ancien brigand amnistié. A la vue de l'herbe fraîchement foulée, ce commandant s'aperçut du passage de la bande, et en devina facilement la retraite. Suivant donc doucement ces vestiges, en observant un profond silence, toute l'escouade des archers pénétra dans le bois, et trouva nos dix-sept brigands couchés sur la terre et ensevelis dans le sommeil. En plaçant une sentinelle pour observer le côté de Prossedi, Michel Feodi avait malheureusement négligé de faire garder, par une autre, le côté par lequel arrivaient ces ennemis imprévus. La force armée avait donc beau jeu en cette circonstance. Effectivement, elle fit une décharge sur les brigands endormis et surpris. Mais telle était sa crainte, ou sa maladresse, que pas un de ses coups n'atteignit les brigands, excepté Orsini, qui fut blessé à un doigt du pied!

Surprise du détachement de Feodi par la force armée. (4 mai 1824.)

A l'explosion de ces quinze coups de fusil, toute la bande se réveille en sursaut, et court à ses armes. Il y eut d'abord une confusion incroyable, chacun prenant le premier fusil qui lui tombait sous la main; ainsi, le novice s'emparait du fusil de l'ancien, et réciproquement. Mais, en voyant se dresser dix-sept hommes disposés à bien se défendre, la force armée se décide à fuir. Les brigands prennent à leur tour le même parti, pour se réfugier dans le royaume de Naples; car le voisinage de Prossedi, qui était un district militaire, leur faisait craindre, avec raison, l'arrivée et l'attaque d'une force armée supérieure à la première.

Fanfaronnade du gouverneur de Pisterzo.

A un demi-mille du théâtre de cet engagement, s'élève un village nommé Pisterzo, alors dépourvu de toute force armée. Cela n'empêcha pas le gouverneur de s'armer lui-même, d'obliger la population à en faire autant, et de marcher à sa tête contre les brigands, en criant : « Sgorzella est brave; mais Carboni encore plus ! » Sgorzella, était le nom du caporal des archers qui venaient de faire une décharge contre la bande; et Carboni, était le nom du gouverneur lui-même. Ce plaisir devait lui coûter cher, comme nous le verrons bientôt. Ainsi poursuivis, les brigands dûrent abandonner leurs chapeaux et leurs manteaux; trois novices, même, perdirent leurs fusils.

Trophées ridicules de la force armée.

Toutes ces dépouilles, ramassées par la force armée, furent portées comme des trophées à la Délégation de Frosinone. Mais toute la province commençait alors, à ne considérer ces trophées qu'avec mépris. Au lieu des chapeaux, elle aurait préféré voir une tête de brigand ! S'il y avait une chose hors de doute pour tout le monde, c'était que, dans toutes ses rencontres avec les bandes, la force armée faisait seulement semblant de se battre, comme pour s'amuser. On en concluait donc, qu'il y avait entre elles un accord tacite, en vertu duquel les brigands consentaient à laisser dans les mains de la force armée des objets sans valeur, mais qui lui suffisaient pour faire parade de sa prétendue bravoure. C'était là, du moins, la conviction presque universelle de la province; et lorsque le caporal Sgorzella apporta, à Frosinone, les dépouilles ci-dessus mentionnées, son commandant, François Panici, lui dit avec un regard sévère : « Il est bien étonnant que les brigands n'aient plus de cartouches dans leurs fusils ! »

La Cour de Rome elle-même, ne pouvait plus comprendre, comment une poignée de malfaiteurs pouvait résister, si longtemps, aux efforts de tant d'hommes armés exprès pour la détruire, et à la trahison de tant d'espions payés si cher pour la faire surprendre. Malgré les sommes énormes dépensées pour l'éteindre, le brigandage devenait de plus en plus menaçant, et semblait braver le Gouvernement lui-même. Un résultat aussi inexplicable, éveilla des soupçons de complicité sur les chefs du corps des archers, et sur les membres mêmes du tribunal de Frosinone. En réalité, cette complicité n'existait pas. Si le brigandage déjouait toutes les poursuites du Gouvernement, s'il continuait à faire des progrès alarmants, ce n'était pas grâce à la connivence de la force armée, mais grâce à l'argent dont il pouvait disposer pour se créer des ressources en tout genre. Mais ce qui était trop certain, c'est que la force armée, n'ayant d'autre mobile que l'amour de la vie et de la famille, n'agissait que dans le but de sauver à la fois son existence et les apparences; tandis que les brigands, n'ayant rien à perdre, combattaient avec l'énergie du désespoir, et intimidaient leurs ennemis.

Soupçons du Gouvernement à l'égard des chefs des archers, et de la magistrature de Frosinone.

Le Gouvernement pontifical crut alors à propos de transformer, *en Légation*, la Délégation ordinaire de Frosinone. Le délégat fut donc rappelé à Rome, et remplacé par le cardinal Antoine Pallotta, envoyé comme gouverneur de la province, avec pleins pouvoirs et le titre de : *Legato-a-latere*. Sa première mesure fut de transporter le tribunal de Frosinone à Ferentino, ville située au nord de la première, et à une distance d'environ trois lieues. Il fit ensuite ouvrir les prisons de

Mission extraordinaire du cardinal-légat Pallotta, à Frosinone.

Frosinone, et remettre en liberté, comme innocents, tous les parents des brigands, ainsi que tous les individus soupçonnés ou convaincus de connivence avec le brigandage.

Fameux édit du cardinal Pallotta, relatif au brigandage. (14 Mai 1824).

Le même cardinal Pallotta publia alors un édit remarquable, composé de vingt-sept articles, et que j'ai sous les yeux. Mais sa longueur m'empêche de le transcrire dans son intégrité. Je me bornerai donc à en citer les dispositions les plus importantes.

Son bizarre système de répression.

Cet édit commence par un préambule assez prolixe et ridicule, qui ressemble plutôt à une lettre pastorale adressée par un évêque à ses diocésains, et remplie de menaces ou de sinistres prédictions. Après avoir aboli toutes les lois antérieures relatives au brigandage, il en promulgue de nouvelles, plus douces et moins oppressives. C'est ainsi qu'il permet à tout le monde de parler, manger, et boire avec des brigands, sans être obligé, comme précédemment, d'adresser un rapport à l'autorité : pourvu cependant qu'il ne s'agisse pas, dans ces occasions, d'un trafic criminel et vénal, que les impies n'ont pas honte de qualifier de : *ressources providentielles*. Ensuite, cet édit prononce le licenciement de tout le corps des *centurions*, en leur donnant trois mois de solde, et en défendant expressément à tout autre corps de s'occuper des affaires du brigandage. Il cite, à ce propos, une bulle de Sixte-Quint disant que : *c'est accorder trop d'honneur aux brigands, que de les faire poursuivre par la force armée.*

En même temps, il prescrit, dans toutes les communes

de la province, l'organisation d'une garde civique qui devait garder elle-même son propre territoire, avec l'imposition d'une amende de cinq cents écus, pour chaque commune qui laisserait commettre un crime quelconque par les brigands dans sa circonscription. La prime de deux mille cinq cents écus était maintenue pour la mise-à-prix de la tête du chef de la bande, Gasbaroni, et celle de mille écus pour la tête de chacun des autres brigands; mais toute promesse de récompense était supprimée pour les espions et les mouchards. Outre cette prime, le meurtre d'un brigand faisait obtenir à son auteur la faveur d'être admis dans la garde d'honneur de la Légation, lorsque le meurtrier était d'une condition élevée; si, au contraire, sa basse extraction l'excluait de cet honneur, il devait être dédommagé par une pension mensuelle de neuf écus, reversible après sa mort sur sa veuve et ses enfants. La même récompense était promise à tout gendarme ou militaire, *qui tuerait un brigand, sans cependant avoir quitté son poste ou son service pour l'atteindre.* Avec une pareille disposition, il aurait fallu que les brigands quittassent exprès les bois, pour venir se faire tuer dans les casernes !

Age d'or et apogée du brigandage.

Ce nouvel édit fut un véritable miracle. C'était, pour le brigandage, l'inauguration réelle de l'*âge d'or*. Plus de préoccupations et d'inquiétudes occasionnées par les rapports faits à l'autorité ! Plus d'attaques et de tracasseries de la part de la force armée! Plus d'obstacles aux entretiens des bourgeois et des paysans avec les brigands! Quant à cette nouvelle garde civique, quoi de moins redoutable ? Sa composition seule, la rendait in-

capable de faire le moindre mal aux brigands. En effet, les hommes riches qui en faisaient partie, avaient tous, dans la campagne, des biens exposés à leur vengeance ; quant aux paysans, la nécessité pour eux d'aller gagner dans les champs leur vie et celle de leur famille, les rendait encore plus inoffensifs. Aussi, la plupart d'entr'eux, se contentant de monter la garde à leur tour pendant la journée, avaient pris la précaution de se ménager l'amitié des brigands, en leur portant eux-mêmes des provisions pendant la nuit. En résumé, le brigandage n'avait plus désormais rien à craindre ; et les seuls dangers qui restassent aux brigands, étaient d'être frappés par la foudre, ou de tomber dans un précipice.

Fêtes données à Gasbaroni par les populations. (Mai 1824.)

Durant quelque temps, Gasbaroni mit à profit ces nouvelles et heureuses conditions, pour aller passer toutes ses nuits dans des maisons de campagne, et au milieu des divertissements les plus variés. On y dansait, on y chantait, on s'y amusait de toute manière, en compagnie d'aimables personnes de tout sexe et toute condition. C'est dans une de ces réunions, que je vis et connus Gasbaroni pour la première fois. Elle avait lieu sur le territoire de mon pays natal, le dernier jour de mai 1824. A ma grande surprise, j'y reconnus aussi bien des gens, que je n'aurais jamais cru susceptibles de relations amicales avec des brigands. Mais pour l'excuse de ces gens, ainsi que pour l'honneur de la vérité, je m'empresse d'ajouter que cette amitié n'avait rien de vénal ou de criminel, comme celle que condamnait le cardinal Pallotta ; elle était simplement fondée sur le désir de pouvoir aller à la chasse sans crainte, et sur la

curiosité de connaître un homme aussi renommé que Gasbaroni.

Ces beaux jours ne durèrent pas longtemps. Les brigands eux-mêmes, et principalement Gasbaroni, firent évanouir cette félicité ; et voici comment : Douze jours après la publication du fameux édit, c'est-à-dire le 26 mai 1824, Gasbaroni se trouvait sur le territoire de Pisterzo, environné de nombreux amis. C'était la veille de la fête de l'Ascension; et à cette occasion, il avait fait servir à ses convives un festin qui ne laissait rien à désirer. Bien des *toasts* joyeux furent portés à la santé des amis, sans même oublier *le bon cardinal protecteur!* Mais lorsque les fumées du vin commençaient à échauffer les têtes, la conversation vint à tomber sur le compte de Jean Carboni, médecin et gouverneur de Pisterzo; lequel s'était signalé dernièrement par une prise d'armes et une sortie contre Michel Feodi, ainsi que je l'ai raconté plus haut.

Episode tragique du meurtre du gouverneur de Pisterzo. (26 mai 1824.)

Tous les convives de Gasbaroni étaient de ce pays-là, et exerçaient le seul métier qui y fût possible, celui de berger. Ils connaissaient donc parfaitement Carboni. Sa profession de médecin et sa position de gouverneur, l'avaient rendu doublement odieux à la population ignorante de Pisterzo. Comme gouverneur, il s'était fait des ennemis par la stricte exécution des ordres de la Délégation, dont on faisait un reproche à son prétendu despotisme ; comme médecin, il était encore plus détesté. Si le malade recouvrait la santé, on attribuait la guérison à une grâce du ciel, en refusant à son talent médical la moindre influence dans ce résultat; si, au

Haines aveugles dont ce gouverneur était l'objet.

contraire, le malade venait à mourir, on accusait le médecin de ce malheur. Ainsi, cet infortuné Carboni se voyait l'objet de la haine aveugle de toute la population.

Complot ourdi contre le gouverneur.

Ce soir là donc, les amis de Gasbaroni profitèrent de l'imprudente sortie du gouverneur contre les brigands, pour faire passer dans le cœur de ce chef les rancunes violentes qu'ils nourrissaient depuis longtemps dans leur âme. Il n'y réussirent que trop bien; car, séance tenante, Gasbaroni jura d'immoler Carboni, dès le lendemain. En conséquence, il fut convenu qu'il entrerait à Pisterzo avec toute sa bande, le jour suivant, fête de l'Ascension, pendant que l'on chanterait la messe, et qu'il tuerait le malheureux gouverneur au milieu même de l'office divin. Afin de ne pas se compromettre dans ce drame, ces perfides conseillers devaient alléguer de faux prétextes, pour aller entendre la messe dans des villages voisins. Le fatal projet étant arrêté, Gasbaroni se prépara aussitôt à l'exécution, en allant se cacher dans un bois d'oliviers, sous les murs mêmes de Pisterzo.

La grand' messe de l'Ascension, à Pisterzo, en 1824.

A cette époque, il n'y avait qu'un seul prêtre à la paroisse de Pisterzo, et par suite, toute la population devait assister à la même messe. Comme c'était fête ce jour-là, il y avait grand'messe dans l'église, et Carboni faisait partie des chantres qui devaient chanter au chœur. N'ignorant pas les dispositions de cette population, aussi dévouée aux brigands qu'hostile à sa personne, il n'était pas sans soupçonner quelque trahison de sa part. Aussi, prit-il la précaution de faire fermer

pendant l'office divin l'unique porte du village, et de placer, devant celle de l'église, le garde-champêtre muni d'un fusil. Lui-même vint ensuite s'asseoir dans le chœur, armé jusqu'aux dents.

Cependant la grand'messe commence; et une pierre lancée avec force, est le signal convenu pour avertir Gasbaroni qu'il est temps d'approcher. Aussitôt, deux brigands escaladent le mur d'enceinte du village. L'un d'eux s'empresse d'aller ouvrir la porte pour y donner accès à la bande; l'autre, se glissant le long du mur, parvient à surprendre et à saisir le canon du fusil du garde-champêtre, en sentinelle devant l'église. Comme celui-ci résiste et ne veut pas abandonner son fusil, le brigand tire son poignard et s'apprête déjà à l'égorger; lorsque soudain, il entend retentir la voix de Gasbaroni, qui arrive lui-même en lui criant : « Laisse cet homme, qui est mon ami! » Comment ce garde-champêtre pouvait-il être ami de Gasbaroni? C'est ce que j'expliquerai un peu plus tard.

Irruption de Gasbaroni et de sa bande dans l'église.

Mais déjà, ce tumulte extérieur avait produit de l'agitation dans l'église. La population troublée commençait à babiller confusément; et Carboni, au fond du chœur d'où il pouvait voir en face la porte d'entrée, avait armé son fusil, tout en continuant à chanter. Gasbaroni pénètre le premier dans l'église. A sa vue, Carboni le couche en joue, et décharge son fusil pour le tuer. Mais, au lieu de l'atteindre, le coup va porter dans la muraille; le chantre placé à côté du gouverneur l'avait détourné, en relevant seulement le canon avec sa main. La trahison de ce chantre resta ignorée

de la justice; et si je la révèle ici, c'est que Gasbaroni l'avait parfaitement remarquée. Pour l'excuser, il faut penser que cet homme avait sa famille au milieu des assistants, et qu'il voulut sans doute, moins sauver Gasbaroni, qu'éviter à ses parents les redoutables conséquences de sa mort et les représailles des brigands.

Massacre du gouverneur devant l'autel et les paroissiens.

Voyant son fusil inutilement déchargé contre son ennemi, le pauvre Carboni court se réfugier dans la sacristie, dont il ferme la porte à double tour. Mais là, devait tomber et s'évanouir tout son courage. Poursuivi par Gasbaroni qui lui ordonne d'ouvrir, il commence par jeter son fusil par la fenêtre; mais il refuse d'obéir, et se tient renfermé. Sans plus de sommations, Gasbaroni appelle un paysan, et le force d'enfoncer la porte à coups de hache. Se voyant ainsi perdu, Carboni promet de l'ouvrir, en conjurant son impitoyable ennemi d'épargner au moins sa famille; sur quoi, l'autre répond qu'il considère cette famille comme innocente, et qu'elle n'a rien à craindre de personne. Sur cette assurance, Carboni se décide à ouvrir la sacristie. Alors Gasbaroni le saisit par le bras, l'entraîne hors de l'église, et le massacre, *coram populo!* En l'immolant, il répète ironiquement le fameux cri de guerre de sa victime : « Forte Sgorzella al di sotto, perche di sopra c'e Carboni! » (*Sgorzella est brave, mais Carboni l'est encore plus!*)

Dans l'église, se trouvait un autre homme armé d'un fusil, et qui avait fait jadis le métier d'espion. C'est dans le clocher même qu'il avait été chercher un refuge; mais il fut trahi par plusieurs assistants, qui en averti-

rent Gasbaroni. Aussitôt et par son ordre, quelques brigands s'élancent à la poursuite de ce malheureux, qui fut déniché et tué dans le clocher.

Philosophie de l'archiprêtre pendant et après ce drame.

Que faisait l'archiprêtre au milieu d'un pareil drame? Il célébrait la messe, lorsque le premier coup de fusil tiré par Carboni le fit retourner vivement. Il voit l'irruption des brigands, dépose sa chasuble sur l'autel, et court intercéder en faveur de l'infortuné Carboni. Mais, convaincu de l'inutilité de ses raisons et de ses prières, il se résigne au seul parti possible, celui de recommander à Dieu l'âme de la victime égorgée devant lui. Ensuite, pour empêcher de nouveaux scandales, il va lui-même prier Gasbaroni de venir dîner avec toute sa bande, dans sa propre maison. L'invitation fut acceptée par le meurtrier sacrilège. Cet archiprêtre, nommé Louis Palluzzi, de Supino, et alors âgé de vingt-sept ans, avait une logique bien différente de celle du gouverneur. Il savait que, dans un pays grossier et ignorant, la bonté réussit mieux que l'autorité. Aussi, se voyait-il aimé comme un père par toute la population; et lorsque la mort de Carboni fut décidée, les conseillers de Gasbaroni avaient été les premiers à l'engager à respecter cet archiprêtre.

Après la scène de ce double meurtre, l'archiprêtre amena donc toute la bande à son presbytère, où elle dîna et demeura jusqu'après-midi. Ensuite, Gasbaroni retourna tranquillement dans les bois, son séjour habituel.

Funeste destinée du garde-champêtre.

Je reviens maintenant au garde-champêtre, que Carboni avait placé en faction devant la porte de l'église.

C'était le même Thomas Iransolice, de Rocca-Priora, que nous avons vu figurer au quatrième chapitre de la première partie de ces mémoires. S'étant soumis à l'autorité en 1818, il avait commencé par subir une année de détention. Exilé ensuite, il avait fini par obtenir la grâce de retourner dans sa patrie, à la condition de s'enrôler dans le corps des centurions, et de combattre le brigandage. Enfin, lors du licenciement de ce corps ordonné par le cardinal Pallotta, on accorda à Iransolice l'emploi de garde-champêtre à Pisterzo, avec une solde mensuelle de six écus. Il n'y avait que quelques semaines qu'il commençait à exercer ses nouvelles fonctions, lorsque Gasbaroni fit irruption dans ce village. Si celui-ci fût arrivé seulement un instant plus tard devant la porte de l'église, c'en était fait d'Iransolice. Le brigand qui avait saisi le canon de son fusil, allait le tuer avec son poignard, quand Gasbaroni survint à propos pour lui sauver la vie, en reconnaissant en lui un de ses anciens camarades de brigandage.

Toutefois, le chef de la bande lui conseilla de le suivre à la montagne, en lui représentant tous les dangers que sa vie allait courir, après une pareille aventure. Mais Iransolice refusa de reprendre son ancien métier, et lui répondit seulement : « Je sais aussi bien que vous « que je cours grand risque d'être pendu, malgré mon « innocence ; mais je préfère encore la pendaison aux « horreurs du brigandage ! » Effectivement, arrêté et emprisonné comme complice de Gasbaroni dans le drame de Pisterzo, ce malheureux garde-champêtre fut condamné à être pendu sur la place de Prossedi. Le même supplice fut infligé à deux autres pauvres paysans,

également innocents. Quant aux instigateurs secrets de cet horrible crime, pas un cheveu ne fut arraché de leur tête ? Voyez la destinée ! !

Singulière justice du cardinal-légat

A la nouvelle d'un forfait aussi audacieux, le cardinal légat s'empressa d'envoyer ses gendarmes et ses commissaires à Pisterzo, pour forcer la commune à payer l'amende de cinq cents écus. Comme la pauvreté de cette commune l'empêchait de payer comptant une pareille somme, l'ordre fut donné par le cardinal, de saisir tous les troupeaux paissant sur son territoire, et de les transporter dans les montagnes de Veroli pour les mettre en vente. Voilà donc une nouvelle et criante injustice ; car, si ces troupeaux étaient sous la garde de bergers Pisterzains, leurs propriétaires appartenaient à d'autres pays.

Vaines réclamations des communes, rendues responsables des excès du brigandage.

Pendant que Gasbaroni exécutait ce drame à Pisterzo, Louis Minocci, de son côté, ne perdait pas son temps sur le territoire de Veroli, où il s'amusait à violer les femmes qui tombaient entre ses mains. Irrité de ces excès, le cardinal Pallotta envoya ses commissaires à Veroli pour lui imposer une amende de cinq cents écus, conformément aux dispositions de son édit, qui rendait les communes responsables des crimes commis sur leur territoire. La municipalité de cette ville réclama en vain contre cette mesure, auprès de la Cour de Rome, en même temps que la municipalité de Frosinone revendiquait ses droits, pour conserver le siége du tribunal transporté à Ferentino. Ces plaintes et réclamations, repoussées par le Gouvernement pontifical, ne servirent qu'à faire traiter leurs auteurs comme complices du brigandage.

Tristes fins de sept novices trop confiants.

En rendant sans le vouloir, par son édit, le métier de brigand plus facile et plus agréable, le cardinal Pallotta avait préparé des lauriers, aussi plus faciles, à son successeur monseigneur Benvenuti. Il arriva, en effet, que sept novices de la bande de Minocci, fatigués des rigueurs de la discipline, prirent le parti de quitter cette bande alors passée dans les Abruzzes, et de retourner dans la province de Frosinone, espérant y retrouver encore l'aménité du régime inauguré par ce bon cardinal Pallotta. Mais la chute et le rappel de ce dernier légat, y avaient ramené l'ancien systême de rigueurs contre le brigandage. Vexés et poursuivis partout par la force armée, ces malheureux novices se virent réduits à chercher un refuge dans l'une des bandes organisées. Malheureusement pour eux, toutes ces bandes se trouvaient alors trop éloignées et répandues dans les Abruzzes. Ils ne purent donc les rejoindre, et périrent misérablement, les uns massacrés par la force armée ou par les paysans, les autres en s'entretuant mutuellement par trahison.

CHAPITRE IX

(1824 et 1825).

Description topographique de la forêt du prince Caserta (dans les Marais-Pontins), et des ressources qu'elle offrait aux brigands. — Deux jours de délices passés par Gasbaroni et sa bande, sur le territoire de Piperno. — Arrestation d'un carrosse et de deux officiers autrichiens, sur la route des Marais-Pontins. — Leçon plaisante donnée par Gasbaroni aux anciens de sa bande. — Son stratagème, et son succès dans l'enlèvement du seigneur-châtelain Rossetti.

Plaintes universelles soulevées par le régime du cardinal Pallotta. — Son rappel, et son remplacement. — Mesures de rigueur reprises par son successeur, monseigneur Benvenuti. — Étape charmante de Gasbaroni et de sa bande, dans les bois de Pofi. — Expédition de Gasbaroni dans les Apennins, au son de la guitare. — Son retour dans la Sabine. — Sa malheureuse tentative pour faire visite au cardinal Ercolani dans le collège de San-Salvatore. — Terrible combat avec la force armée. — Nouveau plan de campagne de Gasbaroni et de ses lieutenants.

Episode et funestes conséquences de la trahison du brigand Ciovaglia. — Emprisonnement général des amnistiés de 1820. — Gasbaroni traverse la plaine et la route de Frosinone, en dépit de toutes les forces armées de la province. — Épisode du rendez-vous de Noël 1824, donné par Gasbaroni à ses deux lieutenants.—Trahison intéressée du berger Vallecorsa. — Mort funeste de Minocci et de trois autres brigands. — Portrait et caractère de Minocci. — Blessure de Feodi.

Description topographique de la forêt du Prince Caserta.

Dans le courant de cette histoire, j'ai eu déjà plusieurs fois l'occasion de mentionner la forêt du prince

dans les Marais-Pontins.

Caserta [1]. Je crois à propos de donner ici à mon lecteur une description topographique de cette forêt, pour lui faire comprendre les motifs qui engageaient Gasbaroni à la fréquenter.

La forêt que j'appelle : *Forêt du prince Caserta*, commence près de la ville de Terracine, et s'étend presqu'en ligne droite dans la direction du nord-ouest, jusqu'aux environs de Rome, sur une longueur d'à peu près soixante-dix milles, autrement dit : vingt-trois lieues. On lui donne différents noms dans cette étendue; mais, pour éviter toute confusion, je ne lui en donnerai pas d'autre que celui sous lequel les brigands la désignaient, comme si elle eût appartenu entièrement au prince Caserta. C'est ainsi que, suivant les villes qu'elle avoisine, ou dont elle dépend, on l'appelle successivement : Forêt de Terracine, de San-Felice, de Cisterna, de Nettuno, de Campo-Morto, et de Conca.

Les limites de cette forêt sont : à l'ouest et au sud, la mer Méditerranée ; à l'est, les Marais-Pontins ; au nord, les territoires de Velletri, de Civita-Lavinia, d'Albano, et de Rome. Entre ces bois et la mer, s'élève une montagne nommée Monte-Circeo, ou Monte-San-Felice, qui s'étend du nord-ouest au sud-est, depuis le port de Nettuno jusqu'à l'embouchure du fleuve Badino, près du village de San-Felice. Le terrain que couvre cette forêt, est généralement très uni, bas, et marécageux. On le voit même souvent inondé pendant

1 Le titre de *prince Caserta* se rapporte à un fief de la maison des Gaëtani, ducs de Sermoneta, l'une des plus anciennes et des plus illustres de Rome, et possédant de vastes domaines dans les Marais-Pontins.

l'hiver par les eaux des Marais-Pontins, lorsque, sous l'influence des vents du sud, ces eaux sont refoulées par les flots de la mer dans le fleuve Badino, leur seule voie d'écoulement possible.

Ressources que cette forêt offrait aux brigands.

Resserrée entre ces bois et les Marais-Pontins, la grande route de Rome à Naples, nommée *Strada-d'Appio*, se développe dans une direction parfaitement droite, depuis Cisterna jusqu'à Terracine. Elle était donc très favorable et très exposée aux entreprises des brigands qui, après avoir arrêté et pillé les carrosses, trouvaient un refuge immédiat dans les bois qui la bordent.

Le climat de cette forêt est très malsain; mais, comme il n'y tombe jamais de neige, elle se trouvait peuplée, en hiver, par de nombreux troupeaux qui, l'été venu, allaient se transporter dans les montagnes des Apennins. Gasbaroni ne comptait que des amis, parmi tous les bergers qui venaient y hiverner.

Deux jours de délices passés par Gasbaroni et sa bande, sur le territoire de Piperno

Après cette description, je reprends le cours de mon histoire. Gasbaroni étant passé sur le territoire de Piperno, où je le suivis, j'eus l'occasion d'y voir, de mes propres yeux, tout l'empressement avec lequel il fut accueilli par des personnages de libre condition, qui se jetaient à son cou comme de véritables frères. Pendant la nuit, arrivaient d'autres amis apportant sur des chevaux des provisions de toute espèce, avec des habillements nouveaux pour ceux des brigands, qui se trouvaient déjà dans la bande de Gasbaroni au mois d'avril dernier. On nageait dans la joie et l'abondance.

D'autres habits furent commandés exprès, pour ceux qui s'étaient joints à lui depuis cette époque. On passa ainsi deux jours sur ce territoire, au milieu d'une sécurité et d'une allégresse complètes. La jonction du détachement de Michel Feodi avait porté, à ce moment, l'effectif de la bande au nombre de trente brigands.

Arrestation d'un carrosse et de deux officiers autrichiens, sur la route des Marais Pontins.

De ce lieu de délices, Gasbaroni passa dans la forêt du prince Caserta, non pas pour y séjourner, mais seulement pour *butiner* sur la grande route. Il ne tarda pas, en effet, à arrêter et à piller un carrosse, à l'endroit nommé : Pizzo-del-Cardinale. Il y trouva deux étrangers, dont il s'empara avec l'intention de les transporter dans la montagne, et deux caisses fermées, dont l'une était d'un tel poids, qu'il eut de la peine à rencontrer un novice assez fort pour la porter. Le temps lui avait manqué pour l'ouvrir sur la route; parce que l'escorte de militaires suivant le carrosse en arrière, était accourue, et avait engagé le feu avec les spoliateurs, en les forçant à la retraite.

Gasbaroni s'empressa d'entraîner ses deux prisonniers loin de la route. Il faisait alors un magnifique clair de lune. Aux questions qu'on leur adressa sur leur état et leur voyage, ils répondirent qu'ils étaient deux officiers autrichiens, retournant de Naples dans leur patrie. Comme on leur demandait aussi la clef des deux caisses, ils affirmèrent que cette clef était restée avec leur argent dans le carrosse, mais que le contenu de ces caisses était sans aucune valeur. Cette déclaration ne fut pas crue; on brisa donc les deux caisses à coups de hache; et l'on trouva seulement, dans la plus lourde,

un assortiment de boucles en fer pour les harnais des chevaux, et dans l'autre, une quantité de linge, de miroirs, et de bouteilles de couleur. C'était là mon premier *butin*, et je n'avais guère lieu de m'en féliciter! Ayant pris tout ce qui pouvait être de quelque utilité dans ces objets, ainsi que les deux épées de ces officiers, Gasbaroni les renvoya sans plus de vexations, pour retrouver leur carrosse et continuer leur route.

Leçon plaisante donnée par Gasbaroni aux anciens de sa bande.

Sans s'arrêter davantage, il cotoya ensuite toute la montagne en marchant la nuit; et, le lendemain matin, il se trouvait rendu sur une colline nommée : Colle-Mezzo, sur le territoire de Carpineto. Pendant la journée, les anciens de la bande voulaient s'approprier les dépouilles, et surtout le linge du carrosse. Cette prétention inspira à Gasbaroni l'idée de leur donner une leçon, et de rappeler à tous qu'il était le chef de la bande. Il commença par décider, que toutes les hardes prises devaient être partagées également entre tous les compagnons. Mais comme le nombre de ces pièces, y compris même les deux épées et les miroirs, ne correspondait pas au nombre des brigands, il fit procéder à leur acquisition par un jeu de doigts, appelé : *Jeu de la conta*. Le premier gagnant devait choisir, entre toutes, la pièce qui lui conviendrait; le second devait choisir ensuite la sienne; puis le troisième, et ainsi de suite, jusqu'à l'épuisement complet des objets mis en jeu. La fortune ingrate, me fit tomber justement dans le nombre de ceux qui n'avaient droit à rien; mais je ne pus m'empêcher de rire, en voyant mon malheureux sort partagé par Michel Feodi lui-même, qui s'en mordait les lèvres de rage. Alors Gasbaroni, tirant de sa poche

une montre d'or à répétition prise aux officiers allemands, l'offrit à qui voudrait l'acheter pour la somme de douze écus, afin de se rembourser lui-même d'une dépense équivalente faite sur le territoire de Piperno. Mais, aucun amateur ne s'étant présenté, il garda pour lui cette montre comme dédommagement.

Episode de l'enlèvement du seigneur Rossetti, dans son château de Montellanico. (Juin 1824.)

Michel Feodi avait été très irrité de cette leçon; et le soir même, il prit le parti de quitter Gasbaroni, avec six autres brigands qui le suivirent dans cette séparation. Mais en même temps, se présentait pour être admis dans la bande, un jeune homme de Montellanico, nommé Ange Iranelli, qui venait de commettre un meurtre, ce jour là même, dans une partie de jeu. Or, il faut savoir que, depuis longtemps, Gasbaroni méditait de s'emparer d'un riche propriétaire de Montellanico, et s'était même décidé à l'enlever, pendant la nuit, dans son propre palais. Pour le succès de ce coup de main, il prit les renseignements et les conseils du nouveau venu. Mais il apprit d'Iranelli, que le propriétaire en question avait déjà quitté la ville, pour aller surveiller sa récolte de foin dans sa maison de campagne. La seule préoccupation de Gasbaroni ne fut plus alors, que de s'enquérir s'il existait, dans les environs de cette maison, un bois favorable pour se cacher pendant le jour; et dès qu'il en eut acquis la certitude, il se mit en route le soir même, marcha toute la nuit, et nous amena, le matin suivant, dans le petit bois situé en face de la demeure du propriétaire, nommé François Rossetti.

Toute la journée se passa à discuter les meilleurs

moyens d'arriver jusqu'à sa personne; car, s'il venait à s'apercevoir du danger, il pouvait se renfermer et soutenir un siège dans cette maison de campagne, qui était une véritable forteresse. Il y avait encore, dans notre bande, plusieurs brigands choisis par Gasbaroni à l'époque de son départ définitif de Monticello. On les appelait : *les anciens;* et ce furent aussi les seuls admis à donner leur avis sur l'entreprise, à l'exclusion de tous les autres. Mais dans cette délibération, autant de conseillers, autant d'avis différents! C'est pourquoi, après les avoir tous écoutés. Gasbaroni se décida à exécuter le plan qu'il avait conçu lui-même, ainsi qu'il le faisait toujours.

Stratagème de Gasbaroni pour pénétrer dans le château de Rossetti

Avec les habits pris aux deux officiers autrichiens, il commença par déguiser en militaires, cinq brigands choisis parmi les plus intrépides, Il est vrai que, sous ce costume étrange et incomplet, ils n'avaient pas plus l'air de soldats que de brigands! Néanmoins, au moment du coucher du soleil, Gasbaroni fait sortir du bois ces militaires improvisés, avec l'ordre d'aller se présenter au propriétaire, sous le prétexte de demander de l'eau fraîche, et alors, de mettre la main sur lui. Monsieur Rossetti était tranquillement assis devant la porte de sa maison, lorsqu'il vit apparaître ces singuliers militaires, dont la tournure n'était pas rassurante. Soupçonnant avec raison chez ces gaillards-là quelque mauvaise intention, il n'attend pas leur visite, et se renferme prudemment dans son logis dont il clôt la grande porte. Les autres approchent cependant, et demandent à entrer pour y prendre de l'eau fraîche. Rossetti se contente de leur indiquer la fontaine qui

coulait extérieurement. Voyant leur ruse déjouée, les cinq brigands déguisés poussent un sifflement aigu. A ce signal, Gasbaroni sort lui-même de sa retraite, et se présente avec toute sa bande devant la grande porte. Sur le refus d'ouvrir opposé par le propriétaire, il emprunte l'aide d'un paysan, qu'il oblige à briser violemment cette porte à grands coups de cognée. Dès les premiers coups, Rossetti abandonne la résistance, et ouvre lui-même à son ennemi, en demandant seulement grâce pour sa vie; Gasbaroni le rassure, en déclarant qu'il ne perdra pas un seul cheveu de sa tête, s'il veut bien faire le sacrifice de son or et de son argent.

Facilités inattendues que Gasbaroni trouve pour le succès de cet enlèvement

Alors les brigands pénètrent dans la maison, et y trouvent d'abord une grande table en chêne, couverte de cartouches préparées, de gibecières remplies de munitions, et même de quatre superbes fusils. Tout auprès de cet arsenal, se tenaient aussi quatre robustes gaillards, gardes du propriétaire. A ce pauvre monsieur, il ne manquait donc que le courage pour se bien défendre. Pour peu qu'il ait eu le cœur de profiter d'une pareille situation, tous les brigands du monde n'auraient pu la forcer, ni enlever sa personne. En effet, après avoir abattu la porte d'entrée, il fallait s'engager dans un grand corridor, où les quatre fusils, bien maniés et ajustés, auraient pu avoir facilement raison de l'audace des assaillants. De plus, la brièveté des nuits dans cette saison, l'éloignement de la montagne, et le voisinage de trois communes assez peuplées, étaient autant de conditions défavorables pour eux.

Si Rossetti eût opposé la moindre résistance, Gasba-

roni était obligé de battre en retraite au premier coup de fusil. Au lieu de cela, le malheureux se laissa prendre timidement, et conduire par ses ravisseurs dans les montagnes de Gorga, où il resta pendant dix jours, avant d'être renvoyé chez son oncle Alexandre Papi, gouverneur de Prossedi.

Rançon du seigneur Rossetti.

Un des quatre fusils trouvés dans cette maison fut donné au jeune Iranelli, avec la cartouchière. Rossetti se fit racheter par le Gouvernement, pour la somme de quatre mille écus qui lui était demandée. Mais je ne crois pas qu'il ait payé effectivement une somme aussi forte; à moins d'y comprendre la valeur de deux anneaux magnifiques, qu'il estimait, l'un du prix de mille écus, l'autre du prix de cinq cents écus, et qui devinrent la proie de Gasbaroni et d'un autre ancien. Un an après, Gasbaroni, ayant fait estimer son anneau par un orfèvre, en vit le prix réduit à deux cents écus seulement.

Plaintes soulevées par le régime du cardinal Pallotta.

A la nouvelle de cet attentat, le cardinal Pallotta va consulter, dans son bureau, la carte de la province. Avec sa parfaite connaissance de la topographie, il n'a pas de peine à remarquer, que la maison de campagne de Rossetti se trouve à la jonction des territoires de trois communes différentes, Segni, Cavignano, et Montellanico. Aussitôt, il expédie ses commissaires pour prélever une amende de cinq cents écus sur chacune de ces communes, responsables à ses yeux; car, il ne badinait pas!

Rappel et remplacement

Mais un pareil système ne pouvait durer longtemps. Ces trois dernières communes, joignant leurs griefs à

de ce cardinal-légat. (30 Juin 1824.)

ceux des deux autres imposées de la même façon, peu de jours auparavant, envoyèrent des députés auprès de la Cour de Rome, pour soumettre leurs réclamations, et pour représenter que : *le cardinal Pallotta faisait, à lui seul, plus de mal à la province, que tous les brigands ensemble!* Ces plaintes ne restèrent pas stériles, et le rappel du cardinal fut prononcé. Il n'avait gouverné à Frosinone que durant quarante-cinq jours, depuis le 15 mai jusqu'au 30 juin 1824. Il fut remplacé par monseigneur Benvenuti, avec le titre de *délégat extraordinaire.*

Mesures de rigueur reprises par Mgr Benvenuti, délégat extraordinaire de Frosinone.

Le premier acte de ce délégat, fut de détruire l'édit de son prédécesseur par une nouvelle ordonnance toute opposée. Il remit en vigueur toutes les lois répressives du brigandage qui avaient été abolies, réorganisa le corps des archers, et réinstalla le tribunal à Frosinone. Enfin, il rassembla dans cette ville une multitude de gendarmes, sous les ordres d'un colonel résidant là en permanence ; et avec ces gendarmes et ces archers, il institua des escouades mixtes, commandées et dirigées par des officiers ou des sous-officiers de la gendarmerie.

Etape charmante de Gasbaroni et de sa bande dans les bois de Pofi.

Après le butin dont j'ai parlé, Gasbaroni conduisit sa bande dans les bois de Pofi, pour la régaler et l'amuser pendant deux jours. Il avait eu soin de faire venir une telle provision de vin excellent, que l'on ne pouvait arriver au fond du tonneau. Là, il reçut la visite de deux personnages distingués qui ne furent vus que par les anciens, et dont les traits furent dérobés au reste de la bande, tant il avait soin de les tenir à distance pour

ne pas les compromettre. Chaque brigand eut alors le plaisir de pouvoir changer de chemise et de caleçon. Enfin, le soir même, on vit apparaître quatre jeunes paysannes habillées avec autant de propreté que de simplicité, et dont la beauté naturelle surpassait celle de la *Déesse des bois*. Elles nous rapportaient nos chemises lavées et blanchies ; et cela, avec une grâce merveilleuse, et avec toute la sécurité de sœurs qui se trouvent parmi leurs frères. Ah ! si une aussi belle proie fût tombée entre les mains de certains professeurs de bonnes mœurs, Dieu sait ce qu'ils en auraient fait !.. Mais les pères de ces charmantes filles, instruits par l'expérience, savaient trop bien à quoi s'en tenir en pareil cas. Aussi, n'auraient-ils jamais consenti à les exposer, seulement pendant une minute, dans la société des hypocrites, tandis qu'ils étaient parfaitement rassurés sur celle des brigands !

Deux jours après, Gasbaroni, arrivant dans les montagnes de Veroli, s'aperçut, le matin, qu'il lui manquait deux novices dans la bande. C'étaient les nommés Bracci et Iranelli, qui avaient disparu. Le premier venait de tuer l'autre par trahison sur le territoire de Patrica, et de porter sa tête à Frosinone. Telles furent les prémices du gouvernement de Monseigneur Benvenuti, arrivé seulement depuis deux jours dans cette ville.

Expédition de Gasbaroni dans les Apennins, au son de la guitare.

Sur ce territoire de Veroli, Gasbaroni retrouva dans un endroit appelé : *Prati-dei-Campi*, la bande de Michel Feodi, qui se réunit à la sienne, ainsi portée à un effectif de trente-trois brigands. Il se pourvut là d'une guitare,

dont jouait fort bien l'un de ses compagnons, et qui divertissait les autres. Ensuite, il passa dans le royaume de Naples, traversa la vallée Roveta, et grimpa sur la montagne de Vezzano, où l'on jouit de la magnifique perspective du lac Fucino, si célèbre dans l'histoire de Rome ancienne. De là, traversant l'Arco-Paterno, il gagna la haute chaîne des Apennins, marcha toujours dans la direction du nord, et finit par rentrer sur le territoire pontifical dans la province de la Sabine.

Son retour dans la Sabine.

Il apprit là, que le cardinal Ercolani était en train de prendre l'air et la fraîcheur dans le collège de San-Salvatore, voisin de la ville de Rieti, et au milieu de la campagne. L'idée vint à Gasbaroni d'aller faire une visite à cette Eminence. Mon lecteur va croire sans doute, que c'était dans l'espoir de lui extorquer de l'argent ; mais non. Il avait une intention plus pure et plus sage, celle de solliciter sa propre grâce dans de bonnes conditions. Mais cette visite n'était pas une chose facile. Ne connaissant pas exactement la situation de ce collège, il ne savait par quel chemin y arriver. Quant à demander et prendre des renseignements dans ce pays étranger, c'était courir grand risque de faire éventer et avorter son projet. Voici donc le parti qu'il prit dans cette circonstance :

Malheureuse tentative de Gasbaroni pour faire visite au cardinal Ercolani, au collége de San-Salvatore.

Deux de ses compagnons déguisés en paysans, Charles Simoni et Pascal de Girolami, furent expédiés en explorateurs auprès du collège, pour en étudier les environs et l'accès, et pour s'assurer du voisinage de quelque bois favorable pour se cacher. Ces deux éclaireurs, de retour le soir même, déclarèrent qu'une seule nuit de marche

suffirait pour parvenir au collège, dont les abords offraient d'ailleurs toutes les conditions désirées par leur chef. Celui-ci se mit aussitôt en campagne, sous la conduite des deux éclaireurs; mais on marcha ainsi toute la nuit, sans pouvoir trouver le bois indiqué par eux, comme on l'avait d'abord espéré. Il fut donc nécessaire de s'arrêter sur une montagne, d'où la vue s'étendait, à l'ouest, sur les villes de Rome, la Tara, et Scondriglio, et au nord, sur un village nommé : Longone. Gasbaroni fut obligé d'y passer toute la journée, avant de pouvoir franchir la faible distance qui le séparait encore du collège, toujours caché à ses yeux. Vint alors à passer par là, un jeune pâtre conduisant un troupeau de chèvres. Gasbaroni se proposait de le retenir près de lui jusqu'au soir. Mais, pendant qu'il me dictait lui-même la supplique destinée au cardinal, dans le cas où il ne réussirait pas à le voir pour solliciter sa grâce, le jeune pâtre parvint à s'échapper et à courir faire son rapport à Longone.

Terrible combat avec la force armée de Longone.

Bientôt, on vit sortir de ce village une brigade de gendarmes, avec un prêtre monté sur un cheval, se dirigeant en toute hâte vers le collège de San-Salvatore. Forcé ainsi de renoncer à son projet, Gasbaroni reprit le chemin du royaume de Naples dans la direction de l'est, marchant à la tête de sa bande, le fusil sur l'épaule. On traversait tranquillement un pré bordé par une petite colline, lorsqu'on reçut, de front, une décharge inattendue de coups de fusil partis de mains invisibles, et de si près, que les bourres en tombèrent enflammées aux pieds de Gasbaroni et de ceux qui se trouvaient en tête de la colonne. Devenu furieux et

rouge comme le feu à cette explosion, le chef nous ordonna aussitôt de nous séparer en deux files, pour entourer et gravir la colline. Cette disposition avait pour but de couper la retraite aux auteurs de ce guet-apens. Et, en effet, la force armée fut obligée de se jeter dans un ravin profond de quatre mètres, pour s'enfuir, une partie vers Longone, et l'autre partie du côté opposé. En poursuivant ces derniers, Gasbaroni gravit une seconde colline, d'où il pouvait enfin découvrir le collége, dans lequel la force armée se réfugia en fermant la porte derrière elle. Il fallut donc revenir sur ses pas. En repassant à côté de l'embuscade, on y trouva un âne tué, soit par les balles de la force armée, soit par celles des brigands.Cet âne appartenait aux gendarmes, qui l'avaient chargé de chemises, de bottes, de pantalons d'été, et autres effets de linge. C'était, pour les brigands, une proie nouvelle qu'ils se partagèrent immédiatement.

Nouveau plan de campagne de Gasbaroni.

Après cette rencontre, Gasbaroni voulut revenir dans la province de Frosinone. En repassant sur les montagnes de Vezzano, il se sépara de nouveau de Michel Feodi, qui se dirigea vers le sud dans la Terre-de-Labour, tandis que Gasbaroni reprit, à l'ouest, la vallée Roveta et les montagnes de Veroli. Ce fut là qu'il retrouva son autre lieutenant, Louis Minocci. Celui-ci demeura deux jours auprès de lui, et se sépara ensuite pour exploiter les Abruzzes, laissant à son chef la région maritime de la province de Frosinone. En traversant encore les bois de Pofi, Gasbaroni emmenait un propriétaire tombé entre ses mains, et auquel il voulait faire débourser de l'argent; mais, sur les instances de deux messieurs de ce pays-là qui étaient ses amis,

il consentit à relâcher ce prisonnier sans exiger le moindre sou.

Le lendemain, se trouvant sur la montagne de Siserno, il fut bien surpris de voir revenir Louis Minocci, avec la moitié seulement de son détachement. Voici ce qui s'était passé : Une rencontre était survenue entre Minocci et la force armée. Il y avait eu un archer de tué, mais aussi un brigand de blessé au genou. Il avait donc fallu confier ce dernier à la garde de Iacovacci et d'une moitié de la bande, pendant que l'autre moitié allait faire des provisions avec le chef. La nuit d'après, Minocci entendit de loin une vive fusillade à l'endroit même où il avait laissé gisant son blessé, et ne pouvant en deviner la cause, il avait cru à propos de revenir sur ses pas pour rejoindre ce malheureux compagnon; il était donc en route pour retrouver sa retraite.

Episode de la trahison du brigand Ciovaglia

Une pareille nouvelle laissait entrevoir trop clairement une trahison; mais les détails et les victimes en restaient encore inconnus. Ce fut seulement vers le soir qu'on apprit que, dans les montagnes de Veroli, le traître Ciovaglia avait coupé la tête de son camarade Crescence Mandatori, pour aller la porter à Frosinone; et voici dans quelles circonstances : Iacovacci, le plus ancien de la garde laissée auprès du blessé, avait envoyé ces deux derniers novices chercher de la neige dans la montagne; et c'est près du puits ou du réservoir où l'on puisait cette neige, que Ciovaglia avait tué Mandatori par trahison. Alors, Iacovacci, qui comprenait la nécessité de quitter la retraite de son blessé, avait jugé à propos de tirer des coups de fusil en l'air, pour avertir de loin Minocci

d'avoir à revenir sur ses pas. Mandatori, ainsi tué et retrouvé sans tête, était le cousin de Iacovacci; tandis que le blessé était compatriote du traître Ciovaglia. Par haine contre ce dernier, Iacovacci s'était décidé à abandonner le malheureux blessé aux soins d'un seul autre novice, Louis Felice, également son compatriote. Après quoi, Iacovacci, emmenant le reste de la garde et traversant la vallée Roveta, était allé rejoindre Michel Feodi dans la Terre-de-Labour. Peu de jours après, l'infortuné blessé était massacré par la main d'un berger.

Funestes conséquences de cette trahison contagieuse.

Une fois à Frosinone, le traître Ciovaglia dénonça une foule de malheureux bergers, qui furent emprisonnés comme complices du brigandage. Ayant pu voir, quoique à distance, les deux messieurs qui étaient venus s'entretenir avec Gasbaroni dans les bois de Pofi, il avait cru reconnaître entre les deux un certain M. Ferrari, de Ceprano, colonel des douaniers, et propriétaire d'une riche maison de campagne dans les environs. Alors, prétendant être sûr du fait, il dénonça aussi ce fonctionnaire comme ami de Gasbaroni. Appelé donc à Frosinone, le colonel Ferrari fut mêlé à un groupe d'autres messieurs qu'on présenta à Ciovaglia, en lui demandant s'il pouvait reconnaître, dans cette réunion, le monsieur qu'il avait remarqué dans les bois de Pofi. Après les avoir tous examinés, le traître répondit négativement. Aussitôt, le colonel transporté de colère, lui administra un violent soufflet, en disant : « Lâche assassin, voici le colonel Ferrari ! Où donc m'as-tu vu ? » Cette marque de mépris et cette leçon données à ce scélérat, furent très agréables et très favorables aux autres personnes dénoncées par lui.

Mais, cette trahison ne fut malheureusement pas la seule ; et, le jour même où Ciovaglia tuait son camarade dans les montagnes de Veroli, le brigand Orsini succombait tout près de Prossedi sous les coups d'Olivieri et de Vittori, deux autres traîtres qui furent admis dans le corps des archers.

Emprisonnement des amnistiés de 1820.

En même temps, un autre brigand de Sonnino vint à tuer par vengeance son propre oncle, à propos d'affaires d'intérêt. Ce dernier meurtre engagea le Gouvernement à faire arrêter Janvier Gasbaroni avec tous les amnistiés de 1820, comme complices des brigands qui tenaient encore la montagne. Ces malheureux restèrent tous emprisonnés jusqu'en 1831.

Gasbaroni traverse la plaine et la route de Frosinone, en dépit de la force armée (1er nov. 1824.)

Le jour de la Toussaint 1824, Gasbaroni et Minocci se trouvaient réunis sur les montagnes de Veroli. Mais la neige, qui commençait à tomber, les obligeait de traverser la plaine de Frosinone pour regagner le littoral de la mer. En traversant cette plaine, il fallait absolument s'arrêter et passer une journée dans les bois d'Anagni. Il y avait donc à craindre une rencontre avec la force armée, si son commandant, le colonel Rovinetti, avait été prévenu du passage de la bande par quelque rapport malencontreux. Effectivement, cet avis avait été donné à l'autorité; et le colonel Rovinetti, rassemblant à Frosinone tous les corps armés de la province, avait déjà fait occuper toute la grande route de Rome jusqu'à Ferentino et Anagni, pour couper la retraite aux brigands. Pendant que les troupes à pied gardaient leurs postes, nuit et jour sous les armes, la cavalerie battait cette route dans tout son parcours; et

le colonel lui-même y circulait sans cesse, s'attendant à voir paraître les brigands d'un moment à l'autre, à la faveur d'une nuit sereine et d'un clair de lune magnifique.

Tous ces dangers n'étaient que trop prévus par Gasbaroni; mais il fallait se décider à descendre de ces montagnes, que déjà presque tous les bergers avaient abandonnées. Il descendit donc, en effet, et se hasarda à traverser la grande route sous les murs mêmes de Ferentino. C'était, à son avis, le plus sûr moyen de tromper la vigilance de la force armée, qui ne pouvait lui supposer l'audace de s'aventurer si près d'une ville aussi considérable. Cette prévision fut parfaitement confirmée. Il put ainsi traverser impunément la grande route, et gagner le bois d'Anagni pour y passer la journée. Le soir même, pour faire connaître au colonel son passage et celui de sa bande, il n'imagina pas de meilleur moyen que de violer des femmes, obligées ensuite d'aller en rendre compte à l'autorité.

Episode du rendez-vous de Noël 1824, donné par Gasbaroni à ses lieutenants.

Immédiatement après cet heureux passage, Gasbaroni se sépara de Louis Minocci, en restant lui-même dans la province de Frosinone, tandis que l'autre se rendait dans la Terre-de-Labour auprès de Michel Feodi. Toutefois, on se donna rendez-vous pour la veille de Noël, en un certain lieu nommé Predaporci, sur les montagnes de Terracine. Lorsque l'époque fut venue, les deux bandes de Feodi et de Minocci, fortes alors de vingt-sept brigands réunis, se mirent doucement en marche pour arriver à ce rendez-vous. Arrivées sur le territoire de Monticello, elles rencontrèrent plusieurs

paysans occupés à couper du bois pour le compte d'un marchand de charbon de Terracine. Aussitôt, le chef des bûcherons fut appelé, et il lui fut défendu, sous peine de mort, de couper un seul rejeton de plus dans le bois; *attendu*, lui ajouta-t-on, *que les brigands étaient les seuls maîtres des bois de la terre* (sans excepter les bois de l'Afrique ou de l'Amérique)! Le malheureux bûcheron plaidait pour sa cause et celle de ses camarades, en représentant que leurs familles ne vivaient que de leur travail. Mais Minocci et Feodi se montraient impitoyables et inflexibles dans leur défense. Enfin, un troisième plaideur, Pascal De Girolami, vint émettre l'avis que l'affaire pouvait s'arranger à l'amiable et facilement pour tous, si le marchand, maître du travail, voulait y mettre de la bonne volonté et s'y prêter de bonne grâce.

Alors Minocci feignit de se laisser fléchir par les prières des bûcherons, mais à la condition que ce marchand fournirait à la bande les provisions suivantes: deux pains blancs d'une livre pour chacun; deux barils de bon vin; quatre-vingt-dix litres de macaroni; trente livres de merluche; deux fromages de dix livres chacun, et vingt-sept paires de *ciocie* ou espadrilles. Ensuite, il leur parla secrètement à l'oreille, sans que j'en aie pu découvrir le sujet. Toutes ces provisions, apportées exactement l'avant-veille de Noël, devaient être soigneusement cachées autour de la cabane des bûcherons, dans la vallée Marina. Ces conditions furent parfaitement observées; tout fut fourni et apporté, puis caché, ainsi qu'il avait été convenu. Seulement, les merluches et le macaroni avaient été

ensuite emportés dans le bois, pour plus de précaution.

Alors, le hasard amena dans cet endroit une escouade d'archers, qui entra dans la cabane et y séjourna jusque dans l'après-midi du lendemain, sans nous laisser la possibilité d'y prendre la moindre provision. Pour ne pas compromettre plus longtemps ces pauvres bûcherons, Feodi et Minocci se décidèrent à faire une diversion en leur faveur. Afin d'attirer les archers en dehors de la cabane, ils se mirent donc à monter sur une haute montagne, située à l'ouest de la vallée Marina, et derrière laquelle se trouvait le rendez-vous de Predaporci donné par Gasbaroni. Ils emportaient avec eux la provision de merluches et de macaroni. A la fin de cette ascension, le soleil venait de se coucher, et l'on entendit des détonations du côté de Predaporci. On en conclut que Gasbaroni se trouvait alors aux prises avec la force armée. En effet, les six hommes, qu'il avait envoyés pour chercher des provisions et préparer une joyeuse fête, avaient été surpris par la troupe du lieutenant Cavanna. Mais cette rencontre n'avait eu aucun résultat de part ni d'autre.

Minocci et Feodi se décidèrent donc à reprendre le chemin de la cabane des bûcherons; et toute la bande dut y passer la nuit, sans une goutte d'eau et sans un morceau de pain. Ainsi, le soir de Noël, on soupa avec une tête de vache bouillie; et j'étais moi-même un des convives de ce triste festin! Mais, le soir suivant, on put enfin se régaler avec toutes les provisions, et se dédommager par un souper vraiment somptueux.

Minocci et Feodi rentrèrent ensuite dans les Etats du Pape. Huit jours après le commencement de l'année 1825, un berger nommé Antoine Vallecorsa, jusqu'alors ami très fidèle des brigands, ayant appris la condamnation à mort prononcée contre son frère à Frosinone, entreprit de le sauver par une trahison. Il demanda donc, et réussit à obtenir un sursis à l'exécution de la sentence, en s'engageant à livrer aux mains de la force armée la première bande qui viendrait se fier à lui. Cette convention faite, la Délégation fit rassembler des forces considérables à Patrica, résidence du berger, ainsi que dans les environs, pour être en mesure de surprendre et de cerner la bande qui se présenterait sur ce territoire. Minocci et Feodi étaient venus effectivement s'y établir, avec leur bande réduite à quinze individus, le premier jour de l'an ; les douze autres brigands avaient dû se séparer la veille au soir, pour accompagner un malade dans le royaume de Naples. Sans soupçonner la moindre trahison, on s'adressa, comme à l'ordinaire, à l'obligeance bien connue du berger Vallecorsa pour différentes commissions. Celui-ci s'empressa aussitôt de révéler la présence et la retraite de la bande au maréchal-des-logis Montignani, lequel en transmit l'avis aux autres détachements de la force armée, et organisa l'expédition en prenant le berger pour guide. Le succès en fut complet ; car la confiance que les brigands avaient en ce traître, les laissa surprendre à l'improviste.

Trahison intéressée du berger Vallecorsa. (8 Janv. 1825).

Ce premier assaut eut lieu sur la montagne nommée Calciano, et coûta la vie à Charles Simoni. De cet endroit, Minocci voulait descendre pour se porter sur

Mort funeste de Minocci, et de trois autres brigands.

une autre montagne, nommée Siserno. Mais à peine était-il dans la plaine , qu'il se vit entouré de toute part par des archers et des gendarmes. Dans ce nouveau combat, furent encore tués Thomas Giammaria et Antoine Porcari; et une balle vint même blesser au talon Minocci, en lui coupant les nerfs de la jambe droite. Il était alors deux heures après-midi; et, pour sauver son chef, la bande fut obligée de se battre jusqu'au soir avec acharnement. Mais, une autre balle étant venue le frapper dans le dos, Minocci s'écria : *qu'il était mort*, en priant ses camarades de l'abandonner. Alors, on se décida à le laisser entre les mains de la force armée, après lui avoir enlevé son fusil, sa cartouchière, son gilet, sa veste et ses pendants d'oreille.

Portrait et caractère de Minocci.

Minocci était âgé de vingt-quatre ans. Sa taille était forte et élevée; sa barbe, ses sourcils, et ses cheveux étaient d'une teinte rousse. Son caractère se distinguait par son désintéressement. Peu de temps avant sa mort, il arriva qu'un berger trouva par hasard, et s'appropria une somme d'argent, cachée en commun par Minocci et par un autre brigand. Cette perte faisait le désespoir de celui-ci, tandis que l'autre en riait comme un fou, en disant à son camarade désolé : « Est-ce que vous auriez « vendu par hasard quelque maison, pour pleurer ainsi « votre argent ? » Son principal défaut, trop commun à son âge, était la présomption. Il avait aussi des instincts assez sanguinaires; mais il était d'une adresse remarquable pour le tir du fusil.

Charles Simoni n'était autre que ce jeune homme, que nous avons vu, au quatrième chapitre de la deuxième

partie, embauché et entraîné dans le crime par le prêtre Tolfa. Il se distinguait entre tous les autres brigands par sa prudence, sa bravoure, et son adresse; mais il n'était pas assez fortement trempé pour un métier et une existence si pénibles. Les deux autres victimes n'étaient que des novices peu dignes d'intérêt, et dont il n'est pas nécessaire de parler.

Selon la loi, le berger Vallecorsa reçut la récompense promise à la trahison, et calculée en raison de quatre brigands tués. Son frère fut grâcié de la peine de mort prononcée contre lui, et fut admis dans le corps des archers.

Blessure de Michel Feodi.

Michel Feodi fut blessé lui-même dans ce combat. Une balle de fusil lui coupa le gros orteil du pied gauche; et, malgré cette blessure, il lui fallut marcher toute la nuit suivante, pour se réfugier dans le royaume de Naples et s'y faire soigner. Il n'avait que trois camarades pour l'accompagner dans cette retraite, savoir : *Moi-même, Tomassi,* et *Notargiovanni.*

CHAPITRE X.

(1825)

Gasbaroni règle un compte arriéré de ses prédécesseurs. — Trahison du berger Mangiapelo. — Gasbaroni surpris par trois détachements dans la forêt des Marais-Pontins. — Dispersion de sa bande. — Trahison entre brigands. — Réunion de Gasbaroni et de Magari dans le royaume de Naples. — Avances insidieuses et déconvenue du commandant de Fondi. — Nouvelle et inutile proposition d'amnistie, faite par la Délégation de Frosinone. — Plan de campagne des brigands pour le printemps de 1825.

Épisode de l'irruption de Magari dans le village de Marannola. — Enlèvement et séquestration des trois frères Sparagna. — Scène touchante d'amour fraternel. — Festin gratuit servi aux brigands. — Panorama enchanteur du Monte-della-Croce. — Rançon des frères Sparagna.

Michel Feodi et sa bande tombent dans un guet-apens. — Un calvaire napolitain, à Pastena. — Mort et portrait de Feodi. — Arrestation et déportation des familles des brigands. — Scène déchirante de leur embarquement, à Terracine. — Exil et destinée de ces proscrits innocents. — Dernière expédition de Gasbaroni dans les Abruzzes et dans la Sabine. — Son dernier meurtre. — Dissertation sur les trésors incalculables passés entre ses mains.

Récit de la capitulation de Gasbaroni. — Ses amours avec la belle Gertrude Demarchis, de Sonnino. — Le Gouvernement renonce aux mesures de rigueur, à l'égard des brigands. — Mission de Monseigneur Pellegrini à Sonnino. — Amorce, et députés qu'il emploie, pour attirer Gasbaroni dans ses filets. — Conférence de Monseigneur Pellegrini avec Gasbaroni dans les montagnes de Monticello. — But secret de Gasbaroni en accueillant cette proposition d'amnistie. — Sa lettre de convocation à ses compagnons dispersés.

Asile joyeux constitué à Gasbaroni, dans l'église de la Madonna-della-Pieta. — Son entrevue piquante avec la gendarmerie de Sonnino. — Réflexions

amères de l'auteur contre la duplicité du Gouvernement. — Illusions et arrivée des brigands convoqués auprès de leur chef. — Festin et belles promesses, qui leur sont donnés dans l'église même de la Madonna-della-Pieta. — Confiance aveugle de Gasbaroni.

Capitulation définitive de Gasbaroni et de ses compagnons. — Le dernier jour du brigandage. — Triste réveil du lendemain. — Résignation et philosophie de Gasbaroni pris au piège. — Départ du premier convoi de brigands pour le fort St-Ange. — Succès complet des artifices de Monseigneur Pellegrini.

Gasbaroni règle un compte arriéré de ses prédécesseurs.

Après sa rencontre avec la force armée à Predaporci, Gasbaroni avait passé sur le territoire de Piperno. Le dernier jour de l'année 1824, il y rencontra deux bergers de Veroli, qui avaient fait le métier d'espion au temps de la domination française. Recherchés en vain par tous les brigands depuis cette époque, ces malheureux avaient pu, jusqu'à ce jour, échapper à leur vengeance. Mais leur mauvaise étoile les fit tomber entre les mains de Gasbaroni, qui se chargea de leur faire expier leurs anciens torts.

Trahison du berger Mangiapelo.

Il passa ensuite dans la forêt du prince Caserta, où il apprit la triste fin de Minocci et de ses trois compagnons. Il se trouvait alors chez un berger d'Alatri, nommé Philippe Mangiapelo, dont le frère était aussi condamné à mort comme porteur du linge dérobé dans le carrosse anglais; circonstance qui inspirait également à ce berger l'intention de faire tuer quelque brigand, pour racheter la vie de son frère. Il profita donc de la commission que lui donnait Gasbaroni, en l'envoyant chercher des provisions à Cisterna, pour aller le dénoncer et le trahir auprès du lieutenant de la gendarmerie. Sur l'avis qui lui en fut communiqué, la Délégation de Frosinone s'empressa d'expédier, dans cette forêt du prince Caserta, toutes les forces disponibles de la province, sous les or-

dres de trois officiers, savoir: le capitaine Sarsali, et les lieutenants Cavanna et Montignani. Ce dernier avait reçu ses épaulettes, à l'occasion et en récompense de la mort de Minocci.

Gasbaroni surpris par trois détachements, dans la forêt des Marais - Pontins. (25 Janv. 1825.)

La fidélité assez éprouvée du berger Mangiapelo empêchait Gasbaroni de soupçonner sa trahison; cependant, il se tenait sur ses gardes vis-à-vis de lui, depuis qu'il avait appris celle dont Louis Minocci avait été victime. C'est pourquoi Mangiapelo, contrarié dans son dessein, fut obligé d'en retarder l'exécution jusqu'au 28 janvier 1825. Ce jour-là, voyant Gasbaroni réfugié sur un terrain marécageux, il crut enfin avoir trouvé l'occasion favorable pour le faire surprendre par la force armée, et courut prévenir les trois officiers cachés dans la forêt. Les deux lieutenants voulaient céder au capitaine l'honneur de marcher contre Gasbaroni; mais le capitaine le refusa modestement, et remit au sort le soin de prononcer entre eux. En définitive, j'ignore auquel de ces trois officiers revint l'honneur de livrer cet assaut.

Dispersion de la bande.

Avant d'y aller lui-même, le berger fit embusquer deux détachements considérables de la force armée dans deux endroits différents, par lesquels il supposait devoir passer les brigands dans leur retraite. Puis, il dirigea lui-même un troisième détachement vers l'endroit où il avait laissé Gasbaroni. Mais déjà, il ne s'y trouvait plus, sa défiance lui ayant fait changer de station. Cependant, en suivant les vestiges empreints sur le terrain marécageux, Mangiapelo réussit à conduire l'escouade sur le lieu où s'étaient réfugiés les bri-

gands. Ce lieu était lui-même très voisin des deux embuscades préparées; en sorte que la bande se trouvait prise entre deux feux. Il ne lui restait d'autre voie de salut, que de franchir une rivière étroite mais profonde, où tombèrent quatre brigands, obligés d'y laisser leurs fusils pour en sortir. Ils eussent été trop heureux d'en être quittes pour cette perte, s'ils avaient pu ensuite rejoindre la bande en déroute! Mais, désespérés de se voir égarés et isolés, ces quatre fugitifs attardés finirent par s'entre-tuer l'un l'autre par trahison.

Trahisons entre brigands.

Cette rencontre, ou plutôt cette surprise, ne coûta pas une seule blessure à la troupe de Gasbaroni; mais ce fut pour lui un grand échec, par la difficulté de retrouver ses compagnons dispersés dans leur fuite précipitée. Lui-même était allé se réfugier chez un berger de Giulianello, où l'un de ses camarades fut encore blessé, mais légèrement, à l'épaule. Ce blessé lui demandait à être laissé sur le territoire de Piperno ou de Sezza, et Gasbaroni n'était pas de cet avis là, par crainte d'une nouvelle trahison. Il finit cependant par se rendre à son désir, en lui laissant le choix des trois camarades destinés à le garder. Mais, pendant la nuit qui suivait le départ de Gasbaroni, deux de ces trois élus massacrèrent à la fois le troisième et le pauvre malade, leur coupèrent la tête, et la portèrent à Frosinone, où ils furent graciés et admis dans le corps des archers. Les deux traîtres étaient : Joseph Del Giudice, et Simon Scarapelli ; les deux victimes étaient : Joseph Sacchetti, et le blessé Antoine Cecconi.

La fuite des brigands avait fait échouer le projet et la trahison de l'espion Mangiapelo. Aussi, fut-il privé de toute récompense, comme responsable de cet insuccès, et son frère dut-il subir sa condamnation à mort. Cependant une année après, un berger découvrit, par hasard, un cadavre humain avec des armes, et en fit un rapport à l'autorité, qui ne put d'abord le reconnaître. Mais, comme Laurent Pelloni ne se retrouvait, ni parmi les brigands morts, ni parmi les brigands qui avaient capitulé, il fut constaté que ce cadavre devait être le sien. Dès lors, le Gouvernement remit ses parents en liberté. Si la découverte de ce corps avait eu lieu le jour même du combat, Mangiapelo aurait sauvé la vie de son frère !

Réunion de Gasbaroni et de Magari, dans le royaume de Naples. (15 mars 1825.)

Le 15 mars 1825, Gasbaroni, voyant son escorte réduite à six compagnons, abandonna le territoire pontifical et alla retrouver, dans le royaume de Naples, les débris de la bande de Minocci, alors réunis à celle de Magari. Il attendit là le printemps, avant de repasser dans les Abruzzes.

Avances insidieuses et déconvenue du commandant de Fondi

Dans le courant du mois d'avril, le major La Rena, commandant la place de Fondi, fit lui-même des ouvertures à Gasbaroni et à Magari, pour leur faire obtenir, s'ils le voulaient, leur grâce du roi de Naples, François Ier, auquel il se chargeait d'écrire en leur faveur. Cette proposition fut très bien accueillie par les deux chefs de bande. Ils comptaient ainsi exploiter la circonstance, et profiter des négociations entamées à ce sujet, pour se donner du répit et du bon temps. En effet, ils trouvaient fort agréable de recevoir chaque jour, sur

les montagnes de Monticello-di-Fondi, des convois de chevaux qui leur apportaient des provisions de la part de ce major napolitain. A la vérité, ce major n'était pas dupe de leur comédie, et comptait bien leur faire un jour payer cher ses présents. Déjà, dans ce but secret, il s'était entendu avec la Délégation de Frosinone, pour cerner et détruire la bande, à un moment convenu, avec leurs forces réunies. Peut-être même, cette entreprise aurait-elle réussi, sans l'imprudence qu'il commit en empoisonnant le vin envoyé aux brigands, la veille du jour fixé pour les attaquer! La découverte de cette perfidie suffit pour éveiller la méfiance des deux chefs de bande. Ils n'attendirent donc pas le lendemain, pour déguerpir au plus vite des montagnes de Monticello; et le major *eut un fameux pied-de-nez!*

Nouvelle et inutile proposition d'amnistie faite par la Délégation de Frosinone. (Avril 1825).

Tant d'échecs rapides et successifs semblaient devoir abattre le courage des brigands; c'était, du moins, la pensée du Gouvernement. Dans l'intention de profiter de cette démoralisation supposée, il publia, vers la fin d'avril, une *amnistie à sa discrétion*, avec la menace d'une expatriation lointaine et irrévocable pour tous les parents des brigands qui refuseraient de se soumettre et de capituler. La destruction même complète du brigandage, ne devait pas terminer cet exil. Pour faire connaître ces nouvelles dispositions aux intéressés, la Délégation délivra aux parents des brigands de Vallecorsa, un passeport qui leur permettait de parcourir les provinces de Frosinone et de la Terre-de-Labour, dans le but de chercher leurs parents enrôlés dans les bandes, et de leur annoncer cette amnistie.

Mais, en même temps, ces députés de la Délégation avaient reçu l'instruction secrète de promettre une liberté complète, avec les récompenses réservées par la loi, aux brigands de leur famille, qui réussiraient à tuer leur chef Gasbaroni. Ces avantages étaient également garantis aux députés eux-mêmes, à la condition de purger la terre de ce monstre. Les parents , ainsi expédiés, s'acquittèrent fidèlement de leur double commission; mais toutes leurs démarches restèrent inutiles et sans résultat, et les brigands les renvoyèrent sans écouter leurs propositions.

Plan de campagne des brigands, pour le printemps de 1825.

Au commencement du mois de mai 1825, Gasbaroni engagea Michel Feodi à se séparer de lui, avec un détachement de onze brigands qui suivirent ce jeune chef dans les Abruzzes du sud. Gasbaroni se rendit dans le nord de la même province; Magari resta dans la Terre-de-Labour avec sa bande, dans laquelle je me trouvais détaché. Cette dernière bande, réduite à six brigands, dont cinq Napolitains, et moi, seul sujet Pontifical, n'en contenait pas un seul ancien dans le métier. Cette circonstance était ce qui charmait le plus Magari; car il trouvait les anciens encore plus ignorants que les novices, et surtout, plus incommodes par leurs prétentions et leur présomption. Heureux de se voir suivi par cinq individus soumis et obéissants, il leur dit avec joie : « Courage, et bon espoir, mes amis! Avant peu de « jours, je remplirai vos bourses d'argent! »

Episode de l'irruption de Magari dans le village de Marannola. (Mai 1825.)

En effet, quelques jours après, il nous conduisit sur le territoire de Marannola, où il obligea un jeune berger à lui servir de guide dans l'expédition qu'il projetait. Le

lendemain, dans l'après-midi, il nous montra le village où il voulait faire son coup-de-main, et qui n'était plus qu'à une distance de trois jets de pierre. Nous nous trouvions alors cachés vis-à-vis, dans un bois d'oliviers; et le chef nous tint l'allocution suivante : « Ecou-« tez-moi. Ce soir même, le jeune berger nous intro-« duira dans ce village, pour enlever un riche propriétaire, et peut-être même plusieurs. Mais, sachez bien « que ce guide aura droit, dans le butin, à une part « égale à la vôtre. L'un de vous devra rester à la porte « du village, en laissant entrer tous les gens arrivant « de la campagne, mais sans permettre à personne de « sortir, jusqu'au retour des autres brigands emmenant « le propriétaire. Cette consigne sera exécutée, le fusil « armé et tout préparé contre les récalcitrants. Dans le « cas d'une fâcheuse rencontre dans ce village, ou dans « le cas où la porte nous serait fermée, voilà la voie de « salut qui nous reste pour nous sauver! » Et, en disant cela, il nous indiquait du doigt un mur au pied duquel la population allait jeter les immondices.

Guidés par le jeune berger, nous entrâmes ainsi, le soir, dans le village de Marannola, commune située au nord de Gaëte, en laissant une sentinelle à la porte. Immédiatement après cette porte, s'offrait une place bordée à droite par une hôtellerie alors ouverte, éclairée, et remplie de monde. Au fond, et en face de l'entrée, se trouvait un café garni de quelques bourgeois, et illuminé par des flambeaux. Enfin, sur le côté gauche de la place, se tenait assis, les genoux en l'air, un homme que ses vêtements pouvaient faire prendre pour un maçon. Malgré une chaleur étouffante, le jeune berger s'était

couvert d'un de nos manteaux, pour n'être pas reconnu; et sur un signe qu'il fit de l'arrêter, Magari m'ordonna de rester auprès de ce maçon pour le garder. Puis, le chef entra tout seul dans le café, et demanda une liqueur que nous appelons *Rosolio*. Le cafetier prit aussitôt le flacon qu'il lui offrit avec un petit verre. Magari, les prenant lui-même dans ses mains, lui dit : « Je suis Mezza-« Pinta! Me connais-tu? » Après ces paroles, il sortit pour venir nous donner à boire, en disant à son frère, lui-même brigand, de le remplacer et de l'attendre dans ce café. Mais ce dernier revint bientôt, sans rien lui dire.

Enlèvement et séquestration des trois frères Sparagna.

Il faut ici apprendre au lecteur, que ce Mezza-Pinta était un autre chef de brigands du royaume de Naples, jouissant d'une très grande renommée, renommée d'infamie, bien entendu! A ce nom redoutable, la frayeur s'était emparée de toute l'assistance dans le café. Les consommateurs s'étaient enfuis par des issues dérobées; et le maître lui-même, se voyant seul, s'était sauvé en fermant la porte de son établissement. Magari ne s'aperçut de cette fuite générale, qu'en venant rapporter le flacon vide, et qu'en voyant les flambeaux disparus et le café fermé. Il m'ordonna alors de le suivre en amenant le maçon que je gardais; et, précédé par le berger, il alla pénétrer, avec deux autres brigands, dans la maison même du propriétaire désigné. L'enlèvement fut prompt comme l'éclair! Tous les trois ressortirent à l'instant, entraînant chacun un prisonnier par le bras. Alors, on traversa en toute hâte la même place, et on repassa par la même porte. En moins d'un quart-d'heure, nous étions rentrés, avec notre proie, dans le bois d'oliviers où nous avions passé la journée.

C'est là que j'assistai à une scène déchirante, que je décrirai telle que je l'ai vue ! Les trois prisonniers de Magari, étaient trois jeunes frères de la famille Sparagna, tous mariés et habitant la même maison. L'aîné s'appelait Pascal, le second Ange, et le troisième Raphaël. Une fois rentré dans son bois d'oliviers, Magari leur annonça son nom, le motif de leur séquestration, et ajouta ensuite : « Il ne tient qu'à vous, de ne « pas m'obliger à vous entraîner tous les trois dans la « montagne. Qu'un seul de vous se décide à subir ce « triste sort ; et les deux autres pourront retourner « en liberté à leur maison, à la condition de payer en « commun la somme de trois mille écus, pour la rançon « de celui qui restera comme ôtage entre mes mains. » Les trois frères parurent très contents de cette proposition, et l'aîné s'offrit le premier pour rester en qualité d'ôtage. Mais Magari répondit, qu'étant le chef de la famille, l'aîné devait lui-même aller chercher l'argent de la rançon, et que le rôle d'ôtage devait revenir au second, M. Ange. Aussitôt après cette déclaration, le plus jeune des frères s'en alla, sans adresser une seule parole d'encouragement à celui qui restait prisonnier, et sans la moindre recommandation au chef en sa faveur. Bien loin d'imiter cette froide indifférence, l'aîné ne pouvait s'arracher des bras de son malheureux frère, qu'il fallait abandonner aux brigands. Il lui prodiguait toutes les consolations et les encouragements les plus affectueux; il lui promettait et protestait de faire tout son possible pour le délivrer au plus tôt. Puis, il allait conjurer Magari de ménager et de soigner son prisonnier. Tantôt, il venait le recommander instamment à chacun d'entre nous;

Scène touchante d'amour fraternel.

tantôt, il retournait encourager son pauvre frère tout en pleurs! A ces démonstrations si tendres et si vives, on reconnaissait facilement la force de l'amour fraternel qui faisait battre le cœur de cet homme, digne de toute estime!

Festin gratuit servi aux brigands.

Après cette scène émouvante, il fallait enfin se séparer. L'aîné des frères prit donc congé de la bande, en promettant de lui envoyer un bon souper. En effet, au bout d'une demi-heure, deux hommes arrivaient près de nous avec un chargement de jambon, de viande salée, de fromage, de vin de propriétaire, et avec un à-compte de six cents écus, sans compter les bouteilles de liqueur et une grosse cruche remplie de vin excellent. En même temps on envoyait, pour le prisonnier, une veste à capuchon et une paire de caleçons.

A la fin du souper, Magari renvoya le plus âgé des deux paysans porteurs de ces provisions; mais il retint le plus jeune, pour continuer à porter la cruche contenant le reste du vin qui n'avait pu être absorbé. Ensuite, on se mit à gravir la haute montagne qui s'élève au nord de Gaëte. Cette montagne est toujours couverte de neige durant l'hiver, comme les Apennins eux-mêmes; tandis que, durant l'été, on peut y jouir du climat le meilleur et le plus délicieux du monde. A la pointe du jour, nous avions déjà escaladé cette haute montagne, du sommet de laquelle on embrassait un horizon à perte de vue. Plus loin encore, s'élevait un autre mamelon tout arrondi, nommé: Monte-della-Croce; et ce fut là, que nous allâmes passer la journée.

Quoique nous fussions toujours sur le territoire de Marannola, c'était la première fois que nos deux prisonniers venaient sur ce mont enchanteur. (Il faut avertir ici que, malgré sa pauvreté bien connue, le maçon arrêté dans le village, sur l'avis et par la haine du jeune berger, avait été emmené par Magari pour tenir compagnie à M. Ange.) Du haut de cet observatoire, leurs yeux découvraient de tout côté des paysages ravissants; et ce panorama magique leur fit oublier, ce jour là, les horreurs de leur captivité. Ainsi, du côté du sud, la vue embrassait la ville et le fort de Gaëte, et toute l'immensité de la mer Méditerranée, sur laquelle se détachaient, en magnifique relief, les îles de Ponza, de San-Stefano, et celle de Capri, séjour de délices de l'impudique empereur Tibère; au sud-est, c'étaient le mont Vésuve, les villes de Naples, Santa-Maria-Maggiore, Capoue, et plus près encore, la ville de Sezza, l'embouchure du fleuve Garigliano, et l'ancienne Minturne (aujourd'hui Trajetto), dans les marais de laquelle se cacha Caïus Marius; à l'est, on apercevait San-Germano et le fameux mont Cassin; au nord, toute la province de Frosinone; et enfin, au nord-ouest, les belles montagnes qui forment la frontière des Etats pontificaux, la ville de Terracine, et le mont Circeo!

Panorama enchanteur du Monte-della-Croce.

Je ne parlerai pas davantage des circonstances de cette séquestration. J'ajouterai seulement que Magari reçut, en deux expéditions différentes, une somme totale de deux mille et cent écus, dont il se contenta pour la rançon de ses deux prisonniers qui furent remis en liberté. Cette somme fut d'abord partagée en sept

Rançon des frères Sparagna

portions égales, dont l'une était réservée au jeune berger qui nous avait servi de guide pour l'enlèvement des trois frères Sparagna. Mais, sur la nouvelle de son arrestation et de son emprisonnement à Capoue, comme complice de l'entrée des brigands à Marannola, Magari répartit entre nous la part qu'il lui destinait; en sorte que chacun, dans la bande, se vit en possession de trois cent cinquante écus. Voilà, pour ce fripon de berger, tout le fruit qu'il retira de sa trahison!

Michel Feodi et sa bande tombent dans un guet-apens (15 juil. 1825).

A l'instigation d'un certain paysan de Pastena, Michel Feodi avait formé le projet d'enlever un propriétaire de cette bourgade, pendant que celui-ci s'occupait de ses moissons; mais, en même temps, ce traître de paysan en avait prévenu le lieutenant des *Légionnaires*, sorte de garde civique alors organisée dans le royaume de Naples. Dans la nuit du 15 au 16 juillet 1825, en guidant les brigands vers la ferme imaginaire de ce propriétaire, il les fit tomber exprès dans une embuscade préparée par le lieutenant. A la première décharge imprévue, Pascal De Girolami et Antoine Trapani restèrent étendus morts, et Michel Feodi reçut une grave blessure à la poitrine, en restant aux mains de la force armée.

Un calvaire napolitain à Pastena. (16 Juil. 1825.)

Le matin suivant, ayant coupé les têtes des deux brigands tués, le lieutenant amena le malheureux Feodi sur la place de Pastena. Là, assis et lié fortement sur un siège, sans aucun mouvement possible, il resta exposé devant la population entre les deux têtes sanglantes de ses compagnons. Pendant ces longs jours du mois de juillet, l'ardeur du soleil, la fièvre dévorante et la douleur

de sa blessure, l'importunité des mouches, les huées et les railleries du peuple, tout se réunissait pour rendre un pareil supplice plus facile à imaginer qu'à dépeindre ! L'infortunée victime demanda de l'eau; mais personne ne voulut lui en offrir. Elle demanda les secours religieux d'un prêtre; mais on lui répondait : « Lorsque tu « massacrais les hommes, leur permettais-tu de se con- « fesser ? » Enfin, vers le soir, Michel Feodi expira dans ces horribles tortures. Sa tête, coupée après sa mort, fut portée le lendemain, avec les deux autres, à Frosinone. Elles furent ensuite envoyées à Vallecorsa, où elles restèrent exposées et suspendues au-dessus de la porte.

Mort et portrait de Michel Feodi.

Michel Feodi mourut ainsi misérablement, à l'âge de vingt-quatre ans. Il était d'une taille bien proportionnée et bien prise. Ses cheveux, élégamment frisés, étaient noirs comme ses yeux; mais il n'avait pas de barbe, ce qui lui donnait tout-à-fait la physionomie d'une jolie femme. Il n'aimait pas à verser inutilement le sang, et se voyait souvent critiqué, pour cela, par certains brigands, qui faisaient consister la bravoure dans les instincts féroces et sanguinaires; mais il était très porté aux excès de la débauche. Du même âge, mais plus petit de taille, De Girolami portait une barbe noire et fort longue, et joignait à la férocité l'ignorance et la présomption les plus viles. Quant à Trapani, il était encore novice, et n'avait pas eu le temps de révéler son caractère.

Arrestation et déportation des familles des brigands. (Mai 1825.)

Cependant le Gouvernement voyait avec peine, que pas un seul brigand ne venait déposer ses armes et se livrer à sa discrétion. Irrité de ce mécompte, il prit le

parti de faire arrêter et saisir tous leurs parents, au commencement du mois de mai 1825. Mais cette fois encore, cette mesure de rigueur fut loin d'être appliquée avec impartialité. Tandis qu'on laissait la liberté à certaines familles des brigands, on arrêtait, dans les autres, jusqu'à des personnes déjà mariées et sorties de la maison paternelle. Plus d'une centaine de ces malheureux furent ainsi amenés enchaînés à Frosinone. Parmi eux, se trouvaient des individus de tout âge et de tout sexe, et même des vieillards tellement décrépits, qu'ils semblaient déjà avoir un pied dans la tombe. Ils devaient tous être expatriés; et cette affreuse rigueur faisait pleurer toute la province, qui connaissait l'innocence des victimes! Cette innocence ne pouvait, non plus, être ignorée du Gouvernement lui-même. Il en avait les preuves les plus certaines; car sa police, toujours vigilante, observait toutes les démarches des parents des brigands pour y découvrir des traces de complicité, et forçait même souvent ces parents à servir de guides à la force armée dans la poursuite des bandes. S'il était une chose manifeste, et pour ainsi dire palpable au Gouvernement, c'est que les brigands fuyaient eux-mêmes tout contact avec leurs familles, autant par la crainte de les compromettre que par celle de tomber dans quelqu'embûche, à cause de la surveillance sévère que la police exerçait constamment sur elles.

Scène déchirante de l'embarquement de ces familles, à Terracine.

Tous ces infortunés, destinés à l'exil, avaient été transportés à Terracine pour y être embarqués. On les soumit d'abord à une visite sanitaire, qui amena l'exclusion de quelques-uns reconnus hors d'état de supporter cette mesure. Mais cette exclusion même, était un

coup déplorable pour les autres. Des pères et des mères malades, et retenus à cause de cela dans les prisons de la province, se voyaient condamnés à la cruelle séparation de leurs enfants chéris, qu'on embarquait pour un exil lointain, sans espoir de les revoir avant leur mort! Malgré leurs pressantes instances pour être embarqués eux-mêmes, ces malheureux exclus étaient impitoyablement repoussés. Cette douloureuse scène de séparation à Terracine ne peut se décrire; mais on peut s'en fair une idée en se représentant le désespoir, les larmes, les cris de désolation, qui accompagnaient de pareils adieux!

Exil et destinée de ce convoi de proscrits innocents.

Une corvette du Pape, expédiée exprès de Civita-Vecchia, embarqua tous les proscrits dont la santé avait été reconnue bonne. Les autres, exclus pour cause de faiblesse ou d'infirmité, furent partagés en deux catégories suivant leur sexe. Les hommes, conduits à Rome, y furent renfermés dans le château St-Ange; les femmes, consignées aux différentes autorités de la province, furent internées dans diverses communes qui devaient pourvoir à leur subsistance, sans leur permettre d'en sortir. Le nombre des embarqués était de quatre-vingt-treize, tant hommes que femmes et enfants. Durant huit jours, ils restèrent dans le port sur ce fatal vaisseau, dans l'espoir que l'amour de la famille engagerait quelques brigands à se soumettre. Mais, ce délai inutilement passé, le vaisseau mit à la voile. Passant entre Malte et la Sicile, puis dans la mer Adriatique, il fut forcé par une tempête de relâcher dans le port de Raguse, en Dalmatie. Il reprit ensuite sa route pour aller débarquer les prisonniers à Comacchio, d'où ils furent transférés dans le fort Urbano, après avoir perdu un jeune garçon

de treize ans, mort dans la traversée. Ce fort est situé sur la frontière du duché de Modène, Ils y demeurèrent renfermés jusqu'en 1831, lorsque la révolution de Bologne les remit en liberté, et leur permit de retourner dans la province de Frosinone, où le gouvernement pontifical n'osa plus les emprisonner de nouveau. En même temps, fut révoqué l'exil ou l'internement de tous ceux, encore vivants, qui se trouvaient retenus dans les communes de cette province. C'est la révolution qui les délivra, et c'est elle qu'ils dûrent remercier de ce bienfait inespéré.

Dernière expédition de Gasbaroni dans les Abruzzes et la Sabine. Eté de 1825.)

Retournons maintenant à Gasbaroni. Etant entré dans les Abruzzes avec une bande composée de brigands Pontificaux et Napolitains, il leva de nombreuses contributions d'argent sur les marchands de ce pays. Une fois, en menant sur la montagne trois de ces marchands qu'il avait enlevés, et dont il n'avait pas encore reçu la rançon, il vint à tomber pendant la nuit dans une embuscade de la force armée napolitaine qui, heureusement, ne fit feu qu'après l'avoir laissé passer avec deux de ses compagnons. Comme ce passage était un défilé très étroit dans une montagne escarpée, les brigands qui étaient restés en arrière ne purent le suivre. Forcés ainsi de se séparer désormais de lui, ceux-ci se décidèrent à retourner dans la Terre-de-Labour sous la conduite de Jean-Baptiste Mastrobattista, surnommé Finochietto, qui rejoignit avec eux la bande de Michel Magari.

Gasbaroni dut faire un grand détour pour se mettre à la recherche de ses compagnons égarés. Mais, sur la

nouvelle qu'ils étaient tous sauvés, il se dirigea du côté du nord, en levant toujours sur son passage de fortes contributions d'argent. Vers la fin du mois d'août, il pénétra dans la Sabine, puis dans la forêt de la Fajola, et enfin dans les montagnes de Carpineto, sans avoir envoyé la moindre nouvelle durant le cours de cette tournée. Enfin, le 1er septembre 1825, il se retrouvait avec ses deux compagnons sur le territoire de la province de Frosinone.

Dernier meurtre de Gasbaroni. (1er sept. 1825.

Ce fut alors que Gasbaroni surprit ce perfide berger, dont la trahison avait causé une rencontre avec le lieutenant Cavanna, la veille de la fête de Noël de l'année précédente, rencontre que j'ai racontée dans le neuvième chapitre. Ce berger, surnommé *le Loup*, fut immolé par Gasbaroni; et ce fut là son dernier meurtre.

Dissertation sur les trésors incalculables passés entre les mains de Gasbaroni.

En approchant de la fin de cette histoire, je prévois déjà la critique de quelque lecteur qui, récapitulant tous les *butins* faits par Gasbaroni, et tenant compte de la longue durée de son brigandage et de sa prodigalité, trouvera peut-être bien maigre le trésor qu'il avait pu réaliser avec les rançons ou les contributions d'argent que j'ai citées. Mais d'abord, je lui ferai remarquer que je suis loin d'avoir pu mentionner, dans ces mémoires, tous les *butins*, ou prises d'argent, de mon héros. De plus, je dois lui signaler ici un autre procédé tout spécial de *butinage*, à l'usage exclusif du chef de la bande, et qui pouvait s'exercer n'importe à quel jour, et n'importe dans quelle saison. Voici en quoi il consistait : Lorsqu'il le jugeait à propos, le chef de la bande, prenant à l'écart le chef de quelque bergerie, lui disait :

« Va trouver ton maître, et annonce lui que j'ai besoin « de cinquante ou de cent écus. Fais en sorte de les ob- « tenir, et de les apporter ici, pour que je les prenne « quand je viendrai à repasser! » Un autre soir, le chef se rendait dans une autre bergerie et y renouvelait la même ordonnance. Avec un pareil système, il était donc facile à Gasbaroni de se constituer un revenu quotidien de cinquante ou cent écus. En supposant donc (*comme j'en suis sûr*) qu'il mît souvent ce système en pratique, comment pourrait-on évaluer, ou imaginer, les immenses trésors qu'ont dû rapporter à Gasbaroni ces dix années de brigandage, pendant lesquelles il jouait presque toujours le rôle de chef de bande?

Récit de la capitulation de Gasbaroni.

Il y avait environ un an, que Gasbaroni était tombé amoureux d'une jeune fille de Sonnino, âgée de 19 ans, et douée d'une beauté ravissante. Elle se nommait Gertrude Demarchis; et voici l'origine de cette passion:

Ses amours avec la belle Gertrude Demarchis, de Sonnino.

Le père de cette jeune fille, riche paysan de Sonnino, avait des biens dans la campagne, et des troupeaux de vaches sur la montagne, sous la garde de pâtres à sa solde. Pour éviter les dommages et les ravages auxquels ces biens étaient exposés, il avait *prudemment* recherché l'amitié de Gasbaroni, et lui rendait tous les services qu'il désirait. Aussi, chaque fois que ce chef passait sur le territoire de Sonnino, avait-il soin de déguiser en paysan un de ses compagnons, et de l'envoyer à la ferme de son ami Demarchis pour lui transmettre ses différentes commissions. Mais une fois, ce fut lui-même qui se rendit dans cette ferme, où le hasard lui fit rencontrer la jeune fille au lieu de son

père. Elle n'éprouva pas la moindre terreur de cette visite, car elle connaissait bien les relations amicales de son père avec Gasbaroni. Après quelques moments de conversation sur des sujets indifférents, tout-à-coup celui-ci lui fait, sans préambule, une ardente déclaration d'amour. Alors la jeune fille, émue par la crainte d'une violence, devient tour à tour rouge et pâle. Mais Gasbaroni s'empresse de la rassurer, en protestant de son respect, et de sa ferme intention de l'épouser légitimement, dans le cas où le Pape lui accorderait sa grâce.

Cette sorte de miracle, n'était pas déjà si nouvelle à Sonnino; et la jeune fille l'avait vu elle-même s'y reproduire deux fois! En 1814, c'était le mariage de Louis Masocco avec une jeune sonninaise; et en 1820, celui de Grégoire Monacelli. Rien ne l'empêchait donc d'espérer le renouvellement de ce miracle en sa faveur; et dès lors, elle ne crut pas devoir repousser les avances de son amoureux. Leurs entrevues continuèrent et devinrent fréquentes, mais toujours au même endroit, et toujours pendant la journée, parce qu'il était impossible à la jeune fille de sortir, la nuit, de Sonnino dont la porte était fermée. Cet amour durait ainsi depuis un an, lorsque la nouvelle du meurtre du berger, surnommé *le Loup*, l'engagea à se rendre de suite à la ferme de son père, pour y attendre son bien-aimé. En effet, laissant chaque jour ses armes sur la montagne à la garde de ses deux compagnons, Gasbaroni ne manquait jamais au rendez-vous de sa belle.

Le Gouvernement renonce aux mesures de rigueur à l'égard des brigands.

Après avoir essayé inutilement tous les systèmes de répression, après avoir dépensé des sommes incalculables et épuisé tous les moyens de rigueur pour la destruction du brigandage, le Gouvernement, voyant tous ses efforts impuissants ou insuffisants, renonça enfin aux procédés cruels, pour ne plus se servir que des armes de la clémence et de la persuasion, avec le concours de la religion. Dans ces nouvelles dispositions, le Secrétaire d'État envoya dans la province de Frosinone monseigneur Pierre Pellegrini, vicaire-général de Sezza, avec pleins pouvoirs pour arranger au mieux toutes les difficultés, et pour tout faire ou promettre, dans le but d'amener Gasbaroni à déposer ses armes. On savait bien que la soumission de ce chef entraînerait, seule, la ruine du brigandage.

Mission de Mgr Pellegrini à Sonnino. (Sep. 1825).

Revêtu de cette mission, le vicaire Pellegrini se rendit d'abord à Frosinone pour conférer et s'entendre avec le Délégat. Son premier soin fut de faire arrêter et emprisonner l'apothicaire de Sonnino, Louis Milza, dont il redoutait l'inimitié, comme capable de faire avorter ses projets, et, peut-être même, de le faire tuer par les brigands. Car il faut savoir que, dans un voyage précédent à Sonnino, où il était venu en qualité de missionnaire apostolique avec le père Bufali, monseigneur Pellegrini s'était vu l'objet d'une satire fort scandaleuse, composée et affichée même par ledit apothicaire. Je sais encore par cœur toute cette satire; et si je ne la rapporte pas ici, c'est que sa crudité pourrait choquer le lecteur. Dès qu'il eût vu cet apothicaire importun arriver les mains liées à Frosinone, monseigneur Pellegrini se rendit à Sonnino.

Un hasard heureux faisait coïncider son entrée dans cette ville, avec la remise du rapport relatif au dernier meurtre de Gasbaroni. Pour retrouver ce chef de bande, il eut recours à l'intermédiaire de deux femmes mariées, dont les époux étaient renfermés dans les prisons de Frosinone, moyennant la promesse de leur faire rendre leurs maris, si elles réussissaient à lui faire obtenir une seule entrevue avec Gasbaroni. Il connaissait bien sans doute le caractère luxurieux de Gasbaroni, et cette passion était l'aimant dont il comptait se servir pour l'attirer dans son piège.

Amorce, et députés employés par ce prélat, pour attirer Gasbaroni dans ses filets.

Les deux femmes reçurent donc de sa main une charte, ou passeport, qui leur permettait de parcourir toutes les montagnes des États pontificaux et napolitains, sans avoir rien à redouter de la force armée. Pour leur bonheur, elles n'eurent pas à errer longtemps dans leur mission. Le jour même de leur départ de Sonnino, elles trouvèrent celui qu'elles cherchaient, dans les montagnes de Monticello, qui forment la frontière. Gasbaroni, assis et le dos appuyé à un arbre, fumait alors tranquillement, lorsqu'il vit passer les deux femmes sur le chemin. Aussitôt, il envoya ses deux compagnons pour les saisir et les amener près de lui. Cet ordre fut exécuté ; mais leur désappointement fut grand, en reconnaissant dans ces prisonnières des personnes dont ils ne pouvaient abuser. En effet, une de ces jeunes femmes était Rosane Iannottoni, cousine d'Alexandre Leoni, l'un des deux compagnons de Gasbaroni ; et l'autre était la femme de l'amnistié Grégoire Monacelli, et la belle-sœur de Janvier Gasbaroni lui-même.

Amenées en présence du chef de bande, et questionnées par lui sur le motif de leur voyage, elles lui exposent la commission dont les avait chargées le vicaire Pellegrini, c'est-à-dire : son désir d'obtenir de lui une entrevue, n'importe dans quel endroit il lui plairait. Après un instant de réflexion, Gasbaroni leur répond qu'il est disposé à accorder un entretien à ce prélat, dès le lendemain, pourvu qu'elles se chargent de l'amener elles-mêmes, et sur le même chemin. Ayant ainsi réussi dans leur mission, les deux messagères repartent aussitôt pour Sonnino.

Conférence de Mgr Pellegrini avec Gasbaroni, dans les montagnes de Monticello.

Le lendemain matin, elles revenaient au rendez-vous, suivies par le prélat à cheval. Alors Gasbaroni envoie encore ses deux camarades à leur rencontre; et l'un d'eux, Constance Notargiovanni, doué d'une force herculéenne, prenant le vicaire par les reins, l'enlève de son cheval comme un petit enfant. Celui-ci tremblait déjà de peur; mais ce fut encore bien pire, lorsqu'il se vit en présence de Gasbaroni au milieu des bois. C'est pourquoi, le chef voulut le rassurer de suite en lui disant : « Monsieur, vous n'avez aucun motif de « vous effrayer, attendu que, jusqu'à présent, vous ne « m'avez causé aucun mal, et que vous êtes venu me « chercher par intérêt pour moi. » Cet effroi provenait sans doute, de la conscience du piége qu'il commençait à tendre à Gasbaroni et à ses compagnons; car, avec sa langue seule, il était capable de leur faire couper la tête à tous. Cependant, le rusé prélat s'excusa de son mieux, en répondant : « Que voulez-vous, mon ami? Votre « renommée est tellement mauvaise et terrible, que « votre premier abord inspire naturellement la crainte. »

Après avoir calmé sa terreur, Gasbaroni lui demanda pourquoi il avait pris la peine de venir le trouver. Le vicaire commença alors à exposer sa mission. Le Saint-Père l'avait chargé personnellement de rechercher Gasbaroni et ses compagnons, et de leur offrir en son auguste nom un pardon général; *parce que*, ajoutait-il, *le cœur paternel du pape Léon XII ne pouvait songer, sans des larmes amères, au triste égarement de tant d'enfants chéris, toujours exposés à la perte de leur âme et de leur vie. C'est pourquoi, il voulait absolument ramener dans le bercail toutes ces brebis égarées, avant la fin de l'année du Saint-Jubilé* (1825).

Gasbaroni n'était nullement alors disposé à se soumettre aux autorités. Toutefois, voulant éprouver le caractère authentique de sa mission, il répondit au vicaire : *qu'il était nécessaire, avant tout, de réunir et de consulter tous ses camarades dispersés dans le royaume de Naples ; et que cette réunion ne pouvait s'effectuer, qu'à la condition de faire rentrer toute la force armée dans l'enceinte des villes, afin de laisser aux brigands toute la liberté indispensable pour traiter d'une pareille affaire.* Le vicaire comprit cette demande, et conseilla à Gasbaroni de se garder encore de la force armée pendant les deux jours suivants; car lui-même avait besoin de ce laps de temps, pour se rendre à Frosinone dans la soirée, et revenir ensuite, après y avoir fait prendre les mesures nécessaires pour le succès de sa mission. Là-dessus, il prit congé des brigands.

But secret de Gasbaroni, en accueillant les

Je le répète encore, Gasbaroni ne songeait pas sérieusement à se soumettre et à déposer ses armes. Son but

propositions du Prélat.

était de s'assurer, si réellement, le vicaire Pellegrini avait été chargé par la Secrétairerie d'Etat, de la même mission qui avait déja été dévolue, en 1820, au religieux Lucatelli. Dans ce cas, le prélat devait avoir assez de pouvoir pour faire renfermer les troupes armées dans l'enceinte des villes, pendant les négociations ; et c'était là, pour Gasbaroni, une excellente occasion de trouver plus de liberté dans ses entrevues avec la jeune fille qu'il aimait, Gertrude Demarchis.

Lettre de convocation adressée par Gasbaroni aux brigands dispersés.

Effectivement, deux jours après, le vicaire revenant par le même chemin, toujours accompagné par les deux femmes, vint apprendre à Gasbaroni l'heureuse nouvelle de la retraite de tous les corps armés dans l'intérieur des places, avec la défense d'en sortir avant la conclusion des négociations entamées avec lui. Tout aussitôt, le chef prit des renseignements pour retrouver les brigands de sa bande dispersés dans la Terre-de-labour; il se chargea lui-même d'envoyer des personnes à leur recherche, en faisant écrire, en son propre nom, une lettre fort longue qui les invitait tous à venir le rejoindre sans délai. Cette lettre fut confiée à deux paysans de Vallecorsa, munis d'ailleurs d'un papier qui devait leur servir de passeport. Pendant toute la journée, Gasbaroni resta dans la montagne en affectant de ne plus manifester aucune crainte.

Asile joyeux constitué à Gasbaroni, dans l'église de la Madonna-della-Pieta (9 sept. 1825).

Pour s'assurer que toutes les forces armées s'étaient bien retirées, ainsi que l'affirmait le vicaire, il se servit des bergers comme d'éclaireurs dans les environs. Leurs rapports lui ayant donné la certitude que tout danger avait disparu, il pria alors Monseigneur Pellegrini de

lui accorder, pour demeure, l'église même appelée *Madonna-della-Pieta*, située en face, et à une distance d'un jet de pierre, de la porte de Sonnino. C'est la retraite qu'il demandait pour lui et ses deux camarades, jusqu'à l'arrivée des autres brigands convoqués. Ainsi, dès le soir de ce jour, 9 septembre, Gasbaroni allait s'établir dans l'église indiquée, où il resta tranquillement nuit et jour, avec ses deux camarades, jusqu'au 19 septembre. Par les bons soins du vicaire, un lit avait été placé exprès pour lui dans la sacristie, et des joueurs d'instruments y venaient tous les jours le divertir par leur musique. On n'y faisait que danser, chanter, manger et boire, dans la plus agréable société! Ce qu'il y avait de plus charmant et de plus piquant dans ces distractions, c'est qu'elles avaient lieu précisément sous les murs mêmes de Sonnino, ville très rapprochée de cette église, et occupée alors par une forte garnison d'archers et de gendarmes sous les ordres du fameux lieutenant Cavanna, mais dont aucun ne pouvait en sortir. Ajoutez, que la jeune et belle Gertrude Demarchis venait souvent s'entretenir avec Gasbaroni, dans la même église. Le vicaire s'aperçut fort bien de ces relations amoureuses, et fut le premier à y applaudir; dès ce moment, il ne doutait plus de l'attirer dans ses filets.

Entrevue piquante de Gasbaroni avec la gendarmerie de Sonnino.

Un certain jour, Gasbaroni pria le vicaire de vouloir bien l'accompagner dans l'intérieur de Sonnino, pour aller rendre visite et baiser la main à sa marraine presqu'octogénaire. Cette faveur lui fut encore accordée, mais à la condition de s'y rendre sans armes. Notre héros suivit donc ainsi désarmé , mais avec toute sa

franchise habituelle, le prélat vers les murs de Sonnino pour y pénétrer. A leur arrivée devant la porte d'entrée, le maréchal-des-logis et un autre gendarme, le sabre à la main, mais le chapeau bas, vinrent s'excuser auprès du vicaire, de ne pouvoir admettre Gasbaroni dans la ville sans un ordre spécial de leurs supérieurs. Cette opposition était aussi juste que raisonnable; et le vicaire tourna le dos pour s'en aller. Mais le maréchal-des-logis ne voulut pas laisser passer, sans en profiter, cette bonne occasion de voir et considérer de près *ce roi des rois des brigands*, celui qui lui avait déjà coûté tant de sueurs et de fatigues, celui qu'il avait poursuivi tant de fois, mais inutilement, pour le tuer! Il voyait maintenant devant lui, et tout à son aise, cet ennemi désarmé! Après cette piquante entrevue, le maréchal-des-logis et Gasbaroni se séparèrent en se donnant la main en signe d'amitié.

Réflexions amères de l'auteur contre la duplicité du Gouvernement

A ce propos, il est permis de se demander, si le vicaire Pellegrini agissait arbitrairement dans ces circonstances, ou bien sur un ordre positif du Gouvernement supérieur. Qui donc empêchait la force armée, d'aller massacrer Gasbaroni et ses deux compagnons dans l'église de la Madonna-Della-Pieta? Qui donc retenait les bras de ces deux gendarmes, pour les empêcher de le tuer à coups de sabre, devant la porte de Sonnino? Quelques jours auparavant, parler avec Gasbaroni, était un crime digne de mort; et aujourd'hui, il était permis à tout le monde d'aller manger avec lui, sans aucune opposition de la force armée!! Par conséquent.....! Mais non; abandonnons cette digression superflue. Ne connait-on pas trop bien cet axiôme odieux, toujours

mis en pratique, savoir : *que tous les moyens sont bons, quand ils conduisent au but désiré ?*

Le 18 septembre, nous reçûmes les deux députés du vicaire Pellegrini sur le territoire de Lenoła, où notre bande venait d'arriver après avoir quitté les montagnes de Gaëte. Je fis moi-même la lecture de cette lettre qui nous invitait tous à nous rendre à Sonnino, pour y profiter de la grâce souveraine offerte aux brigands. Quelle joie, quels transports de bonheur pour nous, à une pareille nouvelle ! Comme nos cœurs battirent alors dans nos poitrines, en se ranimant à un espoir dont la perte les avait si longtemps accablés ! Fatale illusion !.. Michel Magari lui-même, était le premier à nous conseiller de ne pas perdre une si belle occasion, et s'offrait à nous conduire en personne à Sonnino, pour y retrouver Gasbaroni. La même lettre nous annonçait que la force armée avait disparu sur le territoire pontifical; ce qui nous permettrait d'y marcher sans crainte, et en plein jour.

Illusions des brigands convoqués.

Toute notre bande se mit donc en route le soir même, et marcha toute la nuit. Le lendemain, Magari voulait passer la journée dans les bois, et ne continuer le voyage que la nuit suivante ; car sa prudence habituelle lui faisait encore douter de la retraite des troupes armées.

Leur retour auprès de Gasbaroni.

Malgré son avis, quatre brigands, au nombre desquels je me trouvais moi-même, se décidèrent à s'avancer isolément sur la voie publique. Alors Magari prit aussi le parti de nous suivre, en se servant de nous comme d'avant-garde.

Festin et promesses trompeuses, offerts aux brigands dans l'église de la Madonna-della-Pieta

C'est ainsi que, dans l'après-midi du 19 septembre, nous arrivions à Sonnino, où nous attendait une table servie dans le milieu même de l'église de la Madonna-della-Pieta. Après un repas copieux et joyeux, tous les convives se levèrent autour de la table présidée par le vicaire Pellegrini. Alors ce prélat, prenant un crucifix de la main gauche, et gesticulant avec la main droite, se mit à nous prononcer un sermon très pathétique. Puis, il passa à l'exposition du pardon que nous accordait la clémence souveraine, en déclarant : *que tout brigand, ayant encore des moyens d'existence dans ses foyers, pourrait y retourner librement; et que les autres, dépourvus de cette ressource, seraient employés par le Gouvernement comme geôliers ou gardiens de la Chambre apostolique.* [1] Mais je couperai court à ces détails, et je n'ajouterai qu'une circonstance; c'est que, dans le cours de son allocution, il invoqua Dieu, à plusieurs reprises, comme témoin de la vérité de ses promesses, et son caractère sacerdotal comme garantie de sa sincérité. Ah! mon Dieu! Nous étions bien pervers, c'est vrai! Mais vous, Dieu tout-puissant, qui haïssez le mensonge, laisserez-vous toujours abuser de votre nom très saint pour tromper les hommes?

Confiance aveugle de Gasbaroni.

Le vicaire Pellegrini avait annoncé que le Gouvernement exigeait de nous-mêmes, après notre capitulation, un voyage à Rome sous sa conduite, pour y recevoir notre grâce. Comme cette condition paraissait suspecte à quelques-uns, il s'empressa de déclarer qu'il

1 Cette expression de *Chambre apostolique* correspond à celle de *Domaine de la Couronne.*

n'était pas nécessaire de se rendre tous à la fois à Rome, mais seulement un premier détachement d'abord, dont les autres attendraient le retour avant d'y aller ensuite à leur tour. Cette disposition plut infiniment aux intéressés, et détermina les plus ombrageux à déposer leurs armes. Cependant Magari, prenant Gasbaroni à l'écart, lui conseilla de laisser seulement déposer les armes aux brigands qui le voudraient, mais de bien se garder d'imiter lui-même cet exemple immédiatement. Il signalait, comme motif de cette précaution, le danger de voir le Gouvernement retirer complètement, ou du moins modifier ses engagements, une fois Gasbaroni tombé entre ses mains; ce qui lui aurait enlevé toute crainte ultérieure du brigandage. Mais Gasbaroni ne partageait pas cette défiance. Il lui répondit en lui rappelant l'exemple de Louis Masocco, qui s'était fié à la parole du cardinal Gonsalvi, et qui avait trouvé parfaitement à Rome la réalisation des promesses qui lui avaient été faites à Terracine. Il n'y avait donc, pour lui Gasbaroni, aucun motif de suspecter la sincérité des paroles du vicaire Pellegrini.

Capitulation de Gasbaroni et de ses compagnons. (19 sept. 1825.)

On passa alors à la remise des armes, qu'on déposait dans la même église, entre les mains du gouverneur de Sonnino, du curé, et du vicaire Pellegrini. Il y avait, pour chaque brigand, une note spéciale, où étaient inscrits ses noms et prénoms, avec le signalement de l'arme qu'il avait consignée. Voici les noms des brigands qui consentirent à déposer leurs armes dans cette circonstance : Antoine Gasbaroni; Vincent Ianucci; Constance Notargiovanni ; Alexandre Leoni; Sante Mattia; Pierre Masi; Dominique Tavola; Léon Pernarella. Après cette

soumission, ces huit brigands entrèrent dans Sonnino, accompagnés par les trois personnages ci-dessus indiqués qui avaient reçu leurs armes. Le reste de la bande retourna à la montagne, avec la promesse d'en faire autant, lorsque les huit premiers seraient revenus de Rome.

Le dernier jour du brigandage. — Triste réveil du lendemain.

Ce fameux jour du 19 septembre 1825, le dernier du brigandage, fut employé par les nouveaux soumis à se promener dans Sonnino, où ils trouvèrent, le soir, l'hospitalité dans le palais de Cecconi, résidence du vicaire Pellegrini. Mais, pendant la nuit, lorsque tous dormaient paisiblement dans la quiétude d'une bonne foi complète, et sous la garantie de la parole souveraine annoncée par la bouche d'un missionnaire apostolique, la maison fut cernée par toutes les forces armées de la province; et le lendemain matin, le lieutenant Montignani y entrait lui-même habillé en bourgeois. Pour rassurer Gasbaroni sur des dispositions si imprévues, cet officier lui annonça, qu'il n'avait rien à craindre au sujet de l'accomplissement exact des promesses du vicaire Pellegrini; mais, qu'il devait se soumettre à la nécessité d'être accompagné jusqu'à Rome par la force armée, afin de lui éviter toute occasion d'être en butte à des suggestions perfides, qui pourraient lui inspirer des soupçons et l'idée de retourner à la montagne.

Résignation et philosophie de Gasbaroni pris au piège.

La seule réponse de Gasbaroni à une pareille nouvelle, fut que, dans la situation où il se trouvait actuellement, il n'avait qu'à se soumettre aux mesures du Gouvernement dont il dépendait désormais. Mais Constance Notargiovanni, moins résigné, ne put s'em-

pêcher de s'écrier : « Si c'est là le système adopté par « le Gouvernement pour arriver à la destruction du « brigandage, pourquoi avoir fait tant de frais inutiles, « et pourquoi avoir attendu si longtemps pour le « mettre en pratique ?? » (*La trahison et le mensonge.*) Voyant ainsi ce changement de dispositions à son égard, Gasbaroni engagea la jeune Gertrude Demarchis à retourner chez ses parents; car elle devait auparavant l'accompagner à Rome, pour l'épouser après sa grâce accordée. Mais le lieutenant et le vicaire ne consentirent pas à ce renvoi, et insistèrent même pour marier, sur-le-champ, les deux fiancés dans la chapelle domestique de la maison. Toutes leurs instances ne purent triompher du refus opposé, par Gasbaroni, à la célébration d'un mariage improvisé dans de pareilles conditions !

Départ du premier convoi de brigands pour le fort Saint-Ange.

Alors, on se mit en route pour Rome. Les huit brigands soumis, sans être liés, mais environnés de toute la force armée de la province, voyageaient accompagnés par le vicaire Pellegrini, par la jeune fille qui devait épouser Gasbaroni à Rome, et enfin, par les deux jeunes femmes qui avaient servi d'intermédiaires pour leur capitulation. On passa une première nuit à Piperno, la seconde à Cisterna, et la troisième à l'Arricia. Enfin, le 23 septembre, tout le convoi entrait dans le fort Saint-Ange, à Rome.

Succès complet des artifices de Mgr Pellegrini, pour la soumission du reste des brigands.

Le vicaire retourna ensuite dans la province de Frosinone, avec les deux mêmes jeunes femmes, qui furent envoyées de nouveau à la recherche des brigands restés dans la montagne. Quant à Gertrude Demarchis,

elle avait été maintenue à Rome. Ces deux messagers féminins ne s'acquittèrent, que trop bien, du rôle nouveau qui leur avait été confié auprès des crédules brigands. A les entendre, *une liberté parfaite avait été accordée aux huit compagnons qui s'étaient soumis; Gasbaroni avait déjà épousé sa fiancée, Gertrude Demarchis; et, s'ils n'étaient pas encore de retour, c'est qu'ils étaient retenus à Rome par de pieux et saints exercices. Quant aux autres brigands, s'ils tardaient plus longtemps à déposer leurs armes, ils devaient s'attendre à voir marcher contre eux Gasbaroni lui-même, à la tête de toutes les troupes du Gouvernement....*

Tels étaient les mensonges dictés, à Rome, à ces deux femmes, auxquelles on avait promis comme récompense de leur mission, la liberté de leurs maris et de grosses sommes d'argent. Elles réussirent d'autant plus facilement à tromper et à persuader les autres brigands, qu'on les savait parentes de ceux qui se trouvaient déjà rendus à Rome. Ainsi donc, tous consentirent à déposer leurs armes, et vinrent rejoindre leurs camarades dans le fort Saint-Ange.

CHAPITRE SPÉCIAL ET FINAL.

DÉTENTION PERPÉTUELLE DE GASBARONI ET DE SES COMPAGNONS.

Détention provisoire de Gasbaroni et de ses compagnons, au fort St-Ange. — Leur cruel désappointement. — Leur interrogatoire. — Noble refus de Gasbaroni de dénoncer ses complices. — Motifs de la rigueur du Gouvernement. — Décisions prises à l'égard des prisonniers. — Nouvelles promesses mensongères.

Transfèrement au fort de Civita-Vecchia. — Un gendarme généreux et sans rancune. — Installation et triste régime des prisonniers. — Arrestation générale des suspects, dans la province de Frosinone. — Horreurs d'une captivité sans fin. — Transfèrement à la Rocca-di-Spoleto.

Transfèrement et réclusion définitive au fort de Civita-Castellana. — Langueur, désespoir, et dépérissement successif des compagnons de Gasbaroni. — Gasbaroni sur le bord de la tombe!

Détention provisoire de Gasbaroni et de ses compagnons, au fort Saint-Ange. (23 sept. 1825).

Voilà donc le fameux Gasbaroni au fort St-Ange! Dès son arrivée, il y fut installé avec ses compagnons, dans le local où il s'était déjà trouvé avec Louis Masocco, après sa première capitulation, c'est-à-dire : dans le *Cortile-dell'-Oglio*. Renfermées d'abord dans le même endroit, la jeune Gertrude Demarchis et les deux

autres femmes de Sonnino n'y séjournèrent que pendant quelques heures, et furent ensuite retirées de la forteresse. Les deux dernières étaient destinées à retourner dans leur province, pour le rôle que je viens d'exposer; et quant à la jeune fille, elle fut consignée, par ordre du Gouvernement, à la femme du chef-geôlier des prisons de Rome, en attendant le résultat du jugement de Gasbaroni. Ce maintien à Rome de la jeune Gertrude, nous donnait quelqu'espoir de voir s'accomplir le mariage promis par le vicaire Pellegrini; mais le motif plus probable de cette mesure, était, qu'on supposait cette fille enceinte. Voilà pourquoi, dans le but de s'en assurer, le Gouvernement la retint pendant huit mois à Rome, avec une pension mensuelle de neuf écus.

Leur cruel désappointement.

Gasbaroni était entré un samedi au fort St-Ange, et le dimanche matin, il fut conduit avec ses compagnons dans la chapelle du commandant, où Monseigneur Pellegrini devait célébrer la messe. A la vue de ce prélat, on peut se figurer quelle fut notre joie! On espérait, qu'après la cérémonie, il viendrait nous trouver et nous parler avec bonté. Chacun de nous songeait d'avance, aux paroles consolantes et aux encouragements qu'on attendait de son bienveillant intérêt. Mais, quelle erreur et quel désappointement!!... A peine avait-il terminé sa messe, que le vicaire disparaissait pour ne plus se faire voir à nous!... Pour geôliers, on nous avait donné deux caporaux artilleurs, dont jamais nous n'avons eu à nous plaindre. Après le Saint-Sacrifice, on nous apporta une batterie de cuisine complète. Tous ces ustensiles étaient destinés au service spécial de Gasbaroni et de ses compagnons, qui recevaient, chaque matin, une solde indi-

viduelle de vingt sous pour leur nourriture. Ils n'avaient pas de matelas, mais seulement une paillasse, avec une paire de draps qu'on changeait tous les quinze jours.

Quelques jours après, les prisonniers reçurent la visite d'un certain prêtre, nommé Joseph Canali, alors abbé de Saint-Charles-à-Catenari. Il se disait chargé par Sa Sainteté de leur faire suivre de pieux exercices, qui devaient commencer après l'interrogatoire auquel ils allaient bientôt être soumis. Il ne cacha pas, que les promesses du vicaire Pellegrini étaient *fort exagérées*. Mais, selon lui, le sort de Gasbaroni et de ses huit camarades devaient être réglé d'une façon très avantageuse pour eux, dans le cas où les autres brigands, restés dans la montagne, refuseraient de se soumettre à leur exemple; tandis que, dans le cas contraire, le Gouvernement ne manquerait pas, disait-il, *de resserrer sa main*, voulant dire par là, qu'une fois maître de tous ces sujets dangereux, il ne les relâcherait plus. En prononçant ces paroles, l'abbé ajoutait qu'il les tenait de la bouche même du Saint-Père.

Interrogatoire qu'on leur fait subir.

L'interrogatoire annoncé commença enfin; et Gasbaroni fut le premier à le subir. Après cet examen individuel, chaque prisonnier était successivement transféré dans une autre prison, où ils finirent par se trouver tous réunis. Alors, on recommença la même formalité, et dans les mêmes conditions; de sorte, qu'au sortir de ce second examen, tous les brigands se virent ramenés et réinstallés dans le *Cortile-dell'-Oglio*. Ce fut pendant le cours de ces interrogatoires, que tous les autres brigands des Etats Pontificaux arrivèrent au fort St-Ange, avec un

seul du royaume de Naples. Peu de temps après, Magari lui-même déposait ses armes et se livrait aux mains du gouvernement napolitain. Alors se réalisa la mesure prédite par l'abbé Canali. Voyant enfin tous les brigands renfermés dans ses prisons, le Gouvernement pontifical ne songea plus à leur en ouvrir les portes, malgré ses promesses fallacieuses.

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché d'avoir une idée de l'interrogatoire auquel on nous soumit, à Rome. Je vais donc lui raconter le mien, qui suffira à faire juger des autres.

L'interrogatoire était fait par un juge nommé Castracani, et le greffier était un prêtre nommé Lepri. La scène se passait dans l'appartement du commandant, où le juge me fit asseoir, et jurer de dire la vérité. Après quoi, il me dit : « Le Souverain Pontife t'a pardonné « tous tes crimes commis depuis le premier; c'est-à-« dire : qu'il ne te reste plus qu'à avouer et exposer « ton premier crime, avec toutes ses circonstances, « puisque Sa Sainteté te fait grâce pour toutes les scé-« lératesses de ton brigandage. » Effectivement, lorsque j'eus achevé de raconter le premier meurtre qui m'avait jeté dans le brigandage, il ne voulut plus rien apprendre de mes autres forfaits. Mais il ne manqua pas de m'interroger sur les sources d'où nous pouvions tirer nos armes, nos vivres et nos munitions, ainsi que nos habits. Il ne me fut pas difficile de décliner cette révélation, en opposant à ces questions ma qualité de *novice*, qui m'avait fait recevoir tous ces objets de la main de Gasbaroni, sans me laisser connaître les four-

nisseurs. Tous les autres prisonniers alléguèrent la même raison.

Noble refus de Gasbaroni de dénoncer ses complices.

Gasbaroni, seul, ne pouvait s'appuyer sur ce prétexte pour se taire à ce sujet. Voici donc ce qu'il répondit au juge : « Lorsque je suis entré en pourparlers avec le « vicaire Pellegrini, je ne m'attendais pas à être em- « prisonné. Néanmoins, je prévoyais déjà que je n'échap- « perais pas aux instances pressantes du Gouvernement, « pour m'arracher des révélations sur ce point. C'est « pourquoi, je protestai alors de ma résolution de n'en « faire aucune. Là-dessus, monseigneur Pellegrini m'a- « vait assuré, qu'en me pardonnant, le Souverain-Pontife « pardonnerait aussi à mes complices. Ainsi, de deux « choses, l'une : ou bien Sa Sainteté m'a réellement « pardonné, et alors sa grâce s'étend sur mes complices; « ou bien il me refuse ce pardon, ainsi qu'à eux-mêmes. « Dans le premier cas, il est inutile d'en parler; et « dans le second, je me résigne à être traité comme « on voudra, mais je ne veux pas compromettre, par « mes dénonciations, des amis qui m'ont rendu service. « Ce serait rendre le mal pour le bien ! »

Motifs de la rigueur du Gouvernement.

Tel fut notre interrogatoire. Le bruit courut alors, que chaque brigand subirait la condamnation méritée pour son premier crime. Mais on revint sur cette disposition. En effet, en nous appliquant les pénalités établies par la loi pour notre premier crime, l'extrême jeunesse que nous avions à cette époque, devenait une circonstance tellement atténuante en notre faveur, que plus d'un parmi nous en aurait été quitte pour trois ans de galères, et qu'aucun ne pouvait encourir plus de dix

ans de la même peine. Dès lors, il était à craindre qu'il ne reprit plus tard, à quelques-uns de nous, la fantaisie de revenir à leur ancien métier de brigand. C'est sur cette éventualité, que nous fûmes tous sacrifiés à la même mesure de rigueur, en voyant se réaliser pour nous cette exclamation du roi Conradin : « Pour que le coupable ne puisse échapper, il faut que l'innocent périsse ! »

Décisions prises à l'égard des prisonniers — Nouvelles promesses mensongères.

Après huit mois de réclusion à Rome, sans avoir reçu la moindre nouvelle de nos familles, l'abbé Canali vint nous faire une visite dans la soirée du 23 mai 1826. Il venait nous annoncer, au nom du Secrétaire d'État, que le lendemain, dix d'entre nous seraient transférés dans la forteresse de Civita-Vecchia, et que huit jours après, la même mesure serait appliquée aux autres. (*Nous étions alors au nombre de vingt-deux prisonniers.*) Il ajoutait que nous partirions tous, sans un seul jour de condamnation aux galères, et que la même solde journalière de vingt sous nous serait allouée pour notre nourriture dans la forteresse de Civita-Vecchia, avec le même traitement que dans notre réclusion à Rome. Il nous exhortait à nous montrer bons et patients, et à ne pas désespérer de la clémence souveraine; « *attendu*, disait-il, *que nous sommes prêtres, et que* « *nous ne portons jamais la main au chapeau, sans* « *nous rappeler notre caractère sacerdotal.* » De toutes ces promesses faites, ce soir là, par l'abbé Canali, pas une ne devait se réaliser pour nous, ainsi que la suite va le démontrer au lecteur !

Leur transfèrement au

Au lieu de dix prisonniers, comme l'avait annoncé

l'abbé Canali, il y en eut onze désignés pour partir le lendemain 24 mai. Gasbaroni était de ce nombre, et moi-même aussi. Cette fois, on ne nous épargna pas la honte d'être garrottés, et l'honneur d'une nombreuse escorte de gendarmes à pied et à cheval. On nous fit partir ainsi par la porte Cavallegieri, pour prendre la route de Civita-Vecchia.

fort de Civita-Vecchia. (24 mai 1826.)

Heureusement, le chef de l'escorte était de notre province, et savait remplir son devoir sans blesser l'humanité. Comme brigands, il nous aurait volontiers tués tous; mais comme prisonniers, nous n'avions plus rien à redouter de sa haine. C'était à la fois, un bon gendarme et un bon compatriote. Il avait le grade de maréchal-des-logis, et s'appelait: Mastracci, de Ceprano. C'était le même Mastracci, qui avait blessé jadis deux compagnons de Gasbaroni dans les montagnes de Leonessa, ainsi que je l'ai raconté au cinquième chapitre de la deuxième partie. Oubliant alors l'animosité cruelle et acharnée des brigands à l'égard du corps de la gendarmerie, cet homme, vraiment généreux, nous entoura de toutes les prévenances possibles durant notre voyage.

Un gendarme généreux et sans rancune.

On passa la nuit à Cervetri. Là, il demanda à Gasbaroni ce qu'il désirait pour son repas, nous fit préparer du macaroni, et donner plus d'une bouteille de vin par personne. Toute la dépense fut payée par lui, et il nous fit la remise du reste de notre solde journalière de vingt sous. Le lendemain, avant notre entrée au fort de Civita-Vecchia, il nous donna encore à chacun ces vingt sous; mais c'était la dernière fois que nous touchions cette paye journalière!

Installation et triste régime des prisonniers.

Arrivés dans la forteresse, on nous soumit d'abord à une visite scrupuleuse. Une chambre spéciale et à double porte avait été préparée pour Gasbaroni, et c'est là qu'il fut renfermé. Les dix autres furent réunis ensemble dans une prison appelée *Duro*, située au rez-de-chaussée, et éclairée par une seule fenêtre; prison, dont j'ai déjà eu l'occasion de donner une description exacte dans le quatrième chapitre de la première partie, auquel je renvoie mon lecteur, s'il désire en connaître toute l'horreur. Nous fûmes gratifiés d'une paillasse assez large, comme celle qu'on nous avait donnée à Rome, mais sans draps de lit. Nous nous flattions de conserver notre paye journalière, mais cette illusion ne fut pas longue; car, à l'heure de dix heures, au lieu de nos vingt sous habituels, nous vîmes arriver un chaudron plein de soupe; c'est-à-dire, qu'on nous mettait au régime ordinaire de tous les prisonniers. Ce régime consistait en vingt onces de pain bis, cinq onces de légumes assaisonnés avec du lard, une chopine de vin, et cinq sous de poche pour chacun. Telle est la nourriture à laquelle nous avons été soumis invariablement, jusqu'aujourd'hui! Quant à l'argent que nous possédions à notre arrivée, il nous fut enlevé dans la visite que nous eûmes à subir, et fut remis entre les mains du commandant de la forteresse, qui ne le rendait que par petites sommes, et avec de grands intervalles, sur la prière des possesseurs.

La semaine suivante, arrivèrent les onze autres détenus, parmi lesquels Séraphin Iacovacci obtint seul l'honneur d'une chambre séparée, comme celle de Gasbaroni. Les autres furent renfermés et réunis avec

nous ; et nous passâmes ensemble cinq années dans la même prison. Le motif de la séquestration de Iacovacci, était : qu'il avait été le dernier à déposer ses armes, après être resté longtemps seul dans la montagne, et après avoir souvent essayé de détourner les autres du projet de se soumettre.

Arrestation générale des suspects dans la province de Frosinone.

Aussitôt après la capitulation générale des brigands, la Cour de Rome avait prescrit à la police de Frosinone de faire arrêter, dans chaque village, tous les jeunes gens dont la conduite antérieure pouvait les faire supposer capables de quelque forfait dans l'avenir. Ces suspects, saisis et emprisonnés sans aucune espèce de formalité ni de jugement, furent ensuite jetés dans les prisons de la capitale. C'est ainsi, qu'après le départ de Gasbaroni pour Civita-Vecchia, cinquante-deux autres jeunes détenus venaient nous remplacer à Rome. Dans ce nombre, se trouvaient tous les amnistiés de 1820, excepté Grégoire Monacelli, dont la femme était l'une des deux jeunes messagères employées par le vicaire Pellegrini pour trouver Gasbaroni. A leur première mission, elles avaient obtenu, chacune, une récompense de deux cents écus. Elles finirent par obtenir aussi la liberté de leurs maris ; mais celui de la seconde femme ne figurait pas dans les amnistiés de 1820. Plus tard, ces cinquante-deux nouveaux prisonniers furent également transférés à Civita-Vecchia, où ils partagèrent notre sort et notre réclusion jusqu'en 1831.

Horreur de cette captivité sans fin.

Gasbaroni et Iacovacci demeuraient donc isolés, mais avec une existence moins pénible que la nôtre. Logés au second étage, ils avaient la jouissance de se promener

deux heures le matin, et autant dans l'après-midi, le long d'un grand corridor couvert; tandis que nous autres, renfermés au rez-de-chaussée, n'avions pas l'heureuse ressource de la promenade. Aussi, notre santé s'altérait visiblement de plus en plus. Au bout de cinq années passées dans ces tristes conditions, le capitaine Micheli, commandant du fort, eut pitié de notre dépérissement général, et obtint de la Secrétairerie d'Etat notre transfèrement au deuxième étage.

Je ne prolongerai pas davantage le récit de nos souffrances, durant les vingt-quatre ans que nous avons passés dans cet *enfer-là*, où se sont consumés les plus beaux jours de ma vie. Si je voulais en faire une histoire détaillée, j'aurais bien de quoi composer un volume encore plus considérable que celui de Silvio Pellico, intitulé : *Le mie prigioni* (*Mes prisons*), Je fais grâce à mon lecteur de ces pénibles souvenirs, parce qu'ils me font pleurer. Mais je prie Dieu, après m'avoir puni de mes péchés, d'infliger aussi un semblable châtiment aux auteurs perfides et parjures de mon malheur, lesquels n'ont voulu me laisser la vie, que pour l'empoisonner par ce désespoir et cette langueur qui ont dévoré mon âme et ma jeunesse !

Après sept années de séparation, Gasbaroni et Iacovacci furent enfin réunis aux autres prisonniers; et on nous accordait, alors, la faveur de nous promener tous ensemble dans un long corridor. En 1844, trois de nous obtinrent celle de se promener sur les boulevards; et, en 1847, cette grâce fut étendue à tous les autres. Désormais, nous avions le plaisir de voir la mer, le

port, la ville, et les bateaux à vapeur; et cette simple distraction, contribuait beaucoup à soulager notre âme accablée par tant de maux.

Transfèrement à la Rocca-di-Spoleto. (Octobre 1849.)

Mais l'année 1848 devait nous donner d'autres distractions. Nous vîmes alors arborer le drapeau aux trois couleurs, surgir la Constitution, et bientôt après la République. Tout changeait autour de nous; mais hélas! notre malheur ne devait pas changer! Arriva le jour de l'intervention française, qui, après vingt-quatre ans de séjour dans la forteresse, nous fit transférer dans le bagne, mais dans un compartiment spécial. Enfin, le 1er octobre 1849, nous fûmes ramenés à Rome, et envoyés de là à la Rocca-di-Spoleto, où nous passâmes deux années. Comme le climat de Spoleto était contraire à notre santé, à cause du froid, l'autorité crut nécessaire de demander pour nous une autre résidence à la Sacrée-Consulte, qui nous fit transporter alors dans la forteresse de Civita-Castellana.

Je dois faire remarquer que, dès le premier jour de septembre 1849, on avait supprimé notre misérable solde de cinq sous par jour; et, par conséquent, réduits à la seule nourriture des prisonniers, nous avions une existence déplorable. Aussi, en arrivant à Spolète, nous adressâmes, à ce sujet, une réclamation au tribunal alors établi à Rome sous le nom de : *Giunta-di-Stato* (*Junte d'Etat*); et une ordonnance du 9 janvier 1850 nous rendit enfin notre solde journalière, mais sans l'arriéré, qui se montait à la belle somme de cent-trente-quatre écus.

Transfèrement au fort de Civita-Castellana. (31 août 1851.)

Le 31 août 1851 nous vit entrer dans le fort de Civita-Castellana, dont le commandant était alors le lieutenant-colonel Viviani. Ce chef mit un empressement vraiment paternel à nous faire rendre l'arriéré de notre solde, qui nous fut effectivement remboursé au bout de quelques mois.

Langueur, désespoir, et dépérissement successif des compagnons de Gasbaroni.

Voyant parmi nous un vieillard de 74 ans, tout-à-fait usé et maladif, ce même lieutenant-colonel fit connaître de son propre mouvement, à l'autorité suprême, la triste situation de cet infortuné, lequel obtint bientôt sa grâce et fut rendu à sa famille. Depuis, bien des malheureux parmi nous en sont arrivés au même état de décrépitude que ce vieillard; mais, où sont-ils maintenant, les Viviani? Aujourd'hui, tout est fini pour nous!

Sans être absolument mauvaise, notre situation actuelle dans ce fort de Civita-Castellana nous fait regretter celle, bien meilleure, que nous avions à Civita-Vecchia. De plus, la qualité de l'air n'est pas salubre ici, particulièrement dans l'été, et cette influence du climat nous y a fait perdre, en dix ans, six compagnons; tandis qu'à Civita-Vecchia, nous n'en avions perdu *qu'un seul*, dans un séjour de vingt-quatre ans. Ce dernier s'appelait : Louis Tomassi, mort en 1833. Ceux qui sont morts dans leur prison de Civita-Castellana sont les suivants : Notargiovanni et Cappadocio, morts en 1854. Ce Notargiovanni se distinguait entre nous tous par sa taille élevée, son agilité, sa bravoure et sa prudence. Mais ce qui le rendait surtout digne de notre affection et de nos regrets, c'est qu'il réunissait toutes les qualités de *l'Ami dépeint par le Sage*. Après lui disparurent

encore : Jean-Baptiste Porcari, mort en 1856; Joseph Iacovacci, mort au mois de mars 1857; Alexandre Campagna, mort en 1858; Léon Pernarella, mort au mois de mars 1859; ce dernier était Napolitain.

Gasbaroni sur le bord de la tombe.

Aujourd'hui (1861), nous voilà réduits au nombre de quatorze malheureux, dont beaucoup inclinent déjà vers le tombeau. Gasbaroni lui-même touche à cette extrémité, perclus, comme il est, de douleurs et de rhumatismes qui lui interdisent presque tout mouvement. Sa physionomie n'est plus celle du Gasbaroni si terrible et si renommé; sa barbe a blanchi comme la neige; et ses prunelles, jadis ardentes comme le feu, maintenant presqu'éteintes, languissent et ne roulent plus avec leur ancienne vivacité. Sa bouche privée de dents, ses lèvres contractées et inanimées, annoncent déjà, comme prochain, le fatal arrêt de la nature qui va l'appeler au repos de la tombe !!.....

FIN DES MÉMOIRES DE GASBARONI.

TABLEAU DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

pages

PRÉFACE DU TRADUCTEUR 1

Origine et but de ces mémoires. — Leur intérêt actuel. — Circonstances dans lesquelles ils ont été composés et traduits. — Entrevue du traducteur avec Gasbaroni et Masi, dans leur prison au fort de Civita-Castellana.— Considérations générales sur le brigandage dans la province de Frosinone.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR. 25

Motifs qui doivent mettre la sincérité et la véracité de l'auteur à l'abri de tout soupçon. — Absurdité et fausseté de certains bruits répandus sur le compte de Gasbaroni. — Réponse aux préventions défavorables dont ces mémoires pourraient être l'objet. — Plan général de l'ouvrage.

PRÉLIMINAIRES 30

Organisation du brigandage.

§ I 30

Noviciat du brigandage. — Conditions et épreuves nécessaires pour y être admis.

§ II. 32

Précautions et règlements observés pour les marches, les stations, les bivouacs et les repas.

§ III 35

Procédés usités pour la prise et le partage du butin. — Règles pour les dépenses et les emplettes communes.

§ IV. 38

Soins et traitement appliqués aux malades et aux blessés.— Tactique employée pour les soustraire aux recherches de la force armée.

§ V. 40

Intelligences nouées dans les différentes classes de la population. — Précautions spéciales observées dans les relations avec les *amis du premier ordre* et les fournisseurs. — Complicité de certains employés du Gouvernement.

§ VI. 43

Description du costume et de l'armement adoptés par les brigands.

HISTOIRE DE GASBARONI (ANTOINE)

CHEF DE BRIGANDS TRÈS RENOMMÉ DANS LA PROVINCE DE FROSINONE

Rédigée par Pierre MASI, son compagnon dans la montagne et la prison.

PREMIÈRE PARTIE

CHAP. Ier (1799 à 1814) 47

Description géographique de la province de Frosinone. — Troubles révolutionnaires de l'Italie en 1799. — Origine du brigandage moderne. — Invasion des Français dans le midi de l'Italie. — Sac de Terracine. — Exécution sommaire de vingt-quatre brigands à Sonnino. — Formation des premières bandes dans la province de Frosinone. — Histoire abrégée des principaux prédécesseurs de Gasbaroni. — Mort de l'intrépide Jean Rita. — Domination française ; ses efforts et ses rigueurs contre le brigandage. — Promulgation et résultats de la fameuse Loi de *la Ristretta*. — Déportation des familles des brigands et désordres qu'elle occasionne. — Exploits de Pascal Iambucci. — Enlèvement du sous-préfet de Frosinone.— Assaut nocturne du château d'Arnara. — Assasinat du maire de San-Stefano. — Enlèvement du chevalier Magistris. — Arrestation de Mgr Ugolini. — Gaëtano-le-Calabrais enlève les deux frères Giuliani, et les tue. — Arrestation de la princesse d'Etrurie par Vincent Panici. — Exécution exemplaire de ce dernier brigand. — Chûte du régime impérial. — Situation avantageuse qui en résulte pour les brigands. — Massacre des autorités municipales de Vallecorsa par Iambucci.— Naissance, famille et jeunesse de Gasbaroni. — Son premier meurtre.

CHAP. II (1814 et 1815) 65

Célèbre amnistie de Pie VII en 1814, et ses conséquences.— Liste des brigands compris dans cette amnistie. — Circonstances qui entraînent Gasbaroni dans le brigandage. — Ses débuts et ses premiers succès dans ce métier. — Sa liaison avec Massaroni. — Episode de la fin tragique de Dominique-le-Calabrais et de sa bande.— Violences et excès commis par les amnistiés dans la province de Frosinone. — Siége de Gaëte en 1815. — Amnistie du général autrichien Bianchi. — Gasbaroni employé à l'approvisionnement de l'armée autrichienne. — Motif qui le ramène dans le brigandage. — Digression sur l'histoire d'une famille victime de la réaction politique. — Portrait et caractère de Gasbaroni.— Son retour dans la montagne. — Il enlève et rançonne un riche curé. — Resumé de deux fameux édits du cardinal Gonsalvi contre le brigandage.

CHAP. III (1815-1816). 83

Apparition du redoutable Joseph Decesaris sur la scène du brigandage. — Arrestation générale des amnistiés de 1814. — Louis Masocco échappe à cette mesure, et devient chef de bande.— Témérité

et première blessure de Gasbaroni. — Sa guérison. — Récompenses promises par le Gouvernement pour encourager la trahison dans les bandes. — Réflexions de l'auteur à ce sujet. — Quatre archers victimes de leur cupidité perfide. — Premier exemple de trahison entre brigands. — Ruse employée par Gasbaroni pour faire sortir son frère Janvier et son beau-frère De Paolis de la province de Frosinone. — Nouvelle amnistie proposée, en 1816, par un commissaire du Gouvernement. — Campement et rassemblement des bandes devant Vallecorsa. — Aventures dangereuses et plaisantes de Gasbaroni et de Massaroni dans l'intérieur de cette ville. — Soumission de Decesaris. — Son désappointement et son désespoir. — Son serment d'Annibal.

CHAP. IV (1817 et 1818) 98

Redoublement des rigueurs du Gouvernement à l'égard des brigands et de leurs complices. — Représailles exercées par les brigands. — Embuscades dressées contre le prévôt de Vallecorsa et la force armée de San-Lorenzo. — Fatale méprise et collision nocturne de deux escouades d'archers. — Heureux résultats du voyage de Mgr Pacca dans la province de Frosinone. — Arrivée du cardinal Gonsalvi à Terracine. — Ses propositions d'arrangement adressées aux brigands. — Motifs qui déterminent Massaroni et le frère de Gasbaroni à les rejeter, et Masocco à les accepter. — Portrait de Masocco. — Son entrevue solennelle avec le cardinal Gonsalvi.— Conditions de l'amnistie offerte aux brigands.— Capitulation de Masocco, de Gasbaroni et de toute leur bande. — Liste des nouveaux amnistiés.— Reprise de l'histoire de Decesaris.— Ses aventures au bagne de Civita-Vecchia. — Episode singulier de son évasion avec Vittori et deux autres compagnons. — Comment ils trouvèrent à s'armer aux dépens des gendarmes. — Audacieuse tentative de Decesaris pour enlever le cardinal Fesch dans son palais, à Fracasti. — Séquestration et meurtre du comte Sylvestris. — Vengeance tirée des anciennes insultes d'un paysan. — Réalisation d'une sinistre prédiction faite par Decesaris à l'un de ses compagnons. — Détention des amnistiés et de leurs familles au fort Saint-Ange.— Mariage de Gasbaroni dans sa prison. — Machination perfide ourdie contre lui et son beau-frère De Paolis par leur camarade Antonelli. — Comment elle fut dévoilée, et quelles en furent les conséquences. — Nouvel édit du Secrétaire d'Etat pour la mise-à-prix de la tête des brigands.

CHAP. V (1818 et 1819) 119

Destinations données aux amnistiés après leur détention. — Internement de Gasbaroni à Cento, et de son beau-frère De Paolis à Comacchio. — Scène de leur séparation.— Suite de l'histoire de Decesaris et de sa bande. — Comment le gouverneur de Patrica tomba entre les mains de Vittori. — Le chef de bande Masocco transformé en chef de la force armée. — Ses talents et ses succès dans ce nouveau rôle. — Une vendetta à Sonnino. — Conjuration de Decesaris et des autres brigands contre Masocco. — Mission du commissaire Rotoli dans la province de Frosinone. — Sa conférence avec Decesaris, et son aveugle confiance.— Guet apens monté par Decesaris à Masocco. — Défection d'une partie de ses complices. — Episode tragique et nocturne de la mort de Masocco et du commissaire Ro-

toli. — Massacre des familles innocentes de Decesaris et de Vittori. — Leur exaspération et leurs féroces représailles. — Blessure et guérison extraordinaire de Massaroni. – Fin tragique de Decesaris. — Réjouissances publiques et regrets secrets qu'elle occasionne.— Nouvelle trahison parmi les brigands.

DEUXIÈME PARTIE

CHAP. Ier (1820). 143

Aventures de Gasbaroni et de son beau-frère De Paolis pendant leur exil. — Heureuses conditions de l'existence matérielle de Gasbaroni à Cento. — Chagrins de sa femme et son accouchement. — Libéralités des autorités et sarcasmes de la population, à l'égard de Gasbaroni. — Conduite désordonnée de De Paolis à Comacchio. — Son emprisonnement préventif, et son transfèrement à Ferrare. — Son projet de fuite. — Gasbaroni abandonne sa famille pour le suivre.— Arrivée et séparation des deux fugitifs devant Bologne. — Dissertation sur les circonstances de cette séparation. – Meurtre de la comtesse Mariscotti. — Arrestation et exécution de De Paolis. — Destinée et fin lamentable des femmes et enfants de Gasbaroni et de son beau-frère. — Pénible retour de Gasbaroni dans la province de Frosinone. — Circonstances qui amènent et accompagnent la capitulation de son frère Janvier. — Mission officielle donnée au religieux père Louis Lucatelli, pour engager les brigands à déposer les armes.

CHAP. II (1820). 157

Gasbaroni se remet en campagne et assomme un espion.— Son entrevue avec son frère Janvier et le père Lucatelli. — Motifs qui empêchent sa soumission et celle de Massaroni. — Démarches et éloquence inutiles du bon religieux. — Gasbaroni se joint à Massaroni devenu chef de bande. — Campement des brigands convoqués de Terracine. — Ambition de Massaroni, et ses manœuvres secrètes contre l'influence du père Lucatelli.— Vittori et Minocci se rallient à la bande. — Amnistie de 1820. — Liste des amnistiés. — Publication officielle des noms et tableaux des brigands soumis et rebelles. — Nouvelles dispositions arrêtées par le Gouvernement. — Mise-à-prix de la tête de Gasbaroni et de ses compagnons. — Vigilance et représailles exercées par les brigands contre les traîtres et les dénonciateurs.

CHAP. III (1820 et 1821). 167

Remords de Gasbaroni. — Jalousie et calomnies de Massaroni. — Gasbaroni à la recherche des nouvelles de sa famille. — Son exaspération. — Riche butin qui lui permet de s'armer et de s'équiper de nouveau. — Son retour dans la bande de Massaroni. — Episode de l'enlèvement nocturne de sept élèves du séminaire de Terracine, et de l'égorgement de deux d'entr'eux. — Dissertation sur les motifs d'un crime si lâche, et sur le partage des rançons obtenues. — Digression sur l'histoire de Michel Magari, chef de bande napolitain, émule et ami de Gasbaroni. — Ses premiers exploits. — Séquestra-

tion du joyeux baron Felice. — Révolution de Naples, et intervention autrichienne en 1820. — Réflexions politiques de l'auteur à ce sujet. — Démarches du général napolitain, prince Carascosi, pour obtenir le concours des brigands. — Fameuse charte de sûreté qu'il leur octroye — Monticello-di-Fondi constitué en asile du crime, et Massaroni en commandant de place. — Déplorables conséquences d'une pareille disposition. — Création des six compagnies de *Centurions pontificaux*.

CHAP. IV (1821) 185

Le séjour enchanteur de Monticello-di-Fondi. — Honneurs et joyeuse existence de Massaroni, de la dame Mathilde, sa femme, et de son secrétaire Mattei. — Installation de ce singulier commandant de place.— Orgies et extravagances de Massaroni. — Altération rapide et profonde de sa santé. — Prodigalité licencieuse de Gasbaroni à Monticello. — Coup de main qui lui procure de quoi remplir sa bourse.— Son heureux stratagème pour déjouer les poursuites de la force armée. — Lâche satisfaction donnée par Massaroni aux plaintes de l'autorité.—Invasion de l'armée autrichienne dans le royaume de Naples en 1821.— Evacuation momentanée de Monticello par les proscrits. — Conférence amicale de Gasbaroni avec deux officiers autrichiens. — Confirmation de la charte de sûreté. — Rentrée des brigands dans l'asile de Monticello. — Avertissement sinistre donné à Gasbaroni par une lettre anonyme. — Interprétations et précautions auxquelles cette lettre donne lieu. — Aveugle sécurité et impotence de Massaroni. — Histoire du prêtre Tolfa qui se joint aux brigands.— Gasbaroni quitte Monticello, et reparaît sur la scène du brigandage avec une nouvelle bande. — Noms de ses quatre lieutenants. — Episode de son audacieuse irruption dans la chartreuse de Frascati. — Enlèvement et séquestration de quatre religieux. — Couardise, soumission, et piteuse condamnation du prêtre-brigand Tolfa. — Aventures funestes occasionnées par la rançon des Chartreux. — Honnêteté scrupuleuse des brigands dans le partage de leur butin. — Investissement et assaut nocturnes de Monticello par la force armée. — Massacre des scélérats surpris dans ce refuge. — Arrestation, agonie, et mort de Massaroni à Fondi. — Infamie de son secrétaire Mattei. — Vengeance insensée et mort d'un féroce brigand. — Formation de la nouvelle bande de Magari.

CHAP. V (1821 et 1822) 205

Organisation dispendieuse et stérile du corps des centurions pontificaux. — Un traître, victime lui-même d'une trahison. — Première campagne de Gasbaroni dans les Abruzzes. — Embûche à laquelle il échappe dans un défilé des Apennins. — Mesures de rigueur du Gouvernement. — Notifications terrifiantes de Mgr Zacchia, délégat de Frosinone. — Politique de Gasbaroni pour se réhabiliter dans l'esprit des populations. — Episode charmant de son passage dans les hôtelleries d'Alatri et de Tomacella.— Traits de galanterie et de générosité de sa part. — Arrestation des familles des brigands, et démolition de leurs maisons. — Démoralisation des compagnons de Gasbaroni. — Sa harangue éloquente à cette occasion. — Digression sur les nouveaux exploits de Magari. — Composition choisie de sa bande. — Une Saint-Barthélémy de bergers, de mules et de brebis,

sur le territoire de Reisonna. — Fatale méprise d'un messager de la police. — Atroce moyen employé par Gasbaroni, pour punir et prévenir la trahison des paysans. — Episode de l'enlèvement du colonel autrichien Gutnohfen, près de l'Epitafio. — Pillage de son carrosse. — Récit de sa séquestration et de sa rançon. — Formidable expédition organisée et entreprise pour sa délivrance. — Situation critique et ruse heureuse de Gasbaroni cerné de toute part. — Sa magnanimité à l'égard de son noble prisonnier. — Reconnaissance témoignée par ce colonel et par son fils. — Déconvenue du délégat, et danger auquel il échappe. — Description des montagnes de Monticello-di-Fondi.— Charmes et ressources qu'elles offraient aux brigands pendant l'hiver.—Gasbaroni surprend et défait la force armée à Valle-Viola. — Son combat avec la troupe du lieutenant Pavoni.

CHAP. VI (1822 et 1823) 228

Seconde campagne de Gasbaroni dans les Abruzzes. — Riche rançon qu'il obtient du marchand Celente. — Mort funeste, et portrait de son lieutenant Vittori. — Retour de Gasbaroni dans les montagnes de Terracine. — Il est surpris par la force armée, et blessé une seconde fois. — Sa pénible guérison.— Anecdote du cérat empoisonné de Fondi. — Révélation opportune, qui sauva Gasbaroni d'un guet-apens organisé pour l'enlever dans sa retraite. — Episode du parricide Grossi.— Gasbaroni le déclare indigne d'être admis parmi les brigands.— Atroce et perfide vengeance de ce monstre.— Comment il achète l'impunité. — Unique et misérable exploit du corps des Centurions.—Troisième campagne de Gasbaroni dans les Abruzzes. —Sublime courage et martyre d'une paysanne de Vinnola, résistant aux séductions et aux menaces de Gasbaroni.— Expédition de Gasbaroni dans la Sabine.— Episode plaisant d'une noble dame tombée entre ses mains. — Etranges visiteurs que cette dame amène à sa famille. — Enlèvement de l'intendant du prince Colonna et de son gendre. — Modération généreuse de Gasbaroni dans la fixation de leur rançon. — Obligations imposées par le Gouvernement aux victimes du brigandage.

CHAP. VII (1823 et 1824). 248

Expédition organisée contre Gasbaroni par les forces armées d'Anagni et de Palestrina. — Son injustifiable imprudence en cette circonstance. — Sa fatale et périlleuse retraite par la grande chaîne des Apennins. — Embuscade dans laquelle il vient à tomber. — Sa troisième blessure. — Ineptie apportée dans les poursuites de la force armée. — Refuge choisi par Gasbaroni pour sa guérison. — Diversions opérées en sa faveur par ses lieutenants Feodi et Minocci. — Soins et dévouement des bergers de Veroli à son égard. — Sa réapparition fêtée dans la province maritime.— Révélation fortuite d'un guet apens monté contre lui dans la ferme Pia. — Ses projets secrets de vengeance.—Célébration traditionnelle de la fête de Noël par les brigands. — Digression sur les exploits de Magari pendant l'été de 1823. — Rançon du chirurgien de Spelonca. — Séquestration, humeur plaisante, et philosophie du riche marchand Ferri. — Description topographique du domaine de la ferme Pia. — Trahison du chef des bergers. — Expédition organisée d'après ses avis, contre Gasbaroni, par le commandant des archers de Terracine

— Investissement et assaut nocturne de la ferme Pia.— Mêlée confuse des archers et des brigands. — Voie de salut laissée sottement à ces derniers.— Désappointement du commandant Alteana.—Avènement du pape Léon XII, — Mission officielle de Mgr Cristaldi à Terracine. — Propositions d'amnistie transmises aux brigands par l'entremise du frère de Gasbaroni.— Fatalité qui fait évanouir pour eux ces heureuses chances.—Horrible vengeance exercée par Gasbaroni sur les bergers de la ferme Pia. — Indignation et départ immédiat de Mgr Cristaldi.—Aveux sincères et touchants de Pierre Masi, auteur de ces mémoires. — Motifs et circonstances qui l'avaient alors entraîné dans le brigandage. — Amertume de ses regrets superflus.— Liste nominative et complète des brigands tenant la montagne en 1824. — Observations sur leurs tristes et différentes fins.

CHAP. VIII (1824) 267

Gasbaroni partage sa bande en trois détachements.— Il arrête et pille la diligence de Piperno, puis un carrosse anglais. — Surprise du détachement de Feodi par la force armée. — Zèle imprudent et fanfaronnade du gouverneur de Pisterzo. — Trophées ridicules de la force armée. — Soupçons du Gouvernement à l'égard des chefs des archers, et de la magistrature de Frosinone. — Mission extraordinaire du cardinal légat Pallotta à Frosinone.— Son fameux édit, et son bizarre système de répression.— Age d'or et apogée du brigandage. — Fêtes et festins donnés à Gasbaroni par les populations. — Episode tragique du meurtre du gouverneur de Pisterzo. — Haines aveugles dont il était l'objet. — Complot ourdi contre lui. — La grand'messe dé l'Ascension à Pisterzo, en 1824.— Irruption de Gasbaroni et de sa bande dans l'église. — Massacre du gouverneur devant l'autel et les paroissiens. — Philosophie de l'archiprêtre, pendant et après ce drame. — Funeste destinée du garde-champêtre.— Singulière justice du cardinal légat. — Vaines réclamations des communes rendues responsables des excès du brigandage.—Tristes fins de sept novices trop confiants.

CHAP. IX (1824 et 1825) 285

Description topographique de la forêt du prince Caserta (dans les Marais-Pontins), et des ressources qu'elle offrait aux brigands.—Deux jours de délices passés par Gasbaroni et sa bande, sur le territoire de Piperno. — Arrestation d'un carrosse et de deux officiers autrichiens, sur la route des Marais-Pontins.— Leçon plaisante donnée par Gasbaroni aux anciens de sa bande. — Son stratagème, et son succès dans l'enlèvement du seigneur-châtelain Rossetti.—Plaintes universelles soulevées par le régime du cardinal Pallotta. — Son rappel et son remplacement.— Mesures de rigueur reprises par son successeur, Mgr Benvenuti. — Etape charmante de Gasbaroni et de sa bande, dans les bois de Pofi. — Expédition de Gasbaroni dans les Apennins, au son de la guitare. — Son retour dans la Sabine. — Sa malheureuse tentative pour faire visite au cardinal Ercolani dans le collége de San-Salvatore. — Terrible combat avec la force armée.— Nouveau plan de campagne de Gasbaroni et de ses lieutenants. — Episode et funestes conséquences de la trahison du brigand Ciovaglia. — Emprisonnement général des amnistiés de 1820

— Gasbaroni traverse la route et la plaine de Frosinone, en dépit de toutes les forces armées de la province. — Episode du rendez-vous de Noël 1824, donné par Gasbaroni à ses deux lieutenants. — Trahison intéressée du berger Vallecorsa. — Mort funeste de Minocci et de trois autres brigands. — Portrait et caractère de Minocci. — Blessure de Feodi.

CHAP. X (1825) 311

Gasbaroni règle un compte arriéré de ses prédécesseurs. — Trahison du berger Mangiapelo. — Gasbaroni surpris par trois détachements dans la forêt des Marais-Pontins. — Dispersion de sa bande. — Trahisons entre brigands. — Réunion de Gasbaroni et de Magari dans le royaume de Naples. — Avances insidieuses, et déconvenue du commandant de Fondi. — Nouvelle et inutile proposition d'amnistie faite par la Délégation de Frosinone. — Plan de campagne des brigands pour le printemps de 1825.— Episode de l'irruption de Magari dans le village de Marannola. — Enlèvement et séquestration des trois frères Sparagna. — Scène touchante d'amour fraternel. — Festin gratuit servi aux brigands. — Panorama enchanteur du Monte-della-Croce. — Rançon des frères Sparagna. — Michel Feodi et sa bande tombent dans un guet-apens. — Un calvaire napolitain, à Pastena. — Mort et portrait de Feodi. — Arrestation et déportation des familles des brigands. — Scène déchirante de leur embarquement, à Terracine.— Exil et destinée de ces proscrits innocents. — Dernière expédition de Gasbaroni dans les Abruzzes et dans la Sabine.— Son dernier meurtre.— Dissertation sur les trésors incalculables passés entre ses mains. — Récit de la capitulation de Gasbaroni.— Ses amours avec la belle Gertrude Demarchis, de Sonino.— Le Gouvernement renonce aux mesures de rigueur, à l'égard des brigands. — Mission de Mgr Pellegrini à Sonnino. — Amorce, et députés qu'il emploie pour attirer Gasbaroni dans ses filets.—Conférence de Mgr Pellegrini avec Gasbaroni dans les montagnes de Monticello. — But secret de Gasbaroni en accueillant cette proposition d'amnistie.— Sa lettre de convocation à ses compagnons dispersés. — Asile joyeux de Gasbaroni dans l'église de la Madonna-della-Pieta. — Son entrevue piquante avec la gendarmerie de Sonnino. — Réflexions amères de l'auteur contre la duplicité du Gouvernement. — Illusions, et arrivée des brigands convoqués auprès de leur chef.—Festin et belles promesses qui leur sont donnés dans l'église même de la Madonna-della-Pieta. — Confiance aveugle de Gasbaroni. — Capitulation définitive de Gasbaroni et de ses compagnons. — Le dernier jour du brigandage. — Triste réveil du lendemain. — Résignation et philosophie de Gasbaroni pris au piège. — Départ du premier convoi de brigands pour le fort St-Ange. — Succès complet des artifices de Mgr Pellegrini.

CHAPITRE SPÉCIAL ET FINAL 341

Détention perpétuelle de Gasbaroni et de ses compagnons.

Détention provisoire de Gasbaroni et de ses compagnons, au fort St-Ange. — Leur cruel désappointement. — Leur interrogatoire. — Noble refus de Gasbaroni de dénoncer ses complices.— Motifs de la

rigueur du Gouvernement. — Décisions prises à l'égard des prisonniers. — Nouvelles promesses mensongères. — Transfèrement au fort de Civita-Vecchia. — Un gendarme généreux et sans rancune. — Installation et triste régime des prisonniers.— Arrestation générale des suspects, dans la province de Frosinone. — Horreurs d'une captivité sans fin.—Transfèrement à la Rocca-di-Spoleto.— Transfèrement et réclusion définitive au fort de Civita-Castellana. — Langueur, désespoir, et dépérissement successif des compagnons de Gasbaroni. — Gasbaroni sur le bord de la tombe !

LILLE. IMP. LEFEBVRE-DUCROCQ, RUE ESQUERMOISE, 57.

NS

OCT 23 1935